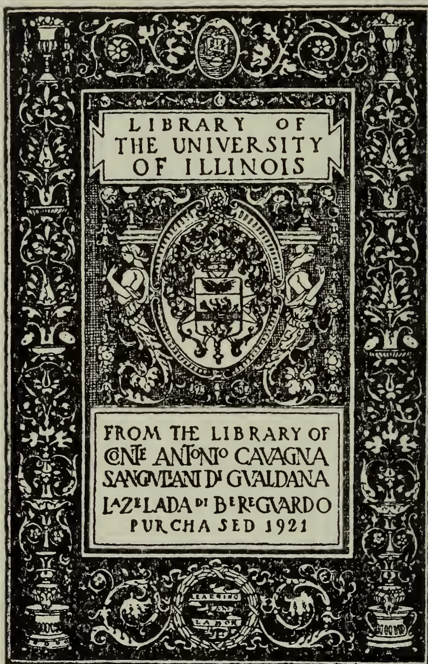

LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

LES NUITS
DE ROME

PAR

JULES DE SAINT-FÉLIX

DESSINS DE GODEFROY DURAND



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

LES

NUITS DE ROME

PARIS. -- IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES NUITS

DE ROME

PAR

JULES DE SAINT-FÉLIX

DESSINS DE GODEFROY DURAND



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1864

INTRODUCTION

Lorsque je formai le projet d'écrire ces études antiques, nous étions, en France, en pleine réaction littéraire.

L'école romantique combattait contre l'école classique, sinon avec un bonheur constant, du moins avec foi, persévérance et audace. Il y avait dans le cœur des réformateurs un enthousiasme difficile à comprendre aujourd'hui. A des œuvres consacrées par le temps, on répondait par des œuvres nouvelles. Le public était juge, et ce juge, séduit, entraîné bien souvent, donnait gain de cause aux novateurs.

C'était un temps de polémique ardente qui avait pour terrain le théâtre et pour tribune le livre.

Le théâtre provoquait les triomphes et les chutes avec fracas.

Le livre provoquait la louange à toute volée et la critique à coups de fouet.

La victoire ne s'était point encore fixée ; elle gardait ses ailes et son indépendance. Les classiques, à défaut d'œuvres nouvelles, la voulaient dans leur camp avec Racine et Corneille, et ils avaient bien raison. Les romantiques l'attiraient avec des noms jeunes et des œuvres hardies. La censure dramatique était aux abois, ne sachant où donner des coups de ciseaux. Désorientée, elle tâtonnait devant une littérature étrange, imprévue, née d'hier et menaçant de tout envahir demain. L'art suivait la littérature; lui aussi brisait ses entraves; lui aussi chargeait sa palette de couleurs flamboyantes et taillait son marbre au gré d'une fantaisie libre, inspirée.

La révolution, dans le grand domaine des lettres, commencée avant juillet 1830, se continuait sous le nouveau régime, sans se préoccuper des événements politiques. Si quelques ambitieux s'étaient fait jour à travers la foule et avaient escaladé des positions éminentes dans l'État, ils étaient sortis des rangs des journalistes et non de la phalange des littérateurs et des artistes. L'Académie française, devant l'école nouvelle, serrait ses rangs, résolue à résister à l'invasion ; l'In-

stitut fermait ses portes et les barricadait; l'Université se préparait à protester, mais le gouvernement d'hier qui avait besoin de se faire des amis partout, l'invitait à calmer ses colères. La librairie était assaillie et publiait énormément de livres. Sa fécondité était alors une richesse; elle plaçait tous ses enfants. C'était le beau temps du volume *in-octavo*. Les journaux meublaient leur rez-de-chaussée de notices bibliographiques, de critiques dramatiques, de satires, de pamphlets littéraires, de biographies. Tout feuilleton était provocateur, menaçant et armé. Aux expositions d'art, même passion, même mêlée.

Le théâtre résistait de son mieux (au comité de lecture), par le vote de ses vieux sociétaires; mais les jeunes acteurs intervenaient, menaçant de déserter la scène si on en excluait l'art nouveau. Alors les anciens cédaient, désespérant de pouvoir suffire seuls au répertoire.

C'était partout une animation immense. Des feuilles nouvelles apparaissaient en grand nombre, jeunes, sveltes, pimpantes, attaquant les journaux retardataires avec des armes courtoises, quelquefois acérées. Le *club* politique s'était usé en quelques semaines; chacun l'avait déserté. Mais le cercle littéraire, le salon, la matinée, la soirée, le souper, tout flamboyait. On disait des vers, à la cheminée, devant cent cinquante

personnes, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Quelques écrivains d'un autre âge, s'enfuyaient, épouvantés, à travers la foule des jeunes enthousiastes; quelques femmes, trop nerveuses, demandaient des sels et de l'éther. La libre poésie aux vives allures, la belle immortelle, adorée au siècle d'Auguste et aux seizième et dix-septième siècles de notre ère, revenait parmi nous, effarouchant de ses sourires et de ses regards souverains les bergerades lyriques, épiques ou tragiques.

Mais au milieu de tout ce mouvement, désordonné si vous voulez, au milieu de cette surexcitation fébrile qui prouvait du moins la séve de la plus belle passion, celle de l'art; à travers tout cela, de grandes œuvres apparaissaient au soleil de la publicité.

Il serait inutile de donner les noms de ces glorieux maîtres de l'école de 1830. Il serait inutile également de chercher à apprécier leurs œuvres que le public européen a classées lui-même et que la postérité jugera en dernier ressort.

Qu'il me soit permis de revenir à ce qui me concerne, puisque, par ma position personnelle, par mes relations et mes sympathies, je me trouvais alors mêlé au mouvement littéraire de l'époque dont nous parlons.

Ce n'était pas sans inquiétude que je cherchais en quelque sorte ma voie à suivre à travers ce monde nou-

veau de la littérature et de l'art. Tout écrivain, tout artiste a sa fièvre de jeunesse. S'il ne l'a pas, tant pis pour lui. L'amour sans passion au début de la vie n'est pas de l'amour.

Je dois le déclarer ici et avec un sentiment profond de reconnaissance envers Dieu, jamais enfance n'avait été plus heureuse que la mienne; jamais adolescence n'avait été entourée de plus de soins, de tendresse, et de ces douces joies qui contribuent tant à l'épanouissement de l'âme et à la libre expansion de l'intelligence.

Ces bonheurs se continuaient dans ma jeunesse. En retour de tant de grâces et de bonté, comment n'aurais-je pas aimé passionnément mes père et mère, ces deux belles âmes dont le poëte Horace aurait pu dire aussi s'il les avait connues :

..... Animæ quales neque candidiores
Terra tulit.

Souvenirs d'un passé si doux et si riant, larmes et regrets, élans du cœur vers ce qui n'est plus et ce qui fut si cher, vision toujours plus charmante des premières années de la vie, mirage sacré de l'enfance, tendresse inexprimable, tout ce qui fait la mémoire et la gratitude, tout cela est tellement présent encore à

ma pensée, tout cela m'a tellement suivi à travers les années, que je me surprends bien des fois doutant des réalités d'aujourd'hui et prêt à rebrousser chemin pour rentrer dans le monde du passé qui m'attire en souriant.

Cette pente naturelle à la rêverie peut expliquer en quelque sorte une inclination qui ne s'est jamais démentie en moi pour les *choses* des âges disparus; et surtout pour ce qu'on est convenu de nommer l'*antiquité*.

La science pourrait être soupçonnée de céder à des instincts de curiosité et à des excitations d'orgueil quand elle se livre à des investigations ardentes dans le domaine de l'antique. Je déclare, pour mon compte, qu'à mes débuts toute ma science n'était qu'une contemplation passionnée et une intuition sagace, celle que donne l'amour qui veut voir et savoir.

Né sous le ciel du Midi, dans le voisinage de la Méditerranée, ces instincts, ces entraînements vers la beauté antique et les grandes harmonies de la nature, chantées par les poëtes, s'expliquent facilement. On prétendait que j'étais revenu d'Italie amoureux de la muse grecque et latine. On avait raison. Qu'avais-je vu en Sicile? La nymphe Aréthuse, c'est-à-dire la beauté archaïque dans tout son épanouissement. Qu'avais-je vu à Naples? Le laurier de Virgile et l'ombre de Didon; c'est-à-dire la grâce et la mélancolie penchées sur un

tombeau. Qu'avais-je vu à Rome? César et Octave, les blanches Vestales et cette riante théorie de jeunes filles chantées par Horace. De ces visions, il était résulté pour moi comme des éblouissements et, par conséquent, d'intarissables sujets de rêverie.

Complétons ces détails, non pas parce qu'ils me sont personnels (et j'espère bien être à l'abri de tout soupçon de vanité), mais parce qu'ils sont une introduction à un livre dont la pensée et le but demandent en quelque sorte à être expliqués.

Si par mes relations sociales j'étais obligé de voir, en ce temps-là, ce qu'on appelait et ce qu'on appellera toujours le *monde*, mes goûts et mes sympathies m'attiraient beaucoup plus chez les poëtes et les artistes, qui certainement à mes yeux composent le meilleur des mondes. Je comptais parmi eux de vives amitiés, et j'espère bien ne les avoir jamais désertées, ces amitiés loyales. Citerai-je des noms? ce serait peut-être avoir l'air de vouloir dorer un peu le mien propre, et d'ailleurs, quand j'aurai dit ma litanie d'amis illustres, mon livre acquerra-t-il plus de valeur devant le public, ce juge souverain, absolu, qui rend ses arrêts en dépit de toutes nos précautions, de nos plus habiles manœuvres?

Ne citons personne, mais payons un juste tribut de gratitude à ces glorieux maîtres dont les sympathies

furent pour moi de si doux encouragements. C'est à eux certainement que je dois d'avoir surmonté certaines défaillances qui viennent nous assaillir, dans les jeunes années surtout, au moment de réaliser par le travail une œuvre longtemps rêvée. Mes amis m'engageaient donc à ne pas déserter la muse romaine qui m'avait porté bonheur au début de ma vie.

— Mais, leur disais-je alors, le public ne me prendra-t-il pas pour un classique *ruminant*, moi qui suis de votre école et par l'âge et par les inclinations?

On me détrompait alors avec une vivacité de cœur qui me charmait. On me prouvait avec beaucoup de logique que l'école nouvelle, la Renaissance du dix-neuvième siècle, loin de repousser l'antique vrai, débarrassé de ses faux ornements, l'appelait à elle avec bonheur. Bien mieux, on prouvait cette vérité, si perfidement dénaturée, à savoir que les admirateurs de Shakspeare ne l'étaient pas moins de Corneille, de Racine et de Molière.

— Et puis, ajoutait-on, ignorez-vous qu'André Chénier serait des nôtres aujourd'hui? Qui mieux que lui a prouvé l'immortelle jeunesse de l'art antique, quand cet art se reproduit dans toute la pureté et la grâce de son archaïsme, sous une plume ou un ciseau moderne?

En effet, l'art ne vieillit jamais. Ce sont les pastiches,

le convenu, le maniéré, le ponsif, l'afféterie, le lieu commun qui ont produit tant de tristes œuvres, vieilles dès leur début. Voyez la Vénus de Milo, elle sera toujours l'idéal de la beauté et le type le mieux réalisé de la jeune femme de toutes les époques, bien qu'elle ait deux mille ans.

Dans ma ferveur d artiste, je me crus donc appelé à produire des œuvres sincères, en m'inspirant de mes prédilections mêmes, sans me préoccuper du temps, du goût moderne, et de la guerre d'écoles. C'était peut-être une témérité ; mais qui jettera la pierre à des convictions naïves, à un amour passionné? autant vaudrait maltraiter un enfant qui, voyant la lune dans l'eau, la trouve belle et se désole de ne pouvoir aller la chercher.

Ces explications m'ont paru nécessaires pour donner le vrai sens de mes prédilections et pour initier aussi le lecteur aux études que je réunis aujourd'hui.

Puisque l'occasion se présente, il n'est pas inutile de rappeler ici que depuis plusieurs années des œuvres dans le *goût antique* (singulière expression, mais adoptée) se sont produites chez les libraires et au théâtre. Cette *restauration* d'un art oublié, ou plutôt méconnu, parce qu'il avait été faussé, a paru à certains esprits d'une hardiesse incomparable. On a su un gré infini à des talents faciles de s'être livrés à des

tentatives couronnées, du reste, d'un plein succès. Mademoiselle Rachel vint protéger ces œuvres nouvelles de son nom et de son sceptre. L'Académie et le pouvoir, lui-même, ne virent pas non plus sans émotion cette seconde Renaissance. Honneurs et distinctions délicates, rien ne fut épargné aux *ingénieux* et *courageux* restaurateurs de l'art antique. Qu'avaient-ils restauré cependant?...

Il serait puéril de ma part de chercher à contester la légitimité de succès obtenus ; mais je ne crois pas pourtant blesser la justice et pécher contre le bon goût, en avouant ici que je ne vis pas sans un peu d'étonnement mon nom et mes œuvres si complétement oubliés dans ces fêtes littéraires. Toutefois, j'ai pour habitude de ne me plaindre jamais ; c'est une fierté qui n'est nuisible qu'à mes intérêts.

Ce que je cherche donc à obtenir, n'est pas une vaine satisfaction d'amour-propre, c'est une simple constatation d'un droit personnel et antérieur à ceux que d'autres écrivains ont acquis par leurs travaux littéraires dans le *domaine de l'antique*.

Voilà pourquoi, en réunissant aujourd'hui, sous le titre collectif des *Nuits de Rome*, les diverses études publiées, dès l'année 1835, dans les deux *Revues* les plus littéraires et les plus répandues, j'ai tenu à poser des dates très-significatives. Ce sera un excellent

moyen de prouver au public (sinon à mes grands amis, les poëtes et les artistes) que si dans le temps je ne recherchai pas, par un vain bruit, le titre d'*initiateur*, je tiens encore moins, aujourd'hui, à passer pour *initié*.

Allez donc, mon livre, allez à l'aventure et faites votre chemin si vous le pouvez. Surtout prenez bien, dès aujourd'hui, une date certaine ; gravez fortement votre millésime, afin que dans dix ans d'ici, par exemple, on ne se trompe pas en vous prenant pour un imitateur de ceux que vous avez devancés. La vie littéraire est pleine de ces accidents, de ces injustices et de ces oublis. Heureux qui peut aller s'en consoler dans la retraite, en revoyant encore les riants paysages de sa jeunesse ! Hélas ! chercherai-je un jour mon abri vers le sol natal? qui me l'assurera? ai-je pu (n'accusons que le malheur des temps) conserver un arbre, un coin de terre du domaine de mes pères? et après de longues années d'absence, si je revois jamais mes chères collines, mes bois de chênes verts et ma fontaine ombragée de trois oliviers, suis-je bien certain qu'on ne dira pas autour de moi : quel est cet étranger?

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;
Nos patriam fugimus...

Mais allez, mon livre, faites votre chemin et si, grâce

à vous, mon nom et mon souvenir peuvent rester dans la mémoire de quelques amis illustres et des amis inconnus que nos œuvres nous amènent dans l'avenir, allez, mon livre, tout sera bien ainsi ; vous aurez assez fait pour moi et moi pour vous.



LYDA

LA BACCHANTE

I

« Que la cymbale effleure la cymbale, et que la note argentine vole en frémissant de rocher en rocher !

« Que le thyrse aux pampres verts soit lancé dans l'espace, et que le bras agile le saisisse avant qu'il retombe sur le sol !

« Que les léopards [1] boivent à la grande coupe d'airain, et

[1] Le léopard était consacré à Bacchus, vainqueur de l'Inde ; le char de ce dieu était traîné par deux léopards qu'il avait domptés en les enivrant de raisins.

qu'ils suivent en bondissant la fille légère, la prêtresse de Bacchus!

« O divin Thyonée [1], l'univers est à toi !

« Le mortel enivré de raisin est roi du monde.

« Le vin est l'ami du pauvre et la terreur du riche hypocrite.

« Le vin est le dominateur de l'amour.

« Le vin est le breuvage magique.

« Bacchus ferme les portes du passé, il illumine le présent, il ouvre l'avenir.

« Le vin... c'est l'immortalité.

« Que le falerne, aux reflets d'or, coule donc dans l'amphore [2] d'Étrurie.

« Que les urnes ansées, que les vases aux becs d'épervier, vaisseaux de la Cyrénaïque [3] versent leur nectar écumeux.

« Et toi, vin de Crète, vin que nous buvons dans des cornes d'argent, sois le bienvenu !

« Mais de grâce, ô mes amis, éloignez le vin des Gaules. Il est aigre comme la femme querelleuse ; il est sans couleur comme une aurore par un jour de pluie.

« Italie ! Italie ! tu as conquis la terre depuis l'Atlas jusqu'à l'Inde fabuleuse ; mais Thyonée t'a conquise. Aujourd'hui le sénat et le peuple romain boivent noblement. César,

[1] Thyonée, surnom de Bacchus dans l'Asie-Mineure.

[2] Les vases étrusques en terre fine étaient renommés pour conserver la fraîcheur du vin.

[3] Comme les vases égyptiens, les urnes de la Cyrénaïque étaient longues et avaient un versoir, à leur orifice, en forme de bec d'épervier. L'épervier était un des oiseaux sacrés de l'Égypte et des provinces africaines.

tout auguste qu'il est, ne les imite pas... Il est malade, l'impie! Que sa fortune pâlisse devant quelque descendant d'Antoine, le beau buveur! Hélas! ce prêtre de Bacchus, la mort est venue le prendre; il n'a pu survivre à la perte d'une femme, et pourtant il avait encore tous les vins de l'Orient!...

« Évohé[1]! agitons les cymbales, et frappons à coups de thyrse les croupes luisantes des léopards. »

Au delà de Baïa, sur les rochers qui dominent le sable jaune de la plage, cette chanson retentissait en éclats joyeux, et à ces refrains bacchiques succédaient des cliquetis métalliques et des rugissements prolongés. Or, un cavalier longeait les sinuosités du golfe; il entendit la chanson, et fut ému de la mélodie de la voix inconnue qui troublait le désert. Il était jeune, ce cavalier, il était seul au bord des eaux marines; il lui vint dans l'esprit qu'une belle divinité peut-être venait le tenter, comme aux temps héroïques, car il avait étudié les lettres grecques à Athènes, et c'était encore un disciple du Lycée, un écolier tout homérique. Il dit donc à son cheval :

— Dussions-nous être foudroyés, poursuivons la déesse sur les hauteurs.

Et il quitta la rive pour les sentiers escarpés. Du haut des rochers couronnés de pins, la voix mélodieuse retentit encore :

« Que tout profane qui troublera nos mystères meure écrasé

[1] Évohé! cri de joie et de guerre.

sous nos cymbales, et sous les pieds de chèvre des satyres velus!

« O mes compagnes! voilà le soleil qui touche aux dernières ondes de l'horizon. Il étend sa pourpre, et les chevaux divins vont s'emporter dans les régions de la nuit ; mais lui, le soleil, sautera du char et descendra, majestueux, dans les palais verts d'Amphitrite, et la déesse viendra au-devant de lui, une coupe à la main, une coupe pleine de vin réparateur ; et ce seront des fêtes sous-marines, et des voluptés inconnues aux habitants de la surface du monde.

« O mes compagnes ! imitons Phœbus et Amphitrite ; voilons-nous de mystères et méprisons les mortels.

« Allons, faunes légers, satyres ennemis du cothurne, corybantes[1] prophétiques, prêtresses couronnées de lierre et de pampres, vous tous de ma suite, voici la nuit ; buvons aux constellations amies et à Thyonée, maître du monde ! »

Mais les pas d'un cheval retentirent sur les roches sonores ; la troupe de Bacchus jeta de grandes clameurs, et s'enfuit épouvantée à travers les collines et les ravins. Une seule prêtresse était restée, immobile de colère, sur un quartier de rocher qui lui servait de piédestal ; on l'eût prise pour la sibylle au moment où le dieu se saisit d'elle. Le cavalier s'arrêta et n'osa l'interroger.

— Ton audace est grande, dit la jeune bacchante. Sais-tu que je peux dévouer ta tête aux dieux infernaux ? Sais-tu que si je l'adjure, l'Euménide viendra et te suivra comme elle

[1] Corybantes, prêtres de Bacchus. Ils dansaient au son du tambour (*tympanum*) et au son des crotales en chantant et improvisant des vers prophétiques.

poursuivait autrefois Oreste le parricide? Sais-tu que ma colère est terrible comme la mer soulevée?

— Je sais, répondit le jeune homme, que parmi toutes les dames grecques et romaines que j'ai vues, il n'en est pas de plus belle et de plus noble que toi.

— Impie ! dit la bacchante, tu es un enfant de la ville ; va, retourne à tes amis frivoles et à tes femmes prostituées. La ville, c'est l'égout du monde.

— Tu es sévère, belle prêtresse, reprit le jeune homme romain. Quand tu sauras qui je suis, peut-être me rendras-tu plus de justice. Mon nom...

— Garde ton nom et ton histoire! s'écria la bacchante. Qu'importe à Thyonée, qu'importe à moi-même de connaître un jeune fou aussi empressé de révéler sa naissance et sa vie? Tu as troublé nos mystères... Va-t'en, ou je vais rappeler mes compagnes et leurs compagnons.

— Libre à toi! dit le jeune homme courroucé de tant de mépris.

Et en même temps, sautant de cheval sur le rocher, il voulut se saisir de la bacchante. Mais elle, vive et jeune, se déroba avec l'agilité de la gazelle, et s'élança sur un escarpement voisin. De là, raillant le jeune homme, elle lui dit :

— On le voit bien, tu n'as qu'à tendre les bras aux dames romaines pour qu'elles tombent dans tes irrésistibles embrassements. Elles t'ont gâté, les belles patriciennes. M'as-tu prise pour une timide vestale? ou bien me crois-tu une jeune fille que l'on va marier contre son gré et qui couve la pensée d'un amant? Va, toute femme de la ville est luxurieuse avec hypocrisie ; les bacchantes le sont ouvertement ; mais, parmi

elles, s'il en était une qui se vantât de pudeur ou de virginité, s'il en était une qui n'aimât que la course aventureuse, le grand air, la musique sauvage, le dieu Bacchus et la liberté, que dirais-tu, écolier de Rome?

— A cette jeune fille, je vouerais un culte passionné, répondit le jeune Romain.

— Ah! s'écria la belle bacchante en riant aux éclats, voici l'amour qui vient tout de suite se proposer... l'amour insipide, l'amour libertin, ou l'amour platonique; choisissez, mes amies! Ces jeunes hommes de la ville ont tous, au besoin, une âme tendre et pleurante à offrir, ou une âme ardente à jeter aux pieds d'une femme. Eh bien! beau disciple de Vénus, garde ta flamme et couve-la bien, de peur qu'elle ne t'échappe. Je suis de celles qui passent leur vie à courir les solitudes âpres, et à rire des amants endormis sous les myrtes frais et dans les grottes moussues. Va dire à ta mère, ou à ta sœur, de te donner un bon conseil pour me prendre au filet.

Elle dit, et s'enfuit plus légère qu'un jeune faon. Le Romain, non moins agile, la poursuit, et tous deux franchissent les grandes herbes, les ruisseaux et les rochers. Un torrent débordé leur barre le passage, et la bacchante, épouvantée de l'agilité de son ennemi, voulut s'élancer dans les eaux; le jeune homme la saisit par sa chlamyde [1], et la belle prêtresse se renversa dans ses bras.

[1] Chlamyde. Ce vêtement était d'origine grecque, des temps primitifs. Il consistait en une pièce d'étoffe ou de peau tigrée agrafée sur l'épaule gauche, bouclée à la ceinture et laissant libre le bras droit. Plusieurs bas-reliefs représentent des amazones vêtues d'une chlamyde.

— Tu as vaincu, dit-elle, et voici tes dépouilles opimes.

Détachant alors sa couronne de lierre et de pampres, elle la lui donna, et puis se redressant avec majesté :

— Romain, dit-elle, si tu es de ceux qui ont un cœur noble, et si tu tiens à me revoir, laisse-moi rejoindre mes compagnes.

II

— O mon fils ! disait Octavie à Marcellus, l'héritier de l'empire et les délices de Rome ; ô mon fils ! quelle magicienne de Thessalie as-tu donc rencontrée ? quel prêtre impur de Cybèle [1] est venu toucher ta tête charmante ? ou bien quelle passion mordante s'est glissée dans ton cœur ? Depuis huit jours te voilà plus pâle que la rose décolorée par le vent chaud du Syrius ; depuis huit jours je te suis de l'œil avec anxiété, et je te vois errant sans cesse d'une salle à l'autre, d'un portique à un autel ; tantôt incertain de tes pas ; tantôt relevant le front avec terreur, comme si la foudre de Jupiter éclatait dans les cieux. La nuit dernière, je me suis glissée furtivement dans ta chambre (pardonne, ne suis-je pas mère !) ; la lampe vigilante brûlait à côté du *cubiculum ;* j'ai pu voir ton visage, ce noble visage que j'adore ; il était pâle et convulsif. Tu rêvais ; ta main droite était levée et cherchait à saisir je ne sais quel fantôme. De grosses larmes roulaient sur tes joues, et ta bouche souriait... mais comme

[1] Les prêtres de Cybèle étaient mal famés.

font les affligés ; elle avait ce sourire amer qui vient d'un cœur brisé. J'ai placé sur ta tête une couronne de lierre rafraîchissant ; j'ai adjuré Mercure de venir et d'amener par la main de meilleurs songes. J'ai soufflé sur tes tempes brûlantes, et je les ai humectées d'une essence de Syrie; j'ai placé une statuette de Jules César auprès de ton chevet, afin que le divin aïeul prît pitié de son petit-fils d'adoption... Vains efforts ! inutile travail de mes mains maternelles ! Marcellus s'est éveillé avec des sanglots, et moi je me suis enfuie, de peur de l'épouvanter.

O mon trésor ! ô le seul rayon de joie qui me soit venu du ciel ! ô mon fils ! dis-moi ta peine secrète. Tu te défies donc de l'âme d'une mère ? Tu n'as donc plus le souvenir de notre passé si beau, alors que tu accourais dans mes bras pour y être consolé ? Hélas ! les vaines douleurs de ton enfance s'évanouissaient toutes à mon sourire... Ne suis-je plus la même Octavie, le même médecin du cœur ?... et n'aurai-je aucun pouvoir sur les chagrins de ta jeunesse ? Oh ! parle ; dis-moi ta peine cachée.

— Ma mère, répondit Marcellus, César Auguste, le divin empereur, ton frère, a-t-il résolu de châtier le Sarmarte ou le Parthe ravageant les vallées du Taurus?

— Cruel enfant ! s'écria Octavie. Quand mon cœur se brise, tu détournes les yeux, et te voilà voyageant en esprit aux extrémités de l'empire ! Ah ! la tendresse ne remonte jamais ; les enfants se jouent de l'idolâtrie maternelle... Marcellus, parle-moi de ton mal secret.

— Je t'ai dit, ma mère, que depuis près de huit jours les vents chauds qui nous viennent d'Afrique me donnent de

vertiges et m'épuisent. J'ai la tête lourde et les jarrets fléchissants. C'est une fièvre d'été, au dire de mon affranchi médecin.

— Ton affranchi Atis est un demi-Grec et un demi-Égyptien; il n'a pris des deux contrées que la mauvaise science; il est rusé comme une couleuvre et vaniteux comme un augure. Pourquoi l'as-tu amené d'Athènes parmi ceux de ta suite?

— Ma mère, Atis me fut vendu par un célèbre médecin d'Éleusis, qui appréciait à un très-haut degré la science et le coup d'œil sûr de cet esclave élevé dans l'art d'Hippocrate. Il m'a guéri habilement d'une douleur aiguë, provenant de ma traversée de la Messénie à Brundusium.

— Et pour cela, je le glorifie. Mais le mal qui te dévore, il n'a pu le découvrir.

— Lui! ma mère. Il m'a ordonné le repos, les livres agréables, les bains parfumés, et les promenades en litière sous les frais ombrages.

— Oh! le savant médecin! oh! le dieu de la médecine! Apollon Sminthée lui-même aurait-il rendu un oracle plus étonnant? Sais-tu, Marcellus, ce que je pense de ton Atis l'affranchi?

— Que peux-tu en penser, ma mère?

— Qu'il est un fourbe ou un ignorant.

— Octavie est une dame romaine citée par sa douceur envers tout le monde. Je la supplie de s'en souvenir, et d'épargner un homme que j'ai jugé digne de la liberté.

— Ah! qu'il parte donc, et que le vent de toutes les libertés gonfle sa voile et l'emporte aux océans inconnus!

— Ma mère, tu me donnes du chagrin.

Marcellus laissa tomber sa tête sur l'épaule d'Octavie. Après un long silence, interrompu seulement par quelques soupirs de sa mère, le jeune César se prit à dire ces paroles, sans quitter la douce position où il se trouvait :

— Pourquoi t'alarmer de la sorte, ô la meilleure et la plus aimée des femmes de Rome? Il est vrai que les roses de mes joues ont pâli ; il est vrai que mes yeux distraits semblent chercher quelquefois un fantôme errant ; peut-être est-il vrai encore que les jeux de la Palestre et du Champ-de-Mars ont perdu pour moi quelque chose de leur puissante poésie... Mais, va, ma mère, je ne t'aime ni moins ni plus qu'autrefois ; laisse mon âme parcourir en paix quelques régions nébuleuses ; elle ne te reviendra que plus vive et plus limpide. Tu me permettras, n'est-ce pas, de sortir ce soir en litière, même avec le détestable Atis? J'ai grande fantaisie d'aller respirer les brises amies, soit aux jardins de Mécènes, soit sur la voie Appia, soit aux bois sacrés du divin Jules, aux bords du Tibre.

Octavie leva ses beaux yeux humides au plafond de la salle ; puis, sans répondre un seul mot, elle pencha la tête sur la tête de son fils, et longtemps elle baisa son front pâle.

III

Sur les rives du fleuve, à l'heure où l'étoile du Vesper scintille dans les cieux, une litière cheminait lentement, portée par quatre esclaves lyburniens. D'autres serviteurs suivaient,

marchant deux à deux et en silence. Un homme à pied escortait la litière, et de temps en temps on le voyait s'approcher du rideau argenté pour répondre à diverses questions du maître. Il arriva qu'un prêtre de Jupiter vint à passer ; il portait dans ses bras un bélier rétif qui avait refusé de le suivre : vainement le prêtre l'avait voulu traîner par la corne ; le bélier indompté semblait ne vouloir faire son entrée dans la ville impériale que porté par le victimaire, et encore lançait-il les pieds et donnait-il du front à renverser un homme moins robuste que ce prêtre du Capitole. Le maître de la litière fit arrêter ses porteurs, et il dit au victimaire qui traînait le bélier :

— Bien grande est ta peine ! Veux-tu un de mes esclaves pour t'aider à dompter ce jeune Barbare ?

— Grâces te soient rendues ! répondit le prêtre en s'inclinant. Si Rome a dompté le monde, un victimaire du Flamen-Dial assouplira bien les reins d'un bélier.

— Que lui as-tu donc fait pour le mettre en si grande colère ? reprit la voix dans la litière.

— Rien assurément que de très-ordinaire. Je l'ai saisi dans la bergerie, au milieu de ses amours, j'en conviens, mais pourquoi ? Pour l'immoler à Jupiter. Et cet insensé, cette corne stupide, ne comprend pas un tel honneur... Tu le vois, il rue et me frappe du front.

— Mais, reprit la voix, sois sincère : vaut-il mieux mourir sur l'autel d'or un jour de fête, au Capitole, que de vivre sous le chaume auprès de nos amours ?

— Les béliers disent qu'il vaut mieux vivre ainsi, dit le prêtre en riant.

— Ah ! s'écria la voix dans la litière, je suis donc un peu bélier aussi, moi ; car, en vérité, je pense comme l'animal cornu qui se débat dans tes bras.

Et le victimaire voulut reprendre son chemin ; mais le bélier se déroba aux bras ennemis et s'échappa en bondissant à travers la campagne. Vainement le prêtre de Jupiter retroussa-t-il sa robe et courut-il après son captif ; l'amant des blanches brebis gagnait la carrière, emporté par le souffle ardent de l'espérance.

— Reviens, reviens, mon ami du Capitole ! s'écria le maître de la litière. Laisse-le gagner les champs, les bois et les vallées ; c'est un héroïque bélier, c'est un amant, c'est un sage aussi. Tu lui aurais doré les cornes, tu l'aurais couronné de fleurs, et puis le couteau sacré aurait fait jaillir le sang de sa gorge... Ses entrailles auraient peut-être révélé les destinées de l'empereur et du monde. Oh ! quels honneurs, en effet, lui étaient réservés ! Mais le voilà préférant l'âpreté des rochers aux délices des dieux. Laissez-le, mon prêtre, mon ami ; et, comme lui, puisse-t-on aussi laisser en paix les pauvres mortels plus amoureux de liberté que de gloire, plus avides d'un regard passionné que des applaudissements de tout le peuple assemblé ! Adieu, victimaire du Flamen-Dial ! Cherche des béliers moins récalcitrants aux honneurs divins.

Après ces mots, la litière poursuivit sa route. La nuit étalait toute sa majestueuse splendeur ; les vents rafraîchissants s'étaient levés, et le maître et les serviteurs s'enivraient des senteurs suaves des oliviers en fleur et des roses sauvages. Arrivée à quelques milles de la pyramide tumulaire qu'on rencontrait en longeant le fleuve, la litière reçut ordre de

s'arrêter. En même temps, un jeune homme, vêtu d'une sorte de toge qui le recouvrait tout entier, descendit, et, appuyé sur le bras d'un affranchi, il s'achemina lentement vers un petit bois de pins. Les serviteurs avaient fait halte au bord du Tibre, et ils attendaient le retour du maître. Or, celui-ci était le fils d'Octavie, Marcellus, escorté par Atis, son médecin et son familier.

Arrivés à l'entrée du bois ils s'arrêtèrent près d'un autel consacré aux Dryades. Marcellus, accoudé sur un angle de pierre, parcourut du regard les sinuosités bleuâtres des tertres environnants. De grands aloès croissaient çà et là, et agitaient leur tige centrale, surmontée de larges fleurs. On eût dit des fantômes conversant entre eux. Marcellus se retourna vers Atis et lui dit :

— Lyda ne viendra point !

— Elle t'a promis de venir, César, répondit Atis.

— Elle est femme, ô mon cher affranchi !

— Peut-être les bacchantes ont-elles plus de sincérité que de pudeur et de raison.

— Garde-toi d'insulter celle-ci, Atis. Si tu la voyais ! elle ressemble à Diane chasseresse.

— Que les grands dieux me préservent de juger avant de connaître. Mais cependant une prêtresse de Bacchus courant la campagne avec les disciples du dieu Liber...

— Eh bien ! Atis, ne me suis-je pas dit cela au moment où je la poursuivais à travers les rochers? Mais comme j'ai eu honte de mon jugement, lorsque cette noble prêtresse est tombée dans mes bras, m'a donné sa couronne et m'a adjuré de la respecter !

— Marcellus est pris d'amour? reprit l'affranchi.

— Et pour toute sa vie.

— Marcellus est dominé par une bacchante?

— Et il s'en glorifie.

— Marcellus en ferait sa maîtresse?

— Non, Atis, non assurément, mais son épouse, par de justes noces, dit Marcellus en soupirant.

— César, tu es l'héritier du laurier d'or.

— Oh! comme ce laurier étincellerait de gloire autour des beaux cheveux de Lyda!

— De grâce, ô mon maître, permets à la raison, cette vieille amie de l'homme, de s'approcher de toi et de te donner un conseil maternel.

— De grâce, mon docte affranchi, cherche des plantes salutaires, compose des breuvages pour ma santé, et invoque Apollon, dieu de Claros.

— Hélas! se disait en lui-même Atis affligé, il faut que cette Lyda soit quelque magicienne qui lui ait donné un philtre dangereux.

Un léger bruit se fit entendre dans l'épaisseur du feuillage qui entourait l'autel; et Atis crut voir sortir du massif de verdure la belle dryade, protectrice du lieu. Marcellus s'avança au-devant d'elle et il voulut lui prendre les mains. La divinité nocturne recula de quelques pas, et elle croisa majestueusement ses bras sur sa poitrine.

— Me voici, dit-elle, je suis venue de loin, tu le vois, au jour et au lieu promis, à l'heure promise. Tu m'as sauvée du torrent, et tu as écouté ta captive. Je te devais un hom

mage de reconnaissance. Je te l'ai apporté. Prends cette coupe ciselée par un ouvrier crétois. Elle est à double fond ; elle peut te servir dans les festins joyeux et dans un dernier festin funèbre, si toutefois il t'arrive de prendre en horreur les chagrins de la vie et de vouloir passer aux régions paisibles des ombres. Le fond caché de cette coupe contient un poison mortel, qui, par un ressort secret, peut se mêler au vin du calice. Voilà ce que j'avais à te donner, car j'ai de toi une haute estime, ô jeune Romain, dont j'ignore cependant le nom et la famille !

Atis n'avait point entendu ces paroles, car Marcellus lui avait fait signe de s'éloigner de quelques pas. Le jeune César prit la coupe des mains de la belle prêtresse, et lui répondit avec un douloureux sourire :

— Le présent est digne de toi ; ayant allumé dans ma poitrine un feu dévorant, tu veux aussi me donner un moyen d'échapper à la douleur.

— Eh ! quel mal puis-je t'avoir fait, et puis-je te faire? répondit Lyda. Tu es un jeune homme de la ville ; peut-être un patricien orgueilleux et libertin, peut-être un maître riche et impitoyable... Moi, je ne suis qu'une pauvre fille de la solitude, une malheureuse bacchante, courant les montagnes et les vallées. Pourquoi cette vie vagabonde et cette haine qui tient de la folie?...

— Oui, dit le fils d'Octavie, pourquoi ne voudrais-tu pas être autre chose dans ce vaste univers?

— Pourquoi? répondit la prêtresse de Bacchus en hochant la tête ; j'ai pour cela mes raisons secrètes.

— Si celui qui te parle, ajouta Marcellus, était sincère

comme la déesse Vérité, et dévoué comme la flèche dans la main d'un archer habile?

— Tu ne serais ni de Rome ni du patriciat, interrompit la bacchante en agitant ses pampres verts.

— Si je te jurais mon amour sur l'autel de Junon ; si, en te donnant mon âme tout entière, j'évoquais les mânes de mon père et ceux du divin Jules, protecteur de la cité et des aigles capitolines?

— Je dirais, ô jeune homme! que tu fais là de terribles serments.

— Et si je les tenais, ces serments redoutables?

— Tu serais un mortel pieux et juste.

— Eh bien! Lyda, si j'étais ce mortel?

— Je te dirais alors : Va par la ville de Rome, cherche parmi les familles les plus renommées en vertu une jeune fille qui soit digne de toi, et mène-la par la main à l'autel des noces légitimes.

— Lyda! cruelle Lyda! ne vois-tu pas que tu es la jeune fille que j'ai choisie?

— Jeune homme! je suis Lyda la bacchante.

— Tu seras l'épouse de Marcellus, fils d'Octavie et neveu de César Auguste ; ou bien Marcellus mourra dévoré par le feu de son amour bien plus encore que par le poison de la coupe.

— Marcellus, s'écria Lyda la prêtresse, Marcellus épousera une patricienne, et il vivra avec elle entouré d'honneurs et de joyeux enfants. Adieu, ami ; ton affranchi épie nos discours, et d'ailleurs voilà Phœbé lumineuse qui va cacher sa corne d'argent dans les vapeurs de l'horizon.

— Lyda, je t'adjure par tous les dieux ! encore une parole de ta bouche charmante...

L'apparition avait fui dans l'épaisseur des feuillages. Atis ramenait son jeune maître en délire vers la litière qui les attendait.

IV

Octavie avait quitté la ville de Rome, dont le séjour était devenu odieux à son fils malade. Elle avait passé quelques jours à Lanuvium, dans la maison de campagne de César Auguste, son frère. Mais Marcellus, toujours avide de voir des horizons nouveaux, lui avait persuadé de quitter la Sabine, et comme il parlait souvent de Baïa et des ondes azurées, Octavie se rendit avec lui de ce côté de la mer.

Près d'un mois s'était écoulé depuis leur arrivée. Déjà on avait eu le temps d'envoyer consulter tous les oracles d'Italie et de Grèce sur le mal caché qui dévorait le jeune César. Les prêtres de Préneste avaient déclaré, d'après leurs livres sacrés, que Marcellus pouvait avoir été mordu, en dormant dans quelque jardin, par les dents venimeuses d'une petite vipère presque imperceptible, et ils avaient ordonné des bains d'eau lustrale[1], et de nombreux holocaustes offerts dans leur temple. La sibylle de Cumes soutenait que le fils d'Octavie devait, par mégarde, avoir outragé quelque divinité errante dans les bois ou sur les bords de la mer, et la sibylle deman-

[1] L'eau des purifications en usage pour les sacrifices, pour les malades, pour les morts.

dait en expiation une lampe d'or et un trépied d'airain de Corinthe pour son antre. Apollon Delphien avait répondu que l'héritier de l'empire cesserait d'être attaqué d'un mal mortel dès que Rome aurait restitué au temple de Delphes toutes les richesses dont la conquête l'avait dépouillé. Enfin, l'oracle d'Épidaure avait envoyé un philtre sauveur au jeune neveu de César Auguste, et il demandait en retour que le sénat romain décrétât, en faveur de la ville consacrée à Esculape, le rétablissement des fêtes et des jeux antiques, source de ses prospérités.

Hélas! chaque dieu, chaque pythonisse, chaque prêtre plaidait sa propre cause, et l'intérêt sordide rendait seul des oracles.

Cependant Octavie n'avait épargné ni offrandes, ni sacrifices. Mère ardente, elle eût donné trois fois sa propre vie pour que le pâle visage de son fils pût reprendre cette fleur de jeunesse qui le rendait si beau naguère. Mais, comme toute femme passionnée, elle avait cédé à ses préventions, et s'était acharnée à poursuivre de son animosité Atis, qui aurait pu tout sauver peut-être. L'affranchi avait été proscrit de l'Italie par ordre de César, et le médecin de l'empereur était auprès du jeune malade. C'était un homme grave assurément, un docteur profond dans les mystères d'Éleusis, dans l'art d'Hermès et d'Hippocrate ; il avait étudié et professé à Alexandrie, à Canope, à Damas, à Corinthe, à Athènes, à Carthage, à Rome. Il aurait pu nommer toutes les plantes du Nil, du Caucase, du Pinde, des Alpes et des montagnes d'Afrique ; sa main était sûre, son œil d'aigle plongeait dans l'abîme de la science ; mais, ô misère, ce dieu de la médecine étudiait

jour et nuit le faible corps de Marcellus, sans songer à l'âme sulfureuse qui l'animait.

Un jour il dit à Octavie :

— Il faut aller au bord de la mer ; il faut chercher sur les sables roulés par les vagues un coquillage rouge comme la pourpre et parsemé de zones bleues; il contient une chair savoureuse et délicate. Nous nous en servirons pour un breuvage, et le malade guérira.

Octavie, suivie de plusieurs femmes, ses esclaves, courut elle-même sur les beaux rivages du golfe, et se mit avidement à la recherche du coquillage sauveur. Il était rare ; la mère de Marcellus passa de longues heures à marcher tout le long des sables, les yeux fixés sur leurs plis jaunes et sur les milliers de coquilles marines. A mesure que le jour baissait, elle se désolait, la pauvre mère, et assise à l'écart près d'un groupe de figuiers, elle pleurait, n'espérant plus. Ses femmes étaient loin d'elle. Une seule s'approcha de la mère de Marcellus. Octavie ne la reconnut point, et elle l'interrogea. Cette femme, qui était fort jeune, lui répondit :

— J'ai demandé à tes esclaves ce que tu faisais là au bord des eaux. Peut-être puis-je te servir ?

— Ah ! de grâce, belle enfant de la Campanie, s'écria Octavie, découvre-moi le coquillage dont mes femmes t'ont parlé, et je te donnerai autant de joyaux qu'il t'en faudra pour devenir l'orgueil de ton époux et de ta mère.

— Le voici, dit l'étrangère en donnant à la dame romaine une coquille pourprée et barrée d'azur, qu'elle avait ramassée non loin de là.

Octavie se saisit du coquillage, et dans son transport elle

voulut embrasser la jeune fille. Celle-ci lui dit avec respect, mais avec majesté :

— Sois moins prompte dans tes élans de reconnaissance, patricienne Octavie. Tu as le coquillage, mais la santé, la santé tant souhaitée, où est-elle?

— Elle viendra demain, dit la dame romaine. Le médecin de César est le sage des sages, le savant des savants.

— Emporte donc ce coquillage sacré, reprit la jeune fille, et salue de ma part le roi des médecins, le rival du divin Esculape.

— Toi qui souris quand je pleure, ajouta la Romaine, qui es-tu, cruelle fille?...

— Je suis une de celles qui ont tant souffert, dit l'étrangère, que ni la joie ni le malheur d'autrui ne peuvent leur arracher un soupir ou une félicitation.

— Ah! que dis-tu? s'écria Octavie. Quand mon fils se meurt, tu restes impassible comme une statue froide, toi?... Tu es donc une impie?... Tu as donc tué ton père ou ton époux?...

— Non, reprit l'étrangère, assurément non. Mon père est mort, il est vrai; mais sais-tu comment il est mort?... De fièvre et de misère sur les rivages empestés du Palus-Mœotide; mort de douleur d'avoir quitté sa fille et les délices de la patrie;... mort proscrit par ton frère, César Octave, Auguste, si tu veux.

— Et ton époux?... demanda Octavie pâlissant :

— Mon époux! dit l'étrangère en souriant amèrement, je vais te le nommer. Il y a dans la ville de Rome un jeune homme de la famille de Jules César et qu'on nomme Tibère.

Il me vit un jour dans les montagnes qui avoisinent Albe la Sabine; il voulut me séduire; il m'enleva comme fait un voleur de nuit; je m'échappai de ses mains impures; il obtint du digne empereur, César Auguste, une proscription contre mon père, ancien centurion dans une des légions du jeune Pompée, lors de la guerre de Sicile. Mon père fut forcé de s'exiler, seul; son champ fut confisqué. Je m'échappai à travers les montagnes; je rencontrai une troupe de gens qui célébraient les fêtes dionysiaques, et je me fis bacchante avec eux, vouant une haine éternelle aux corrupteurs de la ville, à César, aux adulateurs serviles, au sénat vendu, aux dames romaines corrompues et hypocrites, à tout ce qui est ennemi des mœurs des aïeux et de l'antique liberté!

— Ma fille, dit Octavie, sois sûre qu'on a trompé César Auguste.

— Eh! s'écria la bacchante avec délire, à quoi sert donc d'être l'empereur, le dieu de la terre, si un féroce libertin peut venir impunément abuser de notre vaste intelligence? A quoi sert de porter un laurier d'or, et de voir les rois se courber devant nous, si un lâche débauché peut abuser de notre anneau et sceller des lettres de proscription contre un vieillard vénérable assis paisiblement dans la montagne sous la garde de ses dieux? Octavie, je te le dis en vérité, Rome est tombée de bien haut! Rome est une reine enchaînée aujourd'hui; l'or l'a conquise, elle est vendue aux débauchés, aux avares, aux concussionnaires, aux adulateurs, à la haine, à la cruauté, à la peur, à la délation, aux riches enfin! Les riches patriciens, les riches affranchis, les riches marchands dansent et se réjouissent autour de la maîtresse du monde

couchée sur le flanc et la tête dans la poussière; les riches sans entrailles ont fait un pacte entre eux; ils ont partagé l'empire et ils ont dit : « Un seul sera le Jupiter de l'univers terrestre, mais nous en serons les rois, les tétrarques, les proconsuls, les gouverneurs; et le reste des hommes, la plèbe vile, sera le bétail que nous fouetterons, que nous décimerons et que nous éventrerons à notre gré. » Octavie, écoute la bacchante : le feu, la peste et la guerre tomberont sur vos têtes, et les grands dieux seront glorifiés. Va, maintenant tu peux me dénoncer à ton frère; j'attendrai les licteurs. Mais non, je m'échapperai dans la solitude, malgré César; j'irai d'un pied agile, gravissant les rochers, traversant les forêts, chantant le dieu auquel je me suis consacrée, et, par mépris pour vous tous, je jetterai au vent du nord mes hurlements, mes pampres verts, et le souvenir du passé.

Elle dit, et, courant sur la plage, elle atteignit les pentes des collines, et on l'entendit qui chantait en agitant des cymbales :

« Évohé! couronnons les coupes et les amphores! Gloire au divin Thyonée! Agitons les thyrses, et frappons à coups redoublés sur les croupes luisantes des léopards. »

V

— Ma mère, disait le jeune César couché sur la pourpre sous un portique de la maison d'Octavie, et jetant de longs regards sur l'étendue du golfe, ma douce mère, que j'ho-

nore à l'égal des divinités, répète-moi, je te prie, les paroles de cette jeune fille étrangère qui t'apparut sur la plage?

— Quel délire est le tien, ô Marcellus! répondit Octavie; elle injuriait César et ta famille.

— Mais ma mère, ajoutait le fils d'Octavie, convenons que Tibère est un bien misérable débauché! Avoir fait proscrire ce vieillard... Avoir voulu prostituer cette noble fille... Oh! c'est infâme, ma mère!

— Nous nous plaindrons à César, mon fils. Tibère sera exilé de l'Italie.

— Et le vieillard, ma mère, le ramènerons-nous dans la Sabine? Lui rendrons-nous son champ, son toit de chaume, ses brebis et ses bœufs domptés au joug?

— Nous les lui rendrons, reprenait la triste Octavie, voyant que la tête de son fils était pleine de délire. Puis elle ajoutait : — Bois, mon enfant, bois ce breuvage sauveur.

— Fort bien, continuait le malade en élevant ses mains blanches et fébriles; fort bien, ma mère! La justice est comme les prières, ces filles boiteuses dont parle Homère : elle arrive avec peine et lentement, la justice, mais enfin elle arrive... Le vieillard aura sa maison des champs sabins?

— Il l'aura, dit Octavie; sois docile, mon fils...

— Ah! ma mère, s'écria tout à coup le fiévreux, quand le vieillard sera de retour dans son patrimoine, il demandera sa fille. Quel est celui de nous qui ira la lui chercher? Ce père sera avide des embrassements de sa pauvre fille... Qui de nous la lui ramènera?...

— Ce seront nos meilleurs affranchis, reprenait Octavie.

— Non, non, dit Marcellus avec vivacité, ce sera quel-

qu'un de plus digne; il faudra faire honneur au vieillard. Ce sera moi-même, ma mère.

— Hélas! mon enfant, continuait Octavie, en laissant tomber de grosses larmes sur les mains de son fils, commence donc par te guérir; bois ce breuvage qui doit te sauver. Tes forces revenues, nous irons chercher la fille et le vieillard.

— O jour heureux que celui qui se lèvera sur l'Italie pour éclairer une telle fête de famille! s'écria le malade. Je consacrerai tous les ans le retour de cette journée par une hécatombe digne d'Achille lui-même, alors qu'il remerciait les dieux après la ruine de Lesbos, et qu'il se réjouissait de posséder Briséis.

Ainsi parlait le jeune homme dans le délire de la fièvre; les souvenirs de Lyda se mêlaient au souvenir des chants d'Homère, et le poétique écolier se révélait encore dans l'amant passionné.

— Comme elle sera belle! continua-t-il; comme elle sera grave et souriante à la fois, la jeune fille, alors que je la prendrai par la main et que je la ferai monter sur mon char, pour la ramener sous le toit paternel! Ma mère, nous lui donnerons une de tes tuniques de lin de Canuse; nous attacherons à ses beaux pieds des cothurnes aux liens d'argent; nous entourerons ses bras blancs de bracelets syriens; et quant à sa tête charmante, quant à ses cheveux noirs et d'une senteur enivrante, nous les entourerons d'une couronne d'iris aux longues feuilles: elle sera semblable à la nymphe Aréthuse, la belle jeune fille... Et puis, ma mère, tu lui tendras les bras, et elle accourra sur ton sein, et tu sentiras sa taille

pliante et la finesse de ses épaules. Tu la presseras contre ton sein... et dans cette longue extase...

— Dieux immortels! s'écria la pâle Octavie, le voilà qui tombe en défaillance, comme si la Mort lui touchait déjà le cœur de sa main glacée!...

Alors elle jeta des cris semblables à ceux d'une lionne dont le lionceau reçoit une flèche; elle courut, haletante, aux salles intérieures, appelant esclaves, médecin, affranchis, prêtres des dieux, familiers de la maison, tous les noms qui lui venaient à la bouche; elle frappa les portes de ses mains convulsives; elle adjura les lares ornés d'offrandes, elle colla ses lèvres contre leurs pieds d'airain : elle était déchirante à voir. On accourut. Octavie dit au médecin de César, en le saisissant par le bras et l'entraînant vers le lit de pourpre :

— Viens le voir! il passe à la mort! Rends-le-moi; je te ferai donner toutes les provinces que tu voudras...

Le grave médecin s'approcha du pauvre fiévreux, et mettant la main sur son front humide et brûlant, il répondit ces paroles en regardant la mère éplorée :

— Rassure-toi, le délire tient ce cerveau; mais nous nous rendrons maître du délire, et nous le chasserons par de douces influences.

On lui apporta l'eau sacrée; il en imbiba les tempes brûlantes du jeune Marcellus; puis mettant de la glace sur la tête du malade, il invoqua les bonnes divinités protectrices des Césars. Les femmes pleuraient, les unes se lamentaient et se meurtrissaient le sein, d'autres faisaient aux dieux des vœux insensés. Celles-ci allaient chercher des voiles et des colliers précieux, et elles les jetaient dans le feu d'un tré-

pied; celles-là coupaient leur belle chevelure en expiation et pour apaiser les génies irrités.

Cependant Marcellus avait rouvert les paupières, et, san reconnaître personne, ni même sa mère, il dit ces paroles

— Les régions que je viens de parcourir à l'aide de me ailes avoisinent le soleil; mais pourtant l'air y est léger et ra fraîchissant. Une jeune fille me suivait en pleurant. Je m suis retourné vers la désolée, et je l'ai prise dans mes bras Voici que ma bouche a conservé encore le parfum de ses baisers...

— Tu l'entends! s'écria Octavie en s'adressant au majes tueux médecin.

Mais alors celui-ci, se drapant dans sa toge, comme il avai coutume de faire pour se retirer, lui dit ces mots :

— Mère, Vénus est ici! elle est plus puissante que moi Cherche à découvrir un nom fatal à ton fils; et puis... fai selon ta sagesse, mère de Marcellus.

Il sortit suivi de tous ceux qui étaient là, épouvantés d l'oracle.

VI

— Qui est-elle? disait Octavie, restée seule, dans la nuit auprès de son fils; quelle est la femme dont les regards on brûlé le cœur de cet enfant? N'y aura-t-il pas un dieu asse puissant pour me révéler ce nom? Si je la connaissais, cett femme, j'irais me jeter à ses pieds, fût-elle une esclave, e Marcellus serait son époux. Oh! pourquoi ai-je fait exile

Atis, le confident de mon fils? Atis, le sage Atis, était un homme d'intelligence et de dévouement. Les mères sont aveugles dans leur amour maternel, comme les amants le sont dans leurs folles jalousies. Pauvres mères! vous ne vivez que d'une existence étrangère à la vôtre! votre âme passe tout entière à vos enfants; et, chose digne de pitié! leur bonheur vous effraye presque autant que leur malheur. Votre fils est-il dans la fleur de la santé et dans la prospérité, vous frissonnez à la moindre fièvre qui arrive des marais voisins; votre fils a-t-il pâli dans la salle du festin, est-il tombé de cheval au Champ-de-Mars... Ah! pauvres mères, comme alors vous vous tordez les bras, comme vous vous arrachez les cheveux, comme votre cœur se brise... et comme vous voudriez mourir! Allons, Octavie, reprenait-elle, allons, que l'amour nous ranime, dût-il nous donner des forces factices, et dussions-nous tomber épuisée pour ne plus nous relever!

Marcellus, plus pâle qu'un marbre de Paros, sommeillait étendu sur un lit entouré d'offrandes votives; sa respiration, plus régulière et plus calme, pouvait rassurer un peu Octavie. Elle le quitta et sortit d'un pas furtif pour aller interroger les affranchis que son fils traitait plus familièrement que les autres.

Vers le milieu de la nuit, un homme déjà sur le retour de l'âge et vêtu d'un ample laticlave fut introduit dans la chambre du malade. Cet homme, de moyenne taille, avait les traits fins, les yeux assez grands et vifs, le front découvert et les membres délicats; il paraissait souffrir lui-même de quelque affection au foie, si on en jugeait par son teint un peu jaune et par l'allure nonchalante de sa personne. C'était Cé-

sar Auguste, arrivé de Rome à Baïa pour visiter son bien-aimé Marcellus. Il ne voulut point qu'on prévînt Octavie, sa sœur, et s'asseyant auprès du chevet du jeune malade, il le considéra quelque temps avec une extrême attention. Posant ensuite le doigt sur la tempe de son neveu, il observa les battements de la fièvre. César avait un coup d'œil exercé comme tous les grands monarques, à qui une sorte de divination est donnée sans doute. Il vit sous les paupières de Marcellus des lignes bleuâtres effrayantes, et autour de la bouche ces plis d'inexprimable tristesse, qui sont le sourire avant-coureur de la mort. Il se leva et se mit à marcher dans la chambre, la tête penchée et les bras enfermés dans sa toge. César avait appris la veille, par un message secret que l'affranchi Atis lui avait envoyé d'Épire, la cause de la maladie mortelle du neveu qu'il aimait, et il pesait, dans sa sagesse, la destinée du monde et celle de Marcellus, son héritier désigné.

— Oui, se disait-il en lui-même ; mais lui donner pour épouse une bacchante insensée ! une prostituée peut-être !... Ah ! c'est le perdre et perdre l'empire. Quelle honte ! quel malheur !

Et il continuait sa promenade régulière d'un angle à un autre de la chambre. Un de ses familiers entra avec précaution, et lui dit tout bas ces paroles :

— Tes ordres, César, sont exécutés. Nous avons découvert la jeune fille désignée ; nous l'avons amenée au *vestibulum* de la maison. Octavie, vaincue par la fatigue, a cédé au sommeil, dans son appartement. Veux-tu que je conduise auprès de toi la bacchante que nous avons prise?

— Va, dit César.

Un moment après, Lyda, la jeune fille, était devant l'empereur romain, tête à tête avec lui. César, sans dire un seul mot, jeta sur elle ses regards scrutateurs ; il la considérait avec étonnement ; il cherchait en elle ce mélange d'audace et d'impudence qui caractérisaient les femmes vouées au culte du dieu Liber, aux orgies des bacchanales. Lyda, dans sa naïveté majestueuse, rendait à Auguste regard pour regard ; elle s'étonnait de ne pas sentir son âme bondir de colère devant l'homme qui avait proscrit son père. Enfin César dit à la jeune fille :

— Si tu es une magicienne, si tu as donné un philtre dangereux à celui que tu vois couché là, décoloré, mourant, je t'adjure de me le dire, et je t'adjure aussi de rompre le charme infernal qui pèse sur Marcellus... Je suis l'empereur romain.

Lyda jeta les yeux du côté du malade ; puis, souriant à César, elle lui dit :

— Je suis plus vengée de toi que je ne croyais. Quant à Marcellus, les dieux me sont témoins que, bien loin de chercher à le dominer par l'amour ou par des charmes magiques, je l'ai fui ; je l'ai même raillé de sa passion insensée pour moi, Lyda, prêtresse de Bacchus, moi fille vagabonde, moi bacchante vile aux yeux des vertueuses dames de la cité romaine.

— Lyda, répondit César, tu es belle entre les plus belles jeunes filles ; je te crois sincère ; ton front est pur, et tes yeux regardent avec dignité et assurance. Approche-toi de

Marcellus et dis-lui une de ces paroles que la douce espérance chante à l'oreille des jeunes hommes.

La jeune fille détacha sa couronne de lierre, elle la posa sur la tête du malade; et puis prenant une de ses mains d'albâtre dans ses mains brunes, elle l'appella par son nom. Le jeune César revint de la région des songes ; il entr'ouvrit sa paupière, et le rayon de ses yeux errait aux corniches de la chambre. Cependant il vit et reconnut le visage d'Auguste. Il sourit à son oncle bien-aimé qui, le salua par un geste à lui familier. Marcellus laissait toujours sa main entre celles de Lyda, la prenant pour Octavie.

— Ma mère, dit-il, tu exprimeras à César ma reconnaissance pieuse. Il a quitté le Palatin pour moi. Pourquoi trembler ainsi, ma mère ?

En même temps son regard rencontra celui de la jeune fille qu'il aimait. Un cri retentit. Marcellus crut que le dernier songe de la vie était venu le prendre pour l'endormir doucement dans les bras de la mort.

— Toi ! s'écria-t-il ; vous ensemble, Lyda et César ?... Oh non ! c'est un rêve. Mercure, je te rends grâce, cependant. Ce rêve est le dernier, mais c'est le plus doux de tous ceux que tu pouvais m'amener. Mercure, fais qu'il ne me quitte pas à la hâte... dis-lui d'attendre mon âme et de l'escorter jusqu'aux pâles régions du Styx.

— Marcellus ! répéta Lyda.

Et passant son bras autour de la tête du malade, elle l'embrassa sur le front. Le jeune César, ne doutant plus de la réalité, dit alors d'une voix défaillante :

— Ah ! Lyda, les dieux impitoyables viennent de briser

ma vie!... Déjà ton beau visage ne m'apparaît plus qu'à travers le brouillard de l'autre rivage.

Il pencha la tête sur le sein de la jeune fille; il chercha d'une main débile la main de César, et il exhala le dernier souffle de sa vie, comme un beau ramier percé d'une flèche, qui meurt sur la montagne par une suave matinée d'avril.

Lyda le pressa sur son cœur, espérant peut-être le ranimer, et dès qu'elle vit que l'âme tendre avait quitté ce corps qu'elle embrassait, ses larmes coulèrent amèrement.

Elle replaça la tête pâle sur le chevet du lit, et prenant sur une table d'ivoire la coupe à double fond qu'elle avait donnée au fils d'Octavie, elle en toucha le ressort secret, et le poison se mêla au breuvage que cette coupe contenait. Alors, se tournant vers Auguste, elle lui dit, calme et souriante :

— Adieu aussi, César. Le jeune Tibère et toi avez tué mon père et causé ma haute infortune. Celui-ci, ce pauvre enfant qui vient de mourir, eût été mon soutien, comme il eût été les délices du monde. Adieu, César; je vais saluer en ton nom le dieu Pluton, l'empereur des enfers.

Elle but la coupe, et son beau corps roula sur le pavé de marbre au pied du lit de Marcellus. César fit enlever le corps secrètement. Nul ne sut jamais cette fin déplorable de Lyda, la jeune bacchante.

Le lendemain, après cette nuit funèbre, Auguste entraînait Octavie, dans sa litière, hors de Baïa. Un char destiné aux voyages les attendait. L'empereur amena sa sœur aimée à Lanuvium, et il ne la quitta pas de longtemps; et ils pleurèrent ensemble, sans chercher à se consoler.

Le jeune Tibère fut exilé dans l'île de Rhodes. Rome en ignora la cause. Tibère partit, laissant derrière lui ses créanciers au désespoir, et ses compagnons de débauche pour les railler. Quand il eut quitté le port d'Ostie, il salua de la main la rive italique, souriant à part lui, et prévoyant déjà, dans son âme artificieuse, qu'il ne tarderait pas à être rappelé au Palatin. Marcellus mort, Tibère n'avait qu'à tendre la main pour recevoir, après César Auguste, le laurier sacré. Et dès lors changea la fortune de Rome et de l'univers : elle passa au méchant, comme fait habituellement toute fortune sous le soleil.



TIBULLE

—

I

— Toi que j'ai toujours aimé, Euthycus, dont le nom veut dire bonheur ; ô le meilleur et le plus honnête des affranchis, réponds-moi avec cette gravité qui tant de fois égaya mes belles maîtresses. Homme de calcul et de vertu, homme de finance et de probité, homme unique sur la terre, la question que je vais t'adresser sera la dernière de ce genre comme elle est la première. Mon docte Euthycus, que me

reste-t-il pour toute fortune? Tu ne t'attendais pas à ce coup de foudre. Tu as beau me regarder et lever les bras aux cieux, c'est bien Tibulle le dissipateur qui vient de parler. Le prodigue arrivé au bord de l'abîme se retourne, et veut contempler, avant de sauter dans le gouffre, toutes les magnificences qu'il a semées derrière lui. Je te l'ai demandé : combien de milliers de sesterces me reste-t-il?

— Maître, la question est soudaine et inouïe, elle mérite bien d'être inscrite sur des tablettes que nous irons déposer sur l'autel des lares. Es-tu malade, aujourd'hui?

— Oui, Euthycus, fort malade, assurément; la sagesse me gagne.

— Les dieux sont tout-puissants; ils peuvent même ce prodige.

— Je n'ai jamais douté des dieux.

— Ni moi non plus, et aujourd'hui moins qu'hier, puisque Tibulle me demande ses comptes. O Caton!

— Lequel invoques-tu?

— L'ancien, le philosophe.

— Je te passe celui-là. Mais combien de milliers de sesterces?

— Je vais chercher mes tablettes.

— Oui, tes plus grandes tablettes; ce sera pour moi de l'histoire, de la poésie et de la philosophie... trois déesses que j'adore. Va, Euthycus.

O Nuit, amour de poëte, tu passes sur le monde comme une jeune fille voilée; ta robe a des étoiles; tes mains répandent des fleurs, et tes pieds foulent des nuages de rosée.

Mais comme ta voix est tendre et profonde ! pourquoi gémis-tu, mon amante, et d'où vient que je gémis en te voyant ?... Nos rendez-vous se passent toujours en soupirs prolongés !... J'ai mille pensées qui m'oppressent et que je voudrais te révéler ; tu arrives, et voilà que ma bouche refuse toute parole à mon âme... c'est que mon âme est sur ma bouche et qu'elle est trop avide de tes embrassements. O Nuit ! déesse blanche couronnée de pavots, pourquoi te laisses-tu détrôner par le our ? Règne sur l'univers ; l'univers a trop de clarté ; il souffre et se plaint du soleil... Ah ! ne vois-tu pas toutes les misères qui s'étalent à nos yeux, aux rayons du grand disque ? C'est une pitié, vraiment, qu'un lever de l'aurore. Alors apparaissent les pâles fièvres, la guerre ensanglantée, la famine aux yeux creux, la trahison qui louche, la servitude qui rampe, le despotisme qui ramasse des verges, l'ignorance orgueilleuse, l'avarice sale, l'égoïsme aux ongles crochus, la sottise dorée... et plus loin la vertu en pleurs et le génie pieds nus... O lumière du soleil ! ne reviens-tu pas tous les jours éclairer ce lamentable tableau de l'humanité? Cède le monde à ma déesse la Nuit, cède le monde à ses bras caressants, à son sourire d'épouse, à sa pitié, à sa voix saisissante, à son souffle enivrant comme le parfum que laisse après lui le vêtement d'une vestale... Va, Phœbus, l'Océan est vaste et profond, ce sera une conquête ou un tombeau digne de toi ; si j'avais ton char, tes chevaux et tes rayons, je voudrais plonger dans ce monde inconnu et y voir face à face les mystères magnifiques qu'il recèle. Oh ! qu'il serait glorieux de dompter l'abîme ou d'y dormir enseveli et entouré des débris fumants du quadrige céleste !... Phœbus, Phœbus, abdique

les cieux; la nuit est l'amour du monde et de Tibulle. — Te voilà, Euthycus! Combien nous reste-t-il de milliers de sesterces?

— Maître, te plairait-il de jeter les yeux sur les comptes de ma gestion depuis sept années que je suis à toi et à tes affaires domestiques?

— Depuis sept années, mon cher affranchi?... tu veux que je remonte ma vie de sept années?... et par quel chemin encore! celui de mes folies... qui ne sont plus, hélas! C'est comme si tu me disais : Maître, puisque te voici enfermé sous les grilles d'une prison, repasse dans ta mémoire toutes les délices de ta liberté passée. Reprends tes comptes... ces tablettes me font peur... je crois en voir sortir les trois Euménides, les trois Parques et le triple Cerbère : car le nombre trois est dans tout ce qui nous effraye ou nous attriste... sois sûr, Euthycus, qu'il se mêle à toutes nos douleurs... Regarde quels orages il soulève en amour! trois est un nombre fatal...

— Maître, ton esprit voyage dans la région des songes...

— Il y voyage et n'y habite pas, hélas! Combien de milliers de sesterces nous reste-t-il, ô mon docte affranchi?

— Maître, sous le troisième consulat de César Auguste, ta fortune s'élevait à...

— Toujours le passé! Euthycus ne vieillira jamais; il marche dans la vie à contre-sens; c'est dans son berceau qu'il se fera ensevelir. Je répète ma question : Combien me reste-t-il de sesterces aujourd'hui, dixième jour du mois de septembre?...

— Tu disais tout à l'heure que mes tablettes de comptes

seraient pour toi de l'histoire, de la philosophie et de la poésie ; je voulais te servir selon tes goûts.

— Mes goûts ! ils sont plus mobiles que les papillons ; c'est tantôt un narcisse, tantôt une rose, tantôt un lis qu'il me faut ; je puise à tous les calices et je n'obéis qu'à une loi : la fantaisie.

— Tu devrais la proposer au sénat.

— A quoi bon? elle n'est faite que pour les hommes d'intelligence et de passions, les meilleurs et les plus grands d'entre les hommes, ô mon affranchi.

— Les poëtes sont modestes...

— Pourquoi le seraient-ils?

— Au fait, de nos jours, avec de la modestie on risque de ne boire toute sa vie que du petit vin des Alpes et de ne voyager que sur deux pieds.

— Tu l'as dit, mon Euthycus; mais ce que tu ne me diras probablement jamais, c'est le nombre des sesterces qui me restent; suis-je condamné à boire du vin des Alpes et à user beaucoup de chaussures?...

— Maître, aux dernières fêtes des Saturnales, ton capital et tes revenus s'élevaient à...

— Les dieux immortels m'ont donné le plus éloquent des intendants... Les précautions oratoires lui sont familières, et jamais, en parlant d'un aiglon, il n'oubliera l'œuf qui l'a produit. Allons, Euthycus, remonte encore, prends les choses à la seconde guerre punique, et, si tu veux même, au siége de Rome par les Gaulois... Tu sais que les sénateurs voulurent mourir dans leurs chaises curules. O mes sesterces ! ô ma

fortune! si vous existez encore, assurément ce n'est pas moi qui le saurai jamais.

— Maître, ton affranchi te salue le plus grand et le plus désintéressé des citoyens romains... Il en est qui font battre de verges leurs comptables pour la plus petite pièce d'argent oubliée... Toi, tu finirais par me jeter au Tibre si j'insistais à te rendre compte de tes richesses dissipées... Sois satisfait et écoute : il te reste dans ce vaste empire et dans cette ville de luxe et de débauche une fortune égale à la valeur d'un million de sesterces[1]...

— Dieux de mes pères! c'est beaucoup plus que je n'espérais. Mais je suis encore aussi riche qu'un sénateur vertueux... Je t'assure, Euthycus, que je ne me croyais pas le tiers de cet argent.

— Il est vrai que sans moi peut-être...

— Tu veux des éloges? tu as tort. La reconnaissance est presque toujours muette, et l'ingratitude est bavarde.

— Ce que je demande de toi, maître, c'est un peu de compassion pour toi-même. De l'opulence te voilà réduit à l'humble médiocrité. Celle-ci a pour voisine la pauvreté... Or, apprends qu'au siècle où nous sommes, la pauvreté est une sorte de lèpre pire mille fois que celle des Juifs. La porte du pauvre est marquée d'un signe funeste, et le passant s'en éloigne en détournant la tête. Tu es jeune, tu es beau, tu es patricien, tu es poëte, ô Tibulle. Mais tu aimes le vin de l'île

[1] Deux cent mille de nos francs. Le petit sesterce (*sestertius*) équivalait à vingt de nos centimes. Le grand sesterce était une monnaie fictive équivalant à mille petits sesterces.

de Crète, l'hydromel, les roses sur la table du festin, et les courtisanes plus fraîches et plus riantes que les roses... Tu te plais aux mélodieuses voix des cithares et aux chants des jeunes filles de Corinthe; il te faut des amis nombreux, gais, spirituels, parfumés d'essences comme toi; tu adores la poésie et tu sens ton cœur éclater de joie quand on applaudit tes vers. Tu n'es ni ambitieux ni courtisan; mais tu as rêvé une autre idole que l'effigie de César: elle se nomme la gloire... O mon maître! toutes ces choses que je viens d'énumérer, dis-le-moi, la main posée sur le cœur, ces choses de ta prédilection, qui te les donnera en la ville de Rome, aujourd'hui, ou dans toute autre ville de l'empire?... Va, ce n'est ni Jupiter ni ton génie; l'un et l'autre habitent trop loin de la terre : c'est l'inconcevable vertu d'un métal ou de deux métaux, si tu veux; on les nomme *aurum* et *argentum*. Avec un million de sesterces, tu peux encore avoir une maison de campagne en Sicile ou dans la Gaule cisalpine; tu peux encore élever des troupeaux, planter un verger et bâtir un toit modeste près d'une fontaine, à l'entrée d'un bois séculaire; tu peux emmener de Rome ou de Naples la femme qui t'aimera, s'il en est une qui sache aimer; et perdus tous les deux dans la solitude, il vous sera facile d'oublier la ville et le monde. Mais, Tibulle, un million de sesterces ne donne pas un palais, des litières et des esclaves tels que tu les avais. Allons, maître, ton astre est changé : ce n'est plus une comète étincelante secouant dans l'éther sa chevelure de pierreries; c'est l'étoile sereine et modeste de la médiocrité, étoile qui se lève d'ordinaire durant les belles nuits d'été, qui parcourt une carrière paisible et qui s'éteint après

de longues années au milieu des vapeurs diaphanes et rafraîchissantes de l'occident.

— Euthycus, les sages du portique d'Athènes ne parlaient pas mieux que toi assurément. Tibulle te salue et te rend grâce. Il pèsera tes paroles comme des lingots d'or et des perles de grand prix, et il est probable qu'il suivra ton conseil. Mais il faut que je dise un dernier adieu à la vie de Rome, à la vie opulente et effrénée; quand ce ne serait que pour savoir les noms de mes véritables amis, je veux donner un dernier souper aux jeunes patriciens, mes compagnons de plaisirs. Je leur annoncerai ma ruine et ma retraite, et ce sera une joie enivrante pour mon cœur de recevoir leurs regrets et leurs témoignages de tendresse. Je veux avoir aussi les deux courtisanes que j'ai le plus aimées, Tarentilla et Chrysis; des joueurs de flûte et de sistre, des danseuses au son des cymbales. Quant à la bonne chère, je m'en rapporte à tes soins, Euthycus, et à ton goût éclairé. Tu veilleras à ce que les amphores et les fruits soient rafraîchis dans des bassins d'argent. Puisque les dieux immortels l'ont voulu ainsi, je quitterai la vie voluptueuse de Rome après un festin, afin de passer brusquement d'un climat à l'autre, de la ville au désert, du palais à la cabane... Les transitions ménagées et lentes répugnent aux âmes élevées.

II

La maison de Tibulle, on nous l'a dit, était le rendez-vous de la jeunesse patricienne. Située dans un quartier solitaire,

elle était entourée de quelques grands arbres (ombrage sacré!), et une fontaine d'eau vive rafraîchissait l'air autour d'elle. Du côté de l'orient on découvrait les gigantesques monuments de la ville éternelle, et à l'occident l'œil pouvait suivre au loin les sinuosités du fleuve dans la campagne et la majestueuse ligne de la voie Appienne. Comme tous les esprits rêveurs, Tibulle aimait les horizons lointains et il avait fait construire une sorte d'observatoire sur le toit de son habitation. Cette galerie élégante et spacieuse était entourée d'arbustes odoriférants, et même quelques beaux arbres de Judée avaient pris racine sur la terrasse de la maison, en sorte que de loin on croyait voir un jardin tout en fleurs et tout en feuilles descendu des nuages. C'est là que le maître venait souvent rêver d'amour ou de poésie, cet autre amour, aux clartés blanches de la lune; c'est aussi dans cette galerie aérienne qu'il soupait quelquefois avec ses amis.

Le soir dont nous parlons, il y fit apporter les plantes les plus rares et les plus odorantes; et des lampes, placées avec art au milieu des feuillages, répandaient une douce lueur dans cette salle de verdure et de fleurs. La table était servie de mets exquis et de hautes pyramides de fruits. Les amphores étaient remplies et les coupes entourées de myrtes et de jasmins. Mais tous les lits étaient vides encore...

Tibulle attendait ses convives dans une salle basse, se promenant en tunique, les bras croisés derrière le dos, et s'arrêtant subitement quelquefois comme un homme tourmenté de visions soudaines. Souvent il levait la main droite à la voûte de la salle, murmurait deux ou trois mots sans ordre, haussait les épaules par un mouvement brusque, et reprenait

sa promenade. Les esclaves qui passaient pour le service se disaient entre eux :

— Serait-ce que le maître aurait quelque procès qu'on doit plaider demain?

— Ou bien, disait l'autre, briguerait-il une charge? Voici le temps des comices...

— Non, dit un troisième, il convoite un riche héritage, et il adjure les lares de l'agonisant...

— Vous le connaissez peu, ajoutait un quatrième; le maître rêve d'amour... et la jalousie le travaille en ce moment.

Pas un n'avait dit vrai : Tibulle faisait des vers. Quand Euthycus vint à passer, le maître lui frappa l'épaule légèrement; et, continuant à arranger ses syllabes harmonieuses, il sourit à son cher affranchi, qui baisa sa main. Mais voici que deux porteurs de flambeaux entrèrent et que, derrière eux, s'avança majestueusement le sénateur Sylanus. Tibulle le salua avec cette grâce qui lui était naturelle, et Sylanus, le visage épanoui comme une grenade écarlate et les deux mains jointes sur son ventre monstrueux, se prit à sourire en disant :

— Partout où l'on m'attend, j'arrive le premier.

Un jeune Grec esclave, qui passait près de Tibulle, ajouta à voix basse :

— Il n'est rien de plus leste qu'un éléphant affamé.

— Que dit cet enfant? demanda l'énorme personnage.

— Que personne, Sylanus, ne porte la toge avec plus de grâce que toi.

— Tes serviteurs ont tous de l'esprit, reprit le sénateur,

et des façons de s'exprimer très-respectueuses. Les miens sont stupides et grossiers. A propos, il doit m'arriver un bel esclave d'Alexandrie; il est Syrien d'origine[1]; il sait raser la barbe en un clin d'œil et sans toucher à la peau du visage; et puis, il a mille petits talents d'agrément... Je l'ai payé trois mille sesterces... Est-ce trop cher par le temps qui court?

— Est-il rien de trop cher et de trop recherché pour la perle des sénateurs? car les femmes de Rome t'ont ainsi surnommé.

— O mon ami, ne me flattes-tu pas!...

— On ne flatte que les rois, les mauvais poëtes et son ennemi.

— Je ne suis, grâce aux dieux, rien de tout cela. Qui as-tu à souper ce soir, Tibulle, mon poëte Tibulle?

— Tous nos amis.

— Ta maison est donc aussi grande que le *Forum Romanum?*

— Ah! Sylanus, si tu railles déjà avant le vin de Crète, tu mordras après, sans doute.

— Ingrat! tu connais mon amitié profonde... Nous aurons du vin de Crète, dis-tu?

— Du vin de huit feuilles... Il date de l'époque de ton mariage, Sylanus.

— Il doit être excellent... Je suis si heureux! Ah! quelle femme j'ai prise... C'est Junon et Minerve à la fois, la fidé-

[1] Les Romains estimaient beaucoup les esclaves syriens, qui passaient pour plus adroits et plus intelligents que les autres. (PÉTRONE.)

lité et la chasteté en personne... Elle te déteste, Tibulle, et j'ignore pourquoi.

— Cela fait l'éloge de sa vertu, Sylanus. O la digne épouse!

En ce moment arrivèrent deux jeunes patriciens couronnés de myrte et s'appuyant avec grâce sur l'épaule l'un de l'autre, beaux tous les deux comme Castor et Pollux, et, comme eux, unis d'une fraternelle amitié. Un joueur de flûte et des esclaves d'Égypte les précédaient.

— Voici, s'écria Sylanus, la fleur de la jeunesse romaine. Je salue le Grec Théogène et le Latin Cornelius Pulcher, ces deux belles topazes d'un même bracelet.

— Et nous, dit Cornelius, après avoir salué notre hôte bien-aimé, nous inclinons nos fronts devant la plus grosse capacité du sénat romain.

Sylanus fronça le sourcil, incertain du sens sous lequel il devait prendre ce mot *capacité*. Son ventre lui donnait du chagrin bien souvent. Cependant, voici que les esclaves annoncèrent d'autres convives, et qu'il en vint huit ou dix, tous plus parfumés les uns que les autres et revêtus de tuniques blanches, la plupart bordées de pourpre et de franges d'or. C'étaient Publius Metellus, homme consulaire; Nicanor le philosophe; le jeune Apollonius, enfant beau comme son nom; Euphratès, parent de Tigrane, roi d'Arménie; Scipion, jeune homme noble d'origine s'il en fut jamais; le riche Tarentius, qui faisait naviguer des vaisseaux chargés d'aromates d'Alexandrie à Messine; Marcellus, que César aimait à cause de son nom, ce douloureux souvenir!... Pomponius Atticus, dont le père avait été le confident de l'orateur Cicéron; enfin

Hortensius, jeune sybarite frisé à la manière des dames grecques, et portant des anneaux d'or à plusieurs doigts de ses pieds. Avec de tels convives, le souper devait être joyeux, on le voit bien. Chacun, en entrant, saluait le maître, et répondait à un trait plaisant décoché par le joyeux sénateur. Quand l'affranchi, intendant du souper, armé de sa baguette, vint annoncer à Tibulle que ses ordres étaient remplis, tous les esclaves prirent des flambeaux; les joueurs de cymbales, les joueurs de flûte et de cithare, les danseurs couronnés de roses et armés de thyrses, précédèrent les conviés, qui marchaient à pas lents et se tenaient par la main. Sylanus et son abdomen fermaient le cortége, soutenus tous les deux par des esclaves liguriens. Et de temps en temps, Hortensius le beau sybarite se retournait et disait à haute voix au sénateur :

— Courage! mon enfant... tu atteindras les astres.

A ces paroles, le large et magnifique convive répondait:

— Femme, prends garde de blesser tes pieds blancs aux feuilles de roses répandues sur l'escalier.

— Ah! Sylanus, reprenait le jeune homme, il est des roses plus dangereuses que des lames de poignard...

— Mon amour, s'écriait le sénateur, veille donc sur ta santé! tu es les délices du monde.

— Voilà une des phrases passionnées de Flavia Cornelia, ta femme...

— Eh! qu'en sais-tu? demandait l'époux le plus heureux de l'empire, qu'en sais-tu, Hortensius?... Qui peut t'avoir appris cette phrase?...

— Par Vénus! ces choses-là se devinent... ajoutait le sybarite, un peu effrayé d'avoir laissé parler sa vanité.

Tibulle regarda Hortensius en portant un doigt sur ses lèvres. Flavia était digne de toute discrétion.

La nuit avançait, et déjà les convives, placés sur leurs lits, avaient revêtu la robe d'usage pour le repas, et déjà ils avaient reçu sur leurs mains de l'eau à la neige, versée par des Éthiopiens, quand on apporta à Tibulle un message. Il voulait le mettre sous les coussins de son lit et ne répondre qu'après le souper; ses amis, et Sylanus le premier, le prièrent de lire ces tablettes. Il en rompit le lien et il parcourut des yeux le billet suivant :

« Nous désirons voir tes convives. Permets-nous de venir chez toi à la fin du souper. Nous nous placerons dans une salle voisine. Fais disposer toute chose pour que nous puissions avoir le spectacle de ton festin sans être reconnus. Que ta maison prospère toujours, Tibulle, ami de notre cœur! »

Ce billet n'était pas signé, mais Tibulle en reconnut bien l'écriture. Ses amis attendaient sans doute qu'il leur en fît part. Il sourit à ses convives et leur offrit des mets exquis contenus dans des bassins d'argent. C'étaient des oiseaux du Phase entourés de romarin; un paon farci d'ortolans et étalant les plumes de sa queue comme un brillant éventail; des poissons des deux mers et des fruits de l'Afrique. Ce fut alors que des *Syriens* (ces esclaves favoris) versèrent dans toutes les coupes du vin de Falerne qui datait du consulat d'Opimius[1].

Comme les convives commençaient à se livrer à la bonne chère, l'un d'eux, ce fut Apollonius, enfant qui portait encore la robe prétexte, se mit à dire à haute voix :

[1] *Falernum Opimianum.* (PÉTRONE.)

— Notre hôte est aussi discret qu'il est magnifique; mais moi qui suis bien jeune et qui ai besoin de m'instruire, j'aimerais mieux qu'il fût plus indiscret et moins magnifique... Des secrets à table, ô Tibulle! des secrets pour nous?... Bacchus n'est donc plus le dieu *Liber*, ou bien n'avons-nous plus ton amitié?...

— Cet enfant, dit le noble Scipion, a parlé comme un orateur devant le sénat.

— Il n'a que la *prétexte;* je vote pour lui la *toge*, reprit Pomponius Atticus.

— Moi, s'écria le bruyant sénateur, je soutiens que c'est Minerve elle-même qui vient de parler par la bouche de notre Apollonius. Tibulle, tu nous dois la lecture du message...

— Vraiment, Sylanus, reprit Hortensius, tu ne crains ni l'avalanche ni la foudre... (Ce jeune homme avait vu furtivement l'écriture du billet.)

— Et toi, Hortensius, lui dit tout bas Tibulle, son voisin, tu as aujourd'hui une langue vipérine. Voilà la seconde fois que tu railles cette vénérable toge... tu feras si bien que Sylanus découvrira ton amour pour sa femme.

— Dis plutôt l'amour de sa femme pour moi, ajouta le bel Hortensius en vidant sa coupe. J'ai lu son billet par-dessus ton épaule. O Vénus! voici que Flavia me poursuit jusqu'à la table de mes amis. C'est pour me voir qu'elle t'écrit.

— En es-tu bien sûr? demanda Tibulle.

Le jeune sybarite leva les yeux à la voûte de la salle, et soupira comme pour se plaindre d'une passion trop ardente qu'il avait allumée et qui tôt ou tard lui serait à charge. Et Tibulle, en homme profond dans l'art d'aimer, répondit:

— Sois sûr, mon Hortensius, que la belle fleur dont nous parlons ne mourra pas encore, desséchée aux rayons de ton soleil.

— Je l'espère... dit Hortensius.

Et il porta négligemment la main dans les boucles de sa chevelure. Les convives, voyant que ces deux amis causaient entre eux à voix basse, ne songeaient qu'à leur appétit, et la gaieté leur montait au cerveau comme la mousse du falerne au bord des coupes. Alors le maître ordonna d'introduire Chrysis et Tarentilla. A ces noms, les conviés battirent des mains, et ce fut au milieu de ces applaudissements que s'avancèrent majestueusement les deux nymphes promises. Comme on voit sur la mer d'Ionie deux beaux oiseaux voyageurs voler ensemble à tire-d'aile, et tout à coup, ravis de la splendeur des eaux, ralentir leur course et battre l'air de leurs plumes divines, puis toucher les flots en même temps et nager de front sur la surface unie du clair élément; comme on voit leur beau col onduler mollement, et leur aile à demi ouverte recevoir les souffles du zéphyr et se gonfler sous ses baisers voluptueux, et tantôt, s'approchant de plus près l'un de l'autre, chercher leurs becs amoureux, et tantôt se séparant, frémir et se regarder : ainsi, plus fraîches et plus harmonieuses, apparurent sur le seuil de la porte les deux jeunes filles; ainsi, plus légères, elles glissèrent sur le pavé de mosaïque, portant de longs regards autour d'elles, et jetant de brûlantes étincelles dans le cœur des convives romains. Toutefois, un seul les vit sans trouble.. ce fut Hortensius.

— Que la Grèce le cède à jamais à Rome! s'écria l'un d'eux.

— Qu'Alcibiade ressuscite et meure de jalousie ! dit l'autre.

— Et que le divin Praxitèle reprenne son ciseau ! répondit un troisième.

— Dieux immortels ! ajouta un quatrième, est-ce que je n'aurais pas épousé la plus belle femme de l'empire ?...

C'était le gros Sylanus qui parlait ainsi, et Tibulle le rassura par un coup d'œil. Cependant le poëte dit aux deux nouvelles venues[1] :

— Beauté, reine de l'univers, tu vois ta puissance ! Chrysis, Tarentilla, nous vous rendons grâces... vous consolez comme deux étoiles nouvelles à l'orient. Plaise à vous, jeunes et lascives divinités, de prendre une coupe et de vous asseoir sur notre pourpre tyrienne. Vous choisirez pour voisins ceux qui seront les plus agréables à vos yeux.

Tarentilla promena des regards superbes sur l'assemblée, et puis elle s'avança en formant quelques figures de danse du côté du bel enfant Apollonius et d'Hortensius qui déjà se reculait, effrayé du voisinage gênant d'une femme ; près de là se trouvaient aussi Marcellus, ainsi que Cornelius Pulcher et Théogène, ces deux jeunes gens qui s'aimaient ; c'était le côté de la beauté et de la jeunesse. La courtisane se plaça sur un lit, comme la reine Cléopâtre au milieu des siens. Sylanus, Scipion et les autres espéraient Chrysis, qui, blanche et les yeux baissés, semblable à un marbre de Corinthe, paraissait attendre un ordre d'un des convives. Cependant elle releva avec langueur son front de neige, et jetant un regard

[1] Tibulle aima et chanta plusieurs beautés célèbres de Rome parmi lesquelles il faut citer d'abord Délie. Mais à combien d'autres le poëte adressa-t-il des élégies passionnées !

profond sur *le maître*, elle marcha vers lui lentement et avec toute la modestie des vierges; puis elle se coucha au pied de son lit. Tibulle lui tendit la main en lui disant :

— Chrysis, ma chère âme, il est d'autres convives que moi dans cette salle...

A ces paroles, la blonde jeune fille ne répondit qu'en secouant la tête et en se rapprochant des pieds du poëte.

— O ma Chrysis! ajouta le maître à voix basse, pourquoi ne puis-je aimer d'une amour profonde comme la tienne?

Elle répondit :

— Cela viendra, Tibulle.

Voyant cette tendre nymphe ainsi dévouée à son amour, les convives voisins se récrièrent et adjurèrent les dieux immortels que cette flamme de vestale ou d'épouse était trop belle pour brûler dans un corps de courtisane... et Sylanus surtout en jetait des cris d'admiration et de désespoir... Chrysis ne leur répondit point; seulement elle regarda son amant, et sourit de pitié ou d'amertume.

Blonde comme l'Aurore, Chrysis ressemblait à son nom [1] : sa magnifique chevelure, relevée sur le front et sur les tempes, allait se nouer derrière sa tête à la manière ionienne; des fils d'argent retenaient ces cheveux d'or qui n'avaient ni perles ni roses pour rehausser leur beauté. Chrysis avait des yeux bleus comme le golfe de Naples par un soir d'été, et de longues franges noires ombrageaient ces deux étoiles lumineuses. Il y avait dans ces yeux-là toute la rêverie de la muse

[1] Chrysis, nom grec : DORÉE, BELLE. On le donnait à Vénus. Les courtisanes le prenaient quelquefois. (ATHÉNÉE, liv. XIII.)

qui se plaît aux solitudes ; presque toujours voilés, on les devinait aux étincelles échappées de leurs paupières modestes ; mais, si une fois ils se levaient à la voûte du ciel, deux rayons humides montaient dans l'éther. Chrysis portait une tunique grecque, blanche comme la neige sur le mont Ida, et ouverte jusqu'à la hanche droite, en sorte que rien ne voilait les harmonieux contours de ses jambes, dont l'une était ornée d'un large anneau d'or où étincelait un diamant de Syrie. Chrysis n'avait pas d'autres joyaux ce soir-là, et encore celui-ci était-il pour elle un symbole de servitude. Les femmes passionnées sont toutes ingénieuses à trouver des signes qui révèlent des secrets que souvent elles n'avoueraient pas pour un empire. Les femmes passionnées sont des poëtes et des enfants ; sublimes et puériles, il leur faut une fleur ou l'immensité ; elles donneraient l'univers pour un anneau ou une boucle de cheveux... Chrysis eût donné Rome et la terre pour une parole d'amour de Tibulle. Or une de ses belles mains soutenait sa tête virginale, et de la droite elle jouait avec un éventail de plumes qu'elle ne regardait pas. Ainsi, elle rêvait couchée au pied du lit de pourpre.

Vive et audacieuse comme l'aigle, brune comme la nuit, Tarentilla répondait aux emportements de la troupe folâtre qui l'entourait ; sa parole était sonore et vibrait jusqu'au fond du cœur ; jamais le sourire n'éclatait sur ses lèvres de corail sans découvrir toutes les perles blanches de sa bouche. Elle tenait de la nymphe et de la bacchante... Ses yeux noirs, presque toujours troublés, jetaient dans les veines une sorte de poison brûlant ; pour peu que l'on touchât sa main, on se sentait du délire dans la tête. Grande comme Junon, elle

était légère comme Atalante. Ses pieds étincelaient de bagues d'or et de pierreries; elle avait des bracelets à payer toute une légion romaine un jour de révolte; ses doigts étaient longs et effilés, et ses ongles roses, comme si elle les eût trempés dans les vapeurs de l'aurore. Toujours ses mains animées soutenaient sa parole et donnaient au discours une grâce mimique plus expressive encore que la pensée. Tantôt elle jetait un bouquet de fleurs à celui-ci, tantôt elle frappait légèrement de son thyrse vert l'épaule de celui-là, comme châtiment pour une expression trop vive de volupté. Ses beaux cheveux d'ébène, relevés en casque phrygien, étaient couronnés de pampres et de raisins dorés; et si merveilleux était le travail de ces fruits de Bacchus, que les oiseaux voltigeant dans la salle du festin venaient se poser sur la couronne de la bacchante, en sorte que Tarentilla secouait la tête et s'enivrait de rires, de vin et d'éclats de joie. Oh! la délirante jeune fille! Les convives ses amants sentaient auprès d'elle leur raison se perdre dans des tourbillons d'étincelles, de parfums et de vapeurs. Et souvent l'un d'eux, saisissant sa main dangereuse, lui jurait sa fortune et sa vie: c'était Apollonius, enfant destiné à des richesses immenses. Souvent aussi un autre, non moins emporté, se levait, tenant une coupe à la main, et attestait les dieux infernaux qu'il soulèverait les légions si Tarentilla voulait de l'empire. C'était Scipion qui parlait ainsi, Scipion, l'amant de l'antique liberté. Et le jeune Marcellus, dont le nom et le visage ressemblaient au fils d'Octavie remonté dans les cieux, le jeune Marcellus venant à son tour auprès de la nymphe éclatante, posait sa main sur ses pieds d'albâtre, et l'adjurait de partir

avec lui pour la Grèce, où il lui ferait bâtir un temple sur un mont du Péloponèse. Marcellus, on le voit bien, en dépit de Caton et des vieux Romains, se passionnait aux souvenirs de Périclès et d'Alcibiade. Tarentilla acceptait toutes ces offres et toutes ces folles louanges avec des éclats joyeux de ce rire qui faisait tressaillir. Enfin Théogène et Cornelius Pulcher, ces deux amis inséparables, oubliaient aussi un moment pour elle leur tendresse mutuelle, et venaient lui porter leurs couronnes. Et nous n'oublierons pas non plus Euphratès, parent du roi d'Arménie, qui lui proposa le diadème d'or de son oncle Tigrane; non plus que Nicanor le philosophe, qui abjurait la sagesse à tout moment et reniait Socrate comme traître à l'humanité; et Publius Metellus, le consulaire, qui doutait de sa profonde habileté et oubliait les faisceaux tant regrettés;... et Pomponius Atticus, qui ne parlait plus du grand orateur Cicéron, l'ami de son père; enfin, nous ne tairons pas non plus le nom de l'opulent Tarentius, cet avare spéculateur, qui ne se souvint plus un moment de tous les sesterces que valait un vaisseau revenant d'Orient, chargé d'ambre, d'aromates, et qui balbutia à Tarentilla l'offre involontaire d'un de ces navires. Mais il est surtout un convive qui redoubla la joie de la nymphe et l'allégresse générale, lorsque, quittant le côté opposé de la table, où il s'était lassé d'adorer la silencieuse Chrysis, il vint, à moitié porté par les esclaves, se rouler, comme un beau taureau de la Sabine, aux pieds de la divine Tarentilla. Sylanus avait bu outre mesure, et le falerne opimien était le génie qui lui dicta cette catilinaire anacréontique :

— Jusques à quand, Tarentilla, abuseras-tu de notre pa-

tiente admiration? Jusques à quand te plaira-t-il, déesse, de souffler dans nos cœurs les orages de l'amour?... Je te dénonce aujourd'hui à la vengeance du peuple et du sénat... Tu veux attenter à la vie de tout ce qu'il y a de plus élevé parmi les citoyens romains. Depuis longtemps tes yeux ont préparé les dards dont tu nous assassines cette nuit... Et c'est chez un patricien, ton ami, c'est à la table de l'hospitalité que tu commets ces homicides!... Depuis longtemps tes paroles ont combiné les mélanges perfides d'harmonie et d'espérance dont tu nous verses aujourd'hui les poisons... O Circé!...

Ici les bruyants éclats de rire et les applaudissements de toute la salle interrompirent l'orateur, et en un moment il se vit accablé sous le poids des couronnes de fleurs qui tombèrent sur lui de toutes parts. Tarentilla elle-même détacha quelques pampres de sa chevelure et les donna au sénateur, qui saisit sa belle main chargée de bagues et qui la baisa au point de s'écorcher le visage aux pierreries de ces anneaux; et voyant ses joues sillonnées de quelques lignes rouges, chacun redoubla ses éclats de rire en demandant à Sylanus quel chat magnifique lui prodiguait de telles caresses.

Cependant la belle Tarentilla demanda à être écoutée; chaque convive se hâta de regagner sa place, et, le calme étant rétabli, une voix légère et vibrante fit entendre cette musique de paroles :

— Pères conscrits, je ne chercherai pas à me justifier des attentats dont m'accuse le consul Sylanus Cicéron. Il est vrai que j'en veux à vos cœurs et à votre liberté... et puissé-je être assez heureuse pour consommer de pareils homicides!

Mais, hélas! combien l'éloquence est artificieuse et féconde en hyperboles! et surtout combien est dangereux le talent oratoire du beau consul qui vient de parler, puisqu'on me regarde déjà comme victorieuse dans la conspiration d'amour que j'ai ourdie! O mes amis! vous vous plaignez de mes armes, vous voulez briser d'avance les chaînes que je vous prépare... Hélas! hélas! revienne le soleil de demain, reviennent nos habitudes de la vie privée, et pas un de vous peut-être, en rencontrant cette Tarentilla, au Cirque, aux jardins de Jules, aux Esquilies, ou dans tel autre lieu public, pas un de vous peut-être, ô mes adorateurs! ne détournera la tête et ne lui dira : *Je te salue.* Cependant j'ai reçu de l'un de vous, ce soir, un vaisseau de parfums, de l'autre une renonciation à Socrate, d'un autre la couronne du roi d'Arménie, d'un troisième le vaste patrimoine de ses pères, d'un quatrième un temple qui me sera dédié, d'un cinquième l'empire romain... que sais-je encore? que n'ai-je pas reçu de serments, de protestations et de caresses!... O puissance de Bacchus! écumes funestes qui nous élevez si haut un moment et nous laissez oublier si vite quand vous n'êtes plus vous-mêmes; ô vapeurs du falerne, du vin de Crète, du vin de la Cyrénaïque, et de tous les vins du monde, vapeurs, écumes, Bacchus, ivresse fallacieuse, je vous dévoue au Styx, puisque nos amants n'ont jamais tenu une seule de leurs promesses dorées; simples et crédules femmes que nous sommes!

Comme on voit dans un jour de printemps la vive lumière du soleil se cacher tout à coup sous les voiles d'un nuage orageux; comme on voit les pâtres et les troupeaux chercher l'abri sous les rochers ou les chênes, et toute la nature, si

éclatante et si joyeuse un moment auparavant, morne et silencieuse, attendre le coup de vent et l'éclat du tonnerre; ainsi les graves et solennelles paroles de Tarentilla répandirent une tristesse nuageuse sur les visages des joyeux convives. Mais bientôt son magique sourire et sa vive parole dissipèrent l'orage et rendirent à l'assemblée son ivresse première... Toutefois, il fallut encore que les *Syriens* portassent autour des lits plusieurs amphores de vin de Crète pour que les fronts et les lèvres reprissent toute leur sérénité. Chrysis, qui n'avait pas perdu une seule des paroles de Tarentilla, lui fit un signe approbateur. Tibulle, en sa qualité d'hôte, ce soir-là, n'approuva pas hautement la péroraison de ce discours, mais il envoya secrètement par Euthycus une couronne de laurier au bel orateur. Tarentilla la reçut avec une expression de reconnaissance qui colora subitement son visage d'un carmin à faire envie à toutes les roses. Puis, s'adressant à Hortensius le sybarite, qui avait repris sa place auprès d'elle, elle dit :

— Il est quelqu'un ici que mes paroles, peut-être un peu sévères, ne touchent point. Celui-là ne perdra jamais sa tête ni son cœur...

— Assurément, belle Tarentilla, répondit le jeune efféminé, si je ne me mêle point aux éclats bruyants de mes amis, je n'en ai pas moins d'admiration et de tendresse pour la beauté...

— Pour quelle beauté? ajouta la vive courtisane. La mienne, celle de Chrysis ou la tienne, Hortensius?

— Tu es méchante, Tarentilla!...

— Non, je suis sincère... Sybaris, Sybaris, le jour où tu

te miras pour la première fois dans un miroir fut le plus fatal jour de ta vie... Tu n'aimeras jamais.

— Et tu appelles cela un malheur, ma déesse?

— Oui, et une honte aussi.

— Allons, se dit à part lui le jeune homme si cher à lui-même, voici encore une passion effrénée que mes cheveux ambrés, mes yeux irrésistibles et mes formes de demi-dieu ont allumée... La courtisane est prise au piége comme la femme patricienne.

En ce moment Tibulle jetait des regards inquiets du côté du rideau de pourpre qui cachait une entrée secrète donnant dans une salle voisine. Hortensius s'aperçut de l'agitation du poëte, il en devina la cause. Le rideau avait tremblé plusieurs fois, et même une main furtive en avait écarté les plis trop épais. Hortensius ne daigna pas détourner la tête; seulement il dit :

— Flavia est arrivée!... Qu'elle m'admire donc, la belle et tendre Flavia; ma plus belle conquête assurément!

Et il ajouta tout haut, en s'adressant à un Syrien :

— Esclave, arrange ma couronne de fleurs... et donne-moi des coussins plus élevés.

Tibulle, à son tour, devina Hortensius, et il ne le détrompa point; bien mieux, il lui fit donner une couronne plus fraîche et qui devait rehausser encore sa beauté; Tibulle, en véritable triomphateur, parait sa victime. Flavia, placée derrière le rideau, rit en silence et n'aima que davantage le poëte; Chrysis ne devinait pas la présence de la patricienne, et pourtant Chrysis suivait d'un regard passionné toutes les impressions nerveuses et mobiles du visage qu'elle adorait.

III

Cependant les conversations, ranimées par l'hydromel que les Syriens versaient en abondance, allaient toujours croissant et se croisaient d'un lit à un autre ; il y avait quelquefois de vives interpellations, et quelquefois aussi des éclats de rire lancés à la suite d'un mot rapide et incisif comme une lame à deux tranchants. Parmi les convives, Scipion se distinguait par l'inflexibilité de ses jugements sur la marche des choses publiques. Il prévoyait des abîmes et il les signalait avec véhémence.

— Ce n'est plus, disait-il, la main sage et forte de la liberté qui tient les guides du quadrige romain ; c'est la main fiévreuse de la tyrannie qui pousse les coursiers au gré de son caprice, ou les retient brutalement et déchire leur bouche par saccades. Or, les coursiers pourraient bien, tôt ou tard, se cabrer et s'indigner du phaéton...

— Vraiment, reprenait Publius Metellus, homme possédé par la vanité des charges publiques ; vraiment, on dirait, à entendre Scipion, que César a déjà brûlé la moitié de la terre, et que le foudre vengeur va le précipiter dans l'Eridan...

— Quoi donc ! s'écriait le spéculateur Tarentius, quelle prospérité plus grande demande-t-on? Nous avons la paix sur terre et sur les deux mers, nous trafiquons avec l'Espagne et l'Égypte... Que les dieux immortels nous conservent César !

— Pour moi, dit Pomponius Atticus, depuis la mort de Cicéron, l'ami de mon père, je n'espère qu'en César-Auguste.

— Mes amis, reprit Scipion avec un sourire amer, il est des hommes qui ont besoin d'adorer des hommes... Quelquefois cela est commode et profitable. Il en est d'autres qui ont la folie d'élever leur âme jusqu'aux cieux... Ceux-là sont les dupes des autres bien souvent. Mais enfin, chacun est libre de choisir son idole ; les uns la couronnent de laurier d'or et la parent d'une toge de pourpre ; les autres la veulent armée comme Minerve, libre et fière comme elle...

— Dieux de mes pères ! s'écria Tarentius, le voilà qui nous taille la statue de la Liberté !...

— Marchand, lui répondit Scipion, il n'est pas sûr que tes ères, avares et spéculateurs comme toi, aient cru aux dieux ; l est moins sûr encore que tu puisses nous citer ici les noms le tes pères...

— Voilà qui est brutal ! reprit Atticus, et Cicéron luinême...

— Pomponius Atticus, répliqua Scipion, Cicéron luinême, l'ami de ton père, est mort sous les poignards de la yrannie.

— Sa tête tourne ! dit Metellus.

— Publius ! lui cria Scipion, si elle tourne, du moins elle e se courbe pas...

— Et qui sont les esclaves ici ?... demandèrent les trois oix.

— Assurément, ajouta Scipion en souriant, ce ne sont pas eux qui nous versent du vin.

Mais Tibulle leva la main et dit avec un son de voix aussi doux qu'une flûte harmonieuse :

— Si mes amis les meilleurs choisissent ma table pour leurs combats oratoires, je leur donnerai à souper, une autre fois, dans la tribune aux harangues... peut-être y parleront-ils d'amour, de bonne chère et de poésie.

— Cela est vrai, s'écria Sylanus. Quelle abeille vous pique le nez de son aiguillon?... Les voilà tous les quatre rouges et animés comme les coqs de ma maison de campagne ; si c'était de vin et d'hydromel encore?... mais non, rouges de colère ! O mes enfants, mes enfants, êtes-vous atteints de folie, ou bien voulez-vous nous divertir par le pugilat ? Insensés ! laissez donc là les affaires publiques... Et pourquoi donc comptez-vous le sénat romain ? Pour peu de chose?...

— Pour moins que cela, dit Scipion.

— Le sénat commande...

— Il sert, le sénat.

— Il agit...

— Il mange.

— Il veille...

— Il dort...

— Scipion ! s'écria de nouveau le sénateur hors de lui, veux-tu renouveler ici les combats des Centaures et des Lapithes...

Et il saisit en même temps un cratère d'argent.

— Amis, reprit Scipion en riant aux éclats avec tous les convives, je vous prends à témoin que ce guerrier, mon ennemi, a choisi pour arme la plus large coupe de la table... Esclave, verse au Centaure !

Et Sylanus allait lancer à la tête de Scipion le cratère d'argent, lorsqu'un adroit Syrien le lui remplit subitement de vin de la Cyrénaïque. Voyant la couleur dorée et la mousse petillante, le formidable sénateur s'attendrit comme par enchantement ; la coupe s'approcha d'elle-même de ses lèvres, il la vida à longs traits et tomba sur son lit aux pieds de la blanche Chrysis. Presque aussitôt les yeux du héros se fermèrent à la douce lumière des lampes d'or, et son âme s'enfuit, pour un moment, dans la région des songes. Tel, mais peut-être blessé plus mortellement, le divin Hector tomba sous le fer de l'invincible Achille.

Cette fin héroïque apaisa les combattants ; ils rirent entre eux du sujet de la guerre allumée et de l'énorme victime. Tarentilla, dont les éclats de joie avaient retenti bien souvent pendant cette scène, chanta quelques vers de l'Iliade au son d'une lyre thébaine, et, quand la sirène eut fini ses mélodieuses chansons, les convives silencieux écoutaient encore. Tibulle fut le premier qui rompit l'extase générale :

— Mes amis, dit-il, tandis que la nuit sereine passe sur la ville et le monde, il faudrait prier la divine Tarentilla de nous raconter une des aventures de sa vie ; c'est un véritable poëme, et d'ailleurs nul poëte n'est égal à Tarentilla.

Les convives approuvèrent avec joie. Chrysis se souleva sur son coude, et montra à tous son beau front transparent et ses yeux aux longs rayons, comme aurait fait une naïade sortant des roseaux. D'un autre côté, le bel Hortensius demandait encore un coussin aux esclaves, et se faisait donner de l'air avec un éventail de plumes de paon. Et Apollonius, cet enfant déjà brûlé par les regards de Tarentilla, se rapprochait

de ses genoux, et la tête penchée sur la main, il la contemplait et cherchait à respirer les parfums de ses paroles. La belle déesse parla ainsi :

— Quand notre Tibulle exprime un désir, il commande. Sa maison est comme un temple : chacun de nous y entre avec un secret désir de plaire à l'idole. Pour moi, d'ailleurs, Tibulle fut toujours le dieu le plus doux et le plus favorable ; ses conseils sont lumineux, ses richesses au service de ses amis, et son intimité est tendre et toujours nouvelle ; c'est un esprit excellent... c'est une belle âme sous un beau visage...

— Elle a raison, dit une voix derrière le rideau de pourpre.

— Elle a raison, dit en même temps Chrysis.

Et les convives admirèrent la promptitude avec laquelle l'écho répétait les paroles de la jeune fille grecque. Il y en eut même qui prétendirent que l'écho de la salle avait devancé les paroles de Chrysis. Mais Tibulle, saluant de la main Tarentilla, lui dit :

— Te plairait-il, ô ma douce convive ! de parler un peu de toi-même dans le récit d'une de tes aventures?

— J'obéis.

Telle que vous me voyez, mes amis, je suis fille, selon toutes les présomptions possibles, de la reine Cléopâtre et de Marc-Antoine, son légitime époux. Si donc nous laissons un proconsul, à Alexandrie, gouverner l'Égypte au nom de César, c'est que nous manquons de soldats et de vaisseaux. Il serait inutile de me demander des preuves de ce que j'avance ; je vous les refuserais probablement. Quoi qu'il en soit, Tarentilla est contente du sort. Parmi les faveurs que je tiens

des dieux (magnifiques envers moi, dit-on), voici un anneau d'or ciselé et sur lequel vous pouvez remarquer la figure d'Isis : c'est un anneau sans prix à cause de sa vertu. Je le porte jour et nuit au doigt annulaire de la main gauche. Vous dire quelle est sa vertu, ce serait révéler les secrets des dieux... Seulement il m'est permis de vous raconter une véridique histoire. Je voyageais sur une galère qui revenait du Bosphore de Thrace; Neptune et les vents nous jetèrent sur les rochers d'une des îles Cyclades. Le navire et l'équipage périrent dans les flots, excepté un riche médecin de Phénicie, un prince parthe, ambassadeur de sa nation auprès de César, un vieux poëte qui venait de visiter la Troade, un jeune matelot, et moi, qui vous parle et vous vois, grâce aux cieux. L'île était déserte. Nous n'y trouvâmes que des rayons de miel, quelques dattiers chargés de fruits et quelques figuiers sauvages. Nous attendions vainement à chaque instant qu'un navire vînt à passer et remarquât nos signaux. Vers la fin du quatrième jour, l'ambassadeur des Parthes vint à moi et, me prenant à l'écart, il me dit :

— Nous pouvons, je crois, rester longtemps exilés dans cette île; peut-être même y sommes-nous enfermés pour le reste de nos jours. Je ne puis te cacher ma passion, Tarentilla; si tu veux être à moi, je me charge de tuer nos compagnons d'infortune, qui tôt ou tard voudront se consoler par ton amour... J'ai sauvé du naufrage mon arc et mes flèches empoisonnées...

Je me dis à part moi :

— L'ambassadeur Barbare est un homme jaloux, cruel, égoïste et brutal. Au fait, c'est un Parthe!

Je lui tournai le dos sans répondre, et je m'acheminai vers une fontaine près de laquelle j'aimais à m'asseoir. Là je fus suivie par le riche médecin de Phénicie; il me dit :

— Tarentilla, je suis ton ami le plus dévoué. Nous voilà abandonnés par les dieux dans cette île déserte; mais je suis avec toi. Je t'aime, et je veux te délivrer des hommes odieux qui finiront par oser aspirer à ton amour. J'ai découvert quelques plantes vénéneuses... Je préparerai un breuvage pour tes poursuivants.

— Voilà, dis-je encore en moi-même, un bien méchant homme pour un savant et un médecin...

Et sans lui répondre, je m'éloignai de lui. Or, vous saurez que pendant que l'ambassadeur des Parthes me parlait, mes yeux se portèrent par hasard sur mon anneau d'Égypte, et voilà que j'en vis l'or se ternir et devenir rouge comme du sang. En quittant le médecin de Phénicie, je regardai le même anneau; cette fois, il était livide, verdâtre comme la peau d'une vipère. Étrangement surprise, j'allai rêver à ce prodige sur un promontoire voisin, lorsque je vis venir à moi le vieux poëte. Ses cheveux blancs étaient ceints d'un jeune laurier que lui-même avait coupé dans l'île, et dont il s'était fait une couronne olympique. Sa figure était grave; il marchait à pas lents, levait les yeux et les mains au ciel et récitait des vers avec un accent prophétique. Son extérieur vénérable me rassura. Je fis quelques pas au-devant de lui en me disant :

— Les poëtes sont les favoris des dieux, et leur art est une sorte de sacerdoce. Celui-ci est semblable au divin Homère; la muse qu'il invoque me protégera.

Dès que le vieillard fut auprès de moi, il me prit par la main avec une douceur toute paternelle :

— Ma fille, me dit-il, j'en atteste Apollon Delphien et son laurier immortel, jamais une vierge plus pure ne s'offrit à mes yeux.

— Mon père, répondis-je, j'ai peur que l'exaltation poétique ne t'abuse un peu dans ton jugement...

— Non, non, reprit-il, je ne me trompe pas; jamais le vieux roi Priam, dont je viens de visiter la patrie, n'eut parmi ses filles une vierge plus auguste et plus tendre que toi. Tu es semblable à un lis superbe et à une douce colombe qui n'a pas encore connu de ramier.

— O poëte! repris-je une seconde fois; mais les illusions de la muse sont toujours sacrées !

— Fille des dieux, continua-t-il, quelle est ta patrie? Es-tu née dans la délicieuse Délos, ou bien vers l'occident, aux bords fleuris de la fontaine Aréthuse?...

— Hélas ! non, mon père, répondis-je; je ne suis pas si heureuse assurément. On m'a toujours caché le lieu de ma naissance. Je crois cependant que ma mère me mit au jour à Alexandrie ; mais ce dont je suis certaine, c'est que j'habite Rome depuis mon enfance, et que j'y possède une maison dans le quartier du Palatin, où j'ai beaucoup d'amis...

— Ma douce vierge, reprit l'obstiné vieillard, il vaudrait mieux pour toi que tes jours paisibles pussent s'écouler dans un frais vallon de l'Arcadie, ou à l'ombre du temple d'Apollon. Ta ville de Rome est remplie de débauchés, de libertines et de mauvais poëtes... Mais enfin, Minerve sans doute a pris pitié de toi, car elle t'a amenée dans cette île déserte où

tu rencontres un favori des Muses immortelles qui se déclare ton protecteur... Ainsi, ma bien-aimée, que ton âme timide et novice encore se rassure. Je te délivrerai des persécutions des hommes grossiers jetés avec nous sur ce rivage. Oui, Apollon Pythien me donnera sa force divine; je saisirai le moment où ces infâmes viendront l'un après l'autre s'entretenir avec moi au bord de la mer et je les précipiterai dans l'onde amère... car, ma déesse, ils voudraient profaner ta beauté et salir tes voiles d'innocence... Ah! tant de pudeur, tant de chastes délices ne sont pas faites pour ces impies... les dieux ont voulu que la rose s'unît au laurier. Viens... oh! viens! qu'un hymen lie à jamais la beauté et le génie...

— Voilà un abominable nourrisson des chastes Muses! m'écriai-je en m'échappant des embrassements impurs de ce satyre; et je courus de toute la vitesse de mes jambes vers le rivage de la mer, laissant le vieux lauréat sur son rocher, agitant ses bras avec violence et lançant contre moi d'impuissantes imprécations. Quand je me trouvai près des flots, je me sentis plus rassurée, regardant l'eau profonde comme un asile inviolable contre ces atroces poursuivants. Ma vue se porta sur mon anneau d'or... sa couleur verdâtre était remplacée par une couleur plus noire que la nuit. On eût dit que cette bague avait passé par le feu. Accablée de tristesse et de fatigue, je marchai à pas lents tout le long de la rive et ne sachant quelle divinité marine ou terrestre je devais invoquer, lorsque je vis, sous des oliviers sauvages, le jeune matelot dont j'ai parlé, qui assemblait quelques pièces de bois et les liait entre elles. Je m'approchai de lui

et lui demandai pourquoi ce travail. Il répondit sans quitter son œuvre :

— C'est pour sauver, au péril de mes jours, une nymphe, la plus belle que j'aie rencontrée sur toutes les mers.

En ce moment ma bague reprit son premier éclat, sa couleur d'or et de rayon de soleil, telle que vous la voyez.

— Qui donc est cette nymphe? lui dis-je.

— Hélas! reprit-il, je ne suis qu'un pauvre marinier de Colonis, et jamais je n'eus l'audace de m'approcher de cette adorable fille et de lui demander son nom ; mais j'atteste les dieux, les grands dieux, que ma vie est à elle si elle veut en disposer.

A ces mots, le jeune homme lança à la mer son radeau, et se plaçant debout sur ce frêle navire, il attendit près du rivage les ordres de la nymphe. Elle n'hésita pas à sauter d'un pas léger du rivage sur les pièces de bois assemblées, et le jeune matelot la reçut dans ses bras et la posa sur de la mousse dont il avait eu soin de garnir son esquif. Puis, se confiant aux flots et à la fortune, il leva sa droite vers la haute mer, invoquant Neptune par ces paroles :

— Puissant dieu du trident, qui te plais à lancer tes chevaux au milieu des tempêtes, ou à les guider sur les eaux dont ils effleurent à peine la surface limpide ; roi des mers, qui m'écoutes en ce moment, couché dans ton palais de diamants, sous les abîmes, et entouré de tes néréides aux chevelures vertes et légères ; Neptune, je t'adjure aujourd'hui par tout ce que j'ai de plus sacré. Si tu permets que ce frêle radeau sur lequel reposent les délices du monde arrive dans quelque port assuré, ou qu'il soit rencontré par une galère

latine, si tu m'accordes cette faveur insigne, moi, je jure d'aller visiter ton temple du Péloponèse, et d'y sacrifier le bélier le plus noir et le plus vigoureux qui jamais ait bondi sur le mont Ida.

Il dit, et un vent d'orient s'éleva et nous emporta sur les grandes eaux, comme une feuille de rose perdue dans l'espace. Ce fut alors que la nymphe remercia le jeune matelot avec de telles expressions de tendresse, que le bel enfant eût bien voulu que Neptune fût moins prompt à exaucer sa prière. Mais une galère latine passait; elle nous reçut parmi ses passagers, et quelques jours après nous entrions dans les parages de Messine. Vous pensez bien, ô mes amis, que je ne souffris pas que le jeune marinier s'exposât désormais aux dangers du terrible élément. Il me suivit à Rome. Quant à mon anneau, il a changé de couleur bien des fois depuis ce voyage; mais aujourd'hui il est resté brillant chez notre Tibulle. Tout le monde ici m'a parlé sincèrement... grâces en soient rendues à Bacchus!... Ce n'est pas au fond d'un puits que nous chercherons la vérité désormais... nous la trouverons plus sûrement au fond d'une amphore. Esclave, verse-nous toute la Cyrénaïque!

— Oui, verse toute la Cyrénaïque, esclave! s'écrièrent les convives unanimes. Verse toute l'île de Crète, tout le coteau de Falerne, toutes les Espagnes... verse! que les coupes débordent comme notre amour et notre délire pour Tarentilla! Nous buvons à sa fortune!...

Chrysis leva la première son calice d'or, et en ce moment on la prit pour Hébé la blonde aux pieds de Jupiter. Elle sourit et parla ainsi :

— A notre sœur bien-aimée et à son anneau merveilleux ! Oh ! bienheureuse la femme qui te possède, anneau sacré dont le métal est la pierre d'épreuve des paroles et des cœurs ! Avec toi, joyau de Tarentilla, on peut partir pour de longs voyages, et visiter les peuples et les cours des rois sans craindre de se tromper jamais sur la nature des âmes...; avec toi qu'importent l'hypocrite, le traître, l'emporté, l'artificieux, le cupide, l'ambitieux, le cruel, et tous les vices et tous les vicieux masqués ou démasqués? car le souffle de leur parole altère ta divine matière, et tu es le signal d'alarme et le gage du salut ! Oh ! bienheureuse est la femme qui te possède ! elle marchera toujours d'un pas ferme et rapide au milieu des passions humaines militantes contre elle... Pauvres créatures que nous sommes ! par quelle fatalité n'avons-nous pas toutes pour dot l'anneau de Tarentilla?...

— Ma sœur, reprit la belle nymphe aux noirs cheveux, il est dans les cieux deux frères qui partagent l'empire de leur constellation ; il y aura sur la terre deux amitiés fidèles pour lesquelles cet anneau sera commun. Te plairait-il, Chrysis, de l'accepter?... tu me le rendras demain après le soleil couché, et tous les jours de l'année se suivront ainsi.

Chrysis, légère comme une biche de Diane, se leva et s'élança dans les bras de sa compagne. Ainsi, dans un jardin de la Campanie, un beau jasmin tout en fleurs enlace de ses liens amoureux un odorant citronnier.

— Mais, dit la blonde jeune fille, reprenant sa place, dis-nous, ma sœur, ce qu'est devenu cet enfant de ton cœur, le marinier de Colonis?

— Hélas! hélas ! reprit Tarentilla, il expira entre mes

bras, dans ma maison, aux calendes dernières. Je lui ai fai bâtir un mausolée.

— Ah ! s'écria Chrysis, je reconnais bien là le destin bru tal... les bons, les meilleurs, s'en vont toujours les premiers.. Esclave, donne-moi des fleurs à pleines mains ! que je le jette aux mânes du jeune homme de Colonis ! Remplis m coupe, esclave, et moi qui ne sacrifie jamais au dieu Bacchus je porterai mes lèvres, cette fois, au bord du calice, et pui je ferai de larges libations... Et vous, mes amis, imitez-moi et honorez la mémoire d'une âme ardente, discrète et dé vouée... Toi-même, Hortensius le sybarite; toi-même, Sylanus honorez, honorez celui que vous ne comprenez pas.

Et tous les convives répandirent sur le pavé des fleurs e du vin de Crète. Sylanus s'éveillait en ce moment. Grand fut sa surprise quand on lui annonça qu'on honorait la mé moire d'un mort. Dans sa terreur il demanda si ce n'étai pas sa propre mémoire, et il touchait sa tête, ses bras pou se rassurer. Hortensius lui dit :

— Si tu doutes de ta vie, ô mon enfant ! que ne frappes-t sur le ventre élégant dont les dieux t'ont pourvu ? il est en- core de ce monde, mon bien-aimé.

— Par Hercule ! s'écria le sénateur, il est sur la terre, j te le jure, une chose plus réelle : c'est une sotte figure peint d'un vermillon de Syrie et coiffée comme un oiseau.

Il était arrêté par le destin qu'au souper de Tibulle, c soir-là, l'allégresse et la gravité devaient se succéder alterna- tivement; aussi les convives, et Chrysis elle-même, ne purent se défendre de rire aux éclats de la fureur d'Hortensius à qui le sénat romain contestait l'incarnat de son teint. Tibull

distingua des paroles ironiques qui s'échappaient derrière le rideau de la salle voisine, et il fit signe à ce rideau de ménager le meilleur et le plus beau de ses amis. Chrysis remarqua la préoccupation de son amant; elle lui en demanda la cause en regardant l'anneau de Tarentilla qu'elle avait au doigt; Tibulle répondit donc avec précaution :

— Ma Chrysis, ce rideau que tu vois ainsi fermé, et qui paraît m'occuper, cache un secret que je te dévoilerais, si tu m'aimais assez peu pour me le demander. Va, tu as beau regarder la bague de notre Tarentilla, je suis sûr que la pureté de son or n'est pas ternie par ma réponse.

— Cela est vrai! reprit Chrysis, souriante et voluptueuse comme Vénus sur les eaux marines.

— Oh! dit Tibulle, puisque ma chère âme est si douce et si raisonnable ce soir, je lui donnerai un vase de Corinthe; à Tarentilla je donnerai un cheval numide, car elle aime la course et elle ressemble à une belle amazone; enfin je prierai tous mes amis ici présents d'accepter chacun un gage de tendresse et de long souvenir...

— Eh quoi! s'écrièrent les convives, Tibulle va partir?... Pour quelle province éloignée?... Pourquoi ce voyage subit?... Il a des secrets pour nous!... alors il aura bientôt d'autres amis, hélas! hélas!

— D'autres amis! dit Tibulle. Non... mais peut-être quelques nouveaux amis; et ceux-là ne chassent pas du cœur les anciens. C'est le dernier amour qui tue son devancier; l'amitié est une fille tendre, elle honore ses aïeules. Toutefois, mes amis, je crois que vous n'aurez pas trop sujet de vous plaindre de la trop grande foule de mes familiers; il vous

sera toujours facile d'arriver jusqu'à moi... César et le sénat ne m'ont point confié le gouvernement d'une province; je n'aurai dans la galerie de mon palais ni les aigles ni les faisceaux... Vous connaissez mon dégoût profond pour tout ce qui tient aux charges publiques... Ainsi donc, moi, homme libre, amant de toutes celles qui veulent m'aimer, et poëte peut-être, je vais habiter une maison de campagne, loin de Rome, et cultiver Cérès et quelques oliviers... Je vous vois sourire, Hortensius et Sylanus, et toi, Tarentilla, je vois tes grands yeux fixés à la voûte de la salle comme pour y lire le secret de ma destinée; toi, Chrysis, tu caches ta tête blonde dans tes mains, et vous tous, Apollonius, Metellus, Nicanor, vous levez le doigt en signe d'incrédulité... Fort bien, ô mes amis! il n'en est pas moins vrai que nous soupons ensemble, cette nuit, pour la dernière fois... Une reine impérieuse est venue frapper à ma porte depuis peu de jours; elle tenait à la main un sceptre de fer; son regard était froid, triste, inflexible; sa bouche était de marbre, et quelques paroles brèves s'en échappaient; elle m'a dit : « Je t'ordonne de quitter la ville; je te condamne aux labours et aux moissons; je me nomme *la Nécessité.* » Mes amis, citez-moi un poëte riche qui ne se soit pas ruiné?...

— Ruiné! s'écrièrent les convives. Tu es ruiné, Tibulle?...

— Comme le roi Persée, après le triomphe de Paul-Émile.

— Totalement ruiné? reprirent le spéculateur Tarentius et le sybarite Hortensius (l'usure et la prodigalité).

— Assez ruiné, Tarentius, répondit le poëte, pour que désormais tu ne te hasardes plus à me prêter les *talents* d'or

que je t'ai rendus; assez ruiné, Hortensius, pour que tu craignes désormais de t'asseoir sur mes lits grossiers.

— Vraiment! j'en ai du chagrin, dit le sybarite en respirant des fleurs.

— Dieux de ma fortune (murmurait entre ses dents le spéculateur)! et moi qui étais sur le point de lui offrir deux cent mille sesterces à valoir sur ses domaines! Mercure sauveur! je te voue une petite statue d'argent.

— Si Tibulle est ruiné, dit Sylanus, comment ne le suis-je pas, moi qui tous les jours joue aux dés avec César, Mécène et le jeune Tibère...

— C'est, répondit Tibulle, que probablement quand tu perds au Palatin, tu gagnes au sénat...

— Et puis, ajouta Tarentilla, il n'est rien de tel pour conserver une fortune qu'une femme de bien; je ne serais pas étonnée que notre Sylanus n'eût souvent au jeu la *chance de Vénus*[1].

— Presque toujours, répondit l'époux le plus heureux de l'empire.

— Allons, allons! s'écria Tibulle, que ceux qui m'aiment encore vident leur coupe. L'Aurore n'a pas jeté la plus petite lueur à l'orient; elle dort dans les bras de quelque jeune dieu marin, et Céphale tout en pleurs la cherche dans les cieux. Buvons à l'Aurore, si elle s'oublie ainsi... et même envoyons une coupe couronnée de pavots à Céphale; aux chagrins d'amour, aux chagrins de fortune il est deux remèdes

[1] La plus heureuse chance. Il fallait pour cela que les dés en tombant eussent tous une face différente. La chance de Vénus faisait rafle.
(*Suétone, Lucien, Martial.*)

excellents : l'ivresse et le sommeil. Il y a des hommes faibles qui de désespoir boivent de la ciguë... Syriens, mes joyeux esclaves aujourd'hui, et demain mes tristes affranchis, Syriens, versez-nous toute la Cyrénaïque...

— Je la boirai tout entière, s'écria le sénateur, car j'aime Tibulle ruiné...

Et il se leva sur son lit comme un jeune éléphant prêt à la bataille. Certes, à un si brûlant appel l'écho fut fidèle, et tous les convives, même les têtes que la ruine de Tibulle avait dégrisées, répondirent par des acclamations et des vœux. Ce fut en ce moment de rage bachique qu'on entendit frapper rudement à la porte de la maison. Les convives étonnés restèrent tous immobiles, les coupes levées, les bras roides, les lèvres muettes. Tibulle leur dit :

— C'est le tonnerre...

Car un orage passait dans les airs. Mais le *janitor* entra dans la salle du festin, et s'adressant au maître il prononça ces mots :

— C'est le préteur.

A ce nom, chacun pâlit et reprit une attitude grave. Tarentilla lançait des regards foudroyants du côté de la porte par où allait arriver le magistrat romain. Tibulle se leva pour lui faire honneur, et marcha au-devant de lui. Le préteur parut en effet sur le seuil de la porte; il était suivi de licteurs; il tenait d'une main sa baguette et de l'autre des tablettes. Il dit à Tibulle :

— Je te salue. César m'envoie vers toi.

— Préteur, répondit Tibulle, agis selon ta charge.

— Tu as donné asile à un coupable envers César.

— Voici, dit le poëte, mes amis les plus chers; ce sont les meilleurs citoyens de l'empire.

Le préteur entra et promena ses regards sur tous les convives. Tarentilla lui fit baisser les yeux par la majesté de son front; Chrysis lui adressa un sourire de dédain; Hortensius vidait sa coupe avec calme; mais Sylanus, le sénateur, ne pouvant cacher toute sa personne, voilait au moins son visage avec ses mains; Scipion, dont la colère étincelait, serrait le poing et murmurait... Quant aux autres convives, ils composaient leur figure et leur maintien. Le préteur dit au maître :

— Il y a cependant dans ta maison un jeune homme qui accompagne deux femmes voilées. Si je ne les vois point parmi tes convives, je vais fouiller ta maison.

— Il faudrait un ordre du sénat, dit Scipion.

— J'en ai un de César, dit le préteur.

— C'est la même chose, reprit Sylanus.

— C'est la même chose, répétèrent le spéculateur Tarentius, Metellus, Nicanor, Pomponius Atticus, les trembleurs.

Cependant le préteur s'était approché du rideau qui voilait l'entrée d'une salle voisine. Tibulle l'arrêta par le pan de sa robe en lui disant :

— L'hospitalité a des droits plus sacrés que ceux de ta charge... Avant de tirer ce rideau, tu me frapperas de ton épée.

Un cri retentit à ces mots, et le rideau s'ouvrit de lui-même. Une femme parut la première; elle avait un voile sur la tête; elle était grande, svelte; ses mains étaient blanches et sans anneau. Un jeune homme se montra à son tour, soutenant

une autre femme moins grande que la première et plus délicate, autant qu'on pouvait en juger sous les plis de sa robe blanche et de son pallium. Son voile était si épais, qu'on ne pouvait même soupçonner la couleur de ses cheveux. Le préteur salua, et dit à Tibulle, en désignant le nouveau venu :

— Voici celui que je venais chercher.

Alors le jeune homme s'avança vers lui, et ajouta :

— Je te suivrai, préteur, mais seul. Ces deux femmes sont sous la garde des dieux lares de cette maison.

Le préteur reprit :

— Je n'ai ordre d'arrêter qu'Ovide.

C'était en effet le chantre des *Métamorphoses*. Les convives l'entourèrent, et il leur serra les mains. Scipion surtout lui donnait des marques de son ardente amitié. Tarentilla et Chrysis s'approchèrent aussi du poëte de Daphné, et il les remercia de leurs douces paroles avec ce sourire mêlé de tristesse dont il avait l'habitude. Cependant, se retournant vers le préteur, il lui demanda :

— Il me sera permis du moins de rentrer dans ma maison?...

— Oui, répondit celui-ci.

— Et de là où me conduiras-tu?...

— Il faut qu'avant le lever du soleil tu sois sorti des murs de Rome. Tu es exilé.

— Quelle province, préteur?

— Chez les Scythes.

— Oh! dans la Scythie glacée et sauvage!... Tu remercieras César.

Le préteur s'inclina. Tous les visages étaient consternés.

Tibulle prit une couronne de laurier suspendue à une grande lyre, et, s'élançant dans les bras d'Ovide, il la lui posa sur la tête en s'écriant :

— Va, poëte! Pars couronné pour la Scythie, et que les Barbares accourus de leurs rochers et de leurs glaces éternelles adorent ton laurier! Va, fils d'Orphée, entraîne après toi les tribus sauvages et les bêtes farouches. Ce triomphe vaudra bien les applaudissements du Palatin.

Ces deux grands amis s'embrassèrent, et des larmes brillèrent dans leurs yeux. Ovide ensuite s'approcha d'une des deux femmes voilées, la moins grande, et lui baisa la main.

Puis, s'adressant à Tibulle :

— Je te la confie, dit-il.

Il salua l'autre femme; il salua Chrysis, Tarentilla, Scipion, tous les convives, et il suivit le préteur.

— Evohé! courage, poëte! lui criait Tibulle.

— Va! reprenait plus haut le bouillant Scipion, nous avons un temple élevé par Agrippa à Jupiter Vengeur[1].

Quelques instants après on n'entendit plus que les pas des licteurs dont le bruit se perdit bientôt dans les rues de Rome. Tous les convives silencieux attendaient que les femmes voilées prissent elles-même une décision. L'une d'elles, la plus grande, entendit un jeune homme qui prononçait son nom, c'était Hortensius; alors elle n'hésita plus à lever son voile, et l'on vit paraître le beau visage de Flavia Cornelia. Les convives jetèrent un cri unanime d'étonnement et de frayeur; Tibulle étendit la main sur la tête de Flavia, et il la déclara

[1] Le PANTHÉON dans la suite. (*Pline.*)

sous sa garde; car chacun, regardant Sylanus, s'attendait à ce que l'époux irrité irait la poignarder. Le sénateur se leva en effet et marcha vers elle; là, s'arrêtant, les bras croisés et l'œil fixé sur le pavé, il agitait sans doute en lui-même une terrible pensée, lorsque Flavia, se redressant avec la majesté d'une déesse, dit ces mots :

— En vérité, si les patriciennes aujourd'hui sont obligées de venir chercher leurs époux dans l'orgie, il sera convenable bientôt, sans doute, qu'elles aillent les remplacer sur les chaises curules au sénat...

— Flavia Cornelia, s'écria Sylanus, tu es belle et magnanime... et tu me feras grâce! on m'a entraîné ici...

Et l'époux le plus heureux de l'empire tomba aux genoux de Lucrèce qui lui tendit la main. Deux Liguriens l'aidèrent à se relever. Cet orage étant dissipé, l'autre femme voilée fit signe à Tibulle qu'elle voulait se retirer. Celui-ci prit lui-même un flambeau, et, précédé de ses esclaves, il l'escorta jusqu'à une litière fermée qui l'attendait dans le *prothyrum* de la maison. Toujours voilée et silencieuse, elle traversa la salle du festin avec la fierté d'une reine, et, quand elle fut assise dans sa litière, elle remercia Tibulle en posant la main sur son cœur. La litière sortit de la maison, et nul ne sut jamais le chemin qu'elle suivit[1].

Revenu parmi les siens, Tibulle dit à Flavia Cornelia :

— Elle est en sûreté.

Ces mots rendirent à Sylanus la respiration qui commençait à lui manquer, car il devait se rendre le lendemain chez

[1] On a toujours pensé qu'Ovide fut exilé pour avoir séduit Julie, fille d'Auguste.

César Auguste pour jouer aux dés, et il avait seul reconnu la femme à qui Ovide l'exilé venait de faire de si tendres adieux. Quant à Flavia, on la supplia d'attendre avec son époux les premières lueurs de l'aurore chez Tibulle, et elle y consentit en jetant au poëte un de ces regards passionnés sur lesquels Hortensius comptait avec tant de complaisance. Le sybarite vit cependant le beau rayon de ce regard passer devant lui et aller toucher le front de Tibulle. Il douta s'il veillait, et il redoubla d'attention en même temps qu'il donnait à sa tunique des plis nouveaux et gracieux. Tarentilla et Chrysis s'étaient placées du côté opposé à Flavia par fierté. Ces deux reines des fêtes ne voulaient pas d'un voisinage ennemi. Telle Cléopâtre, à Actium, couchée sur la trirème aux voiles de soie, regardait de loin les vaisseaux d'Octave.

Mais voici que deux convives se levèrent et voulurent quitter le souper avant tous les autres. On se récria, mais ils insistèrent dans leur projet. Tibulle leur dit :

— C'est le repas des adieux. Tibulle ruiné vous convie à rester jusqu'à l'aurore, car lui-même quittera Rome et ses amis à cette heure-là.

Ils répondirent :

— Nous souhaitons à Tibulle tous les biens qu'il a perdus !... Mais, s'il faut parler avec sincérité, nous pensons que de bons citoyens ne peuvent rester un moment de plus chez lui après ce qui vient d'avoir lieu. Tibulle est en état d'hostilité envers César...

— Lâches ! leur cria Scipion.

— Mes amis, reprit Tibulle, si vous craignez pour votre sûreté, ma porte est grande ouverte... Mais nous ne sommes

plus au temps des proscriptions d'Octave ; l'empereur Auguste ne poursuivra pas des convives pour avoir bu à la poésie.

— Qui le sait? murmura Scipion.

— Les deux convives, effrayés de leur position équivoque, et voyant que de Tibulle, le patricien opulent, il ne restait plus que le poëte, ces deux convives demandèrent leurs esclaves plus impérieusement, et ils se levèrent une seconde fois pour sortir.

— Allez donc, Metellus et Tarentius (leur dit l'ami qu'ils quittaient), allez, ô dignes compagnons !... Vous avez raison ; Oreste et Pylade furent des fous de s'aimer jusqu'à la mort : l'autel de l'amitié est fragile ; il faut le briser quand le temps est venu de sacrifier ailleurs. Allez donc ! toi, Metellus, va chez César, demain, pour l'assurer que tu ne connus jamais le chemin de ma maison, et toi, Tarentius, cours à tes comptoirs, afin d'y visiter soigneusement tes tablettes, de peur que la fortune ne te reproche d'avoir soupé chez un homme qu'elle a quitté. Allez... et puisent avec vous sortir à jamais de chez moi l'hypocrisie, l'intérêt sordide, la peur, et la sœur bâtarde de l'amitié, qui en a le visage, qui usurpe son nom, mais dont le cœur est une outre gonflée de vent. Allez, Tarentius et Metellus, la sotte ambition et l'avarice sont vos deux épouses, et une épouse vaut bien un ami ruiné.

Ils sortirent sous le poids du mépris unanime. Leur honte sans doute aurait retenu d'autres cœurs incertains, s'il s'en fût trouvé encore chez Tibulle. Sylanus ne quitta point Flavia.

Mais bientôt les radieuses Théories de l'Aurore sourirent

à l'orient ; les bords de l'écharpe argentée des Heures flottaient à l'horizon, et déjà des lueurs blanches sillonnaient les profondeurs bleuâtres de la nuit. Les chevaux du quadrige céleste étaient encore bien loin par delà l'Océan, mais on pressentait leur souffle divin, et quelquefois de longs hennissements troublaient le silencieux univers. Les eaux du Tibre roulaient agitées et froides sous le vent matinal, et l'on voyait onduler çà et là, entre les grands édifices de la ville éternelle, des cimes de peupliers et de verts sycomores.

Tibulle vit le premier pâlir les étoiles, il demanda les dernières coupes, les coupes des adieux, et, levant les mains au firmament, il invoqua tous ses dieux amis pour ses amis mortels.

— Soyez-leur propices, dit-il, vous toutes, constellations du zodiaque ; toi, surtout, signe des Jumeaux sous lequel je suis né ; et vous aussi les grands dieux assis dans l'Olympe sans rivage ; et toi, brillante Iris qui laisses flotter ta ceinture aux sept couleurs en signe d'alliance ; et toi, Mercure, qui vas d'un bout du monde à l'autre, annonçant les destinées ! Voyez, divinités amies, ce sont ici mes fidèles ; j'ai passé avec eux de longs jours et de longues nuits ; ensemble, nous vous avons honorées ; ensemble, nous avons fait des vœux pour la patrie ; ensemble, nous avons aimé, nous avons chanté, nous avons espéré ; j'ai cherché à leur rendre la vie facile, toutes les fois qu'ils ont visité cette maison, et quant à eux, ils sont toujours venus à moi avec des paroles de paix, des mains pleines de fleurs, et des cœurs sincères. Ainsi donc, au moment de les quitter, ces familiers de mes belles années, je les mets sous votre garde, comme des trésors.

L'un des convives répondit au nom de tous les autres dont les yeux étaient humides de pleurs :

— Dieux immortels, c'est à nous de vous dire : Protégez Tibulle, notre ami ; car son esprit est brillant comme la flamme d'une étoile, et son cœur est pur comme un vase d'or qui contient de l'eau lustrale ; il emporte nos regrets les plus tendres, et jamais nous ne passerons devant cette maison sans en saluer le seuil sacré.

— Allons, mes amis, dit le poëte, c'est le moment des dieux lares.

Des esclaves portèrent sur de riches coussins brodés d'or les petites statues des dieux domestiques de Tibulle ; on leur fit faire le tour des lits et chacun les baisa avec respect[1].

Le brillant Orient resplendissait des feux limpides, et les oiseaux de l'Italie chantaient leurs hymnes mélodieux ; Tibulle embrassa ses amis ; tous lui proposèrent un asile dans leur maison.

— Moi, dit la belle Tarentilla, en lui prenant les deux mains avec vivacité, je t'offre la moitié de ma fortune ; viens habiter le quartier du Palatin. Tu sais quelle est mon opulence encore...

— Moi, dit la pâle Chrysis en se penchant sur son sein, je n'ai ni palais, ni maisons de campagne ; mais, ô Tibulle, je te suivrai...

Et en disant ces mots elle mouilla de ses larmes la tunique du poëte. Jamais Chrysis n'avait été plus belle. Apollonius et ses jeunes amis en soupiraient profondément. Or Flavia

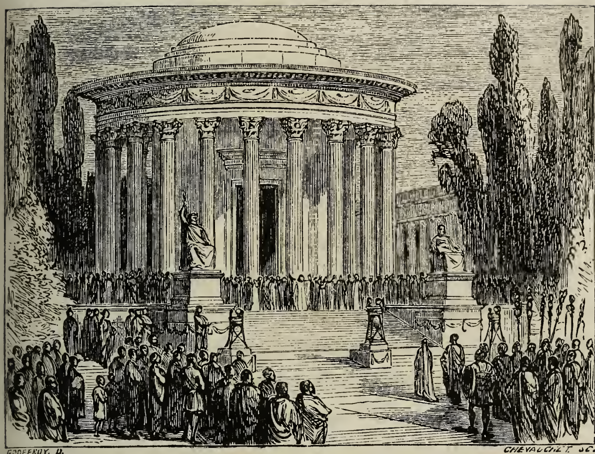
[1] *Pétrone.*

Cornelia s'avança aussi vers le poëte ; elle était plus pâle qu'un marbre de Paros ; ses lèvres tremblaient et ses grands yeux baissés ne pouvaient pleurer... elle prit la main de Tibulle, et elle la lui serra furtivement, lui disant à voix basse :

— Moins heureuse que ces courtisanes, je ne puis ni offrir ma fortune, ni te suivre...

Tibulle frémit qu'on eût entendu ses paroles ; mais elles n'avaient été surprises que par Hortensius, et le vaniteux sybarite devenait, en cette occasion, un confident discret. Flavia Cornelia suivit son époux en jetant en arrière de longs et humides regards. Tous les convives déposèrent leurs couronnes de fleurs, et on les vit quitter à pas lents la maison de leur ami, les uns se tenant par la main et marchant en silence, les autres allant seuls le long des rues désertes de la ville qui s'éveillait.

Et le soleil avait à peine doré de son premier rayon les frises du temple de Jupiter Capitolin, qu'un char passait rapidement sur la voie Flaminienne. C'était Tibulle partant pour la Gaule Cisalpine.



SYLVIA

I

Celle qui revenait des jardins de Jules César situés sur le Tibre, celle qui passait dans sa litière portée par des esclaves éthiopiens, cette jeune fille escortée d'un intendant, monté sur un cheval des Gaules, cette Romaine, était une descendante de la famille Claudia, et elle portait le nom de Sylvia.

Elle revenait à sa maison de la ville, vers la chute du jour; la chaleur étant excessive cette année-là, Sylvia avait coutume

de se promener au bord des eaux sous les ombrages sacrés légués au peuple romain par le divin Jules. Elle rencontra quelques chevaliers qui partaient pour Préneste, et qui la saluèrent; mais elle vit à peine leur salut; peut-être même détourna-t-elle la tête du côté opposé. Il passa un prêtre de Cybèle, et cet homme la regarda avec des yeux ardents; la jeune fille tira le rideau de sa litière; les prêtres de Cybèle étaient mal famés dans l'Italie. Oui, mais il vint une femme du peuple portant une amphore sur la tête, et paraissant harassée sous ce poids; Sylvia dit à un de ses esclaves qui la suivaient d'aider la plébéienne à transporter jusqu'à sa demeure de l'eau du Tibre, et elle lui donna de sa belle main une pièce d'argent. Voyant sa grâce et sa bonté, la pauvre Romaine lui dit :

— Si ta mère vit encore, ô jeune patronne, elle doit être assurément plus fière de toi que Cornélie ne l'était de ses fils, les deux Gracques immortels. Je suis pauvre, mais sois sûre que je sacrifierai, en ton honneur, un coq à Esculape, et que j'offrirai pour toi deux ramiers à l'autel de la Pudeur.

La patricienne répondit :

— J'accepte tes vœux. Celles qui vont en litière ont souvent à envier le sort de celles qui vont pieds nus...

Elle lui fit donner en même temps six autres pièces d'argent par Norbanus, son intendant, puis elle dit à ses porteurs de hâter le pas. La femme plébéienne ne se soucia plus de sa cruche d'eau : elle la prit des mains de l'esclave, elle l'abandonna sur la rive, et se rendit au quartier du Téveron, afin de se réjouir avec les siens. Or cette femme était une de celles qui faisaient profession de laver les tables et le pavé

des boutiques ; elle avait l'oreille fine, la parole facile et l'esprit insinuant. On la nommait Cartilla.

En rentrant dans sa maison, Sylvia reçut des mains de son affranchi une lettre scellée d'un cachet qui représentait un sphinx. Elle se hâta de la lire, reconnaissant qu'elle était de César-Auguste ; puis elle répondit celle que voici :

« Il y a bien des gens qui te diraient à ma place : tes désirs sont des ordres. Pour moi, César, je suis heureuse de ton offre, mais je réfléchirai avant d'accepter. J'ignore pourquoi tu reprends ton *sphinx;* la tête d'Alexandre dont tu te servais pour cachet, était plus digne de toi. Le *sphinx* est la ruse perfide... Scelle tes lettres avec ton premier cachet, César. Ephestion et moi nous t'en supplions.

« Je te salue. »

La nuit étant venue, Sylvia se retira dans l'appartement secret de sa maison ; elle était fatiguée du poids de sa journée, bien qu'elle n'eût marché qu'en litière, et qu'elle se fût assise longtemps sur un tapis de peau de léopard à l'ombre des sycomores; elle était brisée de lassitude, la faible et mince jeune fille... C'était la maladie ordinaire des patriciennes, en ces temps-là. Elle dit donc à Enoé, son esclave bien-aimée :

— Ma belle Juive, si ta loi ne te défend pas d'accomplir les devoirs de ta charge le jour que tu appelles le sabbat, je te prie de me préparer le bain et la collation.

A quoi la jeune fille de Judée répondit :

— Je suis à Rome et j'obéis.

— Avec répugnance, Énoé?

— Non, avec tristesse.

— Que tous les dieux me gardent d'affliger la douce créature que ma mère m'a léguée par son testament, comme un trésor d'innocence et de fidélité; appelle Midra, ô ma chère Énoé.

La Juive obéit, et voilà qu'une grande et forte Gauloise s'en vint préparer l'eau tiède, les huiles et les essences. Cette esclave des Gaules remplissait son service avec une méthode et une exactitude qui désespéraient Sylvia.

— Vraiment, disait-elle, la Gaule est irréprochable en tout point; elle est calme et sereine comme l'eau d'un bassin. Est-ce que le souffle du vent ne viendra jamais rider cette belle onde tranquille? Souvent il m'arrive, Midra, de vouloir te quereller pour la trop haute perfection de tes œuvres. Que veux-tu? Je suis faite ainsi... mon corps est faible, ma santé délicate... mais j'ai l'âme fiévreuse, tourmentée... et voulant sans cesse s'échapper... la folle! comme si elle se sentait deux ailes.

Énoé! est-ce que les âmes en ont en effet? tes livres juifs en parlent-ils? Oh! combien de fois m'as-tu vanté tes livres!

— Douce patronne, répondit la Juive, ces livres merveilleux semblent avoir été écrits pour toi; ils calmeraient ta tête et ton cœur.

— Je veux les lire; traduis-les-moi en langue latine... la plus belle des langues, Énoé...

— Après celle de David et d'Ezéchiel, peut-être...

— Oh! non! tu n'as donc pas entendu le quatrième chant de l'*Enéide*?...

— Comment veux-tu que moi, une esclave?...

— Tu as raison, je suis une insensée...

Sylvia baissa la tête et se mit à rêver. Didon et Énée passèrent sans doute devant elle, car elle avait le regard fixé sur le marbre de la muraille comme sur un miroir magique; mais, la Gauloise ayant annoncé que le bain était prêt, la jeune patricienne s'éveilla, pour ainsi dire, et, quittant la rive de Carthage, elle descendit dans l'eau cristalline d'une mer entourée de jaspe et de porphyre; ses membres délicats, enveloppés de fin lin, s'étendirent avec mollesse, et sa respiration parut moins oppressée. Midra prit alors, dans un coffret d'argent ciselé, de l'huile de Mitylène parfumée avec des herbes du Liban, et elle humecta de cette liqueur la magnifique chevelure de Sylvia. Comme un jeune lis, penché et languissant au soleil de midi, se relève sur sa tige et se balance orgueilleusement dès que viennent les brises du soir, ainsi la belle patricienne se ranima aux senteurs des essences orientales et au contact de l'eau douce et ambrée; elle fit allumer toutes les lampes de la salle de bain, puis elle invita Énoé à s'asseoir auprès du bassin, et, congédiant la Gauloise par un signe d'amitié, elle parla ainsi :

— Je t'aime, ma douce fille de Jérusalem, malgré ton culte et ton origine... Tu sais que Rome est dédaigneuse ! je t'accorde même qu'elle est souvent injuste et sans pitié pour le reste du monde. Ta nation, par exemple, est entachée à ses yeux d'une sorte de souillure, d'une fatalité malheureuse, si tu veux; il faut pardonner cela à Rome : les grandes reines sont vaniteuses. Quant à moi, je t'aime comme si tu étais née à Baïes ou dans la Campanie; tu vois avec quelle précaution je cherche toujours à te parler... je n'ordonne ja-

mais, Énoé; je demande, souvent je prie... Ah! c'est presque de la faiblesse; une patricienne! mais aussi tu as des yeux rêveurs, tu as un front éclairé comme par un beau rayon de la lune; tu réfléchis, tu es grave, tu parles bas, tu soupires quelquefois, tu es mystérieuse dans tes discours autant que par ton silence; tu semples toujours attendre... et jamais tu ne vois venir... tu as des frayeurs subites et étranges; si on te conte une histoire, tu rêves à une autre sans doute, et que tu sais beaucoup mieux, et que tu ne raconteras pas à ton tour, cependant... Enfin, Énoé, tu es l'amie de mon cœur, et j'ignore pourquoi c'est toi plutôt qu'une autre.

— Et moi, dit Énoé, je l'ai deviné.

— Parle donc, habile prophétesse.

— Ce que tu aimes en moi, ma patronne, c'est ta propre image; je te ressemble par la tristesse; mon âme est un miroir où tu t'es vue; ce portrait que tu viens de faire, c'est le tien: tu es ton peintre, ton historien et ton poëte.

— Ce que tu viens de dire est peut-être plus vrai que je ne l'aurais pensé; est-ce que nous mourons du même mal, Énoé!

Sylvia regarda son esclave; celle-ci leva les yeux à la voûte de la salle. Il y avait à ce dôme une peinture d'Apollodore, qui représentait une Diane lançant son javelot et fuyant dans la forêt. La patricienne, à son tour, porta son regard de ce côté, et voilà que, sortant de l'eau son bras blanc et arrondi, elle désigna du doigt la divinité, en s'écriant:

— Tu as raison, chasseresse! oh! tu as bien raison... C'est au sommet des rochers, dans les profondeurs des bois, c'est à travers le désert âpre et dangereux qu'il faudrait tou-

jours s'enfuir... Cette vie de Rome est enivrante jusqu'au délire... elle tue.

— Patronne, dit Énoé, est-ce que je te ressemble encore par cette fatale exaltation? C'est la première fois que je te vois ainsi...

— Ce sera la dernière, reprit Sylvia avec un calme commandé. Parle-moi de ton pays. A Jérusalem, les femmes sont-elles toutes belles et timides comme toi?

— Les femmes de Jérusalem adorent le vrai Dieu selon la foi de nos pères; et, quand elles reviennent du temple dans leurs maisons, elles filent le lin ou enseignent les enfants.

— Elles ne vont donc jamais au cirque, ni au théâtre, ni à aucune assemblée où l'on puisse applaudir ou être applaudie?

— Elles n'ont ni théâtre, ni cirque, ni assemblée où le cœur et la tête puissent se troubler.

— Jérusalem est une ville triste, austère, malheureuse...

— Jérusalem est une ville sainte. La vie y est sereine comme le lever du soleil sur la mer de Sidon. Patronne, crois-tu au bonheur dans les voluptés, comme tes Romains?

— Assurément non; et tu vois, Énoé, quelle solitude est la mienne. Je vis aussi retirée que si j'habitais la Sabine.

— Et ton âme, patronne?

— Oh! quant à mon âme, je sens bien qu'elle souffre et que rien ne peut la satisfaire. C'est une colombe attachée par un fil; je crois qu'il faudra le rompre.

— Mourir, Sylvia!

— Quand la fatigue est excessive, on tombe sur le chemin. C'est tout simple.

— Tes dieux sont impitoyables, Romaine.

— Souvent j'ai été tentée de le croire. Pourtant ce sont les mêmes dieux que ma mère a honorés, les dieux du Latium, ma patrie; ceux qui ont guidé nos aigles à la conquête de l'univers; ceux qu'adore César; ceux du grand poëte de l'Italie... Oh! je ne quitterai jamais ces dieux-là.

— Hélas! hélas! reprenait Énoé, faut-il que des mains si pures offrent de l'encens à Moloch et à Baal?

— Voilà, dit Sylvia, des noms inconnus dans l'Olympe d'Homère. Je t'assure, Énoé, que jamais dame romaine n'a visité les temples de ces divinités.

— Patronne, tu as beau sourire, ta gaieté ressemble à ces pâles rayons qui percent la nue avant l'orage. Ils ne font que rendre plus sombres les profondeurs du tableau.

— Quand Énoé parle ainsi, je soutiens qu'elle est plus habile et qu'elle a plus de science qu'Antonius Musa, le médecin de César-Auguste et le mien.

— Ah! médecin insensé!...

— Que veux-tu? ils commencent et finissent tous de même... Le corps! le corps! Oui, et un beau jour l'âme s'enfuit, impatientée de ce qu'on ne songe jamais à elle.

— Par l'amitié sainte que tu m'as vouée, reprit la Juive, par le tombeau de Claudia, ta mère, et par la majesté du temple de mon dieu, qui est le tien aussi, oh! je t'adjure, Sylvia, de me révéler la cause de ton chagrin rongeur.

— Enfant des bords du Jourdain, dit la Romaine, sois affranchie de la servitude; va, retourne aux murs sacrés de Jérusalem, rentre au foyer de ton père, et dis-lui qu'une dame de la ville de Rome s'est déclarée ton amie et ta sœur; em-

porte des vases de Corinthe, des tuniques de Milet, des boîtes d'essences, des manteaux avec leurs agrafes d'or ; sois riche, libre et heureuse... Plains-moi, surtout aime-moi toujours, mais ne m'interroge jamais sur la blessure de mon cœur.

— Qu'il soit fait selon ta volonté, répondit Énoé. Je retournerai sur la terre d'Israël, je dirai comment des pirates m'enlevèrent et me vendirent sur les côtes d'Italie ; comment ta mère Claudia m'acheta et me légua à sa fille bien-aimée ; je raconterai tes douces vertus ; je parlerai de ta beauté, pareille à celle de Rachel ; et, ravis d'admiration, tous les miens loueront le Seigneur et lui demanderont de se révéler à toi, qui es la plus pure d'entre les femmes d'Occident. Sylvia, tu es semblable au ramier solitaire, qui vient soupirer dans les lentisques du parc du Liban, ce jardin de Salomon. Bienheureuse ma nation, si tu viens un jour à Jérusalem écouter les docteurs enseignant la loi et les prophètes annonçant le Messie qui régnera sur toute la terre, car alors tu diras : *Je suis de tes filles, ô Sion!*

— Vous aurez un roi qui régnera sur toute la terre? et César? et les héritiers de César?

— Ils baiseront les sandales d'or de notre roi universel, et ils n'oseront contempler les splendeurs de sa tiare.

— Si tu n'étais l'amie de mon enfance, j'aurais peur de toi, te croyant atteinte de folie.

— Patronne, ce qui est folie à Rome est sagesse à Jérusalem.

— Et ce qui est sagesse au temple de Jérusalem...

— Oh! de grâce, arrête-toi... Ce serait blasphémer.

— Cette belle Juive, disait en elle-même Sylvia, est, on le

voit bien, une âme éclose aux rayons de l'Orient; certes, elle est sincère dans son adoration devant les poëtes de son pays; sa religion est un amour. Qu'importe le nom de son dieu? elle croit parce qu'elle aime. C'est une créature tendre, souffrante et enthousiaste... C'est ta sœur, ô Sylvia! Oui, je parlerai d'elle à César... peut-être en sa faveur adoucira-t-il le sort des Juifs à Jérusalem.

Puis elle regarda Énoé, qui, en ce moment, priait pour elle, les bras croisés à la manière des Orientaux, et la figure tournée du côté du levant. Et, comme on lui demandait ce qu'elle faisait ainsi, la Juive répondit :

— J'implore le grand médecin pour l'autre moitié de moi-même que je laisserai souffrante sur la terre d'Italie.

Sylvia comprit alors tout ce que lui coûterait la liberté qu'elle venait de donner à Énoé. Elle soupira profondément, incertaine si la fille de Judée préférait encore sa maison de Rome aux palmes du parc de Salomon et aux portiques du temple. Ses yeux se mouillèrent de quelques larmes qui tombèrent silencieusement, comme des perles, sur la surface limpide du bassin de porphyre. Toutefois pas un mot de regret ne sortit de sa bouche. Sylvia était de celles qui se plaignent d'autant moins qu'elles sont plus à plaindre; créatures sublimes dont l'âme seule gémit, et dont on n'entend qu'une seule fois le triste et dernier accord, comme le son d'une harpe éolienne qui passerait sur nos têtes emporté par l'ouragan.

L'esclave gauloise et ses compagnes furent appelées; elles servirent la patricienne sortant du bain, aussi gracieuse, aussi chaste que Galatée apparaissant sur les eaux d'Ionie.

Sylvia reçut leurs soins avec indifférence; et, quand on lui présenta le miroir pour qu'elle admirât sa coiffure et sa tunique agrafée par des nœuds de pourpre, elle regarda ses yeux mourants, abaissa aussitôt ses longues paupières, et repoussa le miroir.

Les édiles avaient parcouru la ville et visité les carrefours et les alentours des monuments publics; l'ordre d'éteindre les foyers était donné; tout dormait dans la ville, hormis le pauvre et l'empereur peut-être. Sylvia se retira dans le gynécée, et le sommeil, pénétrant avec les rayons de la lune jusqu'aux pieds du lit d'ivoire, vint fermer les yeux de ce beau visage, pâle et modeste comme celui de la statue de la Pudeur.

II

Le lendemain, vers le milieu du jour, l'affranchi Norbanus, intendant des domaines de Sylvia, vint annoncer à sa patronne qu'une litière venait d'entrer dans le *prothyrum* de la maison, et qu'un homme en toge demandait à être introduit. Norbanus ajouta : « Il a traversé le vestibule sans vouloir dire son nom, comme d'autres clients, et voici qu'il s'est assis sur un lit dans l'atrium. »

Sylvia répondit : « Cet homme est César. »

Puis elle se hâta d'aller rejoindre l'empereur Auguste dans l'atrium, cette grande salle pavée de mosaïque. Deux autels des Lares ornaient les angles opposés à ceux où l'on voyait deux statues de la famille Claudia. Ces marbres dataient du

consulat de Lucullus, la belle époque de la sculpture. Dès que César vit entrer Sylvia, il s'avança vers elle, une main dans les plis de sa tunique, et tenant de l'autre main quelques papyrus, comme il avait coutume de faire. On sait que son sourire était expressif, que ses traits étaient fins et empreints de douceur; on sait que sa parole était claire et harmonieuse; ce fut donc ainsi qu'il aborda la jeune patricienne.

— Tu l'as dit, Sylvia. Je ne scellerai plus mes lettres avec une empreinte de sphinx; je reprendrai, pour te plaire, l'effigie d'Alexandre; mieux encore, je me servirai d'un cachet que Dioscoride vient de graver pour moi, et qui représente les traits de César Auguste. Assurément tu ne te plaindras pas de celui-là [1].

— César est l'homme de l'empire en qui j'ai le plus de confiance, et pour qui j'éprouve la plus grande affection... César a été mon tuteur, et il est empereur bien-aimé des Romains.

— Voilà qui est grave et mesuré comme l'exorde d'une harangue au sénat. Sylvia, tu es l'orateur par excellence; car ta parole va droit au cœur. C'est le son d'une cythare. Cela est si vrai, qu'on finit toujours par te céder, ô la jeune sirène!

— Tu es aujourd'hui d'une grande bienveillance, César. On voit que ta santé est meilleure, ou que le peuple t'a salué par une triple acclamation, hier, au théâtre.

— Hélas! ma santé est une femme capricieuse, dégoûtée

[1] *Suétone*, Vie de César Auguste.

et folle. J'ai beau redoubler d'attention pour elle, elle s'offense ou se moque de tout. Je finirai par l'oublier... Mon médecin sera malade à ma place ; il vit de mes fièvres et de mes maux d'entrailles. Sais-tu à quel régime il me réduit : des dattes, des raisins secs, des laitues, du riz et du lait[1]...

— O vainqueur d'Actium !... dit Sylvia.

— Oui, le triomphateur en est là ; c'est pitoyable ! il craint le froid et le chaud, les vents d'automne, le vin capiteux, les aliments lourds ; oh ! c'est une misère ! Moi qui pèse la destinée du monde, ne devrais-je pas être robuste comme le Jupiter Capitolin, dont la poitrine et les bras sont d'airain ?...

— Mon tuteur est ambitieux : vivre couvert de gloire et vivre longtemps, par Hercule ! c'est beaucoup.

— Et Sylvia serait donc bien aise de me savoir dormant sous un magnifique mausolée ? Quel palais !...

— Tu préfères ta maison du Palatin?... Va, César, il n'est personne dans l'empire qui fasse plus de vœux que moi pour ta conservation. Tu sais que je n'ai pas le cœur bien méchant.

— Je sais que de toutes les filles de Rome il n'en est pas une qui n'envie ton céleste visage.

— Il est triste pourtant, bien triste, ô mon tuteur. Viens-tu m'apporter quelque nouvelle qui me réjouisse ? Pourquoi m'as-tu demandé ce rendez-vous?

[1] « Graves et periculosas valetudines per omnem vitam expertus est, » dit Suétone. Les ordonnances de Musa réussirent : Auguste se rétablit. Il fit à Musa des présents considérables et lui donna le privilége de porter un anneau d'or comme les chevaliers.

— Sylvia est un enfant qui se plaît toujours aux questions dont il sait d'avance les réponses.

— Tu viens me parler d'un mariage, je le vois bien.

— Eh! de quoi faut-il parler à une vierge de vingt ans, belle comme l'Aurore, et comme elle rêveuse...

— Oui, l'Aurore verse des larmes... Ta comparaison est juste, César.

— Grands dieux! comme nous sommes poëtes, ma fille... Te plairait-il d'écouter ton tuteur?

— Il n'a qu'à dire, je suis là, assise devant lui, respectueuse, attentive; j'attends l'oracle de Delphes.

— Attentive, oui; mais soumise? ô fière patricienne! Voici donc ce que j'ai à te communiquer. Tu connais Agrippa, mon fils adoptif[1]; tu sais qu'après le divin Marcellus, c'est lui que j'ai le plus aimé; il sera mon héritier, Sylvia; et mon héritier sera empereur; et cet empereur, si tu veux, sera ton époux, Sylvia... Ne baisse pas ta tête, ne laisse pas tes regards errer sur ce pavé de mosaïque, que tu as vu cent fois, et dont les figures de nymphes et de bacchantes ne peuvent rien te conseiller... Ne soupire pas si profondément, comme si je t'apportais la nouvelle d'un ami perdu, ou d'une chevrette aimée, tuée par un chasseur... Non, rien à déplorer, rien dont tu doives gémir; c'est tout simplement mon fils adoptif Agrippa et l'empire du monde que je mets à tes pieds de jeune fille. J'attendrai ta réponse : réfléchis; je vais lire ces lettres arrivées d'Orient. Les Parthes nous menacent encore... Ce Parthe est indomptable!

Fils de Vipsanius Agrippa, qui était consul l'an de Rome 717

— Ma réponse est prête, César.

— Alors je roule mes lettres et j'écoute à mon tour.

— Je supplie l'empereur de chercher une épouse plus digne que moi d'Agrippa... Je prie mon tuteur de me chérir autant que par le passé.

— Il sera facile à celui-ci de te satisfaire ; mais l'autre !... ah ! l'autre est bien affligé, mais bien étonné aussi. Je t'ai souvent soupçonnée de me cacher des secrets... Le cœur des femmes est semblable quelquefois à nos boîtes de parfums fermées avec grand soin, mais qui pourtant finissent par trahir ce qu'elles contiennent, tellement est suave l'essence cachée. La rêverie et la tristesse, ma fille, ne viennent pas s'asseoir auprès d'une enfant de ton âge, sans que cette tendre créature ait quelque chose à leur conter mystérieusement... et je ne sais pourquoi j'imagine que la tristesse et la rêverie ont eu une confidence sérieuse de toi... bien sérieuse, ô Sylvia.

— Quand mon tuteur me parle ainsi, je trouve l'univers heureux d'obéir à sa douce voix.

— Puis-je te demander d'imiter l'univers ?

— Tu as des droits sur lui par héritage et par le sort des armes ; mais mon âme ne te fut pas léguée par le divin Jules, et tu n'as conquis que son amitié ; sa liberté lui reste, César.

— Fière comme une reine barbare ; douce et sacrée comme une vestale... Sylvia est l'honneur de l'Italie et la peine de César. Hélas ! j'avais bien assez de mes chagrins domestiques, sans que l'amie de mon cœur vînt m'en donner à son tour... car tu es ma fille, toi ; Julie ne l'est plus, l'impudique !... Eh quoi ! tant de malheurs sur une tête que

l'univers adore! Être l'empereur latin, porter autour de son front le laurier d'or, avoir pacifié le monde, sourire à l'Orient, pour que l'Orient soit consolé ; étendre ma main vers le Sud, le Nord et l'Occident, pour que ces régions espèrent ; n'avoir pas fait un rêve de gloire qui ne se soit accompli... et pourtant ne pouvoir vider une coupe dans un festin sans y trouver du fiel ; ne jamais sommeiller sans fantômes plaintifs autour de mon lit, et, quand j'écoute de la poésie ou de la musique, sentir mon cœur se briser de souvenirs... Oh ! que ne suis-je un pâtre de l'Achaïe, un chasseur de l'Atlas, ou le dernier des citoyens romains ! Car, tu le sais, toi, Sylvia ; j'aimais d'une tendre amitié Octavie, ma sœur, et son fils... son fils, le divin Marcellus, nous l'avions élevé comme un beau lis à l'abri du vent et des feux du midi ; nous avions invoqué sur cette tête toutes les étoiles favorables... il grandissait en sagesse et en beauté, le chaste et fier jeune homme... Déjà nous le montrions à Rome et aux provinces comme le bien-aimé de Jupiter et de Quirinus ; jamais (tu dois t'en souvenir, bien que tu ne fusses qu'un enfant), jamais il ne venait s'asseoir au podium de l'amphithéâtre sans que le peuple le saluât de la voix et du geste; les sénateurs (les plus âgés mêmes) lui faisaient place à leurs côtés, malgré leur toge, et oubliant qu'il ne portait encore que la robe prétexte. — Oui, Marcellus, tu étais la destinée du monde... et je t'ai perdu, mon fils d'adoption, et la mort est venue te prendre entre les bras de ta mère avec une violence sans égale; et cette même mort impie a frappé Octavie... car le cœur vraiment maternel se flétrit auprès du tombeau d'un enfant, et ce sont les marâtres qui veulent être conso-

lées. Marcellus, Octavie, je vous ai honorés par des honneurs funèbres tels que le peuple romain ne m'en rendra pas de semblables; Livie, cette digne épouse, vous a pleurés, et le poëte a jeté des fleurs à ton ombre, ô jeune César! Eh bien! il m'arrive souvent encore de vous chercher dans ma maison de la ville, ou à celle de Lanuvium que vous aimiez, ou bien au temple de Jules, à Baïes, à Naples, et dans les îles du golfe qui baigne la Campanie, partout où j'avais coutume de vous voir avec moi. — Pardonne, Sylvia; ma douleur se réveille quelquefois comme une vipère assoupie sur mon flanc; alors il faut que je me plaigne à ceux que j'aime. C'est pourquoi je te dis que je souffre, car tu m'es chère, toi que je destinais à celui dont je viens d'honorer la mémoire. Marcellus et toi vous auriez ramené sur la terre l'âge de Rhée, ce siècle de justice et de pudeur. Et aujourd'hui, que le fils d'Octavie est dans les cieux, quand j'espère encore la moitié de ce que j'avais rêvé pour Rome, puisque tu vis, voilà qu'il ne m'est pas donné de te trouver facile à mon conseil!... Qui veux-tu que je choisisse pour épouse à l'héritier de l'empire?... Ma race est souillée; Julie m'est en horreur... et tu en sais la cause. Parle maintenant, toi dont j'écoute les paroles comme le son d'une lyre d'Ionie.

Pendant que César se plaignait de la sorte, la blanche Sylvia, le front penché dans sa main et le bras appuyé sur un coussin de pourpre, avait répandu quelques larmes, et, quand elle releva la tête, ses grands yeux humides jetèrent un rayon qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de son tuteur. César crut voir l'Espérance assise devant lui, avec son rire d'enfant et ses mains pleines de fleurs. Il remercia du geste

Sylvia, comme si déjà elle avait promis. Les femmes ont des expressions de tristesse et de compassion que nous prenons souvent pour des consentements ; la douce pitié sur leur visage ressemble à la promesse, et voici la cause de nos chagrins dans la suite et de nos éternelles récriminations. Une fois pour toutes, nous devrions bien nous dire qu'elles sont tendres et ardentes comme des enfants ; que l'impression agit sur elles au delà de leur volonté ; et que, plus tard, elles ont raison de nier tout ce qu'elles ont révélé ou consenti à leur propre insu. L'empereur César-Auguste, cet esprit vaste et profond, fut pris aux illusions des regards d'une jeune fille... Qui de nous se plaindra d'avoir été crédule ?

Or il dit à sa belle pupille :

— Sylvia, tu es consolante, à mes yeux, comme le palmier et la source vive au milieu de l'Arabie ; je t'honore et je te rends grâce ; si tu n'étais pas la riche héritière de la famille Claudia, je t'offrirais la plus riante maison d'été aux environs de Rome ou de Pouzzoles, ou sur la côte de Sicile, ou même dans la délicieuse Caprée, que j'ai nommée la *ville de l'oisiveté*. Mais toi, tu pourrais peut-être doter l'empereur, si grande est ta richesse ! A défaut de trésor, ô ma fille, reçois cet anneau que j'ai porté dans toutes les guerres de mes consulats ; cet anneau que j'avais à Actium, le jour où je tendis la main à mon armée navale, pour la saluer victorieuse ; cet anneau que j'avais donné à notre Marcellus et qui depuis m'est sacré ; c'est un symbole d'alliance et d'éternelle affection. Adieu, l'heure du sénat est arrivée, et voici le préteur et ses licteurs qui viennent me chercher ; j'ai quelques criminels à juger... Les pères conscrits condamneront

s'ils veulent, mais moi je ferai grâce, Sylvia; l'empereur est heureux, il pardonne. Pardonner, c'est louer les dieux immortels.

Le préteur parut en ce moment sur le seuil de la porte de l'atrium, il salua César en abaissant devant lui sa baguette magistrale; l'empereur se leva, et, jetant sur son épaule le pan de sa toge bordée d'une bande écarlate, il suivit la garde et monta dans sa litière.

Ce jour-là le sénat fut émerveillé de la bonne grâce et de la douce éloquence du clément empereur.

III

LETTRE DE SYLVIA A CÉSAR-AUGUSTE

« Je t'ai vu si heureux hier, César, que je n'ai jamais eu la force de te détromper. La douce pitié est quelquefois artificieuse, comme une mère assise auprès de son fils malade, et qui devant lui se fait violence pour sourire, et qui le trompe pour ne pas l'effrayer. Ainsi, moi je t'ai laissé respirer quelques parfums d'espérance, car ta tristesse m'avait paru si profonde, ô mon tuteur! Et ce que j'ai fait hier, qui me le reprochera? L'empereur, persuadé de mon consentement, est sorti de ma maison, l'âme sereine, le visage éclairé par un rayon de joie; il a traversé la ville en saluant le peuple avec amour, il est entré au sénat, il s'est assis dans sa curule, calme et majestueux, comme Jupiter parmi les siens;

puis il a parlé, et toutes ses paroles étaient harmonieuses et pacifiques; on a amené devant l'auguste assemblée plusieurs conjurés, enfants perdus et souffrants, âmes orageuses invoquant le feu et le fer à défaut de la sagesse; on les a introduits dans l'enceinte des toges vénérables, et, voyant le sourire de César, ils ont espéré; et c'est alors que les pères conscrits ont délibéré avec impartialité, et c'est alors que, la part du malheur étant faite, comme celle de la faute, la sentence la plus douce a été prononcée. Mais aussitôt tu t'es levé, César, et, étendant la main vers la statue du divin Jules, tu as fait grâce pleine et entière à de pauvres conspirateurs, ne voulant pas que ton injure privée troublât un moment la paix et l'harmonie de l'univers.

« Tel fut l'événement d'hier au sénat, telle a été la joie et l'admiration générale. Oh! mon tuteur magnanime, je te rends grâce aussi; ma maison t'avait porté bonheur; tu en étais sorti donnant la main à la Clémence.

« Voilà pour ce qui te regarde; mais moi... je te supplie de m'écouter avec la même bienveillance qui te rendait hier les délices du monde.

« Je te le disais un jour, au théâtre de Pompée. Nous avons tous sur le visage un masque comme ces acteurs. Tu me répondis : « Le tien est transparent, Sylvia. » Et moi je repris : « Le regard de l'empereur va peut-être jusqu'aux extrémités « de l'univers, mais il s'arrête à la surface de mon âme. » Cette phrase parut t'affliger, je baissai la tête; toi, tu te retournas du côté de Livie, et avec Horace et Agrippa, vous parlâtes de l'art grec appliqué au théâtre latin. Aujourd'hui je te rappelle ces choses pour que tu saches bien que je souffrais alors. Ce

que j'ai dans le cœur depuis longtemps est un chagrin profond; ce serait folie de lui chercher un remède : les jeunes filles de mon âge ne se plaignent pas en vain... Pour que le narcisse né d'hier languisse sur sa tige, il faut qu'un ver l'ait piqué à sa racine. Pour moi, je sens que ma vie s'en va...

« Ne me demande pas un nom; je resterais silencieuse et impénétrable. Ne me dis pas non plus qu'avec mon âge, ma beauté et ma fortune, tout peut s'arranger. Je répondrais à ta douce voix que le sort de Sylvia est fixé; pour elle une porte d'airain s'est fermée, et sur cette porte sont écrits ces mots irrévocables : *Tu n'es pas aimée.*

« Toute autre femme de Rome ou de la Grèce eût brûlé depuis deux ans autant de victimes qu'il y a d'autels dans l'empire; toute autre eût visité les temples depuis les Colonnes-d'Hercule jusqu'aux sables du Gange; moi, je n'ai invoqué ni Junon, ni Diane, ni Proserpine, ni Vénus irritée; je n'ai consulté ni les prêtresses d'Éleusis, ni la Sibylle. . Mais, dans le silence de ma maison, j'ai invoqué la Sagesse et la Pudeur, ces déesses oubliées, et celles-là m'ont dit : « Tu ne « guériras pas, car le poison est dans ton cœur; mais tu mar- « cheras forte et résignée jusqu'au tombeau de ta famille, et « ton urne funéraire sera honorée des matrones et des ves- « tales. »

« Vois, César, quelle confiance j'ai en toi; je te dis de ces choses que les mères seules ont coutume d'entendre; c'est que tu es l'amour de la terre, le pontife et l'empereur, surtout le familier de mon cœur. En recevant cette lettre, ton noble visage pâlira, tu passeras la main sur tes yeux, et ta main peut-être sera mouillée; et, en te voyant ainsi, quelques

graves sénateurs, Mécène ou les consuls trembleront pour le sort de la chose publique, et t'interrogeront sur la guerre imminente ou sur les réponses augurales... terreurs ordinaires des hommes publics dont le cœur s'est pétrifié sous le vent de l'ambition ; ils songeront aux légions, aux proconsuls, aux harangues, aux flottes armées, au trésor public, à tout, hormis à une pauvre âme désolée qui gémit sa plainte dans un coin de Rome, et dont toi, tu distingues bien la voix douloureuse, ô mon père !

« Grâce donc te soit rendue, et pour tes soins passés, et pour ta compassion présente ; il ne t'a pas été donné de me sauver... Qu'importe? tu n'en es pas moins venu sur mon chemin, d'un pas précipité et les bras ouverts, comme aurait fait Priam pour une de ses filles. Aussi je t'offrirai tout le parfum de cette belle fleur qui ne se flétrit jamais, la reconnaissance ; je te donnerai tous les noms chers à ton cœur, et chers aux Romains ; je t'appellerai Octave, Auguste, dictateur, pontife, dieu pacifique de l'univers ; mais non, je me mettrai à tes genoux, je prendrai tes mains dans mes mains, je regarderai avec ravissement ta tête sacrée, et je te dirai : ami et père !

« Quand tu recevras cette lettre, je serai déjà loin de Rome ; j'aurai pris la voie Appienne, ou la voie Flaminienne, ou tout autre chemin ; il te serait facile de le découvrir. Tu pourrais, si tu voulais, envoyer un préteur et des soldats pour m'atteindre, me ramener dans ma maison : ce serait arbitraire ; n'importe, tu le pourrais, tu es l'empereur ; mais tu ne le feras pas, toi, magnanime.

« Que tous les dieux te protégent, et, quand tu seras triste

et chagrin, songe à notre amitié, César; l'amitié est l'étoile du matin et du soir.

« Je te salue. »

IV

LETTRE DE SYLVIA A CÉSAR AUGUSTE

« Je t'écris de la rive de Carthage. J'ai touché le sable brûlant de l'Afrique, région moins dangereuse que la délicieuse Italie. Une galère de Syracuse m'a transportée ici. Ce navire a continué sa route pour Alexandrie et la mer Tyrienne; il devait ramener en Orient mon esclave bien-aimée; mais Énoé, l'affranchie, n'a jamais pu quitter les bras de Sylvia. Cette belle Juive a fait l'admiration de tous ceux qui nous entouraient sur le port. Prête à me laisser, au moment où le pilote invoquait Neptune, elle s'est écriée : « Périsse ma liberté s'il « faut qu'elle me coûte la moitié de mon cœur !... » Et puis, la voilà qui s'est mise à mes pieds et qui m'a regardée d'un œil suppliant ; et moi, je l'ai soulevée dans mes bras; nous avons pleuré... et le navire est parti.

« César, je te recommande Jérusalem, la ville d'Énoé. Jérusalem a un temple élevé et consacré par la sagesse au Dieu universel. Assurément le divin Platon l'avait visité.

« Moi, j'ai voulu voir Carthage, grande et triste comme une reine vaincue et qui pleure au bord de la mer. Assise entre l'Occident et l'Orient, elle écoute en silence le bruit que Rome fait dans l'univers; elle n'espère plus, elle n'attend

plus... mais sans cesse elle regarde à l'horizon. Oh! combien d'autres comme elle laissent errer çà et là leurs regards désolés! Bien que le temps et le travail aient beaucoup réparé à Carthage, on trouve ici, cependant, à chaque instant, des traces profondes de la colère romaine. Eh! quelle si grande haine animait les deux villes? Pourquoi tout ce sang et toutes ces flammes?... L'empire des mers?... la conquête, la domination, des provinces, des trésors, des triomphes?... Dieux immortels, il est des fléaux pires que les trois fléaux connus de la terre; ce sont les hommes avides et turbulents. Deux villes florissantes veulent-elles s'égorger l'une l'autre, soyez sûrs qu'elles ont chacune deux ou trois citoyens ambitieux qui les excitent en secret.

« — Dis-moi, Cornelius Scipion, dis-moi, que t'avait fait, à toi, la ville de la reine Didon? Tu vengeais ta patrie?... Ah! Cornelius, dis plutôt que tu te préparais le grand triomphe et que tu rêvais le surnom d'Africain. Va, bien que tu sois mon aïeul, et bien que je sois Romaine, en voyant la tristesse de Carthage, mon cœur a gémi profondément.

« César, la maison que j'habite est située sur le penchant d'une colline, à quelques milles de la ville; elle domine la vaste mer. N'as-tu pas remarqué que presque toujours les affligés cherchent les grands horizons? Pour moi, j'étouffais dans Rome. — La côte africaine étincelle au soleil comme une coupole d'or, et le soir elle se couvre de voiles bleuâtres, pareils à ceux d'une veuve près d'un mausolée. Quelques palmiers balancent leurs feuilles à l'entour de ma demeure, et j'entends d'ici le murmure d'une eau cristalline qui sort d'un rocher; rare et douce rencontre sur ces rives désolées.

Quelquefois des cavaliers numides passent au bord de la mer, et suivent les sinuosités du rivage en chantant des hymnes dont le langage mystérieux n'est connu que des vieillards habitant les montagnes. Pour moi, j'écoute ces sons monotones avec un secret ravissement; et voilà que souvent j'évoque le passé et que je me crois une femme tyrienne arrivée d'hier sur les vaisseaux de la grande reine.

« — Oui, César, j'irai sur les hauteurs et dans les vallées qui m'environnent; je chercherai les profondeurs des bois; je visiterai les grottes sacrées et les ruines des temples; je suivrai de loin le bruit des clairons et les aboiements des grandes meutes; j'écouterai le tintement des pas des chevaux; je me mêlerai à la suite de Didon... je la verrai, belle et fière comme Diane, entourée de ses lévriers; je m'approcherai de son coursier écumant, et tandis que tous ceux qu'elle a conviés seront à la poursuite du sanglier, moi, je toucherai de la main la tunique éclatante de la royale chasseresse, et je lui dirai à voix basse :

« — Reine, je sais ton secret... Si tu es pâle, si tes yeux sont distraits, si tu interromps tout à coup un discours commencé, la cause m'en est connue. Je te plains... mais, va, ne cherche point à guérir du mal qui t'a gagnée... mieux vaut encore mourir à ton âge, avec la fleur de ta beauté, que d'aller mendier, à tous les autels, quelques années de vie encore, et l'oubli d'une haute passion, et la glace de l'âge, et les ennuis, et les cheveux blancs. — Je sais ton déplorable amour, ô Didon !... je t'envie, cependant, et je te trouve heureuse, car il viendra un poëte qui te chantera dans son livre, et dont tu seras la plus chère pensée... »

« César, reçois cette lettre avec ta bienveillance accoutumée; lis-la dans un moment de repos, quand ton âme est plus à elle-même qu'aux affaires de l'empire; ensuite, je te prie de la brûler. Le feu du trépied est un confident discret. Je crois, d'ailleurs, que les cendres de cette lettre amie ne seront pas l'encens le moins pur que tu puisses offrir aux dieux immortels.

« Je te salue. »

LETTRE DE CÉSAR AUGUSTE A SYLVIA

« Si tu portes envie à l'infortunée Didon, moi je me souhaite aujourd'hui la mort de Jules. N'y a-t-il donc plus un seul conjuré dans l'empire? Sera-t-il impossible de trouver un Cimber, un Casca, un Brutus, un Cassius, ou le poignard de tout autre?... Oh! ma fille, quelle coupe amère tu m'as laissée!... Je suis resté solitaire et triste comme un aigle blessé sur une roche des Alpes. J'ai erré, j'ai cherché, j'ai demandé avec larmes... nul ne m'a répondu; Sylvia, tu passais la mer. Dis-moi que je n'avais pas assez de tendresse pour toi, afin que je puisse m'accuser... car te savoir ingrate serait plus amer encore à mon âme.

« Que fais-tu donc sur la terre d'Afrique? Ah! l'insensée! tu es un de ces malades à qui rien ne manque, ni maison à la campagne, ni médecins, ni soins fraternels, rien au monde, sinon la volonté de guérir. Crois-tu avoir si bien voilé ton secret, que mes yeux ne l'aient surpris?... Belle patricienne, ma fille, il y a longtemps que tu m'as tout dit sans m'adresser une parole. Va, je ne te demanderai pas un nom, je ne

te questionnerai pas sur *son* âge, *son* rang ou *sa* figure ; tu as bien raison ; car je sais mieux que toi toutes ces choses de ton cœur. Sylvia, tu es semblable à ces beaux agneaux que je fais élever dans mes pâturages de la Campanie ; quand on s'approche d'eux, ils vont cacher leur tête parmi les hautes herbes ou dans le tronc d'un vieil arbre, et là, ils se croient invisibles. O faible et timide que tu es, malgré ta grande âme !

« Il en est temps, ma fille, reviens sur la terre d'Italie. La solitude est mauvaise à la passion insensée ; la solitude est remplie de visions fiévreuses. Pour toi, surtout, le sol de Carthage est brûlant et l'air y est empoisonné. N'ajoute rien à l'histoire de Didon... Va, ce quatrième livre de l'*Énéide* est complet ; il est assez beau de tristesse et de malheurs...

« Oh ! fatale fut la journée où je te conviai à venir l'entendre chez Octavie, ma sœur !

« Reviens, Sylvia ; nous irons ensemble passer l'automne à Baïes, où je te promets qu'il ne sera pas question un moment des affaires de l'empire. Tu n'y verras pas arriver une seule lettre du sénat ; les consuls n'y viendront jamais, et jamais Mécène, que tu n'aimes point, n'y sera convié. Ses phrases arrondies en périodes et son accent affecté me fatiguent autant qu'ils te déplaisent. Moi-même, j'ai besoin de repos ; Antonius Musa m'a prescrit l'oisiveté, si je ne veux aller bientôt rejoindre les ombres pâles de mes aïeux. Mais ton retour, ma fille, ranimera l'étincelle de ma vie ; la joie est facile à donner à ceux qui nous sont chers, surtout quand on est Sylvia, et quand l'âme qui attend Sylvia est César Auguste.

« Je fais partir une galère de Naples pour qu'elle te ramène en Italie. J'ai voulu que sa proue fût couronnée de fleurs, et j'ai confié au pilote une petite statue de Neptune qui me fut toujours favorable.

« Je te recommande à tous nos dieux amis. »

V

Or, le premier mois d'automne était venu; il y avait en la ville de Rome une grande agitation. C'était par un beau soir, au moment où le soleil jetait ses longs rayons obliques sur les frises des temples. Celui de Vesta surtout resplendissait à son faîte comme si on l'eût revêtu de lames d'or. Une foule immense se mouvait autour des colonnes circulaires, et l'on voyait à tous moments sur l'escalier de marbre monter et descendre des prêtres-augures en robes blanches et le front chargé de couronnes vertes. Un grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains passaient et repassaient sous le péristyle sacré, et leurs clients les suivaient. Les édiles donnaient des ordres réitérés à des esclaves Barbares; le grand prêtre de Jupiter Capitolin venait d'arriver; la cérémonie était grave et solennelle.

Il vint aussi un chevalier revêtu d'une tunique de lin, et par-dessus laquelle était jeté un manteau dont les grands plis retombaient jusqu'au pavé; ses cheveux descendaient sur ses épaules, et un cordon de pourpre ceignait sa tête; il avait le visage pâle et les traits fins et réguliers comme les profils grecs; il marchait lentement, et regardait autour de lui d'un

air rêveur, sans dédain, mais sans curiosité. Quand il fut arrivé au bas du large escalier du temple, il demanda au préteur qu'il rencontra la cause de cette grande agitation; celui-ci répondit :

— C'est une patricienne qui entre aux vestales; voici les consuls qui arrivent, et voici César.

Le préteur se hâta d'aller remplir son service; l'inconnu au visage pâle s'appuya contre le piédestal d'une statue, et regarda passer l'empereur et sa suite. Comme il s'était placé à l'écart et dans un lieu isolé, César le reconnut, et lui jeta de la main un salut d'amitié, puis il lui fit signe de se retirer. Le Romain ne put deviner la cause de cet ordre, seulement il remarqua une agitation nerveuse sur la figure d'Auguste, dont les yeux semblaient le suivre; alors il s'éloigna de quelques pas du grand escalier de marbre, et il interrogea une femme du peuple; celle-ci répondit plus longuement que n'avait fait le préteur.

— Celle que tu vois près d'entrer sous le portique du temple, à côté du divin empereur, c'est la descendante et l'héritière de la famille Claudia, dont l'origine date d'Ancus Martius, roi des Romains. Cette jeune fille est si riche qu'elle pourrait acheter toute la campagne de Naples; elle est douce comme les colombes et magnifique comme la reine Cléopâtre. Un jour elle me fit donner six pièces d'argent parce qu'elle me rencontra portant de l'eau du Tibre sur ma tête, et parce que j'étais fatiguée: je ne lui avais rendu aucun service. On dit qu'elle a des chagrins profonds, toute jeune et toute belle que tu la vois; les dieux sont injustes souvent! Quoi qu'il en soit, cette patricienne, amie de César et de Livie, renonce à sa

iberté et se consacre à l'entretien du feu sacré. Regarde, voilà la grande vestale parée de ses bandelettes de pourpre et d'or, qui ouvre la porte du temple et qui vient chercher Sylvia.

— On dit que Sylvia meurt d'amour, ajouta une voisine dans la foule : quand Vénus poursuit nos jeunes filles, elle les tue. Celle-ci a bien fait d'implorer Vesta, le feu sacré détruira l'autre...

Le chevalier romain ne mêla point sa parole aux discours de ces femmes ; il retomba dans sa rêverie ordinaire et se souvint d'avoir rencontré, une ou deux fois peut-être, cette Sylvia chez César, au Palatin. Il se dit, il pensa que si les forces ne lui manquaient, il écrirait un poëme sur le drame qui se déroulait devant lui en ce moment, et puis il murmura quelque vers grecs, attribués à Sapho.

Comme la grande porte du temple venait de se refermer sur la nouvelle vestale, il vit le cortége descendre l'escalier ; il s'avança jusqu'au premier degré, et César Auguste, passant en ce moment, lui prit la main et lui dit :

— Virgile, je pars demain pour Naples, je t'y attendrai.

César se retira avec précipitation, et le peuple remarqua qu'il avait plusieurs fois porté le coin de sa toge sur ses yeux, comme pour essuyer quelques larmes. Virgile reprit son chemin à pas lents, selon sa coutume, et il alla rêver de poésie sous les grands ombrages des jardins de Mécène.



CÉSONIE ET DANAÉ

> Elle est au sein des flots la jeune Tarentine,
> Son beau corps a roulé sous la vague marine.
>
> (André Chénier.)

I

— Tes jours, ô Danaé, sont semblables à ces feuilles de roses que le vent matinal apporte au courant du Tibre. Elles vont, elles vont au fil de l'eau, les feuilles légères, et se perdent dans la mer. Mais le rosier qui ne les a plus n'en est point attristé; il est jeune, il est vigoureux et il se couvre de nouvelles fleurs. — Toi, tu es insouciante de tes heures, comme lui de ses feuilles. Tu en as beaucoup à perdre dans

le présent et dans l'avenir... Ton passé existe à peine... Quel est ton âge, Danaé?...

— Je puis te le dire, Sabinus Vindex; je suis de celles qui sourient à toutes les aurores nouvelles. Il y a aujourd'hui dix-sept années que je suis fille de Corvinus Cimber, citoyen romain et de la classe plébéïenne, hélas!...

— Tu as beau faire, Danaé, tu ne me persuaderas jamais que tu es ingrate envers les dieux immortels. Ils te firent belle comme la Sabine Hersilie, enlevée par le divin Romulus; ils te donnèrent pour père le plus honnête des citoyens. Tu es la plus aimée de toutes les filles de ton quartier; toutes les mères envient le sort de ta mère, bien qu'elle soit morte, et je connais plus d'un jeune patricien qui cherche à te rencontrer quand tu reviens du Tibre, une amphore sur la tête et chantant tes chansons.

— J'ignore ce que pensent de moi les patriciens, mais je suis certaine que nul d'entre eux n'a touché ma main, et ne m'a adressé une parole d'amour.

— Je le crois aussi, Danaé. Si tu es belle, tu es fière, tu es réservée dans tes regards et tes manières. D'ailleurs, tu connais la jeunesse patricienne d'aujourd'hui... Depuis que Rome a des maîtres, la statue de la Pudeur s'est voilé le visage... et certes, ce ne sera pas le vieil empereur Tibère qui vengera jamais cette déesse outragée. On le dit malade dans son île de Caprée, le monstrueux ivrogne!...

— Ah! Sabinus Vindex, je t'ai supplié souvent de calmer les tumultes de ta colère... Ton sang républicain est indomptable... Tu n'as donc plus aucun souci de ma peine? Si on te dénonçait à César!...

— Cette inquiétude est douce à mon âme, Danaé ; et pour te voir occupée un peu de Vindex, Vindex irait volontiers chercher des dangers tous les jours... Il faut donner beaucoup aux femmes, dit-on. Ce sont des oracles ruineux ; si l'autel n'est chargé de présents, l'oracle reste sérieux et muet. Pour moi, Danaé, je livre ma vie à qui la voudra pour un de tes sourires, une de tes paroles amies.

— Sabinus, si je parle peu de mon amour...

— Eh bien ! Danaé...

— C'est que mon amour me parle beaucoup intérieurement. Mais voici ma sœur Césonie qui vient nous retrouver au bord du fleuve. Elle sait nos rendez-vous du soir, et c'est une confidente tendre et discrète. Ce qui m'afflige, c'est la tristesse profonde qui souvent se répand tout à coup sur son front ; le sourire de ses regards et de sa bouche a beau rayonner, on voit toujours le nuage. Quelle est la peine de Césonie? Adresse-lui la parole le premier, Sabinus.

— Ta sœur et moi, Césonie, nous disions en te voyant venir : Voici l'amie de nos amours.

— Et moi, venant à vous, je me disais : Voilà les deux beaux ramiers que je protége, qui se sont rencontrés sur la rive du Tibre. Le hasard est un dieu puissant ! Quand vous voyez Danaé, il y a bien des sesterces à parier que Sabinus Vindex va sortir de terre, ou descendre des nuages.

— Notre Césonie est ce soir d'une gaieté inaccoutumée. A quel temple a-t-elle porté des colombes ou des chevreaux, aujourd'hui?

— A celui de Castor.

— Mais c'est le dieu qui préside aux courses de chars !

Est-ce que ma sœur veut donner des jeux au peuple romain?

— C'est aussi le dieu qui préside aux amitiés fraternelles, Danaé.

— Oh! que Césonie est une âme douce et élevée!

— Quand Sabinus Vindex me parle ainsi, j'ai toujours peur qu'il me remercie.

— Cesonia mea, pourquoi imaginer que Sabinus n'admire en toi que la sœur de Danaé?... Pourquoi ne pas te compter aussi pour beaucoup dans sa tendresse?...

— Pourquoi, Danaé?... Tu as dit pourquoi?...

— Ma sœur, je l'ai dit.

— Eh! demande donc à Diane pourquoi elle fête avec tant de joies ses grands lévriers... La chasseresse veut atteindre le chevreuil...

—En vérité, Césonie, ton discours m'afflige, et je te jure par les mânes de ma mère et par le temple de Jupiter...

— Quel serment vas-tu faire, imprudent! Tu ne sais donc pas qu'un serment est une chaîne, une chaîne facile à briser, mais dont il reste toujours au pied un chaînon incommode. Cependant, voyons, que vas-tu me jurer?

— Tu m'as effrayé, belle Césonie!

— Voilà un farouche citoyen romain. Les avis d'une jeune fille lui font jeter l'épée et le bouclier. Qu'allais-tu me jurer, Sabinus Vindex?

— Tu as donc grande envie de le savoir?.. Et si je brise ma chaîne dans la suite, ô Césonie...

— Eh bien! le chaînon te suivra toujours, et ce sera ton remords.

— Et tu seras vengée, Romaine?

— Sans doute.

— Et consolée aussi?

— Non... Qu'allais-tu me jurer, Sabinus?

— Faut-il le lui dire, ma Danaé?

— Ma sœur est de celles à qui les dieux ont oublié de donner un royaume. La couronne du roi Tigrane lui revenait de droit par héritage; quand Césonie désire, elle commande; quand elle commande, nul ne résiste. Sa parole et ses beaux regards saisissent le cœur. Je te conseille, Sabinus, d'avouer à ma sœur ce que tu as grande envie de ne lui point cacher.

— J'obéirai. Voici donc mon serment : Je jure à Césonie que l'amitié que je lui porte est toute désintéressée; qu'elle est *Césonienne* tout entière.

— Ajoute encore : et qu'elle survivrait dans ton cœur à ton amour pour ma sœur, si cet amour pouvait jamais s'éteindre!

— Je le jure par Jupiter et les mânes de ma mère.

— Voilà qui est héroïque, ô Sabinus! Tu es un vrai Romain de la république. Mais déjà l'étoile du vesper commence à descendre, et déjà les ombres envahissent la campagne latine. Mes amis, c'est l'heure où mon père fatigué revient des champs sabins. Il aime à trouver ses deux filles sur le seuil de la porte. Ce sont là ses moments de fêtes à lui, ce sont ses plaisirs, ce sont ses jeux triomphaux... Oh! retournons à la maison du père; préparons le bain, les vins réparateurs des forces, les pains cuits sous la cendre et le repas du soir; qu'est-ce qu'une jeune fille qui prend en oubli les devoirs du foyer?

Qu'est-elle autre chose qu'une plante parasite dans le jardin de la famille? Allons, mes amis, remontons les bords du Tibre, et jetons à ses courants les ennuis de la journée, afin qu'il les emporte dans la vaste mer. Entendez-vous les clairons et les buccins? Ce sont les légions prétoriennes qui rentrent dans leur camp... Elles entourent Rome pendant son sommeil; elles la gardent avec sollicitude... Oh! César est le père de la patrie; s'il ne veille pas lui-même sur elle, s'il habite son île, soyez sûr qu'il n'oublie pas ses enfants pour cela, car il dit aux épées et aux javelots : « Dressez-vous autour d'eux et même contre eux. » Tibère César est un doux empereur, et je suis sûre que Sabinus Vindex ne me démentira point.

— En vérité, Césonie, tes paroles sont graves comme l'harmonie du vent dans les grandes forêts. Tu es sage, tu es belle, tu es dévouée en amitié. Que Rome t'honore; je suis le premier à m'incliner devant toi.

— Sabinus, Sabinus, ménage ton encens... il est une autre idole... — Mais retournons à la ville.

II

Ils reprirent le sentier qui longeait les rives du fleuve, revenant à Rome à pas lents, les deux jeunes filles s'appuyant sur l'épaule l'une de l'autre, pareilles à un groupe de Corinthe, et Vindex les suivant enveloppé de sa robe blanche et la main droite cachée dans les plis de cette robe. Il marchait

silencieux, mais la tête haute et l'œil vigilant. Sa main voilée serrait fortement la poignée d'une large épée ; et souvent une ombre venant à glisser derrière les grandes broussailles de la rive, cette main s'agitait brusquement et repoussait ensuite le fer avec lenteur. Plusieurs fois Danaé tourna la tête et sourit à son amant, et plusieurs fois Césonie pencha la tête et soupira. Les eaux du Tibre étaient hautes, c'était le temps des grandes pluies. Cependant la nuit, sereine ce soir-là, avait chassé tous les nuages au couchant, en sorte que des montagnes d'or et de pourpre semblaient s'élever du côté d'Ostie. Pas un oiseau fatal ne passait dans les airs; les chevriers chantaient au loin, et toutes les étoiles souriaient sur les tombeaux et les petits temples de la campagne romaine. Voilà qu'une barque latine, et à un seul rang de rames, remontait le courant. Plusieurs fois Vindex jeta sur elle un regard inquiet, mais elle nageait au milieu du fleuve.

Arrivées à la hauteur des jardins de Jules César, les jeunes filles dirent à Sabinus, leur ami :

— Nous voici aux portes de Rome... Si tu ralentissais le pas, Vindex ! Tu sais combien les matrones du quartier Transtévérin ont l'œil ouvert à l'entrée de la nuit ! .. Ce sont des oiseaux du soir bien clairvoyants !

— Danaé, répondit Vindex, une matrone a la langue moins prompte et moins meurtrière que la main d'un affranchi... César Tibère a bien des renards qui rôdent pour lui de ce côté de la ville !

En ce moment parut un centurion prétorien. Comme il marchait vers le fleuve, le bord de son manteau effleura le bras de Césonie. Celle-ci tressaillit, et le centurion la regarda

en souriant, puis il jeta les yeux sur Danaé et dit en langage dorique :

— Qui voit l'une voit l'autre.

Les dieux infernaux voulurent que Vindex comprît ce dialecte qu'on parlait à Rhodes où il avait séjourné. Il répondit au centurion :

— Et qui les voit toutes les deux voit l'honneur de Rome.

— Jeune homme, dit le centurion, es-tu Grec?

— Es-tu Romain? reprit Vindex, qui détestait les prétoriens.

Alors le centurien lui dit en latin :

— Garder une femme c'est beaucoup, mais en garder deux, c'est héroïque !

Sabinus Vindex répondit :

— Ce que j'ai protégé est toujours resté sous mon bouclier.

— Serais-tu un molosse hargneux ? dit le prétorien.

— Serais-tu un loup affamé ? répliqua le jeune homme.

Comme deux éclairs les glaives furent tirés... et déjà le centurion avait senti la pointe de Vindex...

Les deux jeunes filles jetèrent un grand cri, et l'écho d'un monument funèbre le porta à quelques soldats épars sur les rives du fleuve. Ceux-ci accoururent, et voyant le centurion blessé, ils rugirent de colère. Sabinus Vindex jugea que le péril était grand pour Césonie et Danaé : il éleva son épée, invoquant les dieux de Rome. Puis, couvrant les deux jeunes filles de son bras et de sa poitrine, il marchait à reculons tenant tête aux prétoriens, et rendant éclair pour éclair, imprécation pour imprécation. Cependant le sentier qui bordait

le fleuve touchait presque les eaux ; il y avait danger pour Danaé et Césonie de s'avancer ainsi avec trouble. Sabinus se prit à crier :

— Arrêtons-nous là, et que les dieux fassent le reste !

Il dit, et reçoit un coup de pique dans le bras gauche ; c'est alors qu'il lance son épée foudroyante et qu'il la fait tourner comme une roue. On eût dit un cercle flamboyant autour des jeunes filles que protégeait ce glaive homérique. Elles étaient tombées aux pieds de Vindex, et lui d'une main leur serrait les mains et de l'autre couvrait de sang ses adversaires. Les cris suivaient les blessures, et la mort étouffait les cris. Ainsi durait ce combat. Sabinus ignorait les coups qu'il avait reçus ; son âme oubliait le corps vulnérable, son âme tout entière était à la pointe de son épée et la guidait aux morsures mortelles. C'était le lion hérissé de flèches et déchirant les chasseurs. Tout à coup il ne voit plus qu'une femme à ses pieds. Il jette un cri pareil à la clameur de la mer; il saisit la jeune fille qui lui reste, et avec elle il s'élance vers le fleuve pour ressaisir l'autre que la barque fatale, la barque traîtresse emportait... Mais les forces lui manquent, et il tombe défaillant, perdant des flots de sang.

— Il est mort ! dirent les prétoriens.

— Elle est morte ! reprirent-ils aussi après avoir touché la jeune fille.

Alors ils regagnèrent leur camp, emportant leurs blessés. Et le Silence revint s'asseoir aux rives solitaires, une main étendue sur la plaine, et l'autre placée devant sa bouche. Les eaux entraînèrent des lambeaux de tunique et un peu de sang; les fleurs se relevèrent sur leur tige, et le vent frais de la

nuit continua à soupirer dans les lentisques et les cèdres échevelés. Peut-être qu'une ombre errante et sortie du tombeau voisin visitait la campagne aux clartés de la lune ; peut-être vint-elle à passer près du fleuve, et s'arrêta un moment, blanche et svelte, devant les deux corps étendus, dont les eaux caressaient la chevelure ; peut-être que cette ombre gémit, se souvenant de ses amours orageuses autrefois, dans la vie.

O jeunesse ! quelle destinée est la tienne ! tantôt couronnée de myrtes et tantôt le fer à la main ! Jeunesse ardente comme la flamme du ciel, à quoi bon tant de formidables emportements ? Tu vas toujours au-devant des malheurs, comme s'ils n'avaient pas des ailes pour venir à toi... Ah ! combien d'amis qui m'étaient chers ont eux-mêmes empoisonné leurs coupes de fêtes !

La nuit avait atteint le plus haut point de sa course, et les rayons des étoiles descendaient en longs fils d'argent sur la terre bleuâtre et sur les eaux limpides. Les pâtres ne chantaient plus aux collines voisines, et pas un grelot ne remuait dans les parcs des troupeaux endormis. Le Tibre murmurait seul sa plainte éternelle. Près de son onde, une femme assise à côté d'un corps étendu, fixait des yeux immobiles sur les yeux fermés de celui qu'elle gardait. Elle avait placé la tête pâle du jeune homme sur ses genoux, et souvent elle touchait son front, sa bouche et son cœur. Cette femme était saisie d'un frisson mortel. A la voir ainsi penchée sur le visage qu'elle aimait, on l'eût prise pour l'Espérance à son dernier sourire ; car sa vie tenait à un soupir qu'elle attendait...

Il vint ce gémissement ; il vint ce souffle si ardemment épié

sur les lèvres du jeune homme décoloré. Alors cette femme tendit les bras à toutes les étoiles du ciel, et son regard était inexprimable de tristesse et de joie. Mais se levant avec précaution et posant sur l'herbe la tête du blessé, elle s'approcha du Tibre, recueillit de l'eau dans ses mains et vint ensuite la répandre sur les yeux et le visage tachés de sang. Elle lava aussi les blessures du bras et de la poitrine ; elle les enveloppa de ses voiles déchirés ; enfin, reprenant sur ses genoux la belle tête du jeune Romain, elle l'appela par son nom.

Et celui-ci, les yeux fermés, répondit :

— Suis-je descendu chez les ombres pâles?... Ai-je quitté la vie?...

Et le souvenir du combat ne lui revenant pas encore, il jeta ainsi quelques mots sans ordre. Cependant ses idées, comme des vapeurs éparses çà et là, se rejoignaient entre elles, une à une, et lentement il sortait d'un songe douloureux. Tout à coup une lueur du passé lui fut rendue, car il voulut se lever et s'écria :

— Danaé!

Or, nul ne répondit à ce cri, mais la bouche qui baisa son front et la main qui serra sa main étaient la bouche et la main divines de Césonie.

III

— Rome! ma mère et ma déesse, je te vengerai d'un vieillard obscène et d'un maître inflexible! Rome! le laurier de la liberté refleurira sur ton Capitole! Rome! je chasserai le Tarquin...le vieux Tarquin de Lucrèce!...

— Si mon frère, reprenait la douce Césonie, veut écouter le langage de la prudence, je lui conseillerai de calmer les instantes colères de la fièvre qui le dévore. Voilà tout un mois que nous espérons le retour de sa santé... Nous avons passé bien des nuits auprès de son lit... Nous avons sacrifié bien des agneaux noirs et bien des coqs de Campanie sur l'autel d'Esculape; nous avons composé bien des philtres avec les plantes salutaires qu'une Thessalienne nous a apportées... Tant de soins, tant d'angoisses, tant de vœux secrets et publics n'auront-ils donc pour fin dernière que les funérailles de notre frère bien-aimé? Les dieux seraient impitoyables!... Plus impitoyable serait Sabinus Vindex, ce noble cœur que nous chérissons. — Mon père, ô Sabinus! est descendu dans la tombe, emporté par la violence de sa douleur... Mon père était vieux, et le chagrin qui se prend aux cheveux blancs a bientôt terrassé un vieillard... Hélas! me voilà seule en la ville de Rome et dans l'univers!... Si Sabinus me quitte, à qui raconterais-je mes inquiétudes du jour et mes songes de la nuit?... Ah! Cesonia! Cesonia! ton refuge désormais, ton espoir, ton amour, c'est une urne funéraire... — Eh bien! Sabinus, irons-nous porter nos offrandes votives à Jupiter Sauveur?...

— Nous irons, Cesonia mea; et de là nous entrerons dans le temple de Jupiter Vengeur... Danaé à Caprée!... Danaé, ma Danaé... aux lupanars de ce bouc impérial!... Car ils l'ont portée dans l'île infâme, ô Romaine!... un rameur de la galère l'a avoué à un tribun du peuple... Ils l'ont emportée, les vautours impurs!... et les dieux immortels ne les l'ont pas foudroyés!... Mais dis-moi, fille de Cimber, à quoi s'occupent dans l'Olympe les dieux tutélaires du Latium?...

En vérité, je doute des dieux, et je commence à croire que la vertu et le courage sont les deux seules divinités puissantes et adorables.

— Prends garde, Sabinus... Si le collége des pontifes, si les prêtres de Cybèle, ou même les augures, apprenaient qu'un tel discours est sorti de ta bouche, mieux te vaudrait tomber au milieu des léopards du grand cirque. — Les douleurs de ta poitrine blessée sont-elles moins vives, mon frère?... Irons-nous porter nos colombes sur les autels de la Pitié?

— Nous irons, Cesonia mea... Mais nous irons sacrifier aussi au temple de la Pudeur, afin d'apaiser la déesse irritée par le vieillard.. O sœur de Danaé! ta voix virginale et ton chaste regard lui rappelleront celle qui visitait son sanctuaire, et qu'on a traînée aux saturnales *capréennes!*

— Sois sûr que mon âme suivra ton âme, jeune homme. Aux temples comme au seuil du palais de César, tu me trouveras. Ma main de Romaine saura tenir l'épée comme elle sait offrir les victimes. Mais les temps ne sont point accomplis, et les vengeances hâtées sont des piéges où se prennent toujours les conspirateurs. Attends ta guérison! tes amis et moi nous t'en supplions.

— C'est que si le vieillard allait mourir de maladie, ou d'une autre main que de la mienne... Ah! mes dieux me doivent bien sa tête abominable!... Je la disputerais à Cerbère, ô Danaé!

Et s'asseyant sur son lit, ce jeune homme cachait sa tête dans ses mains et versait de larges pleurs. Belle comme Pallas et jeune comme Hébé, la Romaine Cesonia s'approchait

alors, et tenant une coupe d'Étrurie, elle l'offrait au malade, et elle disait :

— Mânes de la mère de Sabinus Vindex, je vous adjure de venir vous placer entre lui et la douleur ! Apollon, dieu des plantes salutaires, persuade-lui de boire ce breuvage ! Et toi, déesse qui n'as point encore d'autel dans l'univers ingrat, Espérance, divinité des cœurs blessés, des malades et des captifs, oh ! descends des cieux, et te plaçant au pied du lit de notre ami, viens sourire à son visage pâle et convulsif ! Enfin, Sabinus, si j'ose me nommer après les dieux, je te conjure de faire aussi pour moi ce que tu ne peux refuser aux immortels. Prends cette coupe et bois ce breuvage avec l'oubli de tes maux. Il est une autre puissance que j'invoquerais encore si je ne craignais de déchirer ton cœur... Danaé voudrait te savoir docile à mes conseils ; elle t'en supplierait avec moi.

— Donne ! ah ! donne ! s'écria le malade. Serait-ce une coupe de fiel, je la viderais pour Danaé..., et pour toi aussi, Cesonia nostra.

— Pour moi? reprit Césonie en secouant la tête. Mais, Sabinus, tu l'as dit, et j'ai toujours révéré ta parole.

— Oui, pour toi ! répondit Vindex ; car tu es douce et bienfaisante entre toutes les filles de Rome ; tu es belle et digne : tu es la vivante image de notre Danaé. — Mais dis-moi, ma sœur, ne vois-tu pas venir, du côté de la voie Appienne, quelques jeunes hommes montés sur des chevaux? Sous prétexte de les essayer pour les courses, ils doivent se diriger vers cette maison hors des murs ; et confiant leurs coursiers à des esclaves de Thessalie, ils monteront jusqu'ici

furtivement. Nous avons à parler d'affaires sérieuses. Nous serons sérieux, Romaine! tu pourras rester à ce conseil. Tu as une âme trempée aux sources des vieux Latins, et tu as un esprit éclairé par la Sagesse, qui est Minerve. — Ne vois-tu pas venir mes amis?

— Ta voix les a sans doute appelés, répondit Césonie, car les voici qui descendent de leurs coursiers près du bois sacré et du temple voisin. Ils saluent le seuil de la porte du dieu, et ils se dirigent vers cette maison. Que nos lares leur soient propices!

— Va, Cesonia mea; va et les introduis. Ce sont là vraiment des Romains!

IV

Or, le premier qui entra dans la maison habitée par Sabinus Vindex fut Quirinus, homme consulaire, dont Tibère convoitait les richesses. Celui-ci fut suivi de Cneius Lentulus, l'augure, coupable d'avoir interprété faussement un songe de l'empereur; vinrent ensuite Pompée et Pollion; le premier patricien, de race presque divine; le second, plébéien, mais aimé et honoré de tout le peuple romain par sa vertu et par son adresse dans le stade. Un Rhodien parut bientôt. Il avait été autrefois, à Rhodes, l'hôte de Tibère, qui avait outragé sa femme et ses dieux domestiques. Enfin, deux ennemis jurés de la tyrannie suivirent le Rhodien : c'étaient Messala et surtout Cassius, dont le nom et le visage rappelaient son grand-père, mort aux champs de Philippes avec la liberté.

Vindex, les voyant autour de son lit, sentit une joie inespérée lui gagner le cœur; il se dressa comme une ombre devant des enchanteurs, et voilà qu'une rougeur subite vint animer ses joues amaigries et décolorées; il tendait à chacun une main fébrile, et son humide regard allait et venait, cherchant les regards de ses amis. Comme la parole manquait à ses lèvres tremblantes, la belle Césonie rompit le silence la première.

— Romains, dit-elle, celui que vous voyez sur sa couche est un convalescent à qui il reste encore de graves blessures; nous lui épargnerons donc les longs discours. Sabinus est notre ami le plus cher.

— Césonie, répondit Cneius Lentulus, l'augure, je connaissais ton père, ce digne citoyen, et toi-même je t'ai vue enfant jouer souvent au langage des fleurs sur l'escalier du temple de Mercure; tu étais belle et sage entre toutes les petites Romaines tes amies, et tu n'as pas démenti les promesses de ton enfance. Sois sûre, ô ma fille, que nous veillerons à la santé de Vindex.

— Fassent les dieux! dit Césonie.

Et tous la regardèrent avec un sourire d'admiration et d'amitié. Plusieurs alors s'assirent sur le *cubiculum* du malade, et d'autres se tinrent debout, croisant les bras, et pareils aux statues qu'on voyait dans le sénat.

— Mes amis, dit Pompée, une même pensée nous anime; nous n'avons qu'un but, nous ne délibérerons pas; il ne nous reste plus qu'à nous entendre sur le jour, l'heure, le lieu et le *moyen*. Nous servirons-nous du fer, du lacet ou du poison?

— Le fer! dirent presque toutes les voix.

— Le poison! dit l'augure.

— Voilà bien le prêtre rusé et timide! reprit Pollion, ce jeune homme qui n'avait point encore parlé. Et s'il prend fantaisie à l'ivrogne impérial de donner sa coupe à vider à un sénateur ou à un esclave, que deviendra le poison?... Amis, croyez-moi, le fer tient toujours ce qu'il a promis. Quant à mon poignard, je vous jure qu'il est intelligent et bien trempé. La république le placera dans le temple de la Victoire.

— Oui! dit le malade; et toi, fille de Corvinus Cimber, apporte-nous donc les lames cachées dans le *sacrarium* de ma maison. Je les ai mises sous la garde des dieux de mon père!

Un moment après, la Romaine Césonie rentrait dans la chambre des conjurés, portant dans ses belles mains un faisceau d'épées courtes et à deux tranchants, et de poignards aux manches ciselés.

— Voici, dit Cassius, les meilleurs arguments du Forum romanum contre la tyrannie.

Et, comme aurait fait son aïeul, ce jeune homme saisit le faisceau d'armes et le plaça sur le lit de Vindex. Celui-ci tressaillit au cliquetis du fer; le lion se réveillait. Parmi les glaives, il en choisit un plus large que les autres et dont la poignée était couronnée de feuilles de chêne. Ce fer lui avait été légué par son père qui le tenait de son père, vétéran de la république. Sabinus Vindex regarda cette épée avec des yeux ardents et en silence. On fit cercle autour de son lit, et chacun attendit ses paroles. Lui, le malade, pencha la tête, et

l'on vit deux grosses larmes rouler sur la lame du glaive sacré; puis on entendit ces mots :

— Je te salue, toi qui vengeras Rome et mon âme, ces deux sœurs que dévore la douleur! je te salue, toi qui peux, d'un seul coup, affranchir le monde et rompre le lacet infâme qui retient Danaé. Quelle est ta puissance! Tu es presque divine, ô mon épée! Va, et comme tu n'as point menti dans la main de mes pères, sois dans la mienne l'éclair et la foudre! — Amis, choisissez parmi les autres; toutes ces lames sont latines.

Alors on vit les bras des jeunes hommes s'avancer tous à la fois, se poser sur le lit de Vindex et s'élever ensuite et en même temps armés d'un fer. Il restait un poignard; Sabinus regarda Césonie, et celle-ci étendant la main sur l'arme vengeresse, l'enleva comme un bouquet de fleurs.

— Danaé, ma sœur, s'écria-t-elle, je tiens la clef de ta prison!

Vindex jeta sur elle un de ces regards de reconnaissance et de tendresse, tels que les peintres divins ne les ont jamais imités. On invoqua les dieux infernaux : la juste Euménide, Minos qui pèse la vie, l'inexorable Styx, et même Mercure, conducteur des ombres. Un rameau de cyprès fut trempé dans l'eau lustrale; puis des coupes furent remplies d'un vin précieux, et l'on procéda aux libations. Les grands dieux furent adjurés à leur tour, et quand vint celui de la Fortune de Rome, Pollion dit ces mots :

— Déesse, ne sommeille plus au Capitole! assez longtemps nous avons gémi... Vois nos fronts chagrins et nos yeux

rouges des pleurs de la honte et de la colère ! et pourtant Carthage est notre colonie, et le Parthe et le Dace sont bien loin !... Déesse qui nous fis victorieux, à quoi nous sert l'univers dompté, si nous marchons sous les verges d'un maître? Reprends nos conquêtes, ô Fortune, l'Orient et ses rois, nos tributaires en tiare ; reprends l'Occident où finit le monde, les Gaules guerrières, la Germanie glaciale ; reprends tout le labeur des consuls et des légions, et ne nous laisse que le Latium de nos pères, pourvu que les rostres soient libres et le sénat romain vertueux. Déesse ! je te consacre ce fer pris sur le double autel de l'amitié et de la liberté !

— *Et nos similiter, Fortuna!* reprirent tous les autres.

Sabinus Vindex reçut de chacun le baiser fraternel, et il les assura tous que le jour du départ furtif pour Caprée serait fixé dès qu'il aurait assez de force pour frapper de l'épée. Au moment d'embrasser l'augure Cneius Lentulus, il crut voir quelque hésitation sur son visage, et lui dit :

— Notre ami a-t-il quelque confidence à nous faire?

— Aucune, répondit Lentulus.

— Alors, reprit Vindex, c'est peut-être l'augure qui veut parler !...

— Que te dirait-il? répliqua celui-ci ; tous les signes sont favorables, et même voici que le tonnerre gronde à la droite de ta maison.

Vindex écouta un moment la voix de la foudre dans le lointain, et il se prit à sourire.

— Ah ! dit-il, voilà ce qui manquait à la conjuration de Muréna sous César Auguste !

L'augure sourit à son tour, et Césonie, qui le regardait, crut distinguer une fausseté dans le coin de sa bouche.

V

Celle que vous voyez sur la mer et qui regarde à l'Orient les rives de la Campanie et à l'Occident les flots verts et déroulés sans bornes ; celle qui semble s'être enfermée dans une ceinture de rochers âpres et anguleux, et qui brille à l'aurore comme un navire arrêté, c'est l'antique Caprea. Elle avait douze *villas* impériales portant les noms de douze divinités. C'était la villa de Cérès, aux colonnes blondes et légères comme des palmiers ; c'était la villa de Junon, où les merveilleux poissons du Gange nageaient dans des *mers* de porphyre ; c'était surtout la villa de Jupiter, qui s'élevait sur le plateau occidental de l'île, couronnée d'une frise vermeille et entourée d'un bois de cèdres odoriférants. Elle avait à sa droite la tour du phare, dont la lumière éternelle se reflétait sur l'eau immense comme le soleil de la nuit ; elle avait à ses pieds des salles de bains où la mer entrait, bleue et transparente à tel point, que le pavé de mosaïque ne perdait pas, sous les flots, une seule de ses peintures. Les délices du monde, c'était la villa de Jupiter ! César Auguste avait aimé Caprée, qu'il appelait la *ville de l'oisiveté ;* il l'avait acquise des Napolitains, et il leur avait donné en échange l'île d'Énarie. On sait qu'il la visita pendant sa dernière maladie, voulant lui dire adieu comme à une amie qui toujours lui avait été douce et fidèle. Auguste se consolait à Caprée de ses

enfants et de l'empire; à la vue des flots paisibles, aux senteurs enivrantes des bois, aux soupirs des brises sereines, il respirait plus à l'aise, et, se souvenant de son ami Virgile, il chantait ses vers, et souvent il vit son ombre pâle glisser dans les feuillages. Auguste, à Caprée, fut un sage et un poëte... Aussi, à la nouvelle de sa mort, arrivée de Campanie, les échos de Caprée versèrent de longs pleurs.

Oh! douleur! pourquoi le saint héritage des pères est-il souillé si souvent?... et d'où vient que le successeur se souvient si peu de la majesté de l'aïeul, de sa vertu et de ses funérailles où pleurèrent tant d'amis? — Humanité, parmi tant de lois, fastes et néfastes, que tu t'es données, il n'en est donc pas une seule contre l'héritier impie?

Vers le coucher du soleil, dans le mois de Maia, celui qui serait parvenu à s'introduire dans les jardins de la villa de Jupiter aurait pu voir un homme d'un âge mûr et revêtu d'un laticlave écarlate, se promenant seul et les yeux baissés vers la terre. Il fut bientôt rejoint par un autre homme moins âgé et portant le manteau grec. Celui-ci était Chariclès, médecin de l'empereur; l'autre, le devin Thrasylle. Le Grec lui parla bas et en souriant, selon sa coutume; Thrasylle ne répondit que par un signe de tête, et il le suivit, ayant l'air plus préoccupé que rêveur. Ils arrivèrent au grand vestibulum qui distribuait les salles basses qu'on nommait *sellaria*. Les deux derniers rayons du soleil montaient de la mer à l'horizon comme deux immenses gerbes d'or, en sorte que les salles basses qui regardaient le couchant en étaient toutes illuminées. La mer, unie et claire, reflétait les formes des statues et les peintures des murailles extérieures. De temps

en temps un léger souffle du vent *vespertinus* venait jeter un long pli sur l'onde, et alors tous les reflets tremblaient dans la mer, et les frises et les colonnes du palais y étaient mouvantes.

En passant sous un portique, Thrasylle jeta un coup d'œil rapide sur l'étendue marine, et il dit :

— Le dieu Phœbus se couche bien beau ce soir !

— Connais-tu son amante Thétis ? reprit une voix.

Le devin tressaillit ; il se retourna vivement, et il vit le nain familier de César [1].

— Si tu ne la connais pas, toi qui devines tout, devrais-tu du moins savoir qu'elle est arrivée dans notre Olympe.

Le devin se contenta de sourire au nain, aussi gracieusement que sa bouche, contractée par la réflexion, put le lui permettre ; et le nain monstrueux le suivit en jetant de grosses oranges aux voûtes des galeries et en les recevant dans ses mains. Arrivés à une salle de bain éclairée par les dernières lueurs du jour et par d'immenses flambeaux, les amis de l'empereur s'arrêtèrent sur le seuil. Des jeunes filles en tuniques courtes jetaient des essences et des feuilles de lotus et de menthe dans le grand bassin carré où l'on descendait par des escaliers de marbre vert. Au milieu de ce bassin d'eau vive, et couché sur une curule de jaspe, la tête seule hors de l'onde, un vieillard souriait en écoutant la musique des sistres, des cithares et des flûtes lydiennes. Dès que Thrasylle et Chariclès parurent, la tête blanche du vieillard fit un mouvement sur l'eau du bassin, et une de ses mains en sortit pour faire signe aux instruments de se taire. Puis le vieux César dit d'une voix bien accentuée :

[1] Suétone, *Vie de Tibère*.

— Thrasylle, je t'ai fait appeler pour te dire que décidément je fais venir à Caprée les livres de l'oracle de Préneste. Nous les consulterons ensemble.

— Divin empereur, répondit Thrasylle, que t'apprendront-ils que tu ne saches déjà?

— Je ne serai pas fâché de m'assurer par eux-mêmes qu'ils ne peuvent rien m'apprendre. Cet oracle de Préneste ne m'a jamais trompé, ni toi non plus, Thrasylle. — Mais va; la nuit avance et mes étoiles seront belles à consulter ce soir. Va, mon bien-aimé. — Quant à toi, Chariclès, je te certifie que mes forces me reviennent toutes; j'ai reculé jusqu'à trente ans. Mais pourquoi ce nain bavard est-il ici? il effraye mes nymphes... Allez tous deux, médecin et bouffon.

Et le vieillard ne tarda point à sortir de la mer *porphyrienne* où il se baignait. Ses naïades posèrent sur ses épaules le fin lin. On approcha des trépieds et des cassolettes d'or où brûlaient les parfums d'usage, et, quand le corps de César fut séché, on le revêtit de sa tunique, puis de son laticlave, et l'on ceignit ses reins avec une ceinture de pourpre aux fils d'or. Les naïades confièrent le divin vieillard à leurs sœurs les dryades, jeunes comme elles, mais couronnées de chêne et de myrte. Vinrent ensuite les joyeuses bacchantes, ceintes d'une chlamyde de peau de léopard, et les Heures se donnant la main. César, entouré de cette magnifique jeunesse et soutenu par elle, arriva enfin à la salle des festins où l'attendaient le *triclinium*, et les mets, et les fruits, et les vins, et les fleurs, voluptés du souper. Il se coucha à demi sur la pourpre, fit signe aux éventails de plumes de paon de lui donner de l'air, et puis ce dieu daigna manger.

Vers la fin du souper, dans ce moment d'oisiveté où l'on parle de ses affaires ou de ses plaisirs, l'empereur romain dit à une de ses nymphes :

— Leucothoë, ma Lesbienne, introduis près de moi cette jeune fille qui nous est arrivée, ce matin, par une barque venant du port d'Ostie. Tu diras aussi au licteur de se placer auprès de moi ; puis, toutes tes sœurs et toi, vous vous retirerez. Va !...

La Lesbienne revint bientôt, suivie d'une jeune fille. Celle-ci fut placée en face du triclinium, et elle se tint debout, immobile comme la statue du Silence. Le licteur et son faisceau étaient déjà à côté de César. Toutes les nymphes sortirent une à une en glissant comme des ombres sur le pavé de marbre. A mesure qu'elles passaient devant la nouvelle venue, elles lui lançaient un coup d'œil lascif et lui souriaient de ce rire incertain qui tient de l'ironie ou du délire. L'inconnue avait la tête haute, mais les yeux baissés ; une rougeur modeste colorait ses joues brunes et dorées par le grand soleil d'Italie ; son front était pâle et ses lèvres aussi ; elle avait les mains dans les plis de sa tunique large, et un pallium cachait à demi ses épaules fortes et arrondies ; sa chevelure était noire, retenue en arrière par de petites bandes de laine rouge et croisées entre elles.

César la regarda longtemps, buvant du vin de Crète à petits coups. Le licteur était immobile ; les portes de la salle bien fermées.

— Ma fille, dit enfin le doux empereur Tibère, ton nom est Césonie, n'est-ce pas? ta patrie est Rome ; ton père était plébéien, fils d'un centurion d'une des légions vaincues à

Philippes; tu abhorres mes images; tes amis sont mes ennemis; enfin, tu vois que je sais ton histoire. L'empereur est comme les dieux : il voit tout. Même les oracles assurent que le César qui te parle est dieu. Voyons, ma belle Romaine, pourquoi avons-nous le cœur méchant et l'esprit révolté avec un si noble front, un si gracieux sourire et des yeux bleus si tendres sous des sourcils noirs?... Rare et merveilleuse beauté! que t'ai-je fait, Cesonia mea, pour me vouloir assassiner? Si c'est par vertu républicaine, je te dirai que Rome ne se plaint pas de moi; elle ne me voit jamais. Voilà neuf mois entiers que je vis retiré comme un sage dans ma villa de Jupiter. J'espérais que la conjuration de Séjan serait la dernière!... Tes amis, Césonie, sont bien insensés! Comment, vous vous embarquez à Ostie, vous vous faites jeter sur les rochers de Caprée, vous vous répandez furtivement dans mon île, vous interrogez, vous arrivez jusqu'à mes jardins, et là vous vous imaginez de chercher l'empereur pour l'égorger, lui, le César que vous ne connaissez pas, qui vous vengeait des hauteurs des patriciens, vous donnait des jeux, même en son absence, et vous envoyait du blé de ses greniers de Sicile, dans les années néfastes!... Oh! c'est mal, Cesonia mea! — Mais je suis grave avec toi comme avec les consuls. Pardonne; l'empire rend sérieux!... car ce n'est pas l'âge qui agit ainsi en moi; mes cheveux sont blancs par je ne sais quel accident. Je lance le javelot et le disque; je puis tendre un arc de Scythie, et il m'arrive souvent de lasser à la promenade mon Grec Chariclès, ce médecin inutile de l'empereur latin. J'ignore pourquoi on me fait passer pour malade à Rome? il est des oisifs qui ont des langues bien laborieuses! Tu leur

diras, j'espère, que le vieillard est beau!... Mais tu viens de tressaillir!... pourquoi? je n'ai pas eu un moment la pensée de te punir par la hache ou par le poison, ni même de te retenir dans mon Olympe que tu détestes, ô pudique enfant des bords du Tibre, va, tu retourneras à la ville.

— Non, César! dit la jeune fille d'une voix douce et calme.

— Non? qui peut dire *non*, jeunesse présomptueuse? Tu voudrais donc ne pas quitter Caprée, ma fille?...

— Oui, César.

— Que les dieux immortels me préservent de contrarier tes désirs! Aussi bien, je devais m'en douter; les délices de la terre sont toutes autour de moi, et ma douce Césonie s'est laissé prendre le cœur et les sens aux peintures de mes salles et aux mélodies de mes musiciens. Tu ne seras pas la moins belle des nymphes qui me servent et m'adorent; ta figure grave et tendre à la fois, ton maintien modeste, et un peu fier, contrasteront merveilleusement avec les airs lascifs et les molles attitudes de tes compagnes. Je bois à nos amours, Cesonia mea!

— César, si je reste, c'est à une seule condition.

— C'est un langage nouveau. Les rois mêmes n'ont jamais une condition à mettre dans leurs traités avec moi. Mais voyons, reine Césonie!

— Je remplacerai ici une de tes femmes. Elle sera libre de retourner à Rome avec un des conjurés en ton pouvoir.

— Une femme et un conjuré? voilà déjà deux conditions... Je te céderais bien la femme; il en est beaucoup dont je suis lassé, et toi, tu es la belle étoile nouvelle... mais le conjuré! ceci est un oiseau plus rare et qu'on tient à garder en cage,

quand ce ne serait que par curiosité. Je veux prendre le parti d'avoir une ménagerie de conjurés... Cela m'amusera. Tu baisses la tête, tu pleures, Césonie? Ah! des larmes à Caprée! dans ma salle de festin, des larmes!... Jamais, jamais! tu auras le conjuré.

— César, je te remercie.

— C'est ta première parole amicale. Elle sera suivie de bien d'autres. Maintenant nomme-moi les captifs que tu as rachetés au prix de ta personne.

— Pourquoi? Je les désignerai à ton affranchi.

— Non. C'est aussi ma condition absolue à moi.

— Eh bien! l'un est Sabinus Vindex...

— Comme tu sais choisir!... mais je te l'accorde.

— L'autre...

— Allons, Cesonia mea.

— L'autre est Danaé.

Ici, Tibère regarda dans le fond de sa coupe comme pour y lire le mot de l'énigme qu'il cherchait; puis il vida à longs traits et lentement ce magnifique calice. Cependant il répétait à voix basse :

— Danaé!... pourquoi Danaé, et non Pannichis, Lesbie, Leucothoë, Camilla, et tant d'autres?... — Ma fille, dit-il à haute voix, cette Danaé me semble bien belle; elle est bien nouvelle à Caprée! Voilà trois mois seulement que des pirates me l'ont amenée. Elle est de Rome... tu la connais; dis-moi son histoire. Le pirate est un oiseau de proie rapide et muet; il enlève la colombe, il la pose sur mon rivage, et il s'envole. C'est à peine si j'ai le temps de lui demander de quelle mer il

m'arrive. Pourquoi as-tu choisi Danaé? Elle a donc aimé Vindex?... Mais ce Vindex n'est pas ton frère.

— Danaé est ma sœur, répondit la jeune Romaine.

— Dieux immortels ! s'écria César, je ne l'avais pas deviné, ni Thrasylle non plus ! — Ta sœur?... Mais, en effet, voilà ses yeux qui troublent les sens, voilà sa voix qui enchante le cœur... Toutefois elle est moins brune que toi, Césonie. C'est que tu viens du soleil du Grand Cirque et du Champ de Mars, n'est-ce pas? Oh ! les ombrages de Caprée sont des enchanteurs : ils blanchissent la peau et lui donnent un reflet pareil à la vapeur blanche de l'aurore. Tu l'éprouveras toi-même, ma guerrière. — C'est chose arrêtée, Danaé me quittera... Oui ; mais si elle ne le voulait pas?

— Il est possible, reprit Césonie, que l'âme généreuse de ma sœur...

— Tu ne me comprends pas, Romaine. Si ta sœur s'était acclimatée à la villa de Jupiter? Si elle préférait Caprée à Rome?

A ces mots, Césonie se prit à sourire de pitié et d'incrédulité. César répéta ce qu'il avait dit. La colère monta au visage de la jeune Latine. L'empereur Tibère se sentit blessé dans sa vanité. Il changea la conversation.

— Nous ferons venir aussi Vindex. Je veux lui faire mes adieux.

Alors sa voix formidable appela une nymphe, et quelques moments après, Vindex fut introduit par deux licteurs qui ne quittèrent point ses côtés. Ce jeune homme était pâle encore de ses blessures. Son front superbe portait une longue cicatrice. Il regarda César fixement, plus étonné qu'indigné.

Mais quand il ramena son regard autour de lui et qu'il vit Césonie, il fit un signe de tête et sourit.

— *Cesonia soror !* dit-il.

— Voilà précisément ce que j'ignorais, reprit Tibère. Cneius Lentulus, l'augure, a été bien discret !... Je le paye cependant en prodigue.

— Ah ! dit Sabinus Vindex d'une voix étouffée, le traître est donc notre ami l'augure?

— Ne vas-tu pas lui en vouloir? reprit César. Jeune homme, quel est le devoir d'un augure et d'un aruspice, sinon de prédire l'avenir et de lire dans les profondeurs du mystère ! Celui-ci a sondé vos cœurs ; aurais-tu mieux aimé qu'il fouillât vos entrailles? Et certes, jamais devin ou pythonisse n'a dit plus vrai que Lentulus. Nous étions mal ensemble ; nous voilà réconciliés. Vindex, tu diras aux Romains que je ne suis point ingrat. — Mais cessons les tristes discours devant celle qui s'avance, brillante comme la déesse Aurora.

Il dit, et au geste de sa main apparurent les blanches théories de ses nymphes. Au milieu d'elles, une divine enfant marchait seule, pareille à une reine orientale. Elle avait une tunique transparente comme le léger nuage autour de Phébé ; sa chevelure relevée ressemblait à un casque noir étincelant de pierreries; elle portait à la main des bandelettes sacrées. César lui dit :

— C'est ta sœur, Danaé. Tu ne m'avais jamais parlé d'elle. Elle a conspiré contre moi, afin de trouver un moyen de venir te voir. C'est une tendre sœur ! Et celui-ci, Danaé, c'est celu qui t'aimait sur les rives du Tibre. On le nomme Vindex, Sa-

binus Vindex. Les femmes belles manquent de mémoire quelquefois. Cette Césonie me demande ta place à Caprée pour que tu puisses suivre à Rome ce Sabinus... car j'ai pardonné, j'ai pardonné!... Je suis d'un bon naturel, malgré tout ce que disait contre moi, il y a bien longtemps, ma mère Livie, cette digne épouse d'Auguste [1]. — Il t'est donc permis, ma Danaé, d'embrasser ta sœur et de partir avec Sabinus.

Alors on vit la plus belle des nymphes s'élancer dans les bras de Césonie, et leurs cœurs battirent l'un contre l'autre, et leurs bouches se rencontrèrent avec tendresse.

— Ma sœur! s'écria Césonie. Ah! César, tu es magnanime!

Et en même temps elle jeta sur le pavé un poignard qu'elle tenait caché dans sa tunique. Tibère vit le fer et il pâlit; le son argentin de cette lame sur le marbre retentit à ses oreilles comme un sifflement de vipère. Il demanda le poignard, et quand il le tint entre ses doigts, il en piqua la pointe dans une orange, et dit à ses nymphes :

— A quoi tient le salut de la république!... — Et toi, Sabinus Vindex, ajouta-t-il, n'as-tu pas aussi une lame cachée à me donner? Fais-moi ton offrande votive. Tu me diras qu'on t'a désarmé; et moi je te répondrai qu'un bon conjuré ne l'est jamais : il est des plis infinis dans la robe et dans l'âme d'un vrai descendant de Brutus. Donne-moi ton poignard, et puis, que Danaé dispose de toi.

— Va, dit Césonie à sa sœur, tu es libre; vous êtes libres tous deux...

— Libres! répondit Danaé; oh! oui, ma sœur, ne nous quittons plus.

[1] Suétone.

— Il le faut cependant. Voici ton fiancé, Danaé ; pars pour Rome.

En ce moment, Sabinus Vindex dénouait le pan de son manteau et il en tirait un petit fer mince et acéré. Il allait le jeter aussi aux pieds de César, quand il entendit Danaé prononcer ces foudroyantes paroles :

— Quitter la délicieuse Caprée?... oh! non, ma sœur, jamais!... la vie est trop belle dans cet Olympe...

Césonie repoussa la courtisane avec une force d'athlète, et ses yeux la foudroyaient. Tombée sur le pavé, celle-ci se relevait lentement, soutenue par les libertines, ses compagnes. Elle tremblait de tous ses membres ; la fièvre l'avait saisie. C'est alors que Sabinus Vindex dit à ses dieux :

— Il faut que je la tue !

Mais son regard rencontra le front majestueux de Césonie, et, volontairement, il laissa tomber son fer. On emporta dans des voiles de pourpre le beau corps évanoui de celle qui jadis se nommait Danaé.

Resté seul avec les licteurs et les conjurés, l'empereur romain se prit à éclater de rire avec une expression de pitié qui remua l'âme de Vindex. Ce jeune homme sentit son cœur se soulever, bondir et prêt à éclater dans sa poitrine. Son œil chercha le petit poignard tombé sur le marbre; il n'y était plus. Alors Tibère leva une coupe remplie de vin, et il l'envoya à Vindex.

— Tiens, dit-il, ceci vaut mieux. — Licteurs, ajouta l'empereur, on me gardera ces deux jeunes fous dans une galerie élevée du palais. Ils m'ont bien amusé ce soir.

Et il quitta la salle du festin.

VI

Le lendemain de ce jour, un orage passa sur l'île de Caprée. De longs éclairs blancs se croisèrent comme des glaives, et deux vautours qui traversaient la nue furent frappés par la foudre. On entendit au loin la voix de l'Etna, et le sol en trembla d'épouvante ; on vit même un moment, la tour du phare chanceler [1] telle qu'un géant pris de vin.

L'empereur latin et Thrasylle s'enfermèrent dans le *sacrarium* de la villa de Jupiter pour consulter les livres de Préneste. Ils venaient d'être apportés à Caprée dans leur *arca* d'or. Le devin regarda à plusieurs reprises le sceau de la boîte sacrée, et il reconnut ce *sigillum* parfaitement intact. Alors il le rompit devant César. Celui-ci, selon sa coutume dans les temps orageux, avait couronné sa tête blanche d'un laurier vert, en sorte qu'il était rassuré contre le tonnerre. Il ressemblait à un poëte antique ; il était grave, il était beau, le vieillard ! Comme il voulut toucher le premier les livres de l'oracle, il plongea sa main nerveuse dans l'*arca* ouverte par Thrasylle... O terreur ! les livres sacrés n'y étaient point, et pourtant les prêtres de Préneste les annonçaient par un message au divin empereur.

Le pâle César regarda Thrasylle. Lui, immobile et la bouche

[1] On sait que cette tour s'écroula peu de temps avant la mort de Tibère. (*Voyez* Suétone.)

entr'ouverte, comprit que l'heure de mourir approchait, car le maître avait peur. Tibère marchant à reculons, et ne quittant pas des yeux les grands yeux ouverts du devin, sortit ainsi du *sacrarium;* il appela son affranchi, et celui-ci plaça son épaule sous la main du grand vieillard, et le guida lentement jusqu'aux chambres secrètes. Là, nul ne le suivit; une ombre exceptée, la terreur.

Or, à la fin de ce jour, la grande pluie avait cessé, le vent s'était retiré de la mer, et quelques tonnerres expiraient au lointain horizon. Si Caprée était encore couverte de brumes, le grand rideau noir des nuages s'était fendu au couchant, et l'orbe solaire plongeait rouge et fumant dans les eaux. La nuit étant venue, on vit le feu de la tour du Phare s'allumer plus éclatant que de coutume. Autour de cette flamme élevée s'amoncelaient les nues; on eût dit un amphithéâtre aérien où venaient s'asseoir des fantômes étranges; l'univers silencieux attendait.

Au pied de la tour était un plateau de rocher poli et incliné. Cette roche dominait la mer à une hauteur immense, semblable à une muraille d'airain, taillée à pic. Là, on se sentait saisi par les aspirations de l'abîme. — Sur ce plateau élevé parurent un jeune homme et une jeune fille. L'un dit à l'autre à voix basse :

— C'est d'ici que l'on jette les condamnés.

— Et nous le sommes! répondit l'autre voix, plus faible.

— Oui, reprit le jeune homme, mais la rude main, la main féroce du licteur ne nous touchera point. Nos dieux nous ont ouvert les portes de la prison.

— Allons, Sabinus, reprit la voix mélodieuse, mourons...

Il n'est qu'une issue pour sortir de Caprée... et celle-là, les prétoriens ne la peuvent garder.

— Que je meure, répondit Vindex, c'est chose juste et arrêtée... mais toi, Césonie, tu es si jeune !...

— Oui, dit la Romaine, jeune, mais blessée mortellement ; allons ! Et toi, mer, sois-nous plus douce que la terre !

Le jeune homme lui prit les deux mains, et une dernière fois il la supplia de retarder le moment de sa mort. La jeune fille répondit :

— Mon père avait deux trésors. L'un a été souillé; l'autre reposera sans tache au fond des flots. — Mais, regarde ! dit-elle à Vindex.

C'était la tête blanche du vieillard qui apparaissait à une galerie haute de la villa impériale : elle était couronnée de son laurier ; elle regardait attentivement ce qui se passait au bord de l'abîme, et, de temps en temps, elle faisait un mouvement comme pour hâter la chute des condamnés. A la voir ainsi pâle sur le rideau noir de la nuit, on eût juré que c'était l'ombre de Tibère. Cependant Vindex s'approcha du bord ; là, serrant le poing et le montrant au vieillard, il s'écria :

— *Morituri te salutant !*

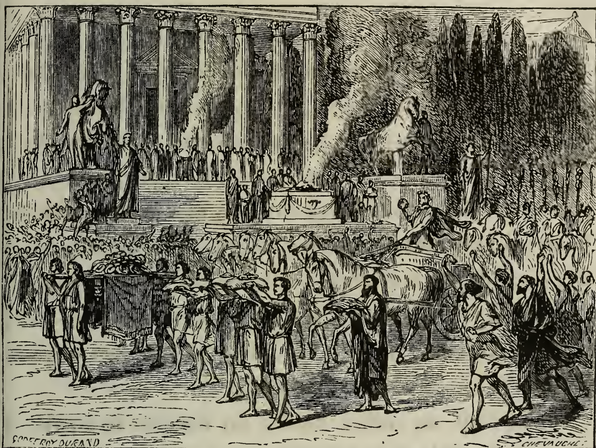
Il s'élança dans le vide en repoussant Césonie ; mais celle-ci l'avait saisi par le bras et elle tombait avec lui. Ce fut en ce moment, ce fut entre le ciel et les ondes, qu'un cri retentit et que ces mots s'entendirent :

— Sabinus... Je t'aime ! je t'aimais, en secret.

Et la voix s'éteignit dans la mer. L'eau s'ouvrit et jaillit en écume ; puis elle se referma, et de grands cercles ondulèrent lentement. Longtemps la tête blanche du fantôme regarda

de loin ces ondulations, et quand la surface de l'abîme eut repris sa limpidité, Tibère sourit et disparut.

Le lendemain à l'aurore, les flots portaient mollement au rivage de Campanie deux jeunes corps que la mort avait pâlis, et dont les bras s'étaient entrelacés. La magnifique chevelure noire de l'un des deux flottait sur ses épaules et l'enveloppait comme un manteau. Ils arrivèrent à la plage dorée au milieu de flocons d'écume et de plantes aquatiques que le vent matinal poussait sur les flots. Il semblait que la Méditerranée avait voulu rendre à l'Italie ces deux enfants, l'honneur du Latium ! Elle les porta donc sur sa rive, et bientôt elle les ensevelit sous le sable et sous les fleurs marines qu'elle jeta à leurs dépouilles sacrées.



LE DERNIER SOUPER DE NÉRON

—

I

Il y avait plus de douze ans qu'Œnobarbus Néron gouvernait la terre. Domitius, son père, avait dit de lui au moment de sa naissance : « Il ne peut naître qu'un monstre d'Agrippine et de moi. »

Dans sa première jeunesse, Néron fut tenté de donner un démenti au présage paternel. Mais l'hypocrisie est un labeur incessant, et le fils d'Agrippine et de Domitius n'eut pas la force de garder un masque de vertu qu'adorait déjà le crédule univers.

Néron avait tué sa mère, Burrhus et Sénèque, Britannicus son frère, Octavie sa femme; — il avait violé des vestales; — il avait mutilé le jeune Sporus, et l'avait épousé; il s'était marié lui-même plus tard, en qualité de femme, avec Doriphore, son affranchi; il avait brûlé la moitié de la ville de Rome; il avait dévoré de l'or; — il avait bu du sang à loisir; — il décimait le sénat; — il lâchait les bêtes du cirque sur la foule. — Un de ses vœux les plus ardents était celui de Caïus Caligula; il pesait sur l'humanité de tout le poids de son vice; — il fallait qu'il mourût.

Néron était un cocher habile, un danseur intrépide; il jouait la tragédie et la comédie avec beaucoup d'art. — Il était d'une taille médiocre, mais qui ne manquait pas d'élégance; — il avait les traits réguliers, le cou un peu fort, les yeux bleus, la physionomie ordinairement douce, les cheveux très-beaux; il les portait frisés en étage et retombant en boucles derrière la tête; — ses jambes, bien faites, étaient un peu grêles; il avait la voix sonore; — il la travaillait et la ménageait avec un soin extrême; — sa parole était facile; — sa méthode pour dire des vers excellente. Il avait étudié la philosophie, la poésie, l'art oratoire, la peinture et la sculpture; mais la musique fut sa passion dominante, — la musique qui adoucit les mœurs, qui élève l'âme et qui la purifie; il vécut pour elle, et n'estima que les triomphes qui lui venaient d'elle.

Oh! c'était un grand musicien que le fils d'Agrippine, Œnobarbus Néron!

Il y avait donc plus de douze années qu'il enchantait la terre par la mélodie de sa voix et par la magie de son jeu

sur la cithare, lorsqu'il voulut mettre le comble à sa gloire en allant conquérir des couronnes à Corinthe, à Elis, à Pise, à Olympie, à Casiopé. Et quand il revint en Italie, ce fut à Naples qu'il aborda ; il fit abattre un pan des murailles pour entrer sur un char à huit chevaux blancs attelés de front. C'est ainsi qu'il traversa la Campanie, Albe, Antium, et qu'il parut aux portes de Rome. — Là il monta sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste ; il était vêtu d'une robe tissée d'or et d'un manteau parsemé d'étoiles ; il avait sur la tête la couronne des jeux Olympiques; dans sa main droite, celle des jeux Pythiens. D'autres couronnes, au nombre de deux cents, étaient portées devant lui sur de riches carreaux ; ses *applaudisseurs* les montraient au peuple, et lui expliquaient les sujets chantés par le triomphateur. — On démolit, pour son passage, le portique du grand cirque ; il le traversa ainsi que le Forum, pour se rendre au temple d'Apollon Palatin. Pendant sa marche, les victimaires immolaient des taureaux et des béliers ; — les thuriféraires embaumaient les airs d'une vapeur suave ; la voie Sacrée était jonchée de sable fin et de fleurs ; des milliers d'oiseaux recevaient la liberté, et s'envolaient, frémissant de joie. Arrivé à la *Maison dorée*, le vainqueur fit suspendre toutes ses couronnes autour de son lit impérial. Il ordonna qu'on revêtit sa statue du même costume qu'il portait en Achaïe le jour où il chantait. — Il sacrifia aux dieux pour le salut de sa voix, et il donna une fête immense à ses amis.

Oh ! c'était un grand artiste que le fils d'Agrippine, Œnobarbus Néron ! c'était le divin amant de la musique... de la

musique qui adoucit les mœurs, qui élève l'âme et qui la purifie.

Voici que, pendant les heures oisives qui suivirent le jour de son dernier triomphe, il se promenait à pas lents dans ses jardins, respirant avec volupté la brise amie des grands ombrages. Le Palatin était beau, le soleil de midi le couvrait d'un réseau lumineux. — Le fils d'Agrippine contemplait à loisir cette immense étendue de portiques, de bois sacrés, de lacs et de prairies qu'il avait ajoutés à sa demeure; il s'applaudissait d'en avoir reculé les bornes jusqu'au mont Esquilin, et même au delà des jardins de Mécène; — il souriait d'orgueil et de joie, le grand artiste; et, de temps en temps, il s'arrêtait pour tracer quelques lignes sur le sable avec la baguette qu'il tenait à la main. Bientôt il vit venir à lui sa nourrice Alexandra, qui toujours le chérissait comme au temps où l'enfant de Domitius était suspendu à ses mamelles. — Alexandra était belle encore, malgré ses quarante-huit années; elle se plaisait à dire souvent qu'elle avait de plus que son cher nourrisson dix-huit moissons d'expérience.

— Ah! s'écria-t-il en la voyant dans les jardins, voici la femme à qui l'univers doit des autels : elle a nourri le plus mélodieux des oiseaux, car on dit que je chantais au berceau. Que me veux-tu, Alexandra? Tu parais tout effarée!... Ne

crains rien pour mon gosier ; il est à l'abri de la chaleur sous le lin et les feuilles de roses dont je l'ai entouré.

— Mon cher fils, répondit la nourrice, ne songe pas à chanter aujourd'hui ; mais plutôt convoque le sénat et les consuls, et songe à expédier des ordres aux légions des Espagnes et des Gaules ; on les dit travaillées par la révolte. On dit même que Vindex, le propréteur, a quitté son commandement, et qu'il est revenu secrètement à Rome. Tu connais l'audacieux !...

— Je suis certain, répondit Néron, qu'il est au delà des Alpes en ce moment. J'ai reçu un message de lui[1].

— Et s'il l'avait apporté lui-même, ô mon fils !

— Quelle folie ! ajouta César. Et comptes-tu pour rien cette armée de délateurs que je paye si largement ? Jour et nuit Rome est sous ma main divine ; je sais le nombre de ses soupirs et des battements de son cœur. La délation est un vaste écho qui absorbe le plus petit bruit et qui me le transmet ; — la délation est un lynx toujours rôdant et dont l'œil perce les murs, sonde les souterrains. Si Vindex, le propréteur, avait eu la pensée de quitter la Gaule, cette pensée elle-même me serait déjà parvenue comme apportée sur les ailes du vent. On voit bien que ma chère Alexandra ignore les traditions de Tibère, qui tant de fois me furent expliquées par Agrippine.

— Oh ! la digne mère que nous avions là, César !

— Je la pleure tous les jours. La mort est impitoyable...

[1] Vindex, propréteur dans les Gaules. Il n'avait rien de commun avec Sabinus Vindex qui conspira contre Tibère.

Voit-elle un enfant pieux et tendre, vite elle en fait un orphelin.

— Et il est des pervers qui osent accuser Néron !

— Laisse-les dire, Alexandra. J'aime encore mieux cent mille oisifs qui parlent, qu'un homme agissant.

— Ton génie se révèle tous les jours. Je commence à me rassurer au sujet de Vindex... Mais on m'a parlé aussi de Galba...

— Ah ! le vieillard Galba ! lui à qui j'ai donné le gouvernement de l'Espagne Tarragonaise, et qui, dans ce moment, raconte sans doute à ses familiers quelques bons mots de la vieille Livie Augusta, sa tante... cette femme de vertu ! Allons donc, avant que le gros ventre de Galba conspire contre moi, les éléphants du cirque joueront de la flûte.

— Ton esprit est trop enjoué. Songe que tu es l'empereur.

— Je suis artiste, Alexandra.

— Mais, cependant, faut-il se rire des présages? on m'en a raconté de funestes. On dit que le cheval asturien que tu montes de préférence s'est échappé à travers la campagne en jetant des clameurs humaines.

— Voilà qui est étrange ! répondit Néron.

— Et ce matin même, les dieux lares sont tombés, dans le *sacrarium*, au moment où nous les ornions d'offrandes...

— Voilà qui est fatal ! s'écria le fils d'Agrippine en baissant la tête.

— Toutefois, reprit-il, ma douce nourrice, il faut que je chante ce soir avec Ménécrate et que je danse une pyrrhique

avec Spicillus le gladiateur. Je l'ai promis à mes amis, et, avant tout, je suis un artiste dévoué.

— Quelle douleur est la mienne !...

— Tu veux dire : Quelle gloire est la tienne d'avoir allaité un tel enfant !...

— Oui, un enfant délicieux ! il ne pleurait qu'en chantant ! ses cris étaient harmonieux. Et son sourire? c'était un rayon de l'aurore. Il était si beau, ce Néron, que les dames romaines, en me voyant avec lui, faisaient arrêter leur litière et me priaient de le leur donner à baiser.

— Continue, Alexandra, tu me réjouis le cœur.

— Il est si tendre, ton cœur...

— Mais, je le crois. Hier encore j'ai fait grâce de la vie à un vieux sénateur qui s'est pris à tousser pendant que je disais des vers homériques.

— Ce n'est pas moi qui doute de ta magnanimité.

— Il en est assez d'autres qui en doutent, n'est-ce pas? les méchants sont en si grand nombre ! Dis-moi, Alexandra, que penses-tu de mon dernier édit contre les chrétiens? Ne me flatte point, sois sincère.

— Ton édit est juste. Les chrétiens renient les dieux immortels.

— Tu n'y es pas. Pourquoi les ai-je tous dévoués aux bêtes?...

— Parce qu'ils célèbrent des mystères occultes.

— Tu n'as pas saisi ma pensée. Tu ne vois donc pas, Alexandra, que mon édit est une nouvelle preuve d'amour que je donne au peuple romain : tous les gladiateurs qui nous viennent des Gaules ou de la Thrace n'égalent pas un

seul chrétien en audace et en dignité dans le cirque aux lions. Les jeunes chrétiennes surtout meurent avec une grâce inimitable. On dirait de belles fleurs de lotus brisées par un coup de vent, et qui penchent la tête avec langueur. Comprends-tu?

— O mon amour! tes moindres actions ont des délicatesses impossibles à imiter. Qui donc t'a doué de cette sensibilité exquise?

— Qui?... tu le demandes, Alexandra?... C'est la musique. Je suis musicien; voilà le secret de ma sagesse, de ma bonté et de ma gloire.

— Que ta cithare soit donc mise au nombre des constellations! que ta voix émeuve les tigres et les amène à tes pieds!

— Je pourrai ainsi me passer d'envoyer des chasseurs en Afrique.

— Que ta parole pacifie l'univers!

— Magnifique idée! j'ai horreur de la guerre... Le sang versé m'épouvante. A propos, Alexandra, as-tu vu Locuste? m'apportera-t-elle les fioles et les boîtes que je lui ai demandées?

— Tu les auras, César. Pourquoi ces médicaments?

— Pour les maux de gorge. J'ai plusieurs de mes amis qui en souffrent; je les veux soulager. Je suis un peu médecin: Locuste est mon laborieux magicien; son génie devine le mien; j'indique le mal, elle compose à l'instant le remède. Oh! c'est une matrone digne des honneurs consulaires. J'ai toujours regretté qu'elle ne fût pas musicienne... Quel essor l'harmonie eût donné à sa pensée!... Mais elle a la

voix fausse; il n'y a pas moyen de réparer un si grand malheur. — Viendra-t-elle cette nuit, Alexandra?

— Elle viendra. Je te quitte, Néron, pour aller sacrifier à Junon Lucine. Je t'ai mis sous sa garde. De grâce, mon amour, ne néglige pas mes avis. Songe à Vindex, à Galba, aux légions des Gaules et des Espagnes; il court des bruits sinistres...

— Va, ma douce nourrice; Rome et le monde ont besoin de Néron. Et d'ailleurs, qu'importe bonheur ou malheur?... *L'artiste vit partout*[1].

Alexandra, la nourrice, quitta le Palatin. Néron continua sa promenade solitaire.

II

Il y avait alors à Rome une jeune fille nommée Apollonie célèbre par sa beauté. Sa mère Flavia l'avait élevée dans la retraite, loin des mœurs corrompues de la ville. — Flavia Metella, craignant d'être encore trop voisine de Néron dans son domaine aux extrémités de la Campanie, s'était décidée à chercher un asile plus sûr pour Apollonie et pour elle dans l'île Pandataire; elle y avait vécu deux ans perdue pour l'Italie. — Le seul homme qui fût dans la confidence de sa retraite était Vindex, propréteur dans la Gaule, jeune homme allié à la famille des Metellus. — Il avait visité les deux dames romaines dans leur maison isolée, et la dernière fois qu'il

[1] Paroles de Néron. Suétone.

les avait quittées, de sinistres présages étaient venus l'affliger. Avant de se séparer, Vindex et Flavia firent des sacrifices pour le bonheur d'Apollonie. La jeune Romaine, confiante comme on l'est toujours à la dix-huitième année de la vie, allait souvent rêver au bord de la mer, cherchant des retraites abritées où elle pût chanter, aux ondes murmurantes, des vers du divin Virgile. Qui l'eût rencontrée, assise sur un *tumulus* ombragé de palmiers, se serait arrêté d'admiration devant ce front majestueux que Flavia Metella se plaisait à couronner d'olivier ou de verveine. Semblable à la Muse, Apollonie avait le regard animé d'un chaste rayon. Au moindre bruit, ses joues se coloraient de carmin, et le pli de sa molle tunique se gonflait d'émotion. Virgile l'Élyséen était l'amant de cette vestale rêveuse. Plusieurs fois, la jeune Apollonie avait cru voir passer dans les nuages ou sous la feuillée l'ombre pâle du chantre de Didon; plusieurs fois elle s'était arrêtée devant un cygne qui fréquentait les parages de l'île, incertaine si l'oiseau solitaire n'était pas l'âme du poëte, errante sur les eaux. Or, il y avait quelque ressemblance entre le visage mélancolique de Vindex et celui de l'enfant de Mantoue. D'ailleurs, Vindex était rêveur aussi; il était de nature tendre et héroïque à la fois. Ses yeux mouraient de langueur en regardant le front pudique de la fille de Flavia, mais ils s'animaient tout à coup d'une flamme étincelante si le moindre accident rappelait Néron et la patrie égorgée. C'est pourquoi la belle Apollonie aimait le propréteur. Celui-ci, avant de repartir pour la Gaule, lui avait laissé deviner que de grandes commotions pouvaient bientôt ébranler l'empire, et il lui avait juré qu'à tout événement il la rejoindrait à l'île

Pandataire. Vindex était puissant à Rome et aux armées.

Un soir, Apollonie, éprise de la beauté du coucher du soleil, était restée plus tard que de coutume à regarder les dauphins se jouer à la surface des eaux purpurines. Elle riait de leur folle joie ; elle suivait des yeux les cercles qu'ils traçaient sur le clair élément. Les dauphins rapides changeaient de couleurs selon que les rayons obliques frappaient leurs écailles. Bientôt la tête poétique d'Apollonie se perdit dans des illusions étranges : la jeune fille crut voir sortir des eaux le cortége des dieux du soir ; des conques navales glissaient sur l'onde, des chevaux marins soulevaient des gerbes d'écume autour d'eux avec leurs croupes sinueuses et leurs pieds aux larges nageoires. Hélas ! Apollonie vit même la blanche Galatée, nue et pudique, portée sur un char de nacre et de corail. La longue chevelure de Galatée retombait sur une de ses épaules : on eût dit une écharpe d'or sur de la neige ; ses beaux pieds foulaient des mousses verdoyantes d'où s'élevait une fleur de lotus qui caressait la déesse. Les vents harmonieux murmuraient autour d'elle comme des harpes ; la mer soupirait d'amour, et l'étoile du Vesper souriait à l'horizon.

— O toi ! s'écria la poétique Apollonie, déesse blanche et légère, déesse des amours pudiques, prends pitié de moi, mortelle, et fais que ma vie s'écoule dans l'ombre, aussi douce qu'ignorée !

— Voilà des vœux bien modestes pour tant de beauté ! répondit une voix mystérieuse et qui n'était pas celle de Galatée.

Apollonie se retourna avec saisissement. Elle vit un jeune

homme aussi beau que Ganymède et qui lui tendait les bras. Le prenant pour un dieu, elle allait se prosterner, lorsque celui-ci la releva aussitôt, et souriant de son respect, il ajouta ces paroles :

— Que fais-tu, belle Apollonie! Ce serait à moi de baiser tes pieds; mais, va, la divinité marine que tu implores vient d'exaucer ton vœu, car elle m'envoie pour t'inviter à venir la trouver dans son palais de roches brillantes; voici la nacelle de cette grande déesse dont je suis le messager. Te plairait-il de suivre ton esclave, ô la plus belle des filles de la Campanie?

La barque touchait à la rive. Croyant obéir aux dieux, la jeune Apollonie suivit le messager inconnu, qui prit les rames et dirigea l'esquif, non pas vers la conque navale de Galatée, mais vers une galère de l'empereur romain, une galère partie de Baïa et revenant au port d'Ostie. Le navire atteignit la hauteur de l'embouchure du Tibre; il entra dans les eaux du fleuve, et vint jeter l'ancre à un mille de Rome, le même jour où Néron l'Olympien devait, après un souper familier, chanter avec Ménécrate et danser avec Spicillus.

III

Les premières étoiles de la nuit étaient venues se mirer dans l'eau cristalline des immenses bassins. — La maison de Néron, toute blanche de marbre, s'élevait du milieu des massifs de verdure comme un vase de parfum. Le maître attendait ses meilleurs amis; — il leur donnait une fête privée, un sou-

per intime. L'ivresse devait ce soir-là donner la main à la confiance chez l'empereur romain. Le peuple avait eu ses jeux : trois cents gladiateurs s'étaient égorgés dans l'arène ; — des galères avaient combattu des galères à la grande naumachie ; — des lions et des tigres étaient morts en grand nombre sous la corne des rhinocéros et sous la trompe des éléphants. Il s'était fait un grand carnage d'hommes et de bêtes dans la ville impériale. — Le peuple romain était content ; les largesses du prince avaient suivi les jeux.

Il était juste que le fils d'Agrippine goûtât les délices des plaisirs privés ; il avait consulté Phaon, son affranchi, le successeur de Tigellin. Le beau Phaon lui avait répondu :

— Ta fantaisie sera notre loi ; l'univers n'est-il pas le domaine de Néron ?

Et lui, souriant à Phaon, avait ajouté :

— Ce que j'aime surtout de toi, ô mon jeune Messénien, c'est ton aversion pour la flatterie. Ton conseilaa u tant d'austérité que ta parole a de grâce.

Le Messénien avait ordonné un souper somptueux, tel qu'il en fallait à Néron convié chez Néron. Les salles secrètes étaient gardées par les soldats du prétoire et par ceux de la cohorte de Germanie, si dévouée. Parmi les convives il en était plusieurs que l'invitation de César avait étrangement surpris ; ils n'étaient pas ses familiers, et même ils l'avaient blâmé dans plusieurs occasions. De ce nombre étaient Thraséa, vieillard austère, admiré du peuple et du sénat romain ; — Cassius Longinus, le jurisconsulte ; — Isidore, philosophe cynique ; — le jeune Aulus Plautius, allié aux Césars, et qu'Agrippine avait aimé tendrement ; enfin, le noble Taurus,

sénateur, et honoré deux fois du consulat et du triomphe. Néron les avait conviés par des messages où il était dit que le nouvel Orphée voulait adoucir les cœurs irrités contre lui. En voyant ces visages étrangers au Palatin, les amis de César furent saisis d'étonnement, et plusieurs d'entre eux dirent à Phaon, qui allait et venait dans les salles :

— As-tu bien marqué les amphores ?... Nous ne boirons que du vin dont boira Néron.

Et le bel affranchi, s'amusant de leur terreur, ne laissait pas que de les embarrasser beaucoup quand il leur répondait :

— Les coupes amies et les coupes ennemies seront remplies ce soir aux mêmes sources. Locuste doit verser à boire à tous les convives sans exception.

La salle où les amis de César se rassemblaient, était une de celles que le maître de la *Maison dorée* affectionnait particulièrement. Elle était voisine des salles de bain. Des peintures lascives couvraient le plafond, soutenu par des colonnes de marbre d'Afrique. On y voyait Phasiphaé poursuivie par le taureau ; Diane et Endymion sous les grands ombrages ; Achille, folâtrant avec les belles jeunes filles, ses compagnes à Scyros ; Bacchus au milieu des nymphes, et mille autres sujets suaves dus au pinceau d'Amulius, cet Apelles romain, aimé de Néron.

Les lampes d'or répandaient leurs magiques clartés ; le pavé de mosaïque brillait de mille couleurs, semblable à un tapis de Syrie ; les brises parfumées voltigeaient dans l'atmosphère, et de temps en temps, au fond des galeries, on entendait de longs accords de harpe, comme des voix célestes qui auraient passé sur la demeure de César.

Il parut bientôt lui, le maître de la terre. Sa tunique, de la blancheur de la neige, était un tissu merveilleux arrivé de Canuse; elle avait pour agrafes sur les épaules deux grosses perles orientales entourées de rubis. Le fils d'Agrippine portait autour de ses beaux cheveux bouclés une simple bandelette, dont les bouts retombaient derrière la tête. Ses cothurnes étaient blancs comme sa tunique, sans un seul filet d'or et sans une seule pierre précieuse. Néron, ce soir-là, avait toute la grâce et toute la majesté d'une vestale.

Quand il entra, les familiers voulurent se jeter sur ses mains augustes pour les baiser; mais lui, la rougeur au front et adoucissant le son de sa voix, les supplia de lui épargner ces marques de respect. Il les embrassait en les appelant ses amis. Il vit Thraséa qui se drapait de sa toge, et il marcha vers lui, affable et souriant. Les paroles qu'ils échangèrent furent conciliantes; l'austère vieillard espéra un moment pour Rome et l'univers.

— Eh quoi! se demandait-il, est-ce un retour de vertu?

Néron donna des saluts de réconciliation à Longinus, à Isidore et à Taurus le sénateur; et puis, s'arrêtant devant le jeune Aulus, allié de sa famille :

— Quand ma mère, lui dit-il, voulait m'effrayer, elle te désignait comme mon successeur à l'empire; elle me menaçait même de soulever les légions en ta faveur. Je dois te haïr... et je me venge, tu le vois, car je t'oblige à m'aimer.

Et le prenant par la main, il passa avec lui dans la salle des festins, suivi de tous les convives, qui applaudissaient.

Plusieurs tables d'ivoire étaient placées en demi-cercle devant des lits de pourpre milésienne. Il tombait du plafond de

la salle des gouttes d'essence odorante qui se dissolvaient dans l'air fluide sans mouiller les convives. Une piscine de porphyre, située au centre de l'hémicycle, contenait une onde cristalline où nageaient des poissons du Gange. Les flammifères, comme autant de soleils, répandaient leur ondoyante clarté : l'un était un Prométhée tenant dans sa main le feu ravi au ciel; l'autre, la déesse Aurora soulevant son voile d'où s'échappait la lumière pure du matin ; un autre était Mercure ailé, précédant les âmes, un flambeau à la main. Tous ces magnifiques candélabres, variés de forme et projetant des clartés diverses, avaient été travaillés par des mains grecques. Plusieurs venaient des temples des dieux, et ils n'avaient fait que changer de sanctuaire, au dire de Néron.

Avant de se placer sur les lits, on éleva les coupes et on but à l'éternité de César. Il remercia par un sourire, et se tournant vers le grave Thraséa, il lui dit :

— Ne fera-t-on pas aussi des vœux pour l'éternité de ma voix? Si je la perdais ! ah ! que les grands dieux préservent Rome et l'empire de ce malheur !

Puis il continua à parler à ses amis, le souper étant commencé.

— Vous voyez comme la vie est douce chez Néron. Vous voyez l'injustice de mes ennemis, qui s'en vont semant des bruits sinistres dans la ville, et me font passer aux yeux des honnêtes gens pour un nouveau Saturne dévorant ses enfants ! Que les dieux immortels frappent de paralysie ces langues vipérines ! Pour moi, mes amis, je renonce à me venger. La musique conciliatrice me ramènera tous les cœurs. Voulez-vous que je vous dise des vers grecs sur la lyre thébaine, ou

bien un chant d'Homère sur la cithare aux sept voix? Peut-être aimeriez-vous mieux une marche barbare accompagnée par le *tympanum*, avec un grand bruit d'armes et de cymballes? Et même je pourrais imiter, pour vous plaire, les cris des Thraces au moment où, la hache levée, ils fondent sur les aigles romaines.... Mais non; voici une chanson satirique dont le rhythme est nouveau; elle vous ravira de joie. Je l'ai composée contre les sénateurs moroses et les épouses entêtées de fidélité... Laissons tout cela. Il faut que je vous parle des affaires du monde. Je vois Thraséa qui s'inquiète et qui m'interroge du regard; je vois le sénateur Taurus qui craint pour mes jours menacés. O les dignes amis que j'ai là! Ils ont dit de moi beaucoup de mal; et c'est pour cela que je les regarde comme les plus sincères de mes amis. Thraséa, je te remercie! Taurus, je te rends grâce! Et toi, Isidore le cynique, qui, dans les carrefours de la ville, vas cracher sur mes statues, je te salue, et je te jure une reconnaissance éternelle! Quant à notre allié, le jeune Aulus, que ma mère voulait me donner pour successeur de mon vivant, qu'il vienne dans mes bras; je veux qu'il sente les battements de mon cœur... Mais je perds encore le fil de mes discours. Je voulais vous parler des affaires de l'empire. Vous savez que je possède le monde tout entier, moins les pays inconnus appelés les Indes et quelques îles qui doivent se trouver au milieu de l'Océan extérieur, à part cela, la terre est à moi. Si jamais je manque d'argent, je puis la vendre à Jupiter...

— Est-ce que César a déjà vidé une coupe de trop? demanda secrètement un convive à Phaon l'affranchi.

— Non, non, répondit celui-ci; mais il a commencé le

souper par parler de lui-même, et il n'est pas de vin plus capiteux pour Néron.

— César, dit Thraséa, on dit que nous avons essuyé une défaite sanglante dans l'Arménie, envahie par le Parthe.

— Bon! dit Néron. Voilà Thraséa qui fait comme le vautour; il rêve cadavre.

— On prétend, ajouta Isidore, un peu échauffé par le vin, qu'au lieu de navires chargés de blé, si impatiemment attendus par le peuple, il arrive d'Alexandrie des galères remplies de sable pour l'entretien des cirques et des jardins du Palatin.

— Vraiment! reprit Néron; on dit cela?... Eh bien, Isidore, si nous remplissions de sable les bouches affamées?... et si nous commencions par la tienne?...

— Quant à moi, dit le sénateur Taurus, je n'ai qu'à me louer des bontés de César en ma faveur. Mais puisqu'il nous traite ce soir en ami sincère, je lui demanderai la grâce de deux hommes consulaires condamnés à la *saignée* par son ordre.

—Ah! reprit Néron, tes deux amis? ceux qui siégent à tes côtés au sénat?... J'entends! tu as raison. Ce sont deux hommes de bien. Je rétracte la saignée... on les étranglera.

A ces mots, les familiers de César se prirent à rire aux éclats; et Néron de se livrer avec eux à la folle joie. Phaon était occupé à réparer le désordre des cheveux de l'empereur, qui se roulait sur la pourpre. L'affranchi, au milieu de l'ivresse générale, lui disait :

— Est-il temps de faire entrer Hébé?

— Agis, dit Néron.

— Convives heureux, s'écria Phaon, le divin maître de la terre remplace son Ganymède, qui est moi-même, par une Hébé, jeune et suave de beauté.

Alors on vit le rideau d'un portique se soulever, et la vieille Locuste parut, hideuse et couronnée de roses. Sa tunique, courte et ouverte sur le côté, laissait voir des jambes décharnées, tachetées de cicatrices ; ses bras, grêles et longs, s'arrondissaient autour d'une amphore ; ses yeux caves lançaient une petite flamme verdâtre ; ses lèvres, pâles et minces, se contractaient et laissaient voir de longues dents irrégulières, qui armaient une bouche immense. Locuste souriait en regardant Néron ; et lui, la montrait du doigt à l'assemblée.

— Dieux immortels ! s'écrièrent les convives.

Et plusieurs voulurent sauter de leur lit et s'enfuir. Mais un geste du maître les retint sur la pourpre.

— Ah ! César... cria le jeune Aulus en se jetant dans ses bras.

— Pauvre enfant ! dit Néron. Comment aurais-tu lutté contre les spectres qui assiégent la couche impériale, si tu ne peux envisager ma bonne Locuste?... Rassure-toi, Aulus. Celle-ci est un grand médecin ; ses remèdes guérissent tous les maux. — Allons, dit-il à Locuste, allons, ma jeune Hébé, fais le tour des lits et verse à tous ces convives mortels l'oubli des chagrins. Pour moi qui suis dieu, n'ayant rien dont je doive être consolé, je ne boirai pas de ton vin magique.

Locuste s'avança d'un pas lent et grave ; elle s'approcha de chaque convive pâlissant, et elle remplit toutes les coupes jusqu'au bord. Le silence morne dans la salle du festin n'était interrompu que par le bruit métallique de l'amphore in-

fernale, à mesure qu'elle touchait les cratères d'or. En ce moment Néron demanda sa grande cithare, et il entonna un hymne avant de donner le signal de boire le breuvage de Locuste. Ce fut au jeune Aulus qu'il s'adressa, et il chanta ces paroles :

Va, mon enfant, la douce vie
Ne vaut pas le sommeil des morts;
Beauté de laideur est suivie...
L'âge après lui traîne un remords.
Va, mon enfant, bois ton calice;
L'art de Locuste est merveilleux ;
Clos ta paupière avec délice...
Les morts peut-être sont des dieux!

Enfant, précède mes convives ;
Sois le Mercure de Néron ;
Mets à tes pieds des ailes vives,
Conduis les âmes à Caron.
Dis-lui qu'à la Maison dorée
La Mort est belle tous les soirs ;
Qu'elle est tantôt vierge adorée,
Tantôt jeune homme aux cheveux noirs.

J'ai revêtu le vieux squelette
Et de jeunesse et de beauté ;
J'ai mis des myrtes sur sa tête,
J'ai mis ma harpe à son côté.
Va, mon enfant, bois le calice;
L'art de Locuste est merveilleux.
Clos ta paupière avec délice ;
Quand Néron frappe, il fait des dieux.

Le chant finissait, et la grande cithare mugit encore longtemps sous la main de César. Enfin il donna le signal, le maître divin, et toutes les coupes furent vidées. De longs gémissements suivirent; quelques convives se cachaient la

tête dans les carreaux de pourpre, et versaient des larmes, songeant aux délices de la vie qu'ils allaient quitter. — D'autres injuriaient les dieux immortels, et frappaient du poing la table d'ivoire ; d'autres, déjà plus pâles que des ombres, regardaient de tous côtés pour voir si la Mort n'entrait pas dans la salle ; le jeune Aulus, le pauvre enfant, ne pouvait quitter les bras de l'homicide César, et il le suppliait de le rappeler à la vie. — Trois visages seulement étaient calmes et graves : Taurus, Longinus et Thraséa se regardaient comme pour s'exhorter à mourir sans faiblesse. Isidore le cynique lançait à César, à Locuste et à Phaon tout ce que sa bile avait de plus amer : — on voyait sa langue qui frémissait et qui sifflait entre ses dents, tellement étaient rapides ses imprécations et ses blasphèmes. Le festin était lugubre, et pourtant il pleuvait du plafond de la salle des fleurs et des essences aromatiques ; les flammifères jetaient une clarté plus vive, et on entendait au loin, sous les immenses galeries, les chœurs harmonieux des harpes éoliennes.

Cependant, Phaon se pencha vers son maître et lui dit :

— Veux-tu que nous changions tout à coup la scène?

— Agis, répondit Néron.

Phaon reprit la parole.

— Convives heureux! s'écria-t-il, pour adoucir vos derniers moments, une belle divinité va venir s'asseoir à cette fête. Ainsi le veut César le magnanime.

L'affranchi sortit ; et quand il rentra, il tenait par la main la plus suave des jeunes filles : on l'eût prise pour la Pudeur venant consoler la terre.

César la fit placer entre lui et le jeune Aulus, déjà défail-

lant; la belle nymphe était blanche comme le marbre de Paros. Elle portait autour de ses cheveux d'ébène une couronne de feuilles vertes; elle était semblable à la muse Calliope. Ses yeux humides et tendres regardèrent l'assemblée; son sein se gonflait et s'abaissait; elle tremblait, la jeune fille. Néron dit aux convives :

— Félicitez-moi avant de mourir; voici une colombe que l'on m'a apportée de l'île Pandataire.

Et, en ce moment, il éleva sa coupe en regardant Phaon, qui lui versait du vin de la Cyrénaïque, un vin choisi et marqué pour lui seul. Mais voilà qu'une main furtive s'avança et toucha rapidement le bord de la coupe impériale. Phaon se retourna vivement. L'apparition avait disparu.

Phaon arrêta le bras du maître, et celui-ci, pâle et agité d'un tremblement nerveux, cherchait du regard autour de la salle l'*impie* qui venait de jeter du poison dans son breuvage. Ce fut en ce moment qu'il vit passer, comme un spectre, sur la muraille, la figure menaçante de Vindex.

— Ah! s'écria Néron, le propréteur de la Gaule!...

— Grâce!... répondit la suppliante Apollonie.

Et pour expier le crime de Vindex, elle saisit le cratère impérial et but à cette coupe empoisonnée. Des cris retentirent. Il n'était plus temps : la fille de Flavia Metella, la belle vierge, tombait défaillante sur le lit du festin comme autrefois Britannicus. Sa couronne s'était détachée, et ses beaux cheveux roulèrent en boucles noires sur ses épaules.

Comme les clameurs de l'ouragan, des imprécations s'élevèrent; la garde du prétoire murmurait, soulevée par la voix tonnante de Vindex; des bruits d'armes faisaient vibrer les

échos de marbre. La Peur toucha de sa main glacée le cœur de César. Pour apaiser le tumulte, il fit signe à Phaon, qui déclara aux convives que leur terreur était vaine, que l'empoisonnement de leurs coupes avait été simulé, que c'était un jeu de Néron.

Mais des poignards avaient étincelé dans les profondeurs de la salle, et un grand éclair ouvrit tout à coup le ciel orageux à l'occident. César se leva épouvanté; il s'enfuit, et courut s'enfermer dans les chambres secrètes du Palatin. Bientôt le silence et la nuit envahirent la *Maison dorée*.

IV

Les premières clartés de l'aube étaient encore bien loin, au delà des monts Sabins; Néron, couché sur son lit et la main posée sur deux poignards, écoutait la lecture que Phaon lui faisait de divers messages venus d'Espagne. De temps en temps, il bondissait de colère et mordait le manteau qui le couvrait; ces messages annonçaient la révolte des légions et de Galba.

— Ah! s'écria-t-il, jusqu'à ce vieillard ivrogne! jusqu'à ce ventre monstrueux!...

Mais l'affranchi continuait la lecture sans rien changer à la dure vérité. Une seule lampe veillait auprès du lit de César. Elle était d'or massif et représentait un lion terrassé; la flamme s'élevait de la gueule comme une langue ardente; elle parut un moment verdâtre à Néron, qui la regardait avec

inquiétude. Il fut troublé du présage, et, détournant les yeux, il soupira profondément. Cependant, au milieu des ténèbres, on entendit marcher dans les chambres voisines. César se dressa sur son lit :

— Vois ! dit-il à Phaon. Est-ce qu'ils viendraient déjà pour m'égorger?

— Qui donc ? répondit l'affranchi. De qui veut parler César?

Néron ne nomma point les prétoriens, et il fit signe de garder la porte du *cubiculum;* mais l'affranchi reconnut une voix amie, et il ouvrit à Locuste.

César troublé ne la reconnut pas d'abord. Il pâlit, croyant voir entrer le squelette immortel qui venait le chercher. La voix de la magicienne le rassura. Locuste avait encore sa couronne de roses sur sa tête grisâtre ; elle était ceinte encore de sa tunique grecque, ouverte à la hanche droite. Ces habits de fête lui plaisaient. Elle avait à la main une petite boîte d'or appelée *pixide*, contenant un poison violent comme la foudre. Elle l'apportait au maître, jugeant le péril extrême.

— Eh quoi ! dit Néron, l'heure est-elle donc si fatale?...

Alors Locuste lui raconta comment les prétoriens s'étaient soulevés dans leur camp, comment tout citoyen dans la ville fermait sa maison, et comment la garde de Germanie avait quitté le Palatin.

César vit que le moment approchait. Il serra la main de Locuste, dont le visage décharné se pencha pour laisser tomber une larme. Locuste pleurait sur Néron ! Cependant elle prit congé du maître, et on entendit longtemps le traînement de ses pas dans les chambres sonores. Le ciel était toujours

chargé d'orage ; — de fréquents éclairs illuminaient subitement l'étendue de la ville éternelle, que les ténèbres recouvraient aussitôt. A ces lueurs célestes, Néron épiait Rome comme un condamné collé à ses barreaux. Phaon soulevait un rideau épais et lui montrait la cité morne et déserte. — Pas un feu ne brûlait, — le grand cirque, — le temple de Jules-César, — ceux de la Fortune et de Jupiter, les arcs triomphaux, tout était noir. Il vint de l'occident un éclair immense, l'éclair le plus étonnant qui jamais eût embrasé l'espace. Néron recula : — Rome venait de lui apparaître livide comme un vaste linceul, et puis, tout à coup, rouge de sang. Il voulut s'échapper du Palatin[1] et chercher asile chez ses amis. Phaon le revêtit d'un large *cucullus* qui lui couvrait toute la tête. Ainsi caché sous ce vêtement, César quitta la *Maison dorée ;* il suivit les longues galeries, elles étaient ouvertes et solitaires ; il passa dans les jardins de Servilius ; il gagna les abords du Forum et frappa à plusieurs portes, se guidant aux clartés de l'orage. — Personne n'ouvrit à César. — Ce fut alors qu'il maudit le jour de sa naissance, et que, frappant du pied, il adjura la terre de l'engloutir. — Lassé de supplier en vain, épuisé de fatigue, épouvanté par les spectres, il voulut regagner le Palatin. A mesure qu'il traversait les arcades du grand cirque, voilà que les bêtes se prirent à rugir dans leurs caves profondes. L'édifice colossal en était ému ; — les échos aux larges voix se renvoyaient des plaintes effroyables. Néron s'appuya de terreur contre une borne de l'arène, et son pied glissa dans

[1] Suétone.

le sang. Les mugissements des lions et des panthères ressemblaient à des pleurs ; — on aurait dit qu'ils se lamentaient, prévoyant la fin de leur maître magnifique. César se souvint en ce moment de la fête impériale ; il chercha des yeux la loge d'où il donnait le signal des jeux, et il crut voir l'ombre blanche d'un chrétien errante sur les gradins du *podium*. Il détourna la face et sortit à pas précipités.

L'orient se teignait à peine d'une clarté grisâtre, quand le maître du monde rentra seul au palais. Phaon, qu'il trouva sous un portique extérieur, lui dit que des soldats du prétoire étaient venus armés jusqu'au lit impérial ; ils avaient emporté la boîte d'or contenant le poison. Phaon remit à Néron les deux poignards, et il lui proposa de sortir de Rome. Un esclave passait fortuitement. César le reconnut et lui dit :

— Va chercher le gladiateur Spicillus pour qu'il me donne la mort.

L'esclave revint en toute hâte, annonçant que Spicillus refusait d'obéir.

— Eh quoi ! s'écria Néron, n'ai-je donc ni amis ni ennemis [1] ?...

Mais Phaon le détermina à se réfugier dans une petite maison de campagne que lui, l'affranchi, possédait à quatre milles de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentana. Ils partirent suivis de l'esclave et du jeune Sporus qui les avait découverts. Néron, le vainqueur des jeux Olympiques, était monté sur un mauvais cheval de laboureur, le premier venu que Sporus avait trouvé. — Néron se couvrait le visage

[1] Paroles de Néron. Suétone.

avec un voile, de peur d'être reconnu. — Ils gagnèrent les jardins extérieurs sans rencontrer un seul homme. Quand ils eurent pris la voie Nomentana, à un mille de Rome, ils entendirent des cris confus. Ces clameurs venaient du camp des légions. Bientôt ils furent forcés de traverser des bandes de soldats, éparses dans la campagne. César reconnut un tribun du prétoire à la haute crinière de son casque; et celui-ci, voyant des voyageurs qui marchaient à pas précipités, se prit à dire :

— Voilà des gens qui poursuivent Néron, ce mauvais musicien !...

L'artiste impérial en mordit son voile de rage, et il toucha ses poignards. Au soleil levé, on atteignit la petite maison de l'affranchi. Phaon cacha son maître dans une grotte sablonneuse. La chaleur devenait étouffante ; il n'y avait là qu'une eau saumâtre et corrompue. Néron se pencha sur la mare et but avidement.

Un esclave *cursor* arriva apportant des tablettes; — César les saisit. — Il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, et avait décrété contre lui le supplice *en usage aux temps des aïeux*. On dit à Néron que ce supplice consistait à battre de verges le condamné jusqu'au dernier soupir. Épouvanté, il saisit ses deux fers et il en essaya les pointes. Tantôt il exhortait le jeune Sporus à pleurer et à se lamenter; tantôt il voulait que quelqu'un lui donnât l'exemple de mourir. Puis, rougissant de honte, il s'écriait :

— Ce que je fais est indigne de Néron. Allons, Néron, anime-toi !

Des cavaliers accouraient à toute bride, espérant le prendre vivant. Il les vit de loin, et il prononça un vers grec :

D'un grand bruit de chevaux mon oreille est frappée.

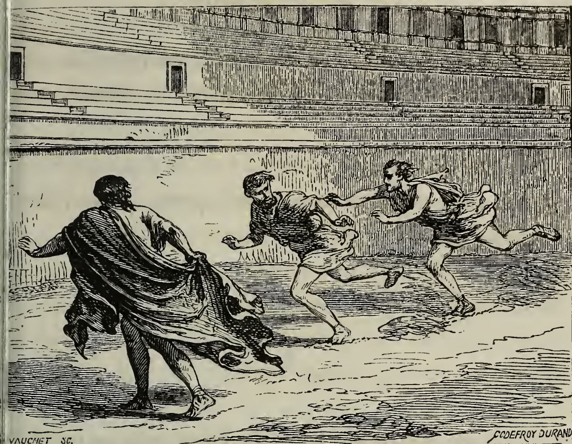
Puis il ajouta : « Quel grand artiste meurt en moi[1] ! »

En même temps il s'enfonça un fer dans la gorge, aidé pa son affranchi.

Ainsi périt Néron l'Olympien. Les soldats du prétoir livrèrent son corps à sa concubine Acté et à Alexandra, s nourrice, qui étaient accourues. Aidées de Phaon, elles brû lèrent ce corps, après l'avoir lavé et enveloppé d'une étoff brochée d'or, que l'empereur avait portée le jour des calende de janvier. Son urne cinéraire fut mise dans le tombeau d Domitius, que l'on apercevait du Champ-de-Mars. Elle fu placée sur un autel de marbre thasien.

Néron était mort. — Rome en soupira de joie ; — de citoyens parurent dans les rues la tête couverte du *pileus* de hommes libres. La race des Césars s'éteignait avec la vie d fils d'Agrippine. — La fortune était belle pour la liberté ; – mais Rome, sans vertu, laissa faire les prétoriens et l' corrupteur.

Qualis artifex pereo.



L'USURIER ET L'EMPEREUR

Un orage passait sur la ville. La nuit était noire; Rome ouffait sous un dôme de nuages épais. — Près du Tibre, ı delà des murailles, deux hommes hâtaient le pas pour rriver à une maison isolée avant le déchirement des nuées. e grosses gouttes d'eau tombaient tièdes sur leurs épaules. - L'un d'eux portait un flambeau contenu dans un vase e terre diaphane; l'autre était armé d'une petite pique auloise. — Arrivés devant une masure écrasée de vétusté, un d'eux entra seul après avoir frappé sept coups à la porte;

l'autre s'assit sur l'escalier d'un autel couvert d'un vieu lierre, autel consacré à une divinité oubliée. — Bientôt revin son compagnon :

— Maître, lui dit-il, hâte-toi; *il* veut bien te recevoir.

Et tous deux passèrent le seuil de la porte, qui se referm lourdement sur eux.

I

Cette vieille maison des bords du Tibre avait un vestibule encombré de ruines. Quelques arbrisseaux, quelques plantes immondes croissaient dans l'humidité du sol, entre des débris de maçonnerie. De cette salle ouverte on passait à une chambre noircie par la fumée du foyer. La voûte de cette chambre était tapissée de peaux de serpents et de crocodiles desséchées. Sur une table de marbre se dressaient quelques amphores au long cou et de grands oiseaux empaillés. Une lampe d'airain brûlait seule, suspendue par sa chaîne à la voûte. Cette lampe touchait presque à la table. Un homme aux cheveux gris, maigre et pâle, méditait devant la flamme, les amphores et les oiseaux. Sans détourner la tête, il dit aux nouveaux venus :

— Avez-vous poussé les deux barres de fer intérieures de ma porte d'entrée?

— Ainsi que tu le désires, cela est fait, répondit l'un des deux inconnus.

— Il faut, reprit l'homme de la méditation, il faut se

garder de trois choses en ce siècle de perversité. Trois choses sont à craindre : le vol, l'espionnage et...

— Achève, Antonius Cupido, reprit un des deux étrangers.

— Et le mauvais payeur, ajouta Antonius.

— Assurément, reprirent les deux compagnons.

— Le mauvais payeur, dit Antonius, est la lèpre vivante de cette époque; le mauvais payeur est le serpent venimeux de ces temps-ci; c'est la peste incarnée, c'est la ruine revêtue d'un corps humain; c'est l'abomination de la désolation, comme disent les juifs. Le mauvais payeur est le traître des traîtres, l'impie des impies. Le mauvais payeur devrait être crucifié ou broyé entre deux meules...

— O digne Antonius Cupido, dit le plus jeune des deux étrangers, calme ta grande âme ; tu vois devant toi un homme qui a beaucoup perdu, énormément perdu, parce qu'il a toujours voulu payer ses dettes...

— Je te connais, Othon, reprit Antonius ; tu dis vrai ; tu as toujours voulu payer tes dettes... C'est une louable pensée, assurément, que de les *vouloir* payer ; mais cela suffit-il ? Par tous les dieux, je te le dis, cela ne constitue point un bon payeur. Vouloir est la moitié de l'acte vertueux par lequel on s'acquitte. Je sais des payeurs exécrables qui voudraient ne devoir plus un sesterce. Cela ne les empêche pas de ruiner leurs pauvres créanciers. Moi qui te parle, moi qui ne possède qu'un peu de bien sur la terre, j'ai plusieurs débiteurs de très-bonne foi, de très-bonne volonté, et dont je n'ai jamais pu tirer qu'un salut et des vœux. Véritables outres gonflées de vent, véritables amphores fêlées, bonnes à jeter contre la

borne d'un égout. — Mon ami Othon, tu as beaucoup de dettes, et tu veux en contracter une encore, car tu viens me trouver. Hélas! hélas! dans quel filet inextricable vas-tu t'engager?...

— Mais, Antonius, réponds-moi; vaut-il mieux devoir à vingt créanciers qu'à un seul?

— Il vaut mieux ne devoir à personne, mon ami.

— O sage des sages, tu ne réponds pas à ma question.

— Eh! quelle réponse veux-tu? Vingt créanciers sont vingt victimes; il vaut mieux n'avoir qu'un seul créancier, dans l'intérêt de l'humanité souffrante.

— Telle est aussi mon opinion; c'est pourquoi je suis venu te trouver. Agénor, mon affranchi que voilà, m'a vanté ton bon naturel et tes richesses.

— Ah! mon fils, Agénor est un Grec artificieux et menteur, s'il vante autre chose chez moi que mon bon naturel.

— Antonius, dit Agénor, il est vrai que je ne connais que ta grande âme.

— Tu l'entends, mon ami Othon, tu l'entends. Il n'a jamais vu une parcelle d'or entre mes doigts, mes pauvres doigts laborieux.

— Sans doute, dit le Grec affranchi; mais tu sais des sources secrètes où tu peux nous conduire pour nous désaltérer; nous avons bien soif, ô mon cher Antonius!

— La soif de l'or est louable. Ce n'est pas moi qui la condamnerai. L'or est la joie et la vie du monde. Mais, ô jeunesse! ne sauras-tu jamais le prix de ce métal divin, dont tu es avide comme un amant l'est des baisers d'une femme éloignée? Ingrate jeunesse, tu appelles l'or à grands cris, et

quand il est à toi, lui, ce dieu bienfaisant, tu le saisis et tu le prostitues à toutes tes folies impies. Ah! si tu savais les voluptés qu'il y a cependant à garder ce dieu, à le couver dans son sein, à l'enfermer, à l'enfouir, à le sceller sous trois clefs...

— Maître, dit le Grec, tu connais bien ces voluptés-là, n'est-ce pas?

— Grec, reprit Antonius en mordant sa lèvre, je cite les sages paroles d'un ami de mon père. Quant à moi, comment aurais-je l'amour de ce que je ne possède pas?

— Enfin, répondit Othon, nous ne sommes pas venus ici, cependant, pour t'offrir des richesses, ô le plus digne des citoyens! nous sommes venus, je crois, pour t'emprunter une bonne quantité de deniers d'or. Voyons, Antonius, sois doux et clément comme un triomphateur traversant la foule, revêtu de la pourpre; voyons, mon Antonius magnanime, que peux-tu me prêter? Je possède encore...

— Que possèdes-tu, Othon? demanda vivement le gracieux Cupido.

— Une maison aux Esquilies.

— Bon! je la connais.

— Une créance sur Flavius Cornelius, mon ami d'enfance.

— Mauvaise caution! J'aime mieux la maison. Un ennemi paye mieux qu'un ami; retiens cela, Othon.

— Je possède des bracelets et des anneaux de grand prix; mon père, Lucius Othon, ami de Tibère, les avait reçus du vieil empereur...

— Où sont-ils? dit Antonius.

— Je les ai déposés chez Léocadie, la belle Lesbienne.

— Ah ! reprit en riant le rusé Cupido, c'est comme si tu me donnais pour caution la perle fondue dans la coupe de la reine Cléopâtre. Une femme rendre des joyaux !... Va, Othon, les poissons de l'Adriatique et de la mer Ionienne te les rapporteraient plutôt. — Que possèdes-tu encore?

— Un domaine en Sicile, près de Syracuse.

— Je le connais. Il était vaste du vivant de ton père : tu l'as arrondi comme un disque. Les héritiers aiment la régularité; ils savent couper les angles d'une terre avec une promptitude et une adresse infinies. Ton domaine de Sicile est réduit des deux tiers, n'est-ce pas? Enfin, quelquefois le noyau vaut autant que le fruit. Pour moi, j'aimerais autant le fruit et le noyau. — Tu possèdes encore, dis-tu?...

— Dix paires de gladiateurs.

— Cela mange. Je n'en veux pas.

— Un lion numide et deux tigres.

— Cela mord ; garde-les.

— Une charmante esclave de seize années, venue des rives fortunées de l'Indus.

— Cela trompe ; ne m'en parle pas. N'as-tu rien autre chose?...

— Mais... dit Othon, je crois qu'il me reste encore une forêt dans la Gaule cisalpine.

— Bon ! le chêne et le pin font des galères, reprit Cupido. Je prends ta forêt. Est-ce tout ?

— Ah ! j'oubliais, s'écria le jeune patricien. Je possède une collection rare de dieux égyptiens et de livres babyloniens, à l'usage des mages d'autrefois.

— Bon. Va pour les dieux égyptiens, reprit Antonius Cupido. De quel métal sont-ils, d'or ou d'argent?...

— D'argile et d'airain, reprit Othon.

— Mauvaises divinités! ajouta l'usurier en secouant la tête; jette tout cela aux enfants des écoles grecques et latines pour les divertir. Tu peux aussi leur livrer tes papyrus babyloniens; ils les expliqueront aussi bien que les mages de Bélus et de Mithra. Pauvre humanité! fais-toi donc des idoles précieuses, puisque tu ne peux en forger de puissantes et d'intelligentes. — Est-ce tout, Othon?

— Oui, Cupido.

— Et maintenant tu veux que je te prête sur ces cautions, tu veux du moins que je te fasse prêter la somme de...

— O digne Antonius, il me faut absolument pour demain un million de sesterces.

— Dieux immortels! vous l'entendez! Un million de sesterces sur un bois de pins et de chênes, un domaine ruiné, des bracelets passés aux bras d'une maîtresse, une maison dont le toit craque peut-être, une créance d'ami, des gladiateurs affamés, des tigres et un lion, une petite esclave, des dieux égyptiens et des papyrus de Babylone. Un million de sesterces! — Je te donne, mon noble patricien, un million d'actions de grâces.

— Cupido, dit Agénor l'affranchi, si le domaine de Sicile et la forêt de la Gaule cisalpine valaient seuls plus de deux millions de ces mêmes sesterces?

— Quand ils en vaudraient quatre, s'écria de nouveau Antonius, crois-tu donc, Grec de malheur, crois-tu qu'il me

serait plus facile de trouver la quantité, le monceau de deniers d'or que me demande ton maître?...

— Cupido, reprit le Grec, sais-tu pourquoi les oies grasses crient beaucoup?

— En vérité non, reprit l'usurier.

— Elles poussent des cris, parce qu'elles prévoient que le cuisinier et son couteau vont venir.

— Ah! Grec infernal, exclama de nouveau le pâle usurier, viens-tu ici pour m'assassiner!...

— Rassure-toi, dit le patricien. Notre visite est toute d'amitié.

— Alors, tu devrais bien renvoyer ton affranchi.

— Pourquoi? il veut ton bien et le mien, reprit Othon.

— Et il est capable de les prendre tous les deux, répondit l'inquiet Antonius. — Je te l'ai dit, mon noble ami Othon, je suis pauvre; mais j'irai demain trouver des *vendeurs d'argent* et je leur parlerai en ta faveur. Peut-être...

— Peut-être! s'écria le jeune patricien. Tu veux que je vive sur ce peut-être d'ici à demain? ah! digne Antonius, tu n'as jamais eu de créanciers hurlant à ta porte?

— Jamais! cela est vrai, dit l'usurier. Ce doit être une musique plaintive que la leur.

— C'est une musique atroce. Figure-toi des chiens à qui l'on arrache les oreilles, des chats que l'on éventre, des ânes à qui l'on tranche la queue, des porcs à qui l'on enfonce un coutelas dans la gorge; figure-toi tout ce qui pourra te venir dans les oreilles de plus forcément discordant, et tu auras une faible idée des clameurs déchirantes et stridentes qui sortent du gosier du créancier.

— Infortunés créanciers! dit Antonius en baissant la tête et joignant les mains.

— Tu les plains! tu plains les miens, mes loups, mes vautours, s'écria Othon.

— Je les plains tous tant qu'ils sont, tous sans exception, mon jeune ami; car je te l'ai dit, le bourreau féroce, c'est le mauvais payeur.

— C'est le créancier! reprit vivement le Grec Agénor. Par Jupiter! quand finiras-tu tes lamentations, usurier de malheur, et quand songeras-tu à nous ouvrir ta cave?

Comme un loup couché dans son antre se dresse sur ses pieds et grince des dents aux aboiements lointains des molosses, ainsi l'usurier avare s'anima d'une rage soudaine dès qu'Agénor eut prononcé cette parole de guerre. Il se leva, les cheveux hérissés, les mains crispées et les genoux tremblants, son regard oblique suivait tous les mouvements des deux jeunes hommes, cherchant à deviner leur moyen d'attaque pour lui opposer une énergique défense. Mais la douce physionomie d'Othon le rassura, et même celui-ci avait déposé sur la table de marbre sa petite pique gauloise. Agénor s'approcha de son maître et lui dit à voix basse :

— Ici, sous nos pieds, dans le souterrain, il y a assez d'or, peut-être, pour acheter deux provinces. Veux-tu ce trésor? je puis te le donner; un coup de mon poignard dans le cœur de ce tigre avare suffira.

— Grec, répondit Othon, il fallait agir selon ta fantaisie, et m'en parler après. Laisse le fer dans les plis de ta robe.

Puis, se retournant vers Antonius, il ajouta :

— Cupido, ouvre la porte de ta cave; prends un flambeau, et marchons.

— Ma cave! s'écria l'usurier. Et qu'y trouveras-tu, sinon quelques misérables amphores d'huile, et quelques mesures de froment?... L'année a été mauvaise!...

— Marchons, reprit le patricien.

— De grâce, noble jeune homme, répondit le plaintif usurier, ordonne à ton affranchi de garder la porte extérieure de ma maison.

— Marchons! dit une troisième fois la patricien. Et toi, Agénor, ajouta-t-il, précède-nous, le flambeau à la main et dans un religieux silence; nous allons visiter un monarque puissant, l'or, roi du monde.

Il fit un geste impérieux à Antonius, qui ouvrit lentement une lourde trappe de fer. Tous trois descendirent dans le palais de Plutus.

La cave d'Antonius Cupido, inconnue à tout mortel jusqu'à ce jour, était un antique souterrain voûté qui pouvait avoir servi de chambre funéraire à quelque famille de la vieille Rome! elle était longue, spacieuse, sablée, et ne recevait l'air extérieur que par un soupirail donnant dans un fossé encombré de ronces et d'arbustes sauvages. Le salpêtre tapissait ses murs de rochers, et quelques mousses verdâtres se montraient çà et là aux angles de cette galerie funèbre. — Des amphores ansées, des vases de moindre grandeur, des piscines scellées dans la muraille, et quelques cercueils de pierre, étaient rangés le long des murailles. — Il y avait aussi dans un coin une caisse de momie égyptienne, couverte de riches hiéroglyphes.

Othon fit le tour du souterrain, Agénor le précédait portant le flambeau résineux; Antonius les suivait pas à pas.

— Voilà bien les corps, dit tout à coup le patricien. Maintenant voyons leur âme.

En même temps il poussa du pied une amphore qui se coucha sur le sable, et versa de sa gueule béante un ruisseau de pièces d'or.

Antonius Cupido tressaillit de tous ses nerfs. Othon sourit, et il ajouta :

— *Aurei!* Ce sont bien de beaux deniers frappés à l'effigie de César! Et celle-ci, peut-on savoir ce qu'elle contient?...

Il dit et renversa une seconde amphore plus grande que la première. Elle répandit sur le sable un monceau de bracelets et d'anneaux de chevaliers romains.

— Par Jupiter! s'écria Othon, on dirait que tu as hérité de ces nobles dépouilles, qu'Annibal fit ramasser par boisseaux sur le champ de bataille de Cannes...

Antonius frissonnait. Le Grec Agénor s'était approché du sarcophage égyptien, et il en soulevait le couvercle. Le patricien approcha et il vit l'auguste momie qui dormait dans ses riches bandelettes. Elle avait à ses doigts des pierreries magnifiques; des statuettes d'or étaient placées à ses côtés; à ses pieds était un ibis d'ivoire inscrusté de topazes et de perles, et des coupes d'onyx.

— Antonius, dit le jeune patricien, ce Pharaon est-il ton aïeul? Est-ce par respect filial que tu le gardes ici?...

Enfin Othon ouvrit lui-même un coffre de bois de cèdre, et il y vit avec admiration des bandeaux de rois et de reines mollement posés sur des coussins.

— Eh quoi! s'écria-t-il de nouveau, aurais-tu conquis l'Asie et les Indes, ô magnanime Alexandre Antonius?

Celui-ci, plus pâle qu'un marbre sortant de l'atelier du sculpteur, suppliait Othon du regard.

— Ne crains rien, dit le patricien, nous ne sommes pas des voleurs de nuit. Nous aimons les richesses, mais bien acquises. La fortune enlevée par violence ou par fraude se venge tôt ou tard du ravisseur... C'est une noble femme qu'il faut courtiser avec adoration et qui sait choisir ses amants. Je n'ai pas envie qu'elle me quitte; aussi je me rends ici pour la supplier de venir régner dans ma maison. — Non, non, Antonius, je n'enlèverai rien; je recevrai dans toutes les règles de l'équité et selon toutes les formes usitées chez les hommes de bonne foi. — Demain, au coucher du soleil, mes esclaves et moi viendrons dans ce temple pour y chercher le dieu que tu remettras entre nos mains. Je te donnerai en échange des tablettes signées de mon nom et de mon anneau. Adieu. Ce n'est plus un million de sesterces qu'il me faut; ce sont dix millions. Que veux-tu? j'ai découvert le nid. Mais je suis discret, et personne au monde ne le saura. Ton trésor m'est cher et sacré.

II

Othon et Agénor quittèrent l'antre de Plutus et ils prirent leur chemin à travers les ténèbres, du côté du Forum romanum pour gagner la maison de la Lesbienne Léocadie, située à l'orient de la ville. L'orage grondait à pleine harmonie dans

les échos de marbre des temples et des arcs triomphaux; de grands éclairs partaient des quatre horizons et se brisaient comme de brillantes épées dans la mêlée. — Il arriva que la foudre éclata et tomba sur une des statues qui avoisinaient le temple de Jules-César; c'était celle de l'empereur Galba. — Othon et son affranchi s'arrêtèrent; l'odeur du soufre les suffoquait. Quand ils reprirent leur chemin, le patricien heurta du pied la tête de marbre de l'effigie impériale et Agénor se mit à dire :

— Qui le sait? Maître, qui le sait?..... la tête de Galba tombée devant nous par la volonté de Jupiter n'est pas d'un heureux présage pour le jeune Pison adopté par le vieillard!...

Othon sourit; la pensée de l'empire lui revenait. Quand ils arrivèrent à la maison de Léocadie, la pluie tombait par torrents. — Le janitor ouvrit, retenant le chien par la chaîne. Othon se rendit en toute hâte au gynécée de la belle jeune fille.

III

La Lesbienne attendait son amant avec une vive anxiété. — Othon parut, et Léocadie courut se jeter dans ses bras.

— Eh bien! s'écria-t-elle, et Antonius Cupido?...

— Ma belle nymphe de Lesbos, reprit le patricien, j'ai surpris le dieu Plutus dans son palais souterrain.

— Heureux Othon, tu as donc vu la merveille des merveilles?

— Assurément, reprit-il, car rien de plus merveilleux que les haillons et la tanière du riche avare.

— Que dis-tu? amour de ma vie, Plutus est beau, jeune, magnifique...

— Plutus est vieux, horrible, sordide.

— Hélas! Othon serait-il atteint de folie? dit la Lesbienne.

— Hélas! reprit le patricien, Léocadie ne verra-t-elle jamais le monde réel? Ne jugera-t-elle jamais les hommes tels qu'ils sont?...

— Ah! tu n'as donc vu qu'Antonius Cupido?

— Oui, Cupido plus opulent que le dieu Plutus. Il a de l'or à corrompre toute la ville de Rome, si ce n'est déjà fait.

— Et il t'en a refusé, de cet or tout-puissant?...

— Refuser, lui? le prends-tu donc pour un de mes amis?

— Tu dis vrai; l'amitié est une divinité fort douteuse... Qui l'a jamais rencontrée? Je crois qu'elle a suivi aux enfers Oreste et Pylade. Mais enfin, que t'a promis Cupido?

— Lesbienne étourdie! l'avare promet-il?

— Ah! tu me feras mourir d'impatience... Songe donc, ô mon amour, que tes créanciers hurlent tout le jour à ta porte, à la mienne, partout où ils peuvent obséder Othon; songe que demain le préteur leur donne audience au Forum, et qu'il sera décrété que ta personne deviendra la chose privée de ces chiens hargneux et affamés; songe à ta liberté perdue, à ta jeunesse flétrie, enchaînée, contristée; à ta maîtresse dans les larmes, à tes joies envolées, à tes chagrins toujours renaissants. Hélas! songe à tout cela, et ne te laisse pas bercer par la belle illusion, cette déesse menteuse qui nous laisse mourir en souriant.

— Ton conseil est sage, ô jeune fille! dit le patricien; j'avais prévu le menaçant avenir dont tu me parles. J'ai forcé l'avare dans sa retraite; j'aurai demain de quoi me faire adorer par mes amis et mes ennemis.

— Et la garantie de la parole de Cupido, où est-elle?

— Folle! qu'ai-je besoin de contrat dans cette affaire? Ayant surpris le nid et les œufs, le hibou composera toujours avec moi, car je puis signaler ce nid, et lancer sur ces œufs la troupe affamée des dissipateurs, mes compagnons. Cupido a peur; nous partagerons le trésor. Il me prêtera des millions de sesterces; je ne suis point un brigand, un voleur, un pirate, un écumeur de mer; j'aime l'or, mais l'or acquis en toute justice. Souvent il m'est arrivé de blâmer hautement l'empereur Néron, dont je fus le familier [1]; il pillait le citoyen romain, le temple, le roi, l'affranchi, il pillait tout le monde. Nous nous brouillâmes. Mes conseils lui rappelaient Sénèque et Burrhus.

— Comment ne t'envoya-t-il pas à la mort? dit la Lesbienne.

— Par une raison bien simple. Je ne doutais que de sa probité; mais si j'avais douté de son talent pour la musique, la danse ou la poésie!... C'était un artiste impitoyable.

— Écoute-moi, mon amour. Néron est regretté du peuple romain; c'est avéré aujourd'hui. Son nom rappelle le temps des fêtes splendides; le peuple veut, avant tout, qu'on l'amuse. Tu fus le familier du fils d'Agrippine; le peuple le sait. Aussi magnifique que lui, tu n'as ni sa cruauté ni sa

[1] Suétone.

folie; le peuple le sait encore... Othon, songe à l'empire, songe aux prédictions de Séleucus l'astrologue.

— Et Séleucus ne s'est jamais trompé!

— Ah! cette pensée de l'empire me fait bondir le cœur. Qu'est-ce qu'une femme qui n'est point possédée d'ambition pour son amant? Qu'est-elle autre chose qu'une malheureuse servante?

— Léocadie, tu es cette nuit plus grande que la reine Cléopâtre. Va, nous serons riches comme elle, et nous ne fondrons pas nos perles dans une coupe de vinaigre. Avec quelle rage je vais jeter de la pâture à mes vautours! Avec quel dédain je vais convier aux festins mes insolents amis! L'homme qui paye ses dettes est un prisonnier qui devient roi; je te dis ces choses, Léocadie, parce que j'ai beaucoup souffert dans mon orgueil secret.

— Ami, que l'espérance rentre dans ta maison, et qu'elle vienne te couronner des fleurs les plus fraîches; que la paix, sa sœur candide, l'accompagne, et que ces deux jeunes divinités daignent s'asseoir longtemps sur notre pourpre tyrienne.

— Qu'il en soit selon tes paroles, enfant de la douce Lesbos! Je dirai à la Paix et à l'Espérance : Vous avez une autre sœur qui vous doit être chère, et je la mets sous vos ailes divines; c'est mon amante dévouée, c'est la beauté, c'est la grâce attrayante, c'est Léocadie.

— A nos amours! s'écria la Lesbienne en saisissant un calice de Corinthe.

— A toi! répond le patricien.

— A l'empereur Othon! ajouta la belle Grecque.

— A l'univers heureux! répéta son amant.

Et comme ils versaient le vin des libations sur le pavé de marbre, un coup de tonnerre éclata; un losange de feu passa dans la chambre, et emporta la coupe du patricien épouvanté.

IV

Les Heures matinales dissipèrent l'orage en agitant leurs écharpes diaphanes. Le soleil revint rassurer la ville et le monde. Tous les massifs de verdure des jardins de Rome étincelaient après la grande pluie; il tombait des diamants et des perles d'eau autour des pins arrondis, et les cyprès balançaient leurs bras gigantesques pour en secouer les pierreries et les fils d'or. — Il y avait une odeur suave de jasmins et de narcisses qui arrivait par bouffées des thermes et des nymphées d'alentour; la joyeuse hirondelle allait et venait à tire-d'aile d'un portique de théâtre à la frise d'un temple; le char à deux taureaux, le *plostrum*, les ânes chargés et rétifs, les chevaux hennissants, les laboureurs, les jardiniers, les chevriers; ceux de Préneste et de Tibur, ceux de la Sabine, ceux d'Albe et de Tusculum, tous arrivaient des champs, portant leur tribut à la ville impériale qui s'éveillait voluptueuse et fière; Rome les attendait, et leur donnait en échange ses pièces d'argent à l'effigie des Césars.

Le Romain, maître du monde, n'avait plus les mains assez rudes pour bêcher la terre, ni le cœur assez pur pour aller sacrifier sur les autels rustiques. Il fallait au plébéien lui-

même les jeux du théâtre et du cirque, la vue des arcs triomphaux, des places publiques avec des fontaines et des statues, des colonnes corinthiennes, des temples aux frises sculptées, des dieux d'argent et d'or. Il lui fallait le bain du *Nymphæum*, bâti de marbre, au lieu du bain dans le lac de la montagne ou dans le fleuve; il lui fallait des fruits rangés avec art dans les corbeilles au lieu de fruits pendant aux branches en plein champ et humides de rosée; il lui fallait le vin préparé et enfermé dans des amphores, au lieu du vin des grappes onctueuses pressées par ses mains dans l'enclos de la vigne, et vieilli au fond des celliers rustiques. Ah! le Romain avait oublié le Latium [1] et les dieux du laboureur Cincinnatus et les vertus antiques. Comme un héritier riche et indolent, il s'était enfermé dans ses demeures de marbre et de porphyre, avec la paresse, les voluptés et l'orgueil insensé de lui-même. Il avait dit au monde : « Tu es l'empire, tu es mon tributaire, « et je suis le dieu nonchalant que tu dois servir. Mes aïeux « ont conquis, je me repose; ils ont travaillé, je mange; ils « ont veillé, je dors. Je suis né dans la cité de César, près du « mont Capitolin, voilà mon droit; univers, sois l'esclave du « citoyen romain ! »

Or l'univers obéissait en silence dans ces jours-là, Galba étant empereur, et même il obéit longtemps encore; mais un esprit inconnu allait et venait déjà d'un bout de la terre à l'autre, et par intervalles les peuples entendaient le son étrange de sa voix semblable à un grand accord perdu dans l'espace. Par intervalles aussi un bruit formidable retentissait

[1] Nil patrium, nisi nomen, habet Romanus...
(Properce.)

du côté de Rome, et la terre effrayée regardait ; c'était un César qu'on égorgeait, et un nouveau César qu'on proclamait. Ainsi se déroulaient les destinées, ainsi s'avançaient des jours meilleurs pour l'humanité.

Le lever du soleil, dont nous parlions, avait été splendide. La cité en frémissait de joie. Le Forum romanum surtout se peuplait de citoyens, d'esclaves, d'affranchis, d'étrangers avides de voir, de sénateurs orgueilleux de leur toge et de clients empressés. Les édiles en robe blanche se promenaient gravement au milieu de la foule. Des victimaires passaient en toute hâte se rendant à leur temple ; quelques litières entourées d'esclaves cheminaient çà et là, des soldats du prétoire buvaient aux boutiques de Bacchus ; enfin, c'était de tous côtés la vie de la cité, la vie turbulente pour peu de chose, la vie occupée à vide, nerveuse, factice, soulevée, folle ; affairée pour les uns, oisive pour d'autres ; la vie de la cité.

Vers le milieu du jour une grande agitation se manifesta sous le péristyle du temple de Saturne, à l'ombre duquel s'étaient groupés plusieurs patriciens.

— Voici Othon ! avait dit une voix.

— Par Jupiter, il est donc fou ! avait répondu une autre voix.

— Othon ose paraître en plein jour ! ajoutait un troisième interlocuteur. Mais l'imbécile ne sait donc pas qu'il va rencontrer ici Cursor, le marchand d'esclaves, à qui il doit énormément.

— Et Phaon, l'ancien affranchi de Néron, le beau Phaon, son intrépide créancier ! disait un autre.

— Et le pâle vendeur d'argent Claudius, qui a juré d'avoir

la peau d'Othon, à défaut de deniers d'or, reprenait un autre patricien.

Tous le blâmaient hautement, et chacun en particulier cherchait un moyen de l'éviter. Or ce groupe était formé de la plupart de ses meilleurs amis.

Othon les vit, et il hâta le pas pour les rejoindre. La sérénité de son visage les indigna ; ils se regardaient les uns les autres avec humeur ; et ils s'apprêtaient à gourmander celui qui opposait de la dignité au malheur. D'ordinaire, c'est ainsi que les amis vertueux agissent à l'égard de l'ami taché de dette. Othon prévint les paroles aigres et criardes ; il dit à ses dignes familiers :

— Je me réjouis de votre santé et de votre gaieté : je partage celle-ci. L'autre me reviendra.

— Sais-tu bien, lui dit un de ses fidèles, sais-tu bien que ta tête est pleine de folie en ce moment? ou bien serait-ce que tu as déjà vidé dix coupes de vin?...

— Grâces te soient rendues ! répondit le patricien. Je vois que ta bonne opinion sur mon compte n'a pas plus changé que ta rudesse.

— Il faut, lui dit un autre de ses meilleurs amis, il faut que ton front soit d'airain.

— Oui, reprit-il, et je le crois du même métal que ton cœur...

— Ah! s'écria un troisième ami, ah ! de grâce, fuis; va cacher ton malheureux visage, tu rougis...

— Pourquoi? ce n'est pas a première fois que je te vois, lui répondit le patricien.

— Eh quoi ! s'écrièrent les amis excellents, la détresse

d'Othon est-elle si grande qu'elle lui donne le rire convulsif de la joie?... est-il malade? faut-il l'amener dans la maison de l'un de nous?

Othon sourit, il prit ses tablettes et il y traça quelques mots. Ils lui demandèrent ce qu'il écrivait là...

— Un malade, dit-il, peut perdre la mémoire et j'ai recours à mon stylet afin qu'il grave les souvenirs de cette journée. J'ai des amis ! de vrais amis !...

En ce moment parurent les deux plus opiniâtres créanciers du jeune patricien, Cursor et Phaon. Ils s'avançaient d'un pas lent et mesuré, le visage calme, la main droite passée dans le sein de la tunique. Les amis d'Othon pâlirent et se regardèrent entre eux. Le cercle s'ouvrit; chacun se recula de quelques pas, l'attitude nonchalante, l'air distrait, comme font des gens sur le point de quitter à la dérobée un homme perdu de malheurs. Othon leur lança un regard furtif qui ne rencontra pas un seul de leurs regards. Puis il s'avança au-devant de ses deux majestueux créanciers.

— Que Jupiter et les grands dieux vous soient favorables! dit-il. Vous connaissez la sincérité de mes vœux pour vous.

— Et quant à ceux que nous formons, reprirent-ils, tu ne peux les ignorer.

— Assurément; et on ne les accusera pas de fausseté. Vous voulez mon bien, n'est-ce pas?

— Ton bien est le nôtre, ami Othon, ajoutèrent-ils.

— Pas tout à fait, dit celui-ci. Cursor, les esclaves que tu m'as vendus depuis quelques années ont tous prospéré en talents; les gladiateurs que j'ai reçus de toi ont fait l'admiration du peuple romain; j'ai donné des jeux magnifiques

Oh! je suis content et du marchand et des marchandises. Tu le seras de moi, j'ai les plus beaux deniers d'or à t'offrir.

— Maître, dit Cursor, tes paroles sont douces comme le miel du mont Hymette.

— C'est la fièvre délirante qui le fait ainsi parler, murmuraient les amis excellents qui cependant se rapprochaient de lui.

— Phaon, reprit Othon, te souviens-tu de nos joyeux soupers chez Néron, ton maître et mon ami?

— Ah! quels divins soupers! s'écria le beau Phaon. J'y gagnais toujours quelque belle coupe ou quelque plat d'un travail précieux. Néron était d'un naturel si doux à table, entre deux femmes, deux vins et deux gloires, celle de l'artiste et celle de l'empereur!

— Oui! répondit le patricien. Et te souvient-il de toutes les sommes que tu me prêtais en ces temps-là pour traiter dignement à mon tour les divinités du Palatin?

— Parfaitement, s'écria Phaon. D'ailleurs à quoi bon les tablettes?

— C'est juste. Les tiennes sont grandes et remplies probablement. Eh bien! ami Phaon, demain, cependant, nous les briserons, ces véridiques tablettes; je te les payerai leur valeur.

— Illustre ami de mon cher maître, s'écria l'ancien affranchi, qui jamais a douté de ta probité?...

— Pas même Phaon?... demanda le patricien.

— Ah! quelle injure!... moi qui toujours t'ouvrais mes coffres...

— Oui, pour les voir remplir un jour par mes mains pro-

digues. Mais le passé n'a jamais existé, puisqu'il est le passé, ajouta Othon, ne songeons qu'à demain. Tu auras de l'or à l'effigie de Néron.

Le cercle des amis s'était resserré. Othon leur raconta cette histoire :

— Un jour, en me promenant au bord du fleuve, je vis de loin un homme qui se noyait. J'accourus pour exciter des mariniers à le sauver. Je promis beaucoup de sesterces. Quelques nageurs s'élancèrent à l'eau. L'homme en détresse plongea et disparut. Les nageurs revinrent ; ils me rappelèrent mes promesses, et je les tins fidèlement. A quelques jours de là, le noyé lui-même vint me voir dans ma maison. Il m'apprit qu'après avoir fait le plongeon, le courant l'avait porté sur la plage, où il était revenu à lui sans aucun secours. Je le félicitai. Mais dans la journée même, et les jours suivants, il vint chez moi tant de sauveurs de ce pauvre noyé, que je fus obligé de faire ouvrir mes plus grandes salles. On avait découvert que cet homme était fort riche. Tout le monde voulait l'avoir sauvé. Le nombre de ses amis était centuplé. Alors je réfléchis, et je me dis à part moi, qu'il n'est rien de tel, pour avoir tout le monde à son service, comme de n'avoir besoin de personne. Le noyé en convint, et il apprit à nager.

Les amis du patricien vantèrent beaucoup sa gaieté et son excellent naturel. Lui s'adressa de nouveau à Phaon et à Cursor, et il leur dit :

— A demain donc avant le coucher du soleil, ici, au Forum romanum, près de la *borne dorée*.

Puis, se tournant vers ses fidèles, il ajouta :

— Je vais au camp des prétoriens ; il est hors des murs, et la chaleur est bien lourde !... de grâce, prenez soin de votre santé et ne m'accompagnez pas...

— Ah ! s'écrièrent-ils, notre ami, celui qui fut notre hôte magnifique si souvent, nous a-t-il jamais vus reculer quand il s'est agi de lui plaire ?...

Et ils lui firent cortége ; et le peuple, joyeux de revoir Othon, ne le fut pas moins de contempler la joie, l'empressement, la fidélité de ses amis. Il battit des mains à leur passage, et on lui promit des jeux.

V

A un mille de Rome, le camp déroulait ses tentes à perte de vue. On eût dit des vagues brillantes et immobiles. — C'était l'heure donnée à l'oisiveté, — l'heure où le soldat, à moitié vêtu, va et vient selon sa fantaisie, riant et buvant, jouant avec ses armes et chantant ses amours. — Heure qui passe vite, insoucieuse d'hier et de demain. — Les éclats des buccins et des clairons se mêlaient au tumulte des voix humaines, et les hennissements des chevaux dominaient cette discordante musique. — Des centurions se promenaient gravement au milieu des légions en désordre, le casque en tête et le cep de vigne à la main. — De temps en temps un tribun des soldats passait rapidement, suivi de quelques chevaliers romains et se rendant au prétoire, qui dominait la cité militaire, hérissé de drapeaux, d'aigles et de louves romaines.

Othon et ses amis passaient dans une des voies du milieu du camp. Il n'y avait ce jour-là aucun ordre qui pût empêcher les citoyens de visiter les soldats. Othon fut reconnu bientôt par un groupe de prétoriens. Ceux-ci buvaient à pleins bords.

— Par Bacchus, dit le plus vieux, voici le fils de ce digne proconsul d'Afrique, Lucius Othon. Il lui ressemble par la tête et par les pieds ; la tête est belle ; les pieds sont un peu contrefaits [1].

— Oui, c'est un noble jeune homme ; il buvait toutes les nuits avec Néron, le doux empereur !

— Savez-vous, mes amis, ajoutait un troisième, que ce patricien s'est ruiné pour amuser le peuple romain ?...

— Ruiné ! ajoutait un autre soldat du prétoire. Je voudrais pour toute fortune sa pauvreté. Depuis quand se ruine-t-on dans le patriciat ?... Un patricien a beau manger, il a toujours un arrière-cousin qui meurt à propos pour refaire sa maison.

— Cela est vrai ! disait un Gallo-Romain en aiguisant son épée courte et à deux tranchants. Le patricien est un cheval de race qui ne s'abat jamais.

— Saluons le noble Othon ! s'écria un jeune soldat en élevant sa coupe de bois.

Tous ceux du groupe l'imitèrent. Othon les remercia de la main. Et comme il vit un vieux prétorien qui laissait couler son épée hors du fourreau, il ramassa le fer et il le rendit au soldat en le tenant par la pointe.

[1] Suétone.

— Ami, lui dit-il, tu l'as trop habituée à voir le soleil... Le vieux prétorien demanda à Othon à toucher sa main. Celui-ci la lui donna, et un denier d'or resta dans celle du soldat.

— Par Jupiter! dirent les autres, voilà qui est *Césarien*. Vous toucheriez bien cinquante fois la main du gros Galba, le très-avare empereur, que vous ne sentiriez que sa divine peau.

Othon avait fait sa provision d'*aurei* avant d'aller au camp. Il en sema beaucoup et avec intelligence dans les casques et sur les boucliers. La pluie d'or fut une douce rosée pour les cœurs des soldats du prétoire. Elle provoqua une joyeuse excitation, à laquelle les centurions ne purent rien opposer. L'un d'eux, cependant, paraissant plus austère que les autres, s'approcha d'Othon et lui dit :

— Est-ce que tu voudrais semer ici pour récolter, jeune homme?

— Moi! répondit-il, je ne sème pas; je partage au contraire ma récolte avec mes amis.

— On te disait ruiné! ajouta le centurion.

— Qui disait cela? reprit Othon en regardant ses amis.

— Beaucoup de gens, dit le centurion ; tes ennemis.

— Tu te trompes, répliqua Othon, en montrant ceux qui l'entouraient, ceux-ci sont bien mes amis.

Mais les soldats accouraient en grand nombre, et déjà ils commençaient à répéter un peu trop vivement le nom du jeune patricien, et à vanter sa magnificence, lorsque le préfet du prétoire, averti par un tribun militaire, fit sonner les clairons.

— Qu'est-ce donc, dirent les prétoriens, on nous vole une heure d'oisiveté !

— Sommes-nous des ânes ou des chameaux ? disaient d'autres voix. Ne peut-on quitter le bât un moment?...

— Comment se fait-il, ajoutaient d'autres soldats, que ce soit sous l'empire du gros ventre de Galba qu'on nous crève de fatigue? La discipline militaire est plus sévère que sous Caligula.

— Le préfet du prétoire est jaloux de ce digne jeune homme; on le voit bien, s'écriait un soldat d'une haute stature. Amis, qui d'entre vous connaît les largesses du prétoire?

— Les pièces d'argent de Galba, disait un autre, sont sans doute des vierges belles et timides ; elles se cachent avec une pudeur !...

— On promet une vache et un veau pour récompense à celui qui pourra se vanter d'avoir reçu autre chose qu'un salut de la main auguste du vieillard.

Un autre ajoutait :

— J'ai donc gagné le veau et la vache, moi, car une fois Galba m'a donné... un petit soufflet d'amitié sur la joue.

— Moi, j'ai reçu un remercîment pour avoir renoué les courroies de sa caligule [1], reprenait un troisième.

Cependant Othon avait pu rejoindre un tribun militaire qui était de ses amis. Ils quittèrent les groupes, et se glissèrent entre les tentes pour gagner un carrefour écarté. Là, ils se parlaient à demi-voix :

[1] Caligule, chaussure militaire.

Le tribun était puissant dans l'armée. C'était un homme de conseil et d'action. — Il avait eu dans sa jeunesse quelques missions secrètes d'Agrippine, épouse de Claude. Othon l'avait connu au Palatin, chez Néron. Leur entretien était calme ; ils pesaient à eux deux les destinées de l'empire... Enfin, après bien des paroles mesurées, après bien des raisonnements suivis en sens divers, il fallut en venir à la suprême question, celle qui devait trancher le nœud des incertitudes, comme l'épée du Macédonien. Le tribun dit au patricien :

— Ami, comptons maintenant : combien donneras-tu de milliers de sesterces aux soldats par cohorte?...

Othon répondit à voix basse et la bouche presque collée à l'oreille du tribun.

— Bien! dit celui-ci. Combien aux centurions?...

Othon lui répondit de la même manière.

— Oui! c'est assez de munificence, ajouta le sérieux tribun. Combien à chaque tribun, sans me compter?...

Le patricien dit le taux des sommes d'argent.

— Tu es le digne fils de ton père et le digne ami d'*Ænobarbus Nero*, reprit le tribun en lui serrant la main ; et combien au préteur?...

Othon répondit très-bas. Le tribun lui serra la main plus fort. Puis, se recueillant un peu, il demanda d'un air solennel et regardant fixement le prétendant à l'empire :

— Enfin, mon jeune ami, combien à moi-même?...

Othon lui dit trois mots dans l'oreille, et le tribun l'embrassa avec effusion.

— C'est décrété! reprit-il ; ainsi le veulent *senatus populusque romanus*, puisque moi et mes compagnons d'armes

le voulons. Galba est vieux et avare ; Pison, qu'il a adopté, déplaît aux légions... Le peuple te connaît et il t'aime... Nous te connaissons et nous t'aimons... Tu es jeune, tu as des dettes énormes, tu seras prodigue ; tu es passionné pour une femme, tu seras doux de cœur et enthousiaste de gloire ; tu as à te plaindre de beaucoup d'amis hypocrites, tu auras beaucoup de patrimoines à confisquer et à donner ; enfin, tu as découvert, dis-tu, l'antre du dieu Plutus... Je te salue *imperator !*

Le tribun tira son épée et la lui présenta. Othon la prit, et la lui rendant il lui dit :

— Préfet du prétoire, je te confie la garde de la personne de César ; c'est le salut de l'empire.

— César Othon et les dieux de Rome peuvent dormir en paix ! reprit le tribun. Mais à quand le rendez-vous ? ajouta-t-il.

— A demain, avant le coucher du soleil, à la place publique. Je paye là mes deux plus gros créanciers.

— Bien ! dit le tribun. A la *borne dorée*, n'est-ce pas ?

— Par Jupiter ! s'écria Othon, à la *borne dorée* qui est le centre du Forum romanum et de l'univers.

Ils se séparèrent. Othon monta en litière et retourna chez la Lesbienne.

VI

La nuit qui suivit cette journée fut calme et limpide. La belle étoile de Vénus, qui précède toutes ses sœurs, glissait

vive et légère sur le fond orangé de l'horizon occidental. On eût dit une jeune fille courant au rendez-vous.

Othon avait quitté un moment Léocadie. Il errait solitairement autour de la maison de la Lesbienne, demeure élégante et élevée d'où l'on découvrait les belles lignes bleuâtres des montagnes sabines. — L'amant de Léocadie, enveloppé d'un cucullus écarlate, car la nuit était fraîche, se laissa guider par la rêverie, et voilà qu'il s'éloigna sans s'en douter de la fontaine murmurante et des pins arrondis en dôme qui avoisinaient la maison aimée. — Il arriva près du péristyle d'un petit temple consacré à Isis; car Rome, alors reine du monde, donnait asile à tous les dieux. — Othon s'appuya contre une colonne du propylée, et il se passionnait à suivre toujours des yeux la belle étoile amoureuse qui allait tomber dans les bras d'un amant caché derrière l'horizon. Soudain il entendit une voix mélodieuse qui venait de l'intérieur du temple; il écouta l'hymne sacrée :

I

La terre est le jardin de l'homme ; elle lui fut donnée en patrimoine. L'esprit du monde dit à l'homme : « Voici les montagnes et les vertes vallées; voici les fleuves amoureux des mers; les mers brillantes et les lacs aimés des oiseaux. Roi de la terre, sois heureux ! »

II

L'homme répondit : « Je le suis. » Et ses amours furent belles et pures longtemps.

III

Aux premiers âges il n'y avait que des épouses chastes et des époux aux divins regards. Aux premiers âges les hommes ignoraient les métaux pervers. Ils partageaient entre eux les fruits abondants de la terre. Les familles étaient des sœurs, et les nations des familles unies entre elles.

IV

Oh ! malheur ! Typhon, l'esprit du mal, passa dans les nuées. Il souffla sur la terre, et le cœur de l'homme fut embrasé de feux infernaux.

V

Alors la guerre, la peste et la famine parurent et se promenèrent dans le domaine de l'homme.

VI

Alors les vices surgirent des marais infects et s'attroupèrent autour de l'homme.

VII

Alors la voix de l'esprit du monde gronda comme mille tonnerres, et la terre en gémit profondément.

VIII

O Isis, déesse bonne et mystérieuse, tu te réfugias dans

l'Égypte féconde et tu te révélas à quelques mortels vertueux entre les mortels. L'Égypte eut des rois sages, des vierges sages, de sages laboureurs ! L'Égypte entourée d'eau et de sable fut les délices de l'esprit du monde. Isis, sa félicité était ton ouvrage.

IX

Déesse pure, Isis, lune blanche et mystérieuse, reine du zodiaque, verse tes rayons dans mon âme de vierge.

X

Je t'aime et je t'adore ! garde-moi sous tes ailes. L'homme est devenu méchant ; il a deux passions dévorantes entre les passions : la soif de l'or, la soif des amours perverses. Il a méconnu le soleil, les fleurs de la terre et la justice. Isis, sois ma bonne déesse !

XI

La solitude est belle, car elle est pure ; elle est tendre et harmonieuse, comme une jeune prêtresse.

XII

Je suis de celles dont l'âme s'élève et qui ne voudraient toucher à la terre que par l'extrémité de leurs voiles. Laissons les richesses, les ambitions et les voluptés aux cœurs pervers ou malades. C'est leur poison. Ils vivent peu de jours.

La voix pure et légère alla se perdre dans les échos du temple. Othon écoutait encore. Après une longue extase il revint à lui, et, se souvenant des dernières paroles de la jeune prêtresse d'Isis, il secoua la tête et dit ces mots :

— Elle a raison !... Oh ! si elle venait de chanter ma destinée !...

Et il revint à pas précipités chez la Lesbienne.

VII

Le lendemain dans la matinée, le bruit courait à Rome qu'une galère arrivée des plages orientales avait apporté des coffres remplis d'or, et qu'ils étaient envoyés à Othon par un roi des Indes. — La maison du patricien, aux Esquilies, fut bientôt assiégée par une foule avide de le voir et de le saluer. — Ses amis accouraient à pied, malgré la chaleur; ils parlaient un moment aux groupes émerveillés, et ils se hâtaient de franchir le seuil sacré de cette porte à laquelle ils n'avaient jamais frappé en vain. — Mais le janitor et quelques esclaves recevaient les curieux dans le vestibule, jurant par Jupiter que le maître était absent.

— Eh quoi ! il nous fuit dans la prospérité ? s'écriaient quelques patriciens.

— Ah ! veut-il nous forcer à faire des vœux contre son bonheur ! Si la fortune nous l'enlève, nous chercherons à le ruiner, cet ami de notre cœur.

Les hommes du peuple étaient plus francs ; ils répondaient :

— Nous connaissons le noble Othon ; ses amours pas-

sent avant ses amis ; c'est tout simple. Mais le soleil ne se couchera pas sans que nous ayons vu le visage de l'amant de la Lesbienne. Quant à ses largesses, elles pleuvront sur nous avant le mois d'Auguste. Othon a les pieds contrefaits, mais il a les mains belles et toujours ouvertes.

Cependant on suspendit des guirlandes de fleurs et des couronnes aux colonnes de la maison ; on plaça des gâteaux de pur froment sur les bancs de marbre : on adjura les pénates du lieu et Mercure et les bonnes déesses, afin que la félicité nouvelle du maître ne fût troublée ni par la maladie ni par le chagrin ; puis quelques jeunes plébéiens se couchèrent autour d'une large amphore que l'esclave chargé de la cave de la maison leur avait donnée, et ils se mirent à boire à l'ombre des peupliers voisins. Parmi eux il y avait un certain poëte improvisateur à qui l'ivresse servait de muse bien souvent. Ses amis lui dirent :

— La muse muette est indigne de boire ; ne feras-tu pas chanter la tienne ?

— Que vous dira-t-elle, ô mes amis !

— Il y a trois passions dans nos jeunes cœurs. Choisis et chante.

— Oui, dit le poëte, Vénus, Bacchus et Rome sont nos amours. C'est à vous de choisir, ma muse obéira.

Et il buvait à longs traits, l'enfant du Tibre. On jeta trois pierres dans un vieux casque ; l'une se nomma Bacchus, l'autre Rome, l'autre Vénus. On tira au sort. Rome sortit tout armée.

— *Macte animo, generose puer !* s'écrièrent les convives.

Le poëte tressaillit ; il passa la main dans ses cheveux ;

ses yeux devinrent ardents et leurs regards erraient sur toute la ligne de l'horizon. On fit cercle autour de lui. La voix sonore et modulée dit ces paroles :

I

Je connais une jeune fille brune, grande et légère. Elle est belle et plus fière encore que belle. — Elle naquit dans les forêts, et une louve fut sa nourrice. — Aujourd'hui elle porte un laurier d'or et ses pieds reposent sur la pourpre.— Rome, je te salue !

II

Je connais d'autres jeunes filles plus blanches, plus belles et moins fières que celle-ci. Elles étaient riches et puissantes... Aujourd'hui elles sont ses tributaires. — Rome, je te salue !

III

Quand la fille grande et fière touche la garde de son épée, l'univers frissonne ; quand elle sourit, l'univers espère ; quand elle étend la main, l'univers est heureux. C'est à la fois une guerrière, une reine et une prêtresse. — Rome, je te salue !

IV

O patrie ! est-il rien de comparable aux délices d'être à toi ? Comme elles sont enivrantes les fleurs écloses sous ton

soleil ! comme elles sont amoureuses les colombes de tes bois sacrés ! Patrie, malheur à l'impie qui ne te regrette point sur la terre étrangère. Malheur à lui s'il ne parle jamais de toi aux oiseaux rapides, aux nuages voyageurs !...

V

J'avais une amante dans Athènes ; elle était semblable à une nymphe de Diane. Nous allions souvent rêver d'amour sur les eaux bleues du golfe de Myrthos. La galère qui nous portait était richement équipée ; nos rameurs étaient vêtus de lin fin, la poupe d'argent du navire était couronnée ; notre voile ressemblait à l'écharpe de la blonde Iris. — Mon amante était riche comme Aspasie et peut-être aussi belle. — O mes amis, souvent assis à ses pieds des larmes roulaient de mes yeux...

VI

— Qu'as-tu, mon bien-aimé ? demandait l'Athénienne. Ne suis-je ni assez jeune, ni assez tendre ? Que faut-il à mon bien-aimé ?... — Hélas ! ce qu'il lui faut, lui disais-je, c'est une petite maison située sur le bord d'un fleuve qui roule souvent des eaux jaunâtres, c'est une pauvre maison adossée à une chapelle consacrée à Vesta ; c'est le foyer de mon père !...

VII

L'Athénienne me pressait dans ses bras amoureux et elle riait en m'enivrant de baisers. Mais ton souvenir, ô patrie !

était encore plus doux que l'âme voluptueuse de l'Athénienne, et, les yeux fixés aux étoiles qui passaient sur le golfe, je m'écriais souvent : Astres voyageurs, portez mes vœux au couchant, à l'Italie suave pour mon cœur. — Rome, je te salue !

VIII

Mais nous voici réunis, ô mes compagnons ! ensemble nous buvons, nous chantons et nous aimons ; ensemble nous venons fêter aujourd'hui un vrai Romain, un noble jeune homme, enfant de la race latine pure et antique ; ensemble nous honorons sa prospérité nouvelle, comme nous tendrions la main à son infortune. Que les grands dieux soient glorifiés ! qu'ils acceptent nos vœux pour Othon, pour Rome et pour nos amours ! Nous sommes pacifiques aujourd'hui, car la patrie sommeille un moment... Veillons sans la troubler ; mais au moindre signal, en guerre, ô fils de Quirinus ! et toi, Rome aux épaules dorées, Rome aux cheveux noirs, aux regards superbes ; toi qui te plais aux hennissements des chevaux comme à la musique du théâtre, Rome, mon amante, je te salue !

Le poëte finissait sa chanson. On l'applaudit en lui versant du vin dans une coupe énorme. Il saisit le cratère et le vida tout entier, et chacun l'imita religieusement, l'amphore devint un corps sans âme ; l'amphore creuse résonnait comme une caverne funèbre. L'esclave chargé de la cave d'Othon riait sur le seuil de la porte, et l'un des jeunes buveurs lui cria :

— Que ferait ton maître s'il était ici ?

— Il rirait comme moi, dit l'esclave.

— Et puis ?... ajouta le buveur.

— Puis il me louerait de vous avoir réjouis par Bacchus.

— Et que ferait-il ensuite ? reprit le même buveur.

— Il entrerait dans sa maison pour se reposer, manger ou prendre le bain.

— Tu viens de mentir, esclave d'Othon ! ou bien tu ne connais point ton maître. Ton maître, en nous voyant ainsi dans la joie, te dirait : « Cette amphore morte a beaucoup de sœurs vivantes dans ma cave ; va chercher une de celles-ci. A des convives aussi joyeux, il faut des joyeuses amphores. La vie cherche la vie. Va, esclave, et n'épargne pas ce que les dieux ne m'ont point épargné. » Ton maître te dirait ces choses, et moi je te les transmets de sa part sans craindre d'être démenti.

— Et tu as bien raison, Romain ! dit une voix mélodieuse.

C'était la Lesbienne qui arrivait en ce moment aux Esquilies. Elle venait jouir de la fête que l'on donnait à la maison de son amant. Les jeunes plébéiens se levèrent émerveillés de sa beauté. Elle leur fit signe de ne point interrompre ce que le dieu Bacchus avait si bien ordonné. Elle même prit un cratère et versa une libation sur le sable ; puis sa bouche fraîche effleura la coupe.

— Romains, ajouta-t-elle, Othon est retenu par de graves affaires dans un quartier éloigné ; mais je lui raconterai ce que j'ai vu ici. Je crois qu'il peut compter sur votre amitié.

— Lui, belle patronne ! s'écrièrent les buveurs. Il n'a qu'à parler. Voici nos bras, à défaut de trésors...

— Ainsi, mes amis, ajouta la Lesbienne, dans toute circonstance il vous trouvera prêts?

— Nuit et jour ! répondirent les voix altérées.

— Oh ! je le savais bien ! ajouta la charmante nymphe de Lesbos, en rougissant comme la plus jeune des Muses.

Alors elle détacha un brin de myrte de sa couronne, et le jetant au milieu du cercle des jeunes convives, elle dit :

— Ceci est mon gage d'alliance. Ce soir, au coucher du soleil, au *Forum* romain ; Othon aura peut-être besoin de vous. Adieu, mes amis !

Elle sourit et disparut. Ses esclaves l'emportèrent dans sa litière aux rideaux d'argent. Les buveurs se levèrent, et, bien que chancelants, ils s'embrassèrent entre eux et parvinrent à regagner les bas quartiers de la ville.

VIII

Mercure, dieu du commerce et des voleurs ! Mercure, toi qui présidais aux affaires des spéculateurs éhontés, à tous les pactes sordides, à tous les brigandages de comptoir ou d'embuscade ; Mercure, dieu jeune et beau cependant, dieu dont les pieds avaient des ailes, et dont la main tenait un sceptre entouré de serpents d'or, oh ! dis-le-moi, Mercure, n'est-il pas vrai que bien souvent tu t'es indigné du patronage qui te fut dévolu, et qu'il t'arriva bien des fois de te plaindre dans l'Olympe de tes attributs de la terre ?... Mercure, laisse-moi croire que, lassé et honteux des turpitudes et des

barbaries de tes adorateurs, tu demandas de changer de région, et tu obtins de conduire les âmes aux enfers, aimant encore mieux vivre avec Caron et Cerbère, les Parques et les Furies, que de présider aux férocités de l'usure ou aux pillages sur les voies publiques.

Il y avait un grand concours de citoyens au *Forum romanum.* — Les amis d'Othon surtout y étaient venus en grand nombre. — Le temple de Saturne recevait sur sa frise et sur ses colonnes les rayons du couchant ; il était pourpre et or, et ses prêtres montaient et descendaient l'escalier gigantesque, portant les préparatifs d'un sacrifice, car l'empereur Galba devait visiter le dieu, le lendemain de ce jour. Près de la *borne dorée*, au milieu de la place publique, le préteur était assis sur une curule portative. Il avait à ses côtés un crieur public et deux édiles. — Phaon et Cursor vinrent se placer en face de lui. — A l'heure désignée, le crieur appela Othon. — La foule était attentive. Les amis du patricien le cherchaient des yeux. Le préteur, calme et patient, apaisait de la main l'agitation des curieux. Plusieurs fois il fit signe aux édiles de modérer les turbulences des jeunes gens du quartier du Tibre. C'étaient ceux qui le matin avaient fêté Bacchus avec le vin du noble patricien.

Cependant l'heure avançait. Othon n'arrivait pas. Un des jeunes gens en question se détacha et courut le chercher. Il

n'était ni chez lui, ni chez la Lesbienne. — Les deux créanciers et leurs affidés se regardaient entre eux ; la foule s'agitait; les amis d'Othon n'osaient s'interroger du geste ou des yeux. Ils attendaient et doutaient. L'heure prescrite expirait. Les jeunes gens s'écrièrent :

— Voici Agénor, son affranchi ! Préteur, reste sur ton tribunal !...

Agénor accourait pâle et haletant. Le préteur lui dit :

— Quelle nouvelle de ton maître ?...

— Préteur, dit le Grec, et vous, Romains qui m'écoutez, un infâme vendeur d'argent nous a trompés ; il s'est enfui avec le trésor qu'il devait nous livrer aujourd'hui.

Phaon et Cursor sourirent de dédain ; les amis du patricien devinrent muets d'inquiétude, et plusieurs d'entre eux cherchèrent à se retirer furtivement. Les jeunes gens du Tibre les surveillaient, et la foule commençait à murmurer. Ils restèrent, les yeux baissés, les bras croisés dans les plis de leur manteau.

Le préteur dit aux créanciers :

— Vous venez d'entendre l'affranchi d'Othon. Je vous conseille de consentir à un délai.

— Voilà bientôt six mois, dit Phaon, que nous vivons de promesses et de déceptions. Cette nourriture donne des fièvres très-pernicieuses.

Les jeunes gens du Tibre murmurèrent ; le préteur leur imposa silence. Phaon reprit :

— Le noble Othon ne manque pas d'amis, à ce que je vois. Eh bien ! Romains du quartier de Tévéron, voulez-vous répondre pour lui ?...

— Vautour affamé, s'écria un des jeunes plébéiens, prends garde ; tu pourrais bien laisser quelques plumes entre nos mains vengeresses.

— Tu vois, dit Phaon au préteur, tu vois quels avocats et quelles cautions s'est choisis le patricien notre débiteur.

Puis, se tournant vers les amis d'Othon, il leur dit :

— Et vous, Quirites, voulez-vous m'arracher mes plumes aussi !... Faites mieux, répondez pour votre bien-aimé compagnon, celui qui tant de fois vous donna de joyeuses fêtes, et il sera libre, et Cursor et moi nous attendrons des temps meilleurs pour lui.

Alors les amis, les familiers du patricien, se réunirent en cercle, et ils se parlèrent à voix basse. Après quelques instants de conseil, l'un d'eux s'exprima ainsi :

— Nous déclarons ici que la position du noble Othon nous navre le cœur ; on connaît assez notre attachement pour lui. Mais vous l'ignorez peut-être, Romains, chacun de nous a aussi des charges de famille ; beaucoup d'entre nous ont des enfants ; les autres sont en pouvoir de père et de mère. Enfin, nous le disons avec douleur, ce sont des regrets et des vœux que nous offrons aujourd'hui au maître d'Agénor.

La foule murmura, et les jeunes gens du Tibre s'élancèrent dans le cercle vide autour du préteur, et sortant de dessous eur robe des bâtons noueux, ils allaient tomber sur les amis et les créanciers de l'amant de la Lesbienne. Celle-ci arrivant tout à coup les arrêta par un geste de sa belle main.

— C'est trop de dévouement, dit-elle. Vous nuiriez à la cause du patricien, votre ami. Préteur, je viens offrir à Phaon et à Cursor ce que je possède en la ville de Rome.

Cursor répondit :

— Ta maison et tes joyaux ne valent pas la moitié de ma créance.

Mais Phaon le libertin s'approchant de la nymphe, lui dit quelques paroles à voix basse... Les jeunes gens du Tibre la virent rougir ; ils virent ses beaux yeux se lever vers la voûte des cieux.

— Oui ! s'écrièrent-ils, c'est une âme noble et charmante !

Et cette fois, rien ne contenant leur colère, ils frappèrent à coups redoublés, créanciers, affidés, amis hypocrites et tous ceux qui pouvaient n'être point de leur avis. Le tumulte devint effroyable. Le préteur fut renversé de sa curule et transporté chez lui ; les édiles s'enfuirent épouvantés ; la foule frénétique se roulait comme une mer orageuse ; enfin, la garde de Germanie accourut du Palatin, et les ombres de la nuit achevèrent de dissiper le désordre.

Cependant la lune pâle avait atteint la moitié de sa course ; la ville était silencieuse ; les rues et les places publiques n'étaient peuplées que de statues, fantômes immobiles et rêveurs. Près du grand cirque, deux hommes se parlaient à voix basse, adossés contre une énorme pierre en saillie ; l'un des deux disait :

— Oh ! je n'y survivrai pas !... Avoir presque touché au laurier de l'empire !... et la cave d'or qui est vide ! et Cupido, ce tigre avare, qui s'est enfui dans les enfers !... et les tribuns des prétoriens qui doivent venir !...

— Maître, reprenait le Grec Agénor, sois sûr que, tout infernal qu'il est, Cupido a choisi une autre retraite que l'Achéron. Quelqu'un m'a dit l'avoir vu rôdant dans ce quar-

tier au moment où je haranguais tes chiens affamés au Forum.

— Dans ce quartier? s'écria Othon; qui me le découvrirait, ce Cupido; qui me l'amènerait enchaîné comme un loup; qui me le livrerait, aurait de moi un million de sesterces.

— Maître, dit l'affranchi, j'accepte le marché. Jure par Jupiter et par les mânes de ton père que tu tiendras ta promesse.

Othon jura par le ciel, la terre et les enfers.

— Maintenant, reprit le Grec, cherchons bien aux environs du cirque, et frappons à cent portes s'il le faut.

Et ils se mirent à rôder comme des renards alertes et affamés.

C'était l'heure silencieuse où les ombres pâles glissent autour des monuments, revenant de l'autre monde pour rêver ou pleurer sur la terre, selon les souvenirs qu'elles y ont laissés. La déesse Phébé regardait en passant cette grande ville endormie; elle souriait et lui jetait quelques flèches lumineuses, qui allaient se fixer aux corniches des temples ou se jouer dans l'eau vive des fontaines.

Othon et son affranchi, épuisés de fatigue, s'étaient assis près d'un grand bassin adossé aux immenses piliers de l'amphithéâtre. Cette piscine servait aux gladiateurs; ils venaient y laver leurs bras ensanglantés en quittant l'arène. Le patri

cien, obstiné à la recherche du trésor, sommeillait cependant et s'appuyait sur l'épaule d'Agénor. Celui-ci, plus alerte et plus robuste, épiait le moindre bruit et jetait çà et là des regards inquiets. Il crut distinguer un fantôme rôdant. Il pensa que c'était quelque malheureux fiévreux que le délire entraînait hors du logis. — L'ombre s'avançait avec une extrême lenteur. — Parfois elle s'arrêtait comme pour s'assurer de la solitude. Bientôt elle ne fut qu'à dix pas d'Agenor et de son maître, ils étaient assis dans l'ombre. Le Grec redoubla d'attention.

Le fantôme s'approcha de la grande piscine et il se tint du côté opposé, en sorte que le rayon de Phébé l'éclairait tout entier. — Il paraissait dévoré par la soif, car il n'eut pas plutôt vu la fontaine, qu'il en toucha l'onde et qu'il en but avidement, formant la coupe avec ses deux mains.

Agénor soutenait toujours son maître tombé dans les défaillances de Morphée. Il adressa quelques paroles à l'inconnu.

— Cette onde est-elle fraîche, est-elle douce, ami des ombres?... dit-il.

Le fantôme cessa de boire, et Agénor ajouta :

— Aux dieux ne plaise que je cherche à troubler ton plaisir; bois largement et à ton aise, mon ami. J'aime la paix et la liberté.

Le fantôme était immobile, gardant toujours de l'eau dans ses deux mains.

— Comment! dit le Grec, est-ce que la nymphe malicieuse de cette fontaine t'aurait pétrifié? Ami, je puis à peine distinguer ton visage de la place où je suis; mais il me semble bien pâle. Serais-tu malade? Je suis un peu médecin. Quand

celui qui dort maintenant sur mon épaule est atteint de quelque malaise, c'est toujours moi qui le traite. J'ai même opéré certaines cures assez célèbres parmi certaines dames romaines... Consentiras-tu à me faire entendre ta voix, fantôme mystérieux ?... Serais-tu le génie de cette fontaine, par exemple?

Mais l'inconnu avait reculé de quelques pas. Le Grec posa délicatement la tête de son maître sur le bord du bassin, après avoir mis son manteau entre elle et le marbre. Puis il se leva et marcha droit au fantôme qui continuait à reculer lentement. — Agénor l'atteignit, et l'inconnu eut à peine envisagé l'affranchi, qu'il bondit de terreur et s'élança dans le cirque à toutes jambes. L'arène était préparée pour le lendemain, et le gardien de l'amphithéâtre dormait dans une des loges du Podium. Agénor avait reconnu le fantôme ; on pouvait en juger par l'acharnement qu'il mettait à le poursuivre. Tous deux tournaient dans l'arène comme deux léopards agiles; leurs pieds, sur le sable, ne rendaient aucun bruit ; on n'entendait que leur souffle ardent et quelques mots entrecoupés jetés çà et là. L'un puisait toute sa vigueur dans son épouvante, l'autre dans sa colère et dans l'avidité de saisir sa proie. Souvent ils cherchaient à se tromper par des retours ou des chutes simulées ; quelquefois ils se touchaient presque... Agénor, toujours sur la trace de son ennemi haletant, tendait les bras avec effort, ne saisissant que le vide, adjurant ou blasphémant les dieux; l'autre appelait du secours, et son cri ressemblait à celui d'une hyène blessée. Oh! c'eût été un spectacle triste et risible à la fois de les voir ainsi lutter de vitesse et d'agilité, ces deux athlètes, et le peuple assemblé eût sans doute applaudi en frissonnant.

Cependant Othon s'était éveillé aux cris d'Agénor, et lui-même accourait dans le cirque.

— Maître! lui dit l'affranchi en suivant toujours sa proie, maître, c'est le loup que j'ai lancé... c'est lui, maître! à mon aide! Arrête-le, maître! dût-il te mordre, arrête-le!

Le fantôme fut pris par le patricien qui, en le serrant dans ses bras, reconnut le dieu Plutus, Antonius Cupido. Alors il redoubla ses étreintes jusqu'au moment où l'affranchi vint l'aider à contenir le captif bondissant. Cupido écumait de rage; ses dents grinçaient, ses jambes tremblaient comme des cordes de harpe. — Othon le força à s'asseoir sur le sable de l'arène des jeux, et après lui avoir lié les mains avec le cordon de pourpre qu'il portait autour de la tête, il se plaça à côté de lui et il lui dit :

— Je n'insulterai point mon prisonnier ; tu es à moi, Cupido... Les dieux justes et ma fortune l'ont ainsi voulu. Maintenant réfléchis, et cède à ton inévitable destinée. Il me faut la moitié de ton trésor... Où l'as-tu porté; où l'as-tu traîné, lui si lourd, avec tes bras maigres et déjà vieux? Me répondras-tu?

Cupido s'obstinait à baisser la tête sans dire une parole. Le Grec proposait déjà d'en venir à la saignée...

— Non, non! s'écria le maître. Agénor, tu es comme tous les médecins avides d'instrumenter les malades. Je sais un secret qui déliera la langue de celui-ci.

Alors Othon s'approcha de l'oreille de Cupido, et pendant quelques instants il lui parla à voix basse.

— Quoi! murmura tout à coup l'usurier captif, quoi donc! l'empire!

— Oui, reprit le patricien, c'est-à-dire la mine immense et féconde où l'on peut puiser à pleines mains et sans relâche, nuit et jour.

— L'empire ! répéta l'usurier.

— Lui-même ! la source intarissable à laquelle on s'abreuve jusqu'à en mourir de volupté.

Cupido leva la tête, et regardant les étoiles, il demanda :

— Mais pour qui l'empire?... pour toi ou pour moi?...

— Pour nous deux. Ne comprends-tu point, ô le plus rusé d'entre les rusés. Qu'importe que j'aie le laurier si tu disposes des trésors de l'empereur?... ajouta-t-il.

— Il importe beaucoup, reprit Cupido. Veux-tu que nous changions de rôle?...

— Ah ! traître ! dit le patricien, tu cherches encore à m'échapper. Mais toute issue est fermée. Par Jupiter, conduis-moi dans l'antre de ton or... Nous verrons ensuite de quelles provinces nous te ferons proconsul, ou de quel quadrige nous te ferons cocher. Marchons !

La pointe du poignard du Grec Agénor piqua l'épaule d'Antonius, qui bondit sur ses reins, et qui se leva de terreur. Alors tous les trois sortirent de l'amphithéâtre par les galeries sombres, et ils gagnèrent le quartier solitaire qui avoisinait les jardins de Salluste. Antonius guidait la marche, soutenu par ses deux acolytes.

X

L'empereur Galba venait d'arriver au temple de Saturne pour y sacrifier. — Il avait auprès de lui le jeune Pison, son fils d'adoption, héritier désigné de l'empire. — Galba s'était fait accompagner par ses meilleurs amis ; comme beaucoup de vieillards, il aimait à voir autour de lui des visages riants et paisibles. Il redoutait certaines figures convulsives et de mauvais présage. — Séleucus, l'astrologue, n'était point ce jour-là de la suite de l'empereur. Il avait encouru la disgrâce de César ; ses prédictions fatales s'accordaient avec certains oracles. Séleucus avait été sincère... on l'avait éloigné. — Les patriciens arrivèrent en grand nombre au temple ; ils encombraient les péristyles et les portiques. — Le seul empereur et Pison étaient avec les prêtres de Saturne dans la *Sella*. Un victimaire sortit du temple et vint parler à quelques sénateurs, au propylée ; cet homme était d'une grande pâleur. Il dit qu'un taureau avait brisé ses liens à l'autel, et qu'il était venu tomber sanglant aux pieds de Galba. En ce moment on entendit une rumeur autour du temple ; le peuple avait reconnu Othon. Il arrivait, au grand étonnement de la foule et de ses amis. Un homme maigre et pâle le suivait. Les cheveux gris de cet homme tombaient çà et là en désordre ; son manteau était fané, et sa robe usée datait de plusieurs consulats. Il était chagrin et comme effrayé de se montrer au grand soleil. Plusieurs citoyens se rappelèrent l'avoir vu ; et ils le nommèrent.

C'était Antonius Cupido. — Othon paraissait avoir pour lui de grandes déférences. Il souriait en lui parlant; mais c'est à peine si Antonius pouvait lui répondre.

Tous les deux montèrent les degrés du temple. Othon s'informa des nouvelles de l'empereur. — On lui en donna brièvement; chacun l'évitait; un de ses amis vint à lui, et lui dit ces mots :

— Hier ton nom fut appelé trois fois par le crieur public; hier le préteur a déclaré ta personne *chose privée* de tes créanciers... Oses-tu bien reparaître?...

— Il a raison! reprit à voix basse Antonius.

— Oui, lui répliqua Othon, il pourrait bien avoir raison, Antonius, si tu n'étais mon palladium.

— Ah! dit Cupido, toute ma cave d'or pillée, violée comme une vestale par un débauché!...

— Paroles d'usurier avare, reprit Othon. L'empereur Antonius César tiendra d'autres discours. Je te le dis : tu seras empereur! entre nous le marché est arrêté. Tu payes toutes mes dettes; tu me donnes deux provinces...

— Quatre, si tu veux! mais je ne vois pas le plus petit prétorien sur la place publique! ajouta-t-il.

— Patience! Antonius. Ton *éternité* a le temps d'attendre.

Ces choses se disaient entre eux et à voix basse. Une litière parut dans le Forum; ses rideaux étaient fermés. Elle alla se placer à l'extrémité de la place publique, près du temple de la Fortune. Othon sourit en la voyant de loin; il la montra du doigt à Cupido.

— Tiens, lui dit-il, voilà mon trésor, à moi.

— Que contient cette litière? demanda Cupido.

— Ma Lesbienne, ami Antonius.

— Une femme! une femme! ajouta l'avare en hochant la tête.

Cependant les portes du temple de Saturne s'ouvrirent, et Galba parut; mais il fut entouré par plusieurs sénateurs à qui il présenta Pison. Galba était très-pâle; son sourire forcé ressemblait à un dernier adieu. Il parla à quelques chevaliers romains, et leur demanda des nouvelles de leur famille. Ceux-ci répondirent que les dames de Rome se plaignaient d'un malaise à la mode depuis sept mois : l'ennui.

— Ah! dit Galba, depuis sept mois que je suis empereur es patriciennes se meurent de langueur!... on leur donnera les fêtes. Voici Pison, mon fils adoptif, qui se chargera de ce soin. Je lui donnerai pour aide Othon que j'aperçois d'ici. — Othon est un joyeux convive et un ordonnateur expérinenté dans l'art de donner des jeux... Que ne doit-on pas ttendre de l'ancien ami d'Ænobarbus Néron!...

En même temps, il s'avança vers le patricien, et il lui dit n souriant :

— Et nos dettes, ami?... troublent-elles encore nos amoueuses nuits?...

— Nos dettes! reprit le patricien, tu m'en fais souvenir, ésar. Depuis qu'elles se sont envolées, je les avais toutes ubliées...

— Comment donc? dit Galba, tu as pu chasser ces incomnodes chauves-souris?... et par quel secret, ami Othon?... 'or et l'argent sont bien rares aujourd'hui; moi, qui te rle, je vis avec une économie obligée...

— Et moi, qui te réponds, César, j'ai le bonheur de pouvoir vivre en prodigue...

Antonius Cupido, à ces paroles, fit une grimace piteuse qui amusa beaucoup ses voisins. Ils lui demandèrent s'il n'était point pris d'une colique. — Ce fut en ce moment que l'affranchi Agénor vint dire à son maître que les *architectes* l'attendaient : c'était le mot convenu avec les conjurés [1]. — Galba reprit :

— Tes architectes, ami. Tu fais bâtir une maison?...

— Non, César, mais un temple à ma fortune.

Et il s'éloigna, suivi de Cupido et d'Agénor.

Presque aussitôt des cris retentirent à l'extrémité de la place publique. La foule murmura, comme fait l'ouragan lorsqu'il arrive du lointain horizon. — Des bruits sinistres coururent dans le Forum, et tout à coup on vit briller des casques et des épées sur la voie Sacrée. — Galba s'arrêta sur l'escalier du temple de Saturne; il donna des ordres à ses familiers qui le suivaient. On vint lui dire que des cohortes prétoriennes s'avançaient en habit de guerre. — Le vieillard prit la main du jeune Pison, et il s'avança vers le centre du Forum, près de la *borne dorée.* Des cavaliers accouraient, et la foule épouvantée fuyait en jetant des clameurs. Galba, entouré de chevaux et d'épées nues, se redressa avec colère :

— Compagnons, s'écria-t-il, que voulez-vous?

On ne lui répondit qu'en lui présentant des pointes de glaives. Un moment après, il tombait égorgé. Son sang inonda la borne milliaire. Le jeune Pison, qui fuyait, reçut une javeline dans les flancs.

[1] Suétone.

Les prétoriens se répandaient en tumulte dans la ville. Othon, entouré de cohortes, s'avançait triomphalement vers le sénat. A ses côtés marchait Antonius Cupido, pâle, épouvanté. Au moment d'entrer dans l'édifice où les sénateurs étaient assemblés, l'usurier dit au patricien :

— Décidement, j'abdique en ta faveur!... la vue du sang m'a glacé; je serais tué demain assurément; mais tu me rendras mes trésors?

— Tu as mieux que cela, répondit le glorieux Othon, ne t'ai-je pas rendu mon amitié?

En sortant du sénat, Othon fut porté par les soldats jusqu'au Palatin. La Lesbienne l'y attendait. Cupido eut l'insigne *faveur de souper avec eux*, ce jour-là.



LA DERNIÈRE GALLO-ROMAINE

LÉGENDE ANTIQUE

I

Les étrangers qui passent à Nîmes, et qui visitent, aux portes de cette ville, le beau jardin public nommé *la Fontaine*, ont quelque peine à se figurer que les collines rocheuses formant l'hémicycle autour du grand jardin étaient couvertes, il y a des siècles, de sombres et dangereuses forêts. Au quatrième siècle de l'ère chrétienne, des bois druidiques s'élevaient encore aux environs de la colonie de Nîmes, et de

là venait le nom de *Colonia-Nemausensis-Augusta*, que nous retrouvons sur tant de médailles antiques et sur tant de ruines que recélait le sol de cette cité gauloise et romaine, siége d'un prétoire, et jouissant, sous les Césars, de tous les priviléges du droit latin, comme d'autres villes importantes de la Gaule Narbonnaise.

C'était vers l'an trois cent vingt-huitième de notre ère. Constantin, fils de Constance Chlore et d'Hélène, régnait sur le monde romain depuis près de dix-sept ans. Dans sa jeunesse, il avait vécu à Rome parmi les voluptueux de la classe patricienne. Ami des arts et de la philosophie, il eût passé sa vie aux palais de Baïa et du Pausilippe, si son père ne l'eût amené sur les bords du Rhin, où les Francs saliens et les Francs ripuaires se montraient déjà, et dans les îles des Bretons, où la révolte fermentait toujours.

Mais, depuis quelques années, la paix semblait assurée au monde. Constantin, empereur, avait défait et tué Maxence, qui lui disputait l'Italie, et, en Orient, il avait chassé de Byzance et anéanti à jamais l'armée d'un fantôme d'empereur, Lucinius, qui finit par le gibet, après avoir essayé du trône.

Aussi, Constantin victorieux voulut-il revoir les Gaules, qu'il aimait en souvenir de sa jeunesse et de son père. Par ses ordres, un palais impérial avait été bâti sur la rive du Rhône, aux portes de cette belle cité d'Arles (*Arelata civitas*), colonie phocéenne dont la conquête romaine et, depuis, la conquête franque, ne purent jamais effacer le caractère originel.

Constantin, qui n'aimait pas Rome, hésitait-il encore entre Arelata et Byzance pour le siége de l'empire? Il serait permis

de le croire en le voyant s'établir sur les bords du Rhône, non loin de l'embouchure du fleuve, où les plus grands navires pouvaient jeter l'ancre, où une ville immense pouvait s'élever sur les deux rives et sous un des plus beaux climats de l'univers. Ajoutons qu'à cette époque le fils d'Hélène était chrétien, et qu'en désignant au monde une autre métropole impériale, il espérait en finir pour jamais avec les antiques croyances. Déplacer la puissance souveraine, et livrer Rome comme apanage au pouvoir sacerdotal, c'était ruiner le vieux polythéisme et ouvrir l'ère nouvelle où l'humanité devait marcher.

Or, en ce temps-là, il y avait entre les deux colonies, Arles et Nîmes, un grand concours de voyageurs. Une voie latine avait été établie de l'une à l'autre cité.

C'était par une nuit étoilée du mois de Jules. La brise fraîche, venant des étangs voisins de la mer, frémissait dans les grands chênes qui dominaient à une prodigieuse hauteur le temple de Diane, près d'une source sacrée, hors des murs de la cité de Nîmes. Le lieu était auguste, et nul n'osait, à certaines heures de la nuit, approcher du *Sacrarium* où Diane était invoquée et qu'elle visitait elle-même, selon les antiques croyances. Cependant, à une des portes latérales du temple, un enfant de quinze ans avait frappé légèrement du bout d'un bâton recourbé, à l'usage des voyageurs. Un grand chapeau, le *pileus* des bergers, pendait, rejeté, sur son épaule droite. Il avait la tunique courte et serrée; il était chaussé de caligules poudreuses, et un poignard gaulois brillait à sa ceinture.

La porte de bronze s'ouvrit. Le signal de l'enfant avait

été reconnu. Puis cette porte lourde se referma sans bruit, comme si l'on eût craint d'éveiller les échos du lieu sacré.

Celle qui reçut le jeune messager à cette heure avancée de la nuit était la prêtresse de Diane, Delia-Cornelia, fille belle entre les plus belles et les plus admirées. Voyant la fatigue de l'enfant, elle fut émue, et, lui prenant la main, elle l'amena dans une chambre basse et voisine du propylée intérieur. Là, il y avait un lit de repos. Delia-Cornelia dit à l'enfant :

— Mon frère, c'est trop de fatigue pour ton âge. De la ville phocéenne à la colonie de Nîmes n'y a-t-il donc plus d'hôtelleries? Je ne t'attendais que demain.

— Demain, Cornelia? dit l'enfant. Et l'empereur Constantin qui consent à te donner audience dans deux jours; devais-je tarder à venir t'apporter sa réponse?

Cornelia rougit, et ses paupières s'abaissèrent involontairement; mais, revenant bientôt de sa rêverie, elle courut chercher pour l'enfant tout ce qui pouvait réparer ses forces. Le bassin aux anses d'argent, l'aiguière aux deux becs, l'huile pour le bain, et la petite amphore et la coupe, le pain, la viande grillée et les fruits les meilleurs.

— Tiens, mon frère, dit-elle, ceci sera pour ton repas. Avant toute chose, il serait de mon devoir de te laver les pieds; mais tu ne veux par recevoir ces humbles services de moi, la grande prêtresse. Je vais, une lampe à la main, visiter une dernière fois le *Sacrarium* et poser la dernière offrande sur l'autel de Diane.

Ces deux enfants habitaient le temple solitaire; chastes et beaux comme leur déesse, vous les auriez pris eux-mêmes

pour les deux enfants divins, aimés des nymphes de Délos. L'un touchait à sa quinzième année, l'autre avait dix-huit ans, l'âge splendide de la beauté ; c'était Delia-Cornelia.

Cornelia était issue de cette race gallo-romaine qui participait des deux types, celui du Nord et celui du Sud ; résultat inévitable de la fusion des races après la conquête des Gaules par les Latins. Elle avait la taille flexible, les formes légères et nerveuses, ornées de ce demi-plein qui est le caractère de la santé. Grande comme les Gauloises, elle avait dans le mouvement toute la souplesse des femmes nées dans les régions du soleil. Son teint mat avait la blancheur dorée de l'Italie ; de longs cils bruns ombrageaient ses yeux bleu de mer comme ceux des druidesses celtiques. Rien n'égalait la pureté de l'ovale de ce visage grave et charmant, ni la fière mélancolie de ce front, ni la beauté de cette bouche un peu bombée, ni le luxe oriental de cette chevelure souple, noire et abondante, contenue à moitié dans le réseau d'or de Phrygie. Telle était Cornelia la jeune prêtresse en robe blanche, la tête couronnée de verveine, de laurier ou d'iris nymphée, selon les solennités de Diane.

Tiberinus, son frère, était l'expression la plus complète de ce beau type de l'adolescent que la Grèce nous transmit sous le nom d'Endymion : jeunesse efflorescente qui déjà laisse pressentir la force et l'agilité d'un âge plus accentué et plus passionné.

Ainsi, ces deux enfants, par leur nature physique même, avaient quelque chose de délien, comme s'ils descendaient de la race divine à laquelle ils étaient consacrés.

Élevés dans le temple dès leur bas âge, qui les avait ame-

nés aux pieds de Diane? qui les avait offerts à l'autel de la Chasteté? qui les avait abandonnés à jamais?... C'est ce qu'ils ignoraient : insoucieux, du reste, de leur origine, ils n'aimaient que leur déesse, ils n'avaient d'avenir que dans la grandeur des mystères dont ils étaient les pontifes.

Que faisaient-ils dans ce temple isolé, situé près du gouffre effrayant consacré aux nymphes, et entouré d'yeuses aussi vieux que la terre? L'un, Tiberinus, chargé des offices subalternes, lavait les marbres, les patères, les portes de bronze, les vases, les piscines, l'autel aux cornes d'argent; il entretenait la flamme dans les lampadaires et sur les trépieds; l'autre, Delia-Cornelia, initiée aux mystères delphiques, aux sciences théogoniques, aux rites de Diane et d'Apollon, sacrifiait à la déesse, passait de longues heures avec l'esprit initiateur, et, remplie de la vision pythique, elle rendait l'oracle aux croyants. Combien de fois, couchée au pied de l'autel, elle fut surprise par les premières clartés de l'aurore, consultant les livres sacrés et cherchant, dans l'étude du passé, le secret de l'avenir! Dans cette double existence, tantôt lyrique, tantôt méditative, Cornelia avait puisé à deux sources: celle de la science et celle de la poésie. Aussi une empreinte surnaturelle se manifestait sur son beau visage, et sa parole avait pris une incroyable expression de solennité; les peuples la vénéraient comme un sage, et ils l'aimaient comme un beau et bienfaisant génie.

Les premiers feux du jour étincelaient à peine au-dessus des bois séculaires, lorsque Cornelia, revêtue du *peplum* romain, envoya un message au préteur de Colonia-Nemausensis. Celui-ci, précédé d'un licteur, et escorté d'un tribun

militaire, ne tarda pas à se rendre au temple de Diane.

Delia-Cornelia le reçut sous le propylée.

— Préteur, dit-elle, je pars pour Arelata, j'ai obtenu une audience du divin empereur ; je te remets la garde du *Sacrarium*. Par ta charge, tu es pontife en l'absence de tout autre prêtre ou prêtresse.

— Je garderai le temple et l'idole, reprit le préteur ; mais, divine Pythie, que vas-tu demander au maître? ignores-tu qu'il est chrétien ?

Cornelia baissa la tête ; mais, tout à coup, relevant le front avec fierté :

— Si César est chrétien, reprit-elle, le monde romain n'a point encore abjuré le culte des aïeux. Toi-même, préteur, es-tu de Jupiter Capitolin ou du Christ?

— Je protége les chrétiens, selon les nouveaux édits de l'empire, dit le préteur.

— Je te comprends, reprit la jeune fille ; ton prétoire avant tes dieux. Quoi qu'il en soit, voici le temple ; qu'il soit gardé par les soldats de la légion romaine.

Elle sortit, suivie de Tiberinus et escortée du cortége militaire. Un *plaustrum* attelé de deux chevaux l'attendait. Les deux enfants de Diane saluèrent le temple et les bois, et ils donnèrent le signal du départ. Le char s'avança rapidement dans les plaines, vers le canal qui conduisait aux ruines de l'antique Rhoda. Un navire devait appareiller pour le delta du Rhône et la vallée impériale.

En ce temps-là les eaux de la Méditerranée couvraient des terrains devenus, depuis lors, marécageux. Selon des traditions respectées, le littoral n'était qu'à quelques stades de

Colonia-Nemausensis. S'il faut en croire même des témoignages archéologiques, cette énorme tour, dont la grande ruine se tient encore debout sur une colline voisine du temple de Diane, cette *tour Magne* si renommée dans le Midi (*turris magna*), était un phare gigantesque élevé pour la sûreté des navires qui côtoyaient les rives de la Gaule Narbonnaise. Nous avons parlé dans un livre des opinions diverses sur l'origine de Turris Magna, opinions combattues et soutenues avec tous les arguments de la science, et qui cependant n'ont amené au pied de cette autre Babel que doutes et confusion. Les uns lui donnent une origine phocéenne, d'autres gauloise (*volce arécomique*); d'autres veulent qu'elle ait été élevée par Agrippa, gendre d'Auguste, à qui la Narbonnaise devait de magnifiques monuments. Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que les eaux marines s'avançaient à quelques stades de la cité de Nîmes, rien ne s'opposerait à ce que la grande tour eût servi de phare pour les navires, puisque, de son couronnement, on peut encore distinguer, par un beau temps, la ligne bleue de la Méditerranée.

Les vastes marécages qui séparent aujourd'hui la plaine de Nîmes du littoral, étaient couverts alors, admettons-le, par les eaux vives de la mer, et les galères latines, à voile triangulaire, à double rang de rames, venaient mouiller leurs ancres en vue des bois consacrés à Diane.

Arrivé à un petit port sur le canal, le *plaustrum* parti de Nîmes s'arrêta, et le guide désigna à Delia-Cornelia le maître de la galère qui l'attendait. Celui-ci s'avança au-devant de la prêtresse et lui montra son navire prêt à appareiller. Le char reprit le chemin de Colonia-Nemausensis, et Cornelia s'avança

au milieu des mariniers, émerveillés et joyeux de cette belle apparition.

— Sous l'invocation des dieux de Rome et de la Gaule, dit-elle au pilote, je me confie à tes soins, moi, prêtresse de Diane, et mon frère Tiberinus, que voilà.

Le maître de la galère répondit :

— Je suis de Tarente, située à l'extrémité de l'Italie, et je trafique sur les côtes de l'Espagne et de la Gaule. J'ai gardé les croyances de mes pères, et je sais ce qu'on doit aux prêtresses des dieux. Je te conduirai jusqu'à Arelata, où l'empereur réside en ce moment. Voici la coupe pour les Néréides.

Cornélia prit la coupe remplie d'un vin couleur de rubis.

— J'invoquerai les Néréides de ces plages solitaires, dit-elle; elles ont droit à la première libation du départ.

Placée au bord des grandes dalles qui surplombaient le port, elle pencha la coupe, et un large flot de vin s'épandit comme une zone de pourpre et alla colorer l'eau marine.

— A vous, Néréides, dit Delia-Cornelia, belles et pures jeunes filles qui gardez le littoral de la Gaule, heureuses de votre empire. Amenez jusqu'à la vaste mer cette galère tarentine, et, par vos sourires, rendez-lui favorable votre roi Neptune.

Après ces paroles, elle rendit la coupe au Tarentin, qui la remplit de nouveau, et, dans sa libation, fut moins prodigue que la prêtresse envers les Néréides. Le pilote imita le maître du navire, donnant encore à son tour une moindre part de la coupe de vin aux blondes nymphes des eaux.

Cornelia, appuyée sur l'épaule de Tiberinus, son frère,

s'avança vers la galère par une jetée de planches qui communiquait de la rive au navire. Elle alla s'asseoir près de la poupe, où une place d'honneur lui était réservée. On démarra les ancres; les rameurs, assis, attendirent le signal, la rame haute. Le maître leva le *pennon* aux couleurs variées; le pilote se pencha sur la barre, et les rames s'abaissèrent dans un seul mouvement, saisissant l'eau et la soulevant en longues nappes courbes et azurées.

La galère voguait droit vers le sud à travers des îlots couverts de grandes touffes de joncs et de tamarins, d'où s'élevaient de larges volées d'oiseaux aquatiques.

Sur le même navire tarentin se trouvaient quelques passagers qui se rendaient en Italie, préférant, comme Cornelia, les beautés de la mer et les orages aux fatigues et aux aventureuses rencontres d'un voyage sur les voies latines, à travers des forêts. Or, parmi ces passagers, un jeune homme de vingt-deux ans, paraissant appartenir au patriciat militaire, se tenait debout, l'épaule appuyée contre le mât, taciturne et pensif, regardant la ligne de l'horizon, comme ceux qui rêvent d'un passé irréparable ou de quelque belle espérance entrevue. Il avait pris passage sur la galère pour Arles seulement, et il revenait de la ville consulaire de Narbonne. Le marchand tarentin l'avait reçu sans connaître son nom ni le but de son voyage, mais sur sa bonne mine et l'assurance donnée par lui qu'il était fidèle à César. Du reste, un petit esclave de Gétulie, qui accompagnait le voyageur inconnu, était aussi taciturne que son maître. Assis sur des cordages, il jouait tout seul aux osselets, et, s'il interrompait son jeu, c'était pour mordre sur quelques grosses pommes

d'Espagne dont il avait fait provision dans une corbeille.

Tiberinus, couché aux pieds de sa sœur, avait remarqué l'étranger. Il avait même plusieurs fois surpris un regard furtif jeté du côté de la belle prêtresse. L'enfant dit à voix basse à Cornelia :

— Ma sœur, il y a là un voyageur taciturne qui a l'air de contempler avec amour les belles théories du coucher du soleil, et qui est bien plus préoccupé de ta beauté.

La main de Cornelia se plaça sur la bouche de Tiberinus. L'enfant se tut ; mais son œil vigilant ne quitta point le mouvement de l'étranger.

La galère agile arrivait aux dernières pointes rocheuses qui signalent l'entrée en pleine mer. Sur la droite, à travers la pourpre et l'or des rayons solaires, apparurent des ruines sortant des eaux ; une tour, des pans de muraille, les corniches de quelques galeries hautes ; c'était l'antique Rhoda, la ville submergée dont parle Pline, et que nous voyons encore dressant hors des ondes marines les extrémités de ses monuments. Ces grandes ruines, sur l'étendue cristalline de la mer et toutes colorées des teintes ardentes du soir, étaient d'un aspect imposant et religieux. Bientôt le soleil s'abîma derrière cette Pompeia sous-marine qui, tout à coup, changeant de caractère, après la lumière disparue, se montra, aux yeux des passagers, noire et délabrée, comme une Gomorrhe foudroyée au milieu de son lac.

Tournant la pointe à l'orient, la galère tarentine fut bientôt emportée sur l'étendue, la voile aidant les rames, et les rameurs chantant l'hymne du soir à Neptune calmé.

La nuit s'éleva dans le firmament avec ses pavillons

d'étoiles et sa jeune lune pointant deux cornes vers le joyeux Vesper.

O nuits de juillet, que vous êtes sereines et brillantes sous les cieux de ma patrie! Mais que vous passez rapidement, belles nuits d'été, versant la rosée rafraîchissante et laissant flotter votre chevelure à la brise rieuse! Vous passez, précédées du crépuscule du soir qui embrase l'horizon des feux du Syrius, et suivies du crépuscule du matin qui, derrière vous, irise l'espace de ses clartés limpides. O nuits de ma patrie, quels frais et jeunes souvenirs vous me rappelez, à moi, adorateur passionné de la nature, et qui, tant de fois, mêle les aspirations de mon âme aux divines harmonies de l'univers!

Aux premières lueurs aurorales, un groupe d'îles se montra, et des volées de cigognes annoncèrent le delta du Rhône. Il parut enfin cet immense triangle de verdure et de fleurs qui, placé à l'embouchure du fleuve comme le delta égyptien, divise en deux branches les grandes eaux entrant dans la mer bleue comme deux voies lactées.

— Double le cap, pilote! s'écria le marchand tarentin, et nous, passagers, saluons la nymphe du fleuve antique.

La prêtresse de Diane se leva, majestueuse et blanche comme la plus jeune des Heures. Elle étendit la main en signe de paix sur les belles solitudes des deux rives. Alors commencèrent les chants du matin.

Gonflée par la brise de mer, la voile s'étendit largement comme l'aile d'un cygne, et la galère remonta le fleuve sans le secours des rames. Bientôt apparut la tour de César, qui depuis perdit son nom, détrôné par un nom chrétien; poste militaire qui commandait aux deux bords du Rhône. Bientôt

un carillon argentin se fit entendre au loin. C'était le tintement des cloches d'Arles qui s'éveillaient; Arelata, déjà à demi chrétienne, et qui voyait une basilique s'élever au milieu de ses temples.

Le couronnement du grand cirque ne tarda point à se montrer à l'horizon; les arcs triomphaux s'élevèrent sur le fond bleuâtre; le palais de Constantin dressa tout à coup les corniches de ses énormes tours bâties au bord des eaux. Arles apparut dans sa grandeur impériale; ville charmante et superbe, que se disputaient encore en ce moment les dieux grecs et latins, et le Christ régénérateur du monde.

La galère fut amarrée aux dalles du port. La vigie militaire l'avait signalée. Un édile, escorté de soldats, vint reconnaître les passagers. Tiberinus, prenant sa sœur par la main, montait avec elle le grand escalier de marbre, lorsque le jeune étranger, qui n'avait encore parlé que des yeux à Delia-Cornelia, s'approcha d'elle et lui dit :

— Soit que tu veuilles séjourner dans cette ville, soit que tu poursuives ton voyage sans t'y arrêter, prêtresse de Diane, je t'offre la protection d'un nom qui n'est pas sans éclat : je suis Gallus Julien, fils de Constantius et neveu de l'empereur Constantin.

— Reçois nos remercîments, répondit Tiberinus. Nous avons accepté l'hospitalité chez une femme noble et sage ; on la nomme Théodora ; et, ce soir, ma sœur doit se rendre au palais impérial pour parler à César lui-même.

— J'y serai, reprit Julien.

Et il jeta sur Cornelia un de ces regards d'inexprimable tendresse qui souvent décident d'une destinée.

II

Au delà des grands massifs de verdure du delta du Rhône, le couchant resplendissait des clartés purpurines du soir. La jeune lune s'avançait dans le ciel, radieuse et chaste comme une vestale. Les eaux du fleuve roulaient en nappes argentées au pied du palais impérial.

Dans une grande salle, donnant sur une terrasse élevée, deux lampadaires brûlaient au faîte de leurs colonnes de bronze, supportées par trois pieds de griffons, et leur grande lumière allait se reflétant en gerbe allongée sur le pavé de mosaïque. Deux statues de marbre blanc se regardaient entre elles, chacune placée sur un socle de jaspe noir veiné d'or. A une des extrémités de la salle, près d'un portique, un homme, âgé de quarante-cinq années, était assis dans une curule d'ivoire, dont les bras reposaient sur deux aigles tenant la foudre. Cet homme était l'empereur Constantin ; son visage était grave et son regard rêveur ; il était revêtu d'une *sydaris* de laine blanche, aux manches larges, aux plis abondants. Sa tête était nue et déjà un peu dépouillée de cheveux, que les travaux et la pensée plutôt que l'âge avaient argentés. Près de lui se trouvait une table de marbre africain, noir et rougeâtre, supportée par de petites cariatides, figurines de nymphes couronnées de grappes d'or, et sur cette table étaient posées une coupe incrustée de camées et une petite amphore au bec d'épervier.

Prenant et déposant la coupe, l'empereur buvait de l'hy-

dromel miellé, jaune et limpide comme le vin de Thasos; il buvait par petites gorgées, ainsi que cela arrive à un homme absorbé dans ses réflexions, en écoutant de sérieuses paroles.

L'empereur Constantin écoutait, en effet, quelqu'un qui lui parlait d'une voix calme, et dont l'accent était harmonieux comme la musique d'une flûte lydienne. Cet interlocuteur de César n'était autre que la belle prêtresse de Diane, Delia-Cornelia.

Elle était debout, à quatre pas de l'empereur; un bras appuyé sur le cippe d'un vase, la tête couronnée de feuilles vertes, et sa longue robe tombant en plis de neige sur le pavé transparent. Souvent la prêtresse élevait la main droite comme pour soutenir par le geste l'autorité de sa parole. Souvent aussi elle s'interrompait, observant, dans les intervalles de silence, le visage du maître du monde.

— Ainsi, Cornelia, dit l'empereur, tu es venue défendre devant moi les dieux de Rome et des Gaules?

— Oui, César, les dieux de l'empire, répondit Cornelia.

L'empereur se prit à sourire.

— Les dieux de l'empire? reprit-il. Tu as raison, ils n'ont jamais été que les dieux d'un empire; j'en sais un, moi, qui est le dieu de l'univers!

— Et c'est celui que tu sers?

— Oui, Delia-Cornélia.

— Eh bien! reprit la prêtresse, tu n'agis pas autrement que n'ont agi et pensé Hésiode, Zoroastre, Pythagore, Socrate, Platon, Apollonius de Tyanes, Marc Aurèle et tant d'autres. Seulement, en reconnaissant le dieu universel, ils ont respecté les antiques théogonies, vénérées des peuples, et les

dieux symboliques qui sont comme les attributs vivants et divers du grand esprit du monde.

— Cornélie, il n'est qu'un seul dieu.

— Sais-tu son nom ? demanda la prêtresse.

— Les Israélites le nommaient Jéhovah.

— Et les chrétiens, comment l'ont-ils nommé ?

— Ils l'ont nommé Dieu, dit l'empereur.

— Quelle vague dénomination ! reprit Cornelia. Eh bien ! César, qu'importe alors que nous appelions Jupiter, la puissance de ce dieu ; Minerve, sa sagesse ; Vénus, sa beauté ; Diane, sa pureté ; Muse, son intelligence ?

L'empereur fronça les sourcils. Il prit la coupe et avala coup sur coup plusieurs gorgées d'hydromel.

— Jeune fille, reprit-il, tes paroles ne manquent pas de témérité. Que viens-tu enfin me demander ?

Delia-Cornelia s'approcha du portique donnant sur la terrasse, que le clair de lune inondait de sa pure lumière ; et là, sous les rayons argentés, et comme placée sous la sauvegarde de Diane, sa déesse :

— César, dit-elle, j'ai une grâce à te demander : c'est, en m'écoutant, de rester calme et magnanime comme tu as coutume de l'être, toi, souverain du monde. Je ne viens pas ici braver l'empereur, je viens l'implorer.

— Pour qui ? reprit Constantin assez vivement ému.

— Pour les faibles qui étaient hier les plus forts ; pour ceux qui ne sont pas chrétiens comme l'empereur.

— Pour les païens ! reprit Constantin. Mais je veux détruire les idoles du mensonge ; le monde doit être chrétien.

— S'il doit le devenir, César, dit Cornelia, que ce soit par la

persuasion douce et lente qui suit la marche du temps, souriante et bonne, un flambeau à la main et la paix dans le regard.

— Tu veux que je protége les faux dieux, jeune fille? mais ils s'écroulent déjà de toutes parts...

— Laisse-les crouler, César, sans y toucher.

— Ta Diane chasseresse elle-même n'est qu'un marbre muet, une statue qui va tomber de son autel. Tu crois en elle, Cornelia?

— Je crois à l'esprit familier et divin avec qui j'ai vécu depuis mon enfance; je crois à l'intelligence qui m'a éclairée, à la pureté qui m'a préservée. Je crois à Diane parce que je l'aime et que je l'honore.

— Ah! dit l'empereur, tu es digne d'être chrétienne et je briserai ton idole.

— Tu briseras donc aussi ma vie, César! Eh quoi! reprit-elle, les rôles sont-ils donc changés? Les martyrs désormais seront-ils les adorateurs des dieux de l'empire? et parce que César a confessé le Christ, verrons-nous les chrétiens lâcher à leur tour les lions du cirque sur nous? Prends garde, empereur, la persécution est la force des opprimés! Les chrétiens le savent bien.

En ce moment un jeune homme entra dans la salle; il s'était fait annoncer à César.

— Viens, Julien, s'écria l'empereur, viens, mon docte et magnanime neveu. Ta présence ici est opportune. Tu es initié autant que personne à la science divine, à nos mystères, à la morale prêchée par les apôtres, et, de plus, tu es chrétien sincère. Regarde, Julien, voici une jeune prêtresse de Diane qui vient censurer les édits nouveaux que j'ai rendus contre

les horribles superstitions païennes; elle vient défendre devant moi Jupiter contre le Christ.

— Vraiment! dit Julien. Ah! du moins, tu conviendras, Constantin, que jamais Jupiter n'eut un plus noble et plus beau pontife.

— Oui, Julien, oui, reprit l'empereur. Et c'est aussi en faveur de tant de jeunesse et de grâce que j'ai pardonné de téméraires paroles. — Cornelia, ajouta-t-il, discute avec mon cher neveu Julien; il est docte aussi, et sa parole est entraînante comme la tienne. Je serai juge entre vous deux. Voyons, Cornelia?

La prêtresse de Diane était en ce moment tout éclairée des clartés de la lune; blanche et radieuse elle-même comme une céleste apparition, elle jeta sur Julien un regard tranquille; puis, croisant les mains sur sa poitrine, elle eut l'air d'invoquer un esprit mystérieux.

— Mais regarde-la, Julien, dit l'empereur, ne ressemble-t-elle pas à un ange? c'est à s'y méprendre.

— Et nous pourrions bien nous y méprendre réellement, César, dit Julien.

— Non, mon sage neveu, non. Tu vas combattre par les armes spirituelles cette séduisante apparition. L'esprit ténébreux est subtil; il prend toutes les formes, tous les langages.

Revenant avec complaisance à son hydromel, l'empereur se préparait à écouter la discussion qu'il provoquait, attentif et avide de controverse, comme s'il se trouvait encore au concile de Nicée, au milieu des trois cent dix-huit évêques qui foudroyèrent Arius et son livre.

— Prêtresse de Diane, dit Julien d'une voix bienveillante, te plairait-il de renouveler devant moi les demandes que tu viens d'adresser au clément empereur?

— Oui, dit Cornelia. Mais ne voulant pas sortir de l'humble sphère où je suis née, ne voulant pas être accusée de témérité dans mes discours, je me borne à demander protection pour le temple de Diane de Colonia-Nemausensis-Augusta et sécurité pour sa prêtresse.

— Tu rends l'oracle dans le temple, jeune fille, dit Julien.

— Aux croyants qui viennent me consulter je réponds selon que l'esprit mystérieux inspire mon âme.

— Quel est cet esprit?

— Je l'ignore.

— Quels sont les sacrifices offerts à ton autel?

— Ceux qu'instituèrent et voulurent seuls recevoir Diane Éphésienne et Apollon Smynthée, les sacrifices d'animaux sans tache et les oblations des fruits de la terre.

— Point de sacrifices humains?

— Je ne suis ni une druidesse ni une pythie de la Tauride.

— Quelle est ton existence dans le temple?

— Je vis des offrandes de l'autel, comme c'est le droit de tout sacerdoce. Je garde le lieu sacré et je conserve son trésor; à ma seule présence, tout téméraire s'éloigne. Je lis les livres de Delphes et ceux des poëtes initiateurs : Orphée, qui enseigna l'union par l'harmonie; Musée, qui révéla l'art de la médecine et la science des oracles; Hésiode, qui chanta les diverses phases du monde, et qui fit aimer aux hommes la

vie champêtre et le travail; le divin Homère et ses glorieux successeurs dans les lettres grecques et latines.

— Quelle est, en deux mots, la morale du culte que tu rends à Diane Éphésienne et à Apollon Smynthée ?

— Cette morale, je la divise en deux préceptes : envers l'humanité, éclairer et secourir la souffrance et l'ignorance; envers soi-même, conserver la pureté du corps et de l'esprit.

— Jeune fille, dit Julien, n'as-tu jamais lu le livre des chrétiens?

— Je l'ai lu, répondit Delia-Cornelia, sa morale est sublime...

L'empereur redressa la tête d'un air de fierté mêlé de joie.

— Eh bien! reprit Julien, comment la lecture de ce livre n'a-t-elle pas fait de toi une chrétienne?

— Parce qu'avant de connaître ce livre, dit Cornelia, j'avais en moi l'amour des choses divines et l'amour de l'humanité.

— Tu te trompes peut-être, ajouta Julien; dit plutôt que la sainteté de la morale évangélique t'a effrayée...

— Ce qui m'eût effrayée, reprit Cornelia d'une voix ferme et claire, ce n'est pas la sainteté des livres des chrétiens, mais les rigides interprétations données à la morale évangélique; le Christ et ses disciples furent meilleurs que ne les font aujourd'hui leurs sectateurs triomphants.

— Que dit-elle là? s'écria Constantin.

— Attends, César, reprit Julien; le Christ est Dieu. Cornelia, le crois-tu?

— Si le sage Nazaréen était Dieu, reprit la fière prêtresse, il ne put mourir ; s'il était homme, il ne put ressusciter [1].

— Ah ! s'écria l'empereur en se levant de son siége, l'œil étincelant et le front orageux ; voilà le blasphème ! Je le pressentais venir. Julien, que mérite cette impie?

— Clément empereur, dit celui-ci, je ne suis pas son juge.

— Tu l'es, Julien, tu l'es en ce moment, par mon autorité souveraine. Juge cette prêtresse des idoles d'après les paroles mêmes que tu as entendues. Je le jure ici, je ratifierai ta sentence. A quoi condamnes-tu Delia-Cornelia?

Julien s'inclina devant l'empereur, comme pour le remercier du grand honneur qu'il lui accordait. Puis, élevant la main et désignant la prêtresse, qui le regardait d'un œil superbe et avec un dédaigneux sourire :

— César, dit-il, acceptant la charge dont tu m'as revêtu, et te rappelant la sainteté de ton serment, je condamne Delia-Cornelia à être ramenée au temple de Diane de la colonie de Nîmes, et j'ordonne qu'elle y sera protégée, elle et son culte, en vertu des antiques lois de l'empire.

— Julien ! exclama l'empereur hors de lui, Julien, tu viens de rendre, en ce moment, une sentence d'apostat.

Et Constantin sortit de la salle à pas précipités, l'orage dans le cœur et la tête en délire.

Resté seul avec la prêtresse, Julien s'approcha d'elle et lui dit à demi-voix :

— Tu n'as pas un instant à perdre, Cornelia. Je connais

[1] Doctrine d'Arius et de ses sectaires. — La vérité est que le Christ était Dieu fait homme.

le caractère impétueux et vindicatif de César. Au mépris du serment, il te fera enlever, et tu seras jetée dans quelque dure prison. Si ce n'est pour toi, prends pitié de ton jeune frère Tiberinus, qui est en ce moment aux portes du palais... Viens, je protégerai ta fuite.

Au souvenir de son frère, Cornelia tressaillit, et s'adressant à Julien :

— Diane elle-même t'a sans doute envoyé pour me sauver, dit-elle, je te suivrai. Allons rejoindre Tiberinus et fuyons la colère de l'empereur.

Julien connaissait tous les détours du palais, les galeries secrètes, les escaliers creusés dans l'épaisseur des murailles; il courut à l'extrémité de la salle et ouvrit une porte d'ébène qui donnait sur un étroit passage. Cornélia le suivit. Quelques instants après ils étaient l'un et l'autre hors des murs du palais.

— Où est Tiberinus mon frère? dit Cornelia en voyant qu'on l'avait entraînée au bord du fleuve. Pourquoi ces esclaves, et pourquoi cette barque à douze rameurs qui paraît nous attendre? Tu m'as promis de me rendre Tiberinus, reprenait-elle avec une fiévreuse expression de doute et de crainte.

— Prêtresse, dit Julien, deux de mes esclaves sont allés, par mon ordre, prévenir Tiberinus; il nous rejoindra.

— Jamais, dit Cornelia, jamais je ne quitterai ce rivage sans mon frère... lui, l'ami de mon cœur, le doux compagnon et la sauvegarde de ma solitude...

La nuit était à moitié de sa course; tout reposait dans les vastes campagnes, et, du côté de la ville, on n'entendait que le tintement des armes des soldats qui, marchant d'un pas

régulier, relevaient les postes militaires. Quelques mariniers chantaient au loin sur le fleuve en arrangeant leurs cordages aux lueurs de Phœbé. Julien avait ordonné en secret à ses rameurs d'approcher la barque le plus près possible de la rive. Cornelia, debout sur un tertre de gazon à quelques pas de là, regardait avec inquiétude autour d'elle, cherchant à découvrir au loin quelque indice de l'arrivée de son frère. Les deux esclaves envoyés par Julien, il faut le croire, ne revenaient point. Cependant le moment devenait critique, et il était bien probable que les gardes de l'empereur étaient déjà à la recherche de la prêtresse, si soudainement disparue.

Julien s'approcha d'elle, et lui dit d'un air suppliant :

— Je t'en conjure, noble jeune fille, ne reste pas un instant de plus sur ce rivage. Voici la barque et les rameurs; j'avais tout prévu pour ta fuite, sachant bien d'avance que tu exciterais la colère de César. J'ai voulu te sauver, toi que j'honore entre toutes les femmes. Ne dédaigne pas mon bon secours. Ton frère, averti par mes esclaves, ira te rejoindre. Je vais devant toi ordonner qu'on prépare pour lui une barque pareille à celle-ci.

— Et où me conduira-t-on? demanda Cornelia.

— Il est à la pointe occidentale du delta, dit Julien, une solitude abritée par des bois épais. Là se trouvent des pasteurs, une pauvre et honnête famille, vivant du travail de ses mains, isolée du reste du monde, une famille de proscrits depuis le dernier règne et dont nul que moi ne soupçonne l'existence. C'est là que je te mènerai.

— J'irai, reprit Cornelia; j'irai demander l'hospitalité à ces proscrits... mais il me faut Tiberinus...

Elle persistait à rester sur le rivage, lorsque tout à coup Julien s'écria :

— Je vois des flambeaux ! je vois au loin les soldats de la garde tribunitienne qui viennent à nous. A moi, mes braves esclaves !

Et, suivi de ses serviteurs, il saisit dans ses bras la voluptueuse jeune fille et l'emporta triomphant dans la barque qui l'attendait.

III

Cornelia ne jeta pas un cri, ne répandit pas une plainte inutile ; mais, assise dans la barque qui fuyait à toutes rames, elle levait vers les cieux de suppliants regards.

Elle disait :

— Je vous adjure toutes en témoignage, chastes étoiles, divinités de la nuit, j'ai cédé à la force comme une captive. Si cet homme qui m'a enlevée est de bonne foi, si son cœur est pur et ses desseins selon la justice, protégez-le, et que je puisse un jour moi-même lui témoigner ma gratitude. Si, au contraire, il m'a séparée volontairement de Tiberinus ; s'il ne me rend pas mon frère, mon jeune protecteur... s'il couve dans son âme quelque pensée perverse... ô mes bonnes divinités, que ces ondes soient mon tombeau et que l'impie soit livré aux Euménides vengeresses !

Elle parlait ainsi, et chacun pouvait entendre ses paroles ; et la barque fuyait au courant du fleuve avec l'agilité du requin, et l'ardent jeune homme, Julien, le neveu de César, se

tenant debout au milieu de la barque, excitait les rameurs et couvait du regard la belle Gallo-Romaine.

Delta du Rhône, que tu étais beau dans ta nature primitive, alors que l'industrie moderne n'avait encore rien touché de ta sauvage grandeur; quand tu balançais au vent de mer tes bois gigantesques; quand les buffles aux cornes noires et les chevaux libres erraient dans les savanes autour de tes lacs; quand le fleuve, soulevant ses flots au retour des jours tièdes, venait inonder et féconder ta végétation luxuriante! Placé entre l'Italie et l'Espagne et en face du continent africain, toutes les brises marines pouvaient t'apporter les semences des trois régions; aussi réunissais-tu trois flores méridionales, et dans ce divin pêle-mêle de la nature, tout était grâce, harmonie et grandeur. Les barbares vinrent un jour camper sur les rives opposées à tes rives et ils respectèrent ta beauté native, ils ne mirent pas le pied sur ton sol virginal. Mais les civilisateurs sont venus à leur tour, et tout a été perdu pour toi, beau delta du Rhône. Ils ont coupé tes lacs de digues et de murailles, ils ont fouillé et éclairci les saintes retraites de tes forêts; ils ont labouré tes savanes; ils ont porté la hache, la bêche, la truelle et le mortier dans le riant désert. Ils ont fait cela, dit-on, dans l'intérêt de la fortune publique, et qu'en est-il résulté? la vente de la terre libre à quelques marchands privilégiés; quelques grosses cupidités satisfaites, mais non assouvies, et un Eden de moins dans l'univers.

Sortant des eaux du Rhône, et longeant les rives maritimes, la barque de Julien approchait, au lever du soleil, de la pointe occidentale du delta. C'était une presqu'île formant un petit golfe ceinturé de grands arbres et de quelques ro-

ches verdoyantes de mousses et de lianes. Julien, placé à la barre du gouvernail, imprima à la barque un mouvement oblique, et la pointe de la proue vogua droit sur le rivage à fleur d'eau.

La barque toucha au sable mêlé de coquillages et d'étincelles d'or. Les rameurs, levant à la fois leurs douze rames, attendirent les ordres du maître. Julien, prenant Cornelia par la main, l'aida à descendre sur la rive. Son petit esclave de Gétulie le suivit. Un autre esclave, resté dans la barque, donna le signal; la petite galère reprit la mer, et disparut bientôt derrière des massifs de verdure.

La solitude était profonde; mais Julien connaissait des sentiers à travers les bois. Il marchait à pas lents devant Cornelia, qui, relevant sur son bras gauche le pan flottant de sa robe, s'appuyait de la main droite sur l'épaule du petit esclave de Gétulie. Après avoir laissé l'empreinte de leurs pas sur le sable du rivage, ils entrèrent sous les voûtes de verdure de grands pins d'Italie, projetant au loin leur ombre et le parfum de leur branchage résineux. Ils arrivèrent bientôt à une éminence de terrain abritée au nord par un rideau de peupliers et de massifs de hêtres, mais d'où les voyageurs pouvaient découvrir au sud le golfe limpide, le cap avancé et la pleine mer. Là, un autel en ruine s'élevait encore, tout chargé de lierre, au milieu d'une énorme touffe de lauriers et de myrte sauvage. Des iris-nymphées, des nénufars, des joncs parés à leur extrémité de leur mousse enroulée et de leurs crins d'or, se balançaient à la brise près de l'autel, car une source sortait vive et murmurante d'une cavité rocailleuse sous les marches brisées du monument. Cet autel

avait été consacré aux Nymphes dans des temps inconnus; les croyants l'avaient oublié dans la solitude, et les Nymphes aussi peut-être. Cornelia reconnut les pierres sacrées, et, s'arrêtant dans ce lieu, elle dit à Julien :

— Les pasteurs dont tu m'as parlé ne doivent pas être éloignés d'ici; va les prier d'envoyer vers moi leurs femmes et leurs filles. Je t'attendrai ici sous la garde de cet autel.

Julien, surpris, hésita à répondre. Cependant, voyant Cornelia qui s'asseyait sur l'escalier de l'autel, il lui dit :

— Les pasteurs sont encore bien loin; mais je t'obéirai. Toutefois, écoute-moi, divine prêtresse : plusieurs fois, dans mes voyages aventureux, j'ai traversé la colonie de Nîmes, et plusieurs fois j'avais entendu vanter ta suave beauté et ta sagesse. Aussi avais-je depuis longtemps au fond de l'âme la pensée de te voir, le désir inquiet de te rencontrer.

— J'ignorais cela, dit paisiblement Cornelia.

— Oui, tu ignorais cela, belle prêtresse, et tu ignores peut-être bien d'autres amours qui brûlaient pour toi. Me trouvant dans la galère qui t'amenait à la cité phocéenne, juge de mon délire à ton apparition. Je ne demandai pas ton nom; je te reconnus, charmant fantôme de mes rêves; mais, doué d'une grande puissance sur moi-même, je ne voulus ni m'approcher de toi ni te parler. Quelqu'un me dit que tu allais implorer César pour le culte de Diane que les novateurs persécutaient. Ma résolution fut prompte. Je savais que tu irriterais Constantin; je prévoyais que tu te perdrais peut-être... Je jurai le ciel et la terre que je t'enlèverais à l'empereur, à Diane, au monde entier!

— Généreuse protection ! dit avec dédain Cornelia. Poursuis.

— Oh ! je prévois bien tes grands airs dédaigneux et ta colère, reprit Julien, dont le sourire devenait effrayant, mais je poursuivrai, ainsi que tu me l'ordonnes. Cornelia, il est dans la vie un instant solennel qui décide de notre destinée. Cet instant est venu pour toi et pour moi. Ton culte est perdu, et ton temple l'est aussi; tu connais les nouveaux édits de César. Tu as encouru toi-même sa colère. Il ne pardonne pas. Et moi, prince de sa famille, moi, dont la modération l'a trompé jusqu'ici, je me suis perdu aussi et sans retour. Dès aujourd'hui, Constantin me hait; il m'a deviné... il me poursuivra demain pour m'écraser. Ainsi, tout est fini et pour toi et pour moi sur ces bords dangereux. Mais une intelligence supérieure peut se créer un monde nouveau, et du fond d'un abîme s'élancer dans les airs. Or, moi, Julien, aujourd'hui proscrit peut-être à l'heure où nous touchons, j'aurai un jour l'empire; je serai le maître de l'univers.

— Eh bien ! dit la prêtresse, que veux-tu de moi ?

— Je veux que tu partages cette puissance souveraine.

— Moi ? dit Cornelia.

— Toi-même, cruelle et dédaigneuse jeune fille.

— Où sont les pasteurs à qui nous venons demander asile ? où est la famille de proscrits, au foyer de laquelle tu as promis de m'amener, Julien ? dit la prêtresse.

— Des pasteurs, des proscrits, une famille ? Il n'en est pas dans cette solitude, répondit le ravisseur.

— Ah! dit Cornelia, j'ai vu cela, mais trop tard; j'ai vu cela à la pâleur de ton visage et aux lueurs de tes regards, hier, sur le rivage, quand tu m'as enlevée.

— Eh bien! reprit Julien, ton parti est-il pris? me suivras-tu? deviendras-tu ma fiancée, mon épouse?... Je t'aime, Cornelia!... Tu ne réponds pas?

— Et Tiberinus, mon frère, qui doit nous rejoindre, quand sera-t-il ici? demanda la prêtresse.

— Jamais! s'écria Julien.

— Je le savais, je l'avais deviné aussi, ce mensonge, à la fausseté de ton visage.

— Oh! folle prêtresse, reprit en riant le neveu de César; ah! imprudente et aveugle jeune fille qui ne me réponds pas! Mais tu ignores donc que ma galère et mes rameurs sont là qui m'attendent près du cap que tu vois d'ici, et cachés sous les grands arbres du bord; tu ignores que je puis t'enlever encore et poursuivre mon voyage, et gagner les îles du golfe napolitain, doubler le promontoire de Tarente, entrer dans l'Adriatique, remonter jusqu'aux îles qui avoisinent le continent, et de là gagner, par les montagnes, les vallées de la Germanie, tout ce grand pays contenu entre le Rhin et le Danube? Ignores-tu encore que moi, prince de la famille impériale, je puis, dans ces libres contrées, soulever à ma voix des armées de barbares, campées sur les rivages des deux fleuves, les Huns, les Goths, les Vandales, les Suèves, les Francs, et qu'à la tête de six cent mille guerriers, apparaissant sur la frontière des Gaules et dans le nord de l'Italie, je puis tomber comme le feu du ciel sur les légions romaines, les briser, égorger jusqu'au dernier de la famille de Constan-

tin, courir sur Rome et asseoir mon empire au Palatin? Le sais-tu cela, toi, faible femme?

— Non, en vérité, dit Delia-Cornelia.

— Eh bien! reprit l'ardent jeune homme, viens et partage ma fortune. J'aurai le monde, la suprême volupté de régner avec toi sur le monde.

— Et tu veux, toi, chrétien, épouser une prêtresse de Diane? demanda Cornelia.

— Moi, chrétien? répondit Julien en riant. Tu as vu comment je t'ai interrogée et à quoi je t'ai condamnée chez César.

— Alors tu renierais le Christ et son culte? dit la prêtresse.

— Je rétablirais les dieux de l'empire, les antiques divinités du monde, auxquelles on m'a fait renoncer dans mon enfance, mais dont je vénère les traditions et les mythes divins.

— Tu ferais cela, toi! demanda Cornelia avec une incroyable expression de finesse, de doute et d'ironie. Eh! bien, jeune César, va, suis ton étoile! Va chercher les foudres du Nord pour régénérer et purifier les régions du Sud. Chasse de Rome les novateurs, relève le Palatin, couronne-toi du laurier d'or; et quand il ne manquera plus rien à ta gloire et à ta grandeur, souviens-toi de cette pauvre prêtresse des Gaules que tu auras rendue à son temple, et qui ne te demandera pour toute faveur qu'un autel de marbre thasien et un trépied d'or pour la Diane de Colonia-Nemausensis-Augusta.

— Ah! s'écria Julien, quelle froide ironie!

Sur un signe de son maître le petit esclave s'éloigna et gagna le rivage. Se voyant seule, face à face avec son ravisseur, la belle prêtresse tressaillit et un frisson courut dans ses veines. Julien la contemplait avec les yeux clairs et ardents du tigre. Tout à coup il s'approcha d'elle ; il lui saisit la main et se mit à la supplier ; des larmes sillonnaient ses joues ; il tremblait de tous ses nerfs. Cornelia ne répondit pas une parole, mais sa bouche souriait avec toute l'amertume de l'ironie et du dédain.

— Je n'aurai de toi que des mépris ! s'écria Julien.

— Que des mépris... dit la prêtresse.

— Tu mens, femme, tu mens, reprit hors de lui l'ardent jeune homme.

Il la saisit alors et voulut l'arracher de l'autel auquel elle s'attachait de toute la force de ses mains. La lutte fût bientôt devenue inégale, lorsque Cornelia, se retournant par un effort sublime, se dégagea des mains du ravisseur. Alors tirant un poignard qu'elle cachait dans sa robe, elle frappe au visage Julien, qui de nouveau la saisissait, et tournant le fer contre elle-même, elle l'enfonça tout entier dans sa belle gorge virginale.

Un cri terrible retentit. Un enfant accouraït, et Julien se vit tout à coup en face de Tiberinus, qui, le fer à la main, lui demandait Delia-Cornelia, sa sœur. Mais Julien lui-même n'avait déjà plus l'usage de ses sens et de sa raison ; blessé au visage par le poignard de la prêtresse, et tout inondé de sang, épouvanté d'avoir vu Cornelia se frapper d'un fer, la tête en délire et le cœur défaillant, Julien tombait de l'autre côté de l'autel, la face contre terre, comme un homme frappé à

mort. C'est pourquoi Tiberinus, croyant qu'il expirait, ne lui enfonça pas dans la poitrine l'épée gauloise, la large lame qu'il tenait à la main.

Aux cris de désespoir du jeune frère de Cornelia accourut l'esclave de Gétulie, suivi de plusieurs serviteurs. On entoura Tiberinus, qui voulait se tuer sur le corps de sa sœur. D'autres coururent à Julien, et ils se hâtèrent de l'emporter vers la galère.

Sur les graminées et les mousses vertes, au pied de l'autel antique, la belle prêtresse de Diane gisait étendue, déjà pâle statue, et les yeux cernés de ces teintes violettes qu'il plaît à la mort de jeter comme un voile sur les yeux qui se ferment pour toujours. Ses longs cheveux noirs avaient quitté leur réseau d'or, et s'épandaient autour des bras et jusqu'aux genoux de la divine jeune fille. Sa robe blanche était teinte de sang, mais elle couvrait encore soigneusement ses pieds charmants, comme si, par un dernier sentiment de pudeur, la prêtresse en mourant eût songé à se voiler tout entière.

Tiberinus, prosterné devant ce corps auguste, releva tout à coup la tête à un bruit de rames qu'il entendit vers le golfe; il vit la galère de Julien qui s'éloignait et qui n'emportait (l'enfant le crut) que le cadavre du ravisseur de Cornelia.

— Va, dit-il, exécrable navire !

Puis, reportant sur sa sœur ses regards inondés de larmes :

— Et nous, reprit-il, regagnons le temple que nous n'aurions jamais dû quitter.

Des mariniers s'avançaient, en effet, vers l'autel antique. C'était ceux qui, cédant aux prières de Tiberinus, étaient partis avec lui de la cité impériale pour se mettre à la pour-

suite de Julien. Ces intrépides mariniers, après avoir amarré leur barque aux arbres du rivage, venaient proposer à l'enfant de le ramener, lui et la chère dépouille sur laquelle il pleurait, jusqu'aux étangs voisins de Nîmes, où une litière emporterait la belle morte.

Et déjà Tiberinus soulevait la tête pâle de sa sœur, lorsqu'il sentit un léger souffle effleurer sa main. Il jeta un cri... un cri d'un accent inexprimable. Cornelia ouvrit les yeux un moment, mais assez longtemps encore pour reconnaître son frère, pour lui dire quelques paroles que nul n'entendit autour d'eux, pour lui serrer la main et rendre le dernier soupir sur le sein de son bien-aimé Tiberinus. Mort devenue bien douce! car la suave jeune fille s'éteignit en souriant.

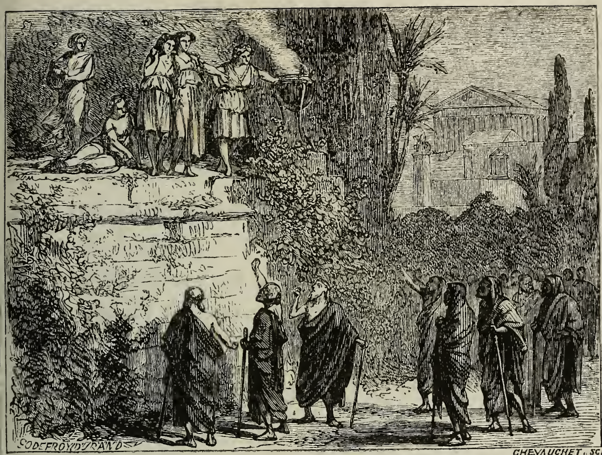
Delia-Cornelia ne fut point transportée au temple de Diane. Elle avait demandé à son frère, en mourant, de lui rendre les honneurs funèbres au delta du Rhône, et de déposer son urne cinéraire dans un tombeau de terre recouvert de verdure, sur un point élevé du désert d'où l'on pût découvrir un vaste horizon. Ses volontés furent suivies pieusement. Les voyageurs qui naviguaient sur ce golfe remarquaient dans la suite un petit tertre sur le versant d'un promontoire, et couvert de belles touffes d'iris-nymphées, de lauriers à fleurs blanches et de myrtes autour desquels s'enlaçaient des verveines. C'était le tombeau de la prêtresse de Diane, morte martyre de sa pureté.

Telle fut Cornelia, avec sa beauté, son chaste amour des choses divines, son inviolable attachement aux traditions antiques, son dévouement à Diane Éphésienne, ce symbole de grâce, de sagesse et d'intelligence. Cornelia fut donc vrai-

ment la dernière prêtresse des Gaules méridionales, la dernière et poétique expression du polythéisme grec et latin; elle fut vraiment aussi la dernière Gallo-Romaine.

Tiberinus revint au temple de Diane. Il passa deux jours enfermé dans le *Sacrarium*, selon les ordres de sa sœur; puis, il quitta le lieu vénéré, après en avoir fermé soigneusement toutes les portes, et en avoir jeté les clefs de bronze dans le gouffre consacré aux Nymphes. Il s'éloigna, et nul ne sut le chemin qu'il suivit. Le lendemain, toute la colonie de Nîmes entendit des mugissements venant du sanctuaire abandonné. Bientôt des langues de feu sortirent des fenêtres hautes, et un incendie expiatoire dévora tout ce qui pouvait avoir servi à Delia-Cornelia et à sa déesse. Il ne resta que des marbres et des bronzes dans le *Sacrarium*.

On dit que Tiberinus remonta les rives du Rhône, qu'il gagna les frontières de la Germanie, et alla offrir son épée aux Francs-Saliens et Ripuaires qui campaient sur les bords du Rhin. On dit encore que, lors des premières invasions des barbares, bien avant celle des Suèves sous Hermanric, et des Francs sous Pharamond, on le vit, monté sur une cavale sauvage et la framée à la main, porter le carnage et la mort dans les légions romaines; terrible et implacable, offrant aux mânes de sa sœur de sanglantes funérailles, cherchant toujours, dans la mêlée, Julien, devenu empereur, et l'appelant d'une voix formidable.



LYSISTRATA[1]

ÉPISODE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE

ÉTUDE GRECQUE IMITÉE D'ARISTOPHANE

C'était par une belle soirée du mois d'hécatombéon (juillet). Le soleil se couchait magnifique dans les eaux rougies du golfe Saronique. Les grandes hirondelles marines volaient à tire-d'aile de Salamine au Pyrée, rasant la surface

[1] Nous avons emprunté à Aristophane le sujet de cette étude, en nous faisant une loi de ne pas copier un seul vers de son admirable comédie de *Lysistrata*. Le lecteur comprendra notre admiration pour le poëte de Lysistrata, par ce mot de saint Ambroise dont le génie était lui-même si empreint d'atticisme : « Quand les grâces quittèrent le monde elles se réfugièrent dans l'âme d'Aristophane. »

claire des vagues et jetant de longs cris qui allaient roulant tout le long des promontoires. Le sommet de l'Hymette perdait insensiblement les teintes dorées du soleil ; il se couvrait de ces tons violacés si admirables aux cimes des montagnes méridionales. Des bruits confus s'entendaient du côté d'Athènes ; aux heures rafraîchies du soir, le peuple de Minerve, répandu dans les carrefours et sur les grands escaliers du Pyrée, se promenait noblement en respirant les brises que lui envoyait la mer de Myrtos.

Or, près d'un petit temple situé non loin du rivage, à un stade de la ville, une belle Athénienne, accompagnée d'un petit esclave de la Cyrénaïque, paraissait attendre avec inquiétude quelqu'un à qui elle avait donné rendez-vous. Le petit esclave, lui aussi, était fort agité ; il allait et venait sur la grève, montant quelquefois sur les rochers voisins, comme pour explorer la rive. Cependant une forme humaine parut au bord des flots. L'Athénienne appela le Cyrénéen, et lui dit dans un dialecte crétois :

— Vois, et dis-lui que je suis ici.

Le petit esclave courut et revint dire à sa patronne :

-- Oui, Lysistrata, c'est Lampito la Lacédémonienne qui s'avance vers toi.

Lysistrata leva la main en signe de joie, et fit quelques pas en avant.

— C'est toi, Lampito ! dit-elle ; ma Lacédémonienne chérie ! que tu es belle ! Je t'attendais et je perdais patience.

— Lysistrata, répondit Lampito, quelle joie de te revoir !

Les chemins sont affreux. Mon cheval est tombé deux fois entre Mégare et Éleusis. J'ai reçu ton message. Mon époux est à Athènes pour traiter de la paix; hélas ! il sera bien surpris de me voir ici. Tu as voulu m'avoir, me voici : quelle affaire si importante ?...

— Tu sauras tout, Lampito. J'ai mes projets... Mais quel teint de santé ! quelle force ! La belle gorge !

— Oui, je m'exerce au gymnase avec mes compagnes. Nous donnons souvent des jeux en l'honneur de Pollux. Je franchis la barrière à cheval, et je danse la pyrrhique... Mais pourquoi me regarder ainsi ?

— Ma belle guerrière, j'ai de grandes choses à te dire. Cependant attendons nos autres compagnes.

— Tu as donc convoqué une assemblée de femmes au bord de la mer ?

— Oui, sans doute. Mais voyez leur paresse ! Ah ! s'il s'agissait d'une fête au temple de Bacchus, ou de Pan, ou de Vénus Coliade...

— Oh ! elles seraient toutes ici ; je les connais.

— Ah ! voici Myrrhine, dit Lysistrata.

L'Athénienne Myrrhine arrivait, en effet, à pas lents, et s'appuyant sur le bras d'une forte Syrienne.

— J'arrive tard, Lysistrata, dit-elle. Mon époux est revenu ce soir de Pylos.

— Myrrhine, sois la bienvenue. Ton époux est très-heureusement arrivé pour servir mes projets... Pourquoi te farder avec de l'orcanette, Myrrhine ? ton teint blanc et mat est si beau !

— Mon mari aime le teint coloré.

— Le digne Athénien! Nous lui servirons un plat de son goût. Mais voici une Mégarienne de mes amies. Je te salue, Stratyllis.

Stratyllis prit les mains de Lysistrata, et lui dit en souriant :

— Est-ce l'Amour, est-ce la Fortune, est-ce Junon qui nous attire ici?

— Tu le sauras. Voilà, ma jeune Mégarienne, une robe bien courte... Tu as la jambe de Diane, et tu ne veux pas qu'on se contente de le deviner.

— Voulais-tu que je vinsse sur cette grève vêtue d'une cimbérique[1] flottante! Mon époux m'a suivie à Athènes; il s'est réuni aux députés du Péloponèse pour demander la prolongation de la trêve. Demain ils se rendront au Pnyx[2]. Cette guerre du Péloponèse ne finira donc jamais! Comment se fait-il que lorsque les femmes des diverses villes rivales sont si bien d'accord entre elles (et il faut en remercier les bonnes déesses comme chose presque inouïe), comment se fait-il que les hommes soient si acharnés à se battre, à vouloir s'exterminer?...

— C'est une question que nous résoudrons plus tard, dit Lysistrata, et tu verras qu'elle se rattache à la grande affaire qui nous rassemble aujourd'hui.

Une autre jeune femme parut en ce moment et rejoignit les compagnes de Lysistrata. C'était une Corinthienne; on

[1] Robe asiatique.

[2] Place destinée aux assemblées du peuple; le Forum d'Athènes.

devinait son pays à la richesse de ses bracelets et à la souplesse de sa taille.

— En vérité, Calonice, lui dit l'Athénienne en la baisant sur le front, il faut te savoir gré d'avoir quitté pour nous tes jardins de Sicyone et les brises du golfe des Alcyons.

— Oui, la chaleur à Athènes est étouffante, ma bien-aimée Lysistrata. Vous avez une ville belle, riche et guerrière, mais nous avons à Corinthe un art que vous ignorez : celui de vivre avec volupté.

— Oh ! vous êtes tous de bonne race, ajouta Lampito.

— Paix ! dit Lysistrata, et que la rude Lacédémone se fasse un peu Corinthienne ; la Grèce n'en sera que plus tranquille, plus heureuse. Mais nous voici au complet, je crois, moins quelques Arcaniennes et quelques femmes de Salamine qui doivent, ce soir, se rendre dans ma maison.

A un signe de Lysistrata, le petit Cyrénéen, aidé par d'autres esclaves qui étaient survenus, étendit des tapis sur le sable, et la belle Athénienne invita ses amies à s'asseoir autour d'elle. Un groupe charmant se forma au bord du golfe Saronique ; jamais les rayons de Diane n'éclairèrent une réunion de beautés plus volupteuses ; on aurait dit des Néréides assemblées écoutant les récits merveilleux de leur reine Galatée.

— Mes amies, dit l'Athénienne, quelle est votre opinion sur cette guerre qui, depuis près de vingt ans, dévore la Grèce comme un vautour? Quelques trêves de courte durée interrompent à peine ces affreux carnages, ces incendies, ces pillages, dignes, en vérité, des peuples de la Scythie, que nous n'avons plus le droit d'appeler barbares. Qaant à moi, je dé-

teste la guerre, et cela par des raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici.

— Pour moi, dit Lampito, j'aimerais à passer le bras de mer qui nous sépare de l'Asie, et à porter le fer et le feu dans les voluptueuses demeures du grand roi, quand ce ne serait que pour avoir la joie de le voir courir sur des éléphants, lui et ses nymphes épouvantées. Mais la guerre entre villes grecques est une guerre impie. Je lève la main contre cette guerre.

— Et moi aussi, ajouta Myrrhine. Cinéas, mon mari, me fait devenir folle avec ses chevaux, ses armes et ses récits de combats. Il n'y a plus moyen de passer une nuit sans apprendre à forcer un camp ou à donner un assaut.

— Le mien, dit Stratyllis, passe sa vie, quand il revient pour peu de temps à Mégare, il passe sa vie à chanter la chanson de Télamon, à fourbir son bouclier, à aiguiser son épée, à rajuster l'aigrette de son casque. Il mange et boit à peine, m'embrasse par distraction, et repart toujours pour le camp avant le coucher du soleil.

— Par les divins Tyndarides! s'écria Calonice, le mien n'est pas plus sage. Sur deux jours qu'il a passés à Corinthe, il m'a donné deux heures, et encore... Oh ! j'ai la guerre en horreur!

— Voilà qui est bien, dit Lysistrata, nous sommes toutes d'accord. Il nous faut donc la paix. Nous la voulons et nous l'aurons.

— Plût aux Grâces et à Mercure! dirent ses compagnes. Mais comment amener nos maris, les députés des villes helléniques actuellement à Athènes, à s'entendre et à signer un

bon, solide et long traité de paix? Vous verrez comme ils vont se quereller demain au Pnyx !

— Comment? reprit Lysistrata. Avez-vous confiance en moi?

— Oui, par Minerve ! tu es belle et sage comme elle. Pourtant, c'est une justice à te rendre, tu ne t'es jamais brouillée avec Vénus Génétyllide.

— Non certes ! dit Lysistrata, et voilà précisément pourquoi je veux la paix. La paix, c'est le bonheur du foyer domestique, c'est la prospérité de la famille, c'est la joie des enfants.

— Et celle des épouses aussi, ajouta Stratyllis. Je suis franche avant tout.

— Fort bien, ma belle Mégarienne. Or, voici mon projet : forcer nos époux, bon gré, mal gré, à faire la paix.

— Encore une fois, comment? Que faudra-t-il donner pour cela? demandèrent toutes les femmes.

— Donner, dit Lysistrata. Au contraire ; demandez-moi ce qu'il faudra refuser.

— J'entrevois ta pensée, reprit Calonice. Elle commence à me chagriner.

— Jeunes et belles épouses de l'Attique et du Péloponèse, reprit vivement Lysistrata, il s'agit de notre repos, de notre bonheur à toutes. Si nous étions au Pnyx, nous parlerions de la patrie en prononçant ce mot-là d'une grosse voix, d'une voix d'orateur traître et vendu ; mais, entre nous, ne parlons que de nous-mêmes, car, en vérité, nous valons mieux que toutes celles et tous ceux que nous connaissons et que nous ne connaissons pas. Voyons, ferez-vous exactement ce que je vous prescrirai?

— Sans doute, sans doute, dirent-elles. Pourvu que...

— Point de restrictions! reprit Lysistrata dont l'œil s'animait comme celui de Diane. Voulez-vous la paix?

— Oui, oui.

— Eh bien! je vous jure que vous l'aurez. Voici par quels moyens : la plus âgée de nous n'a pas vingt-deux ans; nous sommes belles et séduisantes à faire tourner la tête des plus rebelles. Adonis s'oublierait lui-même pour nous suivre.

— Oui, reprirent-elles, c'est une justice à nous rendre.

— Nos maris sont tous amoureux de nous, reprit Lysistrata. Nos maris sont les chefs de la Grèce, ils ont pleins pouvoirs de traiter de la paix. Eh bien! obligeons-les à conclure un bon traité et à le signer. Me comprenez-vous?

— Mais, dit Lampito, oui et non. Il faudrait donc traiter nos maris en ennemis jusqu'à la paix signée, c'est-à-dire, vivre avec eux comme s'ils étaient absents?

— Vivre avec eux! s'écria Lysistrata. Tu veux dire nous séparer d'eux. Qui donc est celle d'entre nous qui ne finirait pas par s'attendrir!

— Ah! reprit en souriant Calonice, ceci est au-dessus de mes forces.

— Décidément, dit Stratyllis, le remède est pire que le mal. Que la guerre continue!

— Quant à moi, ajouta Myrrhine, je ne m'exposerai jamais à voir tomber mon époux dans le désespoir; d'autant plus que moi-même je manquerais de persévérance.

— O malheureuses créatures que vous êtes! s'écria Lysistrata. Quoi! vous poussez la lâcheté jusque-là? Vous avez si peu de cœur que vous ne voulez pas conquérir la paix, c'est-

à-dire le bonheur de tous au prix de quelques sacrifices!... au prix de quelques privations!... Ah! les dieux ont raison de nous envoyer la guerre ; ils nous doivent même la peste, car en vérité il n'y a plus une ombre de vertu dans la Grèce.

— Mais enfin, dit Lampito, explique-nous encore mieux comment nos maris, séparés de nous, finiront par s'entendre entre eux et par conclure la paix.

— Comment, ma Lacédémonienne? dit Lysistrata ; tu ne comprends pas à quel point ils auront hâte de mettre fin au régime qui leur sera imposé?

— Oui, reprit Myrrhine, si encore ils pouvaient nous voir, nous parler, sans pouvoir faire avec nous les maîtres, je comprends qu'il y aurait là de quoi les réduire.

— Voilà précisément ma pensée, ma douce amie, et je te sais gré de l'avoir devinée. Ainsi, mes belles compagnes, c'est dans ma maison que nous nous réunirons. Vous savez qu'elle a des jardins en terrasse et des galeries. C'est là que nous passerons joyeusement quelques jours, chantant et dansant au son des flûtes lydiennes. La nuit, nous souperons aux flambleaux, entourées de verdure et de fleurs. Nous serons parées comme pour des fêtes, et notre irrésistible beauté fera tourner toutes les têtes, car on pourra nous voir parfaitement sans pouvoir nous atteindre. Après les menaces viendront les remontrances, après les remontrances les prières, après les prières les supplications. Vous verrez qu'on finira par nous traiter en divinités et qu'on viendra brûler de l'encens au pied des murs de nos jardins élevés. Voyons, êtes-vous toujours ennemies de mes projets?

— Non, dit Calonice, je commence à croire que mon époux, dans l'exaltation de son amour, voudra en finir avec la guerre.

— D'autant plus, ajouta Lysistrata, que nous leur ferons bien savoir qu'ils ne rentreront en grâce auprès de nous qu'au prix d'une paix générale.

— Sans doute, reprit Myrrhine. Je vois d'ici le mien vaincu et prosterné. J'ai précisément des péribarides [1] qui me vont à ravir, et une robe d'un tissu transparent et moelleux comme le voile de l'Aurore.

— Pour moi, dit Calonice, j'ai une tunique de Milet, des bracelets persiques.

— Je mettrai, dit Stratyllis, une robe serrée à la taille et une couronne de feuilles d'or.

— Oui, ajouta la brune Lacédémonienne, faites-vous belles comme des nymphes. Ma parure sera plus simple. J'aurai ma tunique courte, les jambes nues, et un cordon de pourpre autour de mes cheveux noirs, comme au stade [2] de Sparte.

— Oh! tu n'en seras que plus belle, dit Lysistrata en l'embrassant. Tu ressembleras au plus beau jeune homme de la Grèce. Mes amies, je vois que vous revenez à la raison ; que Minerve en soit louée ! Eh bien ! venez toutes ce soir dans la maison de Lysistrata. Rien ne vous manquera, ni les mets exquis, ni le vin de Thasos, ni les couronnes de fleurs, ni les parfums, ni la musique, ni les fruits, ni les lits de repos, ni les joyaux, ni les miroirs, ni le fard, ni la danse, ni le festin ; rien enfin de ce qui rend la vie douce et joyeuse. — Allons,

[1] Chaussure asiatique, en usage chez les Perses.
[2] Arène pour les courses.

esclaves, précédez-nous, et quand nous aurons gagné ma demeure, vous irez dire aux prytanes que nous nous plaçons sous la garde des lois de la cité, puisque nous voulons célébrer les mystères en l'honneur de Cérès.

Depuis quatre jours entiers la maison de Lysistrata retentissait de joie et de chants harmonieux. Nul profane, c'est-à-dire aucun homme (pas même les esclaves), n'était admis dans l'intérieur de la demeure où on célébrait les mystères de Cérès. Le peuple d'Athènes était convaincu de la vérité de cette solennité ; il avait pris la maison sous son protectorat. D'ailleurs les prytanes [1], ayant reçu l'offrande d'usage destinée à la déesse, étaient obligés de veiller à la sûreté des recluses. Vers le soir, les jeunes Grecques se montraient sur les terrasses de la maison, ces délicieux jardins d'où l'on découvrait l'Acropolis, le Pyrée et le golfe Saronique. Elles étaient belles comme des déesses. A la clarté des flambeaux on distinguait les groupes charmants qu'elles formaient, tantôt assises au banquet, tantôt dansant au son des sistres, des tympanum et des flûtes de Lydie. Or, vers le milieu de la nuit de la quatrième journée, par une de ces riantes nuits de l'Attique, quelques vieillards se montrèrent sous les terrasses de la maison. Lysistrata et ses compagnes avaient reçu un grand nombre de messages de la part de leurs maris qui les suppliaient d'abréger la célébration des mystères, et de se rendre à leurs vœux ardents. Les plus séduisantes des femmes n'avaient pas même pris la peine de répondre. On vint les avertir de l'arrivée des vieillards, et elles s'avancèrent vers

[1] Magistrats municipaux.

les galeries pour jouir du spectacle de l'irritation mimique de ces respectables Athéniens. A leur vue, la colère des vieux redoubla, elle éclata en menaces et en imprécations.

— Les voilà, s'écria Strymodore, les voilà ces créatures perverses qui ont juré la perte de la ville de Minerve! Nous savons bien que leurs prétendus mystères ne cachent qu'un complot odieux. Elles veulent forcer leurs époux à conclure une paix désastreuse pour Athènes, en les privant.... Dieux immortels! vous savez de quoi elles veulent les priver. Non, non, il faut que la guerre continue tant que le Péloponèse ne cédera pas à la cité de Pallas ce que nous demandons.

— Femmes perverties, reprit à son tour Philurge, voulez-vous que nous finissions par donner l'assaut à votre maison? Vous avez tellement troublé le cerveau de vos maris, chefs et députés des villes helléniques, qu'ils ne peuvent plus rien décider pour ou contre la guerre, et qu'ils se disputent au Pnyx et au temple de Minerve comme des insensés. Je vous ordonne de sortir de votre repaire, toutes, tant que vous êtes, et de retourner à vos époux, puisqu'ils sont assez abandonnés des dieux pour tenir encore à vous.

— Voyez donc leur impudence, dit à son tour Dracès, elles nous regardent du haut des terrasses en éclatant de rire! N'y aurait-il pas de quoi aller les fouetter? Ah! que n'ai-je ici une échelle! je me chargerais bien de les fustiger. Euripide a bien raison quand il dit que la femme est un fléau.

D'autres vieillards adressèrent aussi leurs harangues aux plus *perverses* des créatures, lorsque tout à coup Lysistrata et Lampito, saisissant à quatre mains une énorme amphore,

firent tomber une trombe d'eau sur les crânes chauves et vénérables.

— Tenez, s'écria Lysistrata, recevez, je vous prie, le fleuve Achéloüs. Vous devez avoir soif, grands orateurs.

— Oui, dit Stratyllis, arrosons-les, cela les fera reverdir peut-être.

— Ils avaient besoin d'un bain, ajouta Calonice. Je serais d'avis de redoubler l'immersion ; ils ont tant de choses à purifier !

— Exécrable sexe ! s'écria Philurge, tu vas me rendre ma toux opiniâtre. Je suis mouillé des pieds à la tête. — Esclaves, séchez mes épaules avec de la laine fine, et donnez-moi d'autres vêtements.

— O dieux ! dit Strymodore, mes douleurs d'entrailles qui vont revenir !

— Divinités d'Épidaure, reprit Dracès, elles me rendront tout à fait paralytique !

Pendant que les esclaves s'empressaient de donner des soins à ces vieillards irrités, la belle Lysistrata leur adressa ces paroles :

— Le châtiment que vous venez de recevoir est encore trop doux pour votre insolence. N'est-ce pas en effet un sujet de pitié que cette vieillesse chagrine et haineuse, toujours soulevée contre ce qu'il y a de noble, de riant, de jeune et de beau dans la vie ? N'est-ce pas vous, vieillards, qui excitez et allumez sans cesse les mauvaises passions parmi les chefs des villes de la Grèce ? N'est-ce pas vous, cœurs desséchés et vieillis, qui ne pouvez souffrir l'union, la paix et l'amour ?

Vos vices viennent de votre impuissance, nous le savons bien ; mais votre impuissance, bien loin d'être résignée, se révolte sans cesse contre les lois éternelles de la nature, et, dans sa colère, voudrait anéantir, troubler, briser à jamais l'harmonie du monde. Vieux panégyristes du passé, le présent vous est odieux, et l'avenir vous épouvante, parce que l'avenir, pour vous, c'est l'onde du Styx et le jugement de Minos. Et vous voulez qu'on vous respecte, quand vous n'avez que de la haine, des vanités ridicules, un entêtement de rocher et des vices occultes ! Allez, retirez-vous, retournez dans vos demeures ; cessez de vous mêler des affaires publiques, qui demandent des intelligences jeunes, des âmes fortes, des hommes, enfin. Prenez soin de votre santé ; invoquez le repos, les souvenirs calmes de votre jeunesse, les douces amitiés de la famille, les riants tableaux de la nature qui peuvent encore réjouir vos yeux ; couronnez vos fronts blanchis de chêne et de myrte si vous voulez ; fêtez Bacchus par de bonnes libations ; mais, au nom des dieux, restez sous la protection de vos lares, et ne risquez plus vos têtes branlantes au milieu des orages de la place publique !

Hélas ! ces paroles achevèrent d'exaspérer les vieillards.

— Veux-tu te taire, sirène effrontée, s'écria Strymodore. Retire-toi, et cesse de nous montrer tes jambes nues et tes belles épaules, femme plus dangereuse que la fille de Tyndare !

— Voyez, dit Philurge, voyez cette Corinthienne que l'on nomme Calonice ; n'a-t-elle pas l'impudeur de paraître devant

nous ni plus ni moins vêtue qu'une Néréide?... Il y aurait de quoi soulever contre elle la terre et l'océan!

— Ah! répétait Dracès, il faut fermer les yeux et se boucher les oreilles, car, en vérité, rien n'est comparable aux affreuses séductions de cette Stratyllis et de cette Myrrhine, qui dansent en ce moment à vous faire défaillir les sens.

— Vraiment! leur répondit Lampito en s'avançant vers la balustrade; vraiment! vieux débauchés, pourquoi donc restez-vous là, devant nos jardins? Quelle divinité vous enchaîne, et pourquoi nous regarder?

— C'est que nous voulons te maudire, toi et tes compagnes, reprit Philurge.

— O Philurge! répliqua la brune Lacédémonienne, ne maudis que tes hivers et tes jambes tremblantes.

— O Strymodore, dit Stratyllis, prends garde que tes os ne prennent feu. Rien ne brûle comme le vieux bois.

— O Dracès, dit à son tour Myrrhine, pour le repos des nymphes, ne te mire jamais aux fontaines!

Qui pourrait redire toutes les vives paroles qui furent échangées? Les vieillards obstinés voulaient donner l'assaut à la maison, mais leurs esclaves refusaient d'aller chercher des échelles dans la crainte des prytanes. Tout à coup on entendit un grand tumulte dans la demeure de Lysistrata. Un homme avait été vu cherchant à se cacher dans les massifs de lauriers sur la terrasse donnant du côté de la mer. Comment s'était-il introduit? qui était cet homme? L'agitation fut extrême parmi les jeunes femmes. Soudain, voilà que Myrrhine vient se jeter au cou de Lysistrata; elle pleurait et lui disait:

— Mon Athénienne chérie, pardonne. Fais grâce à mon malheureux époux ; c'est Cinéas lui-même... Il est parvenu à escalader la muraille, emporté qu'il était par la passion de me revoir...

— Heureuse épouse ! dit Lysistrata en souriant ; mais écoute, Myrrhine, tu peux contribuer à faire décider la paix. Nos maris sont assemblés en ce moment au temple de Minerve, où ils délibèrent aux flambeaux. Le tien s'est échappé, mais pour peu de temps. Il est obligé de retourner à l'assemblée. Il veut te voir absolument... Sa passion pour toi lui donne le délire... Eh bien ! va le trouver ; fais tes conditions, exige qu'il apporte ici même le traité de paix, signé par tous les chefs de la Grèce, sans quoi tout sera refusé de ta part et de la nôtre.

— Que je me risque à aller rejoindre mon époux près des grands lauriers? demanda Myrrhine. Mais y songes-tu, Lysistrata? et nos serments?

— Tu les tiendras, Myrrhine, jusqu'au retour de ton mari apportant le traité de paix.

— Les tiendrais-je? demanda l'épouse de Cinéas d'un air et d'un ton un peu indécis.

— Oui, ma belle amie, dit Lysistrata d'un ton solennel.

Et se penchant à l'oreille de Myrrhine, elle lui parla à voix basse. Myrrhine, rassurée et ayant parfaitement compris les ordres de son beau général, s'avança vers les lauriers du côté de la mer.

Très-peu de temps après, Cinéas sortait de la maison de Lysistrata, l'air assez triste et fort préoccupé. Il traversait le groupe des vieillards sans même s'apercevoir qu'ils étaient là.

— Eh ! n'est-ce pas un des délégués d'Athènes à l'assemblée des chefs de la Grèce? n'est-ce pas Cinéas, notre ami? dit le vieillard Strymodore.

— C'est lui-même, reprit Philurge en relevant sa tête branlante.

— D'où viens-tu, Cinéas, et où vas-tu ? demanda Dracès.

Le jeune Athénien s'arrêta, et voyant les vieilles têtes qui le regardaient :

— Vénérables aïeux, dit-il, comment n'êtes-vous pas dans vos lits, à cette heure avancée de la nuit?

— Nous sauvons Athènes d'une conjuration, reprit Philurge. La conjuration est là dedans ; elle danse, elle s'assied au festin et menace de perdre la cité, les îles, les colonies, toute la puissance athénienne.

— Je reviens du foyer de cette conjuration, dit Cinéas avec un grand soupir.

— Eh bien ! eh bien ! reprirent les vieillards.

— Eh bien ! je crois que les conjurées commencent à triompher.

— Bonnes divinités ! serait-il possible? Mais alors il faudrait regretter la tyrannie de Pisistrate, car je ne connais rien de pire que celle de ces femmes perverses...

— Tais-toi, Philurge, dit Cinéas. Tu ne peux comprendre à quel point elles sont séduisantes dans cette maison, parées, parfumées, adorables... ma femme surtout, Myrrhine, la plus cruelle et la plus charmante des femmes !

— Elle t'a fait boire un philtre, assurément.

— Avait-elle besoin de cela ?

— Elle a prononcé des paroles mystérieuses et fatales pour troubler ta raison.

— Que vous êtes loin de la vérité!

— Il faut alors qu'elle ait invoqué contre toi les redoutables divinités.

— Elle s'est montrée, elle m'a parlé, elle a mis ses mains dans les miennes...

— Et puis?

— Et puis, voilà. Elle m'a ordonné d'aller décider les chefs à faire la paix, de signer le traité, et de l'apporter chez Lysistrata.

— Et tu iras?

— Comment ne pas obéir?

— Et tu voteras pour la paix?

— Si la paix seule peut nous rendre nos épouses, pourquoi n'aimerions-nous pas la paix?

— Tu signeras le traité?

— Je le signerai, probablement.

— Tu l'apporteras chez Lysistrata?

— Mes amis les députés des villes décideront cette question. Nous voulons nos femmes.

— Vous voulez la peste, malheureux! s'écria Strymodore.

— Vous voulez la discorde, dit Dracès.

— Vous voulez les Furies, ajouta le branlant Philurge.

Cinéas se hâta de gagner le quartier du théâtre de Bacchus; il passa devant l'Hérion, monta l'escalier de l'Acropole, et se rendit au temple de Minerve.

Cependant les vieillards, persévérant de plus en plus dans

leur entêtement, s'obstinaient à rester sous les terrasses de la maison de Lysistrata. En vain leurs esclaves les conjuraient de regagner leur demeure, vu la fraîcheur de la nuit. Philurge commençait à tousser horriblement ; Dracès se faisait frotter les jambes avec de la laine, car des symptômes de douleur se manifestaient déjà ; quant à Strymodore, sentant ses coliques revenir, il se promenait à grands pas, les mains posées sur l'abdomen. Or, il arriva un phylarchonte monté sur un fier cheval de bataille. Ce chef de cavalerie était jeune et fort beau ; il s'arrêta près des vieillards, devant la maison de Lysistrata.

— Par les dieux ! dit-il, je ne m'étonne pas de vous trouver ici en extase aux clartés des étoiles ; voilà une musique divine et des femmes plus divines encore. Prenez garde, ô vieillards, que Vénus ne vous emporte au delà des bornes de la prudence... il y va de vos jours... Sacrifiez plutôt à Esculape.

— Misérable fou ! dit Strymodore tout en se promenant, va rejoindre tes cavaliers. Tu ne vois donc pas que nous sommes ici pour donner un châtiment terrible à ces hideuses créatures ?

Le phylarchonte ouvrait de grands yeux, tendait le cou en avant, et, la bouche béante, les narines ouvertes, il semblait vouloir aspirer le plus possible les parfums enivrants, les mélodies, l'air tout empreint de volupté, qui venaient de la demeure de la noble Athénienne.

— Tiens, jeune homme, dit Philurge, je te donnerai un bouclier tout ciselé d'argent, si, te dressant sur ton cheval, tu veux cracher au visage de cette indigne Mégarienne qui se penche en ce moment sur la balustrade.

Le phylarchonte s'approcha le plus possible de la muraille, et montant tout droit sur les reins de son fidèle coursier, il chercha à atteindre avec sa bouche les pieds charmants de Stratyllis, qui les avançait par mégarde près de la corniche du mur de marbre. L'audacieux cavalier put les atteindre et les baisa avec ardeur. Stratyllis punit le téméraire en lui jetant à la face un gros bouquet de fleurs. Mais voilà que tout à coup les chefs de la Grèce arrivèrent, et qu'ils virent l'heureux phylarchonte aux pieds de Stratyllis. Un petit frisson de terreur les gagna... Les femmes désœuvrées et loin de leurs maris peuvent avoir de si incroyables fantaisies! Cependant le cavalier s'éloigna rapidement, emportant son bouquet, et sur les lèvres l'empreinte d'un baiser voluptueux. A la vue des députés de la Grèce, les vieillards s'animèrent d'une grande joie.

— Vous l'avez vu de vos yeux! s'écrièrent-ils ; vous savez maintenant le cas qu'il faut faire de ces épouses qui donnent rendez-vous aux jeunes cavaliers d'Athènes et qui se laissent embrasser le bout des pieds... ce qui prouve à quel point...

— Ce qui prouve, ô Strymodore, dit l'époux de Stratyllis, à quel point il est dangereux de se séparer d'elles... Ce qui prouve que la paix sera le plus doux des biens, si elle rend nos épouses fidèles, sages et aimantes.

— Nous vous le jurons, nobles chefs de la Grèce! dirent d'une commune voix les nymphes accourues à la rampe de la galerie.

— Dieux immortels, qu'elles sont belles! s'écria Archidamus, l'époux de Lampito.

— Lysistrata, dit Lycon l'Athénien, prends pitié de nous!

C'est tout au plus s'il nous est resté assez de raison pour signer le traité de paix que nous t'apportons. Mettez un terme, ô jeunes femmes, aux mystères de Cérès.

— C'en est fait! s'écrièrent les vieillards, la Grèce est perdue! Mieux vaudrait l'invasion des Mèdes, des Perses, des Scythes, des Triballes, de tous les barbares réunis, que la domination de ce sexe dissolu de qui dépend l'avenir du monde, par un caprice incroyable de la volonté des dieux. Quant à nous, allons effacer les noms de nos victoires inscrits sur les colonnes du Pnyx ; arrachons nos trophées de la Tétrapole[1]; anéantissons le passé; puisque nous ne pouvons arrêter la marche du temps et soumettre la génération présente, toute préoccupée d'elle-même, à la contemplation perpétuelle des temps disparus.

Les esclaves allumèrent de grands flambeaux et marchèrent devant les vieillards, qui, drapés dans leurs manteaux, s'éloignèrent d'un pas débile, la tête penchée et le cœur indigné.

Or, dans la maison de Lysistrata, ce fut une fête immense. Les époux y étaient entrés en triomphe; le traité de paix était signé. Il restait à invoquer les divinités d'Athènes : Minerve au casque d'or, Bacchus dieu de Nysa, les Grâces nues et pudiques, et Vénus aux regards souverains. Les refrains éclatèrent dans toute leur joie : Io! io! Péan! répétèrent les échos du Parthénon. Puis les invocations aux dieux de Lacédémone retentirent à leur tour : on adjura Diane la chasseresse du Taygète, Apollon dieu d'Amyclée, les vaillants Tyn

[1] Lieu sacré où l'on suspendait les trophées.

darides, et la belle Léda aimée du cygne divin. Io ! io ! Évoé ! répétèrent encore les échos de l'Acropolis [1].

[1] Plusieurs de mes amis me demandaient, avant la publication de ce livre, pourquoi je mêlais une nuit ATHÉNIENNE à mes NUITS DE ROME ?
Je leur demandai à mon tour s'ils se privaient de cultiver, dans leur jardin, des plantes exotiques au milieu de plantes indigènes ?
Ils me répondirent que non.
Je persistai donc à laisser LYSISTRATA où je l'avais placée.



LES FEMMES AIMÉES D'HORACE

—

Parmi les poëtes heureux (en compterons-nous beaucoup ?), Horace peut être cité au premier rang; lui-même a pris soin de nous parler de son bonheur ; il revient même souvent sur ce sujet, et avec une certaine complaisance qui prend quelquefois un petit air de vanité. Horace avait la mémoire du cœur; chez lui le sentiment de la reconnaissance fleurit et s'épanouit sans cesse, depuis le matin de sa *fortune* jusqu'au soir de sa mort. Délicate et noble nature que le bienfait n'humilia point parce que, dans le bienfaiteur, Ho-

race vit toujours l'ami. Il faut convenir aussi que la *fortune* fit beaucoup pour lui. Mais enfin, on ne le contestera pas, le bonheur est surtout dans le caractère, et le poëte de Tibur eut l'esprit de vouloir être heureux.

A cette volonté, source première, joignons ses goûts simples, sa modération et son amour passionné de la nature, et nous aurons le dernier mot de cette bonne et spirituelle philosophie qui rayonne d'une clarté limpide autour du laurier d'un des plus grands et des plus charmants génies antiques.

> Non ebur neque aureum
> Mea redinet in domo lacunar :
> . . . .
> Satis beatus unicis Sabinis.

Vous l'entendez : les champs sabins lui suffisent, et dans sa petite maison vous ne trouverez ni ivoire ni lambris dorés. Cet homme était cependant le poëte aimé de César Auguste et de Mécène, l'ami de Pollion, des deux Pison, du jeune Tibère, d'Agrippa, de Lamia, et, ce qui n'était pas d'une moindre gloire, l'ami et l'égal de Varius et de Virgile, c'est-à-dire qu'il marchait de pair avec ce qu'il y avait alors de plus grand dans l'univers. « *Unicis Sabinis,* » mes uniques champs de la Sabine ; et ailleurs ; « *Persicos odi, puer, apparatus*, » esclave, je hais le faste des Perses ; et plus bas : « N'ajoutons rien au myrte ; il me suffit de boire à l'ombre de ma treille. » Vous l'entendez, et vous ne direz pas que la simplicité d'Horace était dans les mœurs de son temps, car vous connaissez aussi bien que moi cette triomphante époque de l'ère impériale romaine, où le revenu d'une province

suffisait à peine, quelquefois, à payer le prix d'un souper.

Mais à Dieu ne plaise que nous cherchions ici des allusions, des comparaisons (en est-il d'ailleurs de possibles avec Horace?). Que chacun mène sa vie; et s'il plaît au public, cet empereur absolu, de donner des palais à ceux qui s'épuisent à l'amuser, ces talents heureux ont raison d'habiter des palais. Seulement, ils ont le grand tort, soit dit sans les blesser, de ne pas prévoir que le cerveau se tarit, et que le public est une coquette blasée et par conséquent insatiable; en outre, que les palais et les châteaux ne sont habitables qu'avec de grands revenus, et que, faute de prudence, de prévoyance et de modération, on finit par sortir par la petite porte de ces domaines seigneuriaux pour aller vivre et mourir à la chaumière.

Eh bien! dira-t-on, alors on revient aux mœurs d'Horace.

Je ne le crois pas. D'abord Horace, fort généreux d'ailleurs et fort épris du *bien-vivre*, ne se ruina jamais. Il habita toujours une maison modeste aux Esquilies et à Tibur, et ne fut jamais locataire pauvre au quartier du Vélabre. S'il buvait habituellement du petit vin de la Sabine, il n'épargnait, dans l'occasion, ni à ses amis, ni à lui-même, le vieux vin de Cécube. En outre, ce qui peut faire douter qu'on puisse adopter sa vie et ses mœurs dans un temps donné, c'est qu'après les grandes, les fastueuses gloutonneries, ce n'est ni à la tempérance, ni à la modération, ni à la philosophie sereine que l'on revient... — Lui n'y revint pas; il ne les quitta jamais.

Horace fut-il complétement heureux? A cela on pourrait répondre par une autre question : Raphaël lui-même le fut-

il? Et cependant connaissez-vous un nom plus prédestiné que celui de Raphaël? Voilà pourquoi il serait assez curieux de rechercher par quels côtés délicats et vulnérables l'ami des Pison et de Virgile a pu être atteint dans cette vie où chacun l'est plus ou moins.

La position d'Horace était au-dessus de la moyenne, sa gloire incontestée dès son vivant, ses amitiés élevées et fidèles. Voyons ses amours.

Ici on est forcé d'hésiter, car, en ouvrant le livre admirable et charmant des Odes et des Épodes, on est surpris du nombre et de la variété de ces jolis noms de femmes et filles romaines et grecques qui forment, pour ainsi dire, le légendaire galant du poëte de Tibur. Comment! des vers, et des vers immortels adressés à tous ces noms-là! le même encens fumant sur tous ces autels et presque en même temps! C'est prodigieux! Ajoutons qu'au point de vue de nos idées modernes, cela nous paraît affligeant aussi.

Nous comprenons bien la galanterie chez un homme du monde; mais chez un grand poëte nous voulons presque toujours n'admettre qu'une ou deux grandes passions. Trois nous paraissent impossibles; quatre seraient, aux yeux de bien des gens, une affreuse calomnie ou une mauvaise plaisanterie. Eh bien! après une investigation assez sérieuse, je crois reconnaître dans le livre des Odes et des Épodes jusqu'à dix-sept ou dix-huit noms de femmes aimées par Quintius Horatius Flaccus. Aimées, comment, et à quel degré? Voilà précisément le point délicat et mystérieux; voilà l'inconnue de ce problème du cœur d'Horace.

Dans cette Odyssée de charmantes amours, les odes les

plus passionnées semblent devoir donner leur date les premières, et par conséquent commencer la série des affections plus ou moins sensuelles, plus ou moins spiritualistes du poëte. La gradation devient plus facile à suivre après ce point de départ.

Glycère et Lydie me semblent avoir précédé leurs rivales et avoir eu les prémices des vers amoureux du poëte de Tibur. Les deux odes XIX et XIII, qui leur sont adressées, respirent un sentiment de jeunesse et de verdeur qui prouvent l'inexpérience du cœur et l'ardeur de la séve encore contenue. Dans l'ode à Glycère (XIX), quels cris d'enthousiasme pour la beauté et quels aveux terribles inspire la puissance de Vénus! Il commence à aimer, et il se croyait déjà le cœur sans illusion. Voilà bien le jeune homme. Vénus lui ordonne de se rendre aux amours qu'il croyait finies pour lui (*finitis animum reddere amoribus*); et aussitôt de s'écrier: « Je brûle pour Glycère, pour son teint éblouissant et pur comme le marbre de Paros; je brûle pour ses gracieux caprices, pour ses regards voluptueux (*urit me Glyceræ nitor*). Vénus tout entière s'est ruée sur moi et me dévore (*in me tota ruens Venus*). » Voilà l'amour indompté, voilà le cri ardent de la Phèdre de Racine :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ;

vers fameux, admirablement passionné, mais qu'il faut pourtant restituer à Horace.

Quant à Lydie, c'est tout un roman. Il ne s'agit plus ici d'une passion irritée par le charme du visage, le feu du re-

25.

gard, la pureté des formes; Lydie, c'est la personnification de la beauté sensuelle animée par une âme dangereuse et une puissante intelligence.

On me permettra de renverser l'ordre des odes; la XIIIe me paraît devoir précéder la VIIIe, et voici pourquoi: Dans l'ode XIIIe, c'est le commencement d'une passion révélée par un sentiment de jalousie qui prend les allures de l'indignation et de la pitié. Lydie aime Télèphe, dont elle est la victime, et le poëte aime Lydie, entraîné vers elle par la compassion que lui inspire cette fatale passion pour un brutal, et entraîné vers elle aussi par sa grâce irrésistible. Dans l'ode VIIIe, au contraire, ce sont déjà des reproches; Lydie, sensible ou non à l'amour d'Horace, Lydie, qui a rompu avec Télèphe, subjugue, à son tour, Sybaris, et se venge de son premier esclavage à elle par une dure domination. Quant à l'ode XXVe, toujours à Lydie, elle est bien placée en troisième lieu, c'est la dernière période de l'amour du poëte pour cette femme, puisque dans cette ode il éclate contre elle en reproches amers, ironiques, en menaces terribles sur l'avenir qui l'attend.

Ainsi, d'abord le tendre intérêt, l'amour ardent, un noble désir d'arracher Lydie aux brutalités de Télèphe; puis une plainte douce, un regret accusateur, un conseil amical, suite d'un amour satisfait ou incompris; enfin l'invective, la colère, les prédictions funestes adressées à une *rouée* que l'on connaît à fond désormais, et qui a dépassé toutes les bornes de la cruauté et de la décence. Je voudrais pouvoir transcrire ici ces trois chants si divers et si lyriques d'un poëme admirable ou plutôt d'un roman passionné. Mais le livre d'Horace

est entre les mains de tout le monde ; et d'ailleurs, à l'époque où nous sommes, quand j'aurai dit :

1° Quum tu Lydia, Telephi...
2° Lydia, dic per omnes...
3° Parcius junctas quatiunt fenestras...

quand j'aurai dit ces trois odes, quelques esprits plus ou moins distingués ne me prendront peut-être que pour un magister amoureux de latin. Passons à d'autres noms de femmes aimées.

Encore un mot cependant sur Glycère. Il paraît que Tibulle aima aussi la charmante jeune fille, et que Tibulle eut à se plaindre de ses rigueurs ou de ses infidélités ; car, dans l'ode XXXIII[e], Horace lui adresse d'adorables conseils et lui cite les déceptions sans nombre qui sont des jeux pour Vénus. « *Albi, ne doleas...* » Mais Albius Tibulle cessa-t-il de se plaindre? C'est ce que doivent nous dire ses élégies.

Rien de plus gracieux que les trois petites odes adressées à Pyrrha, à Leuconoé et à Chloé, si ce n'est l'ode adressée à Xanthias, pour déterminer cet ami à aimer sans mauvaise honte la blonde Phyllis, une jeune esclave. Mais un sentiment plus viril domine dans ces charmantes fantaisies. Le poëte ne croit plus aux *paroles dorées* des femmes, et il le dit à Pyrrha, à qui il reproche d'avoir pris pour amant un adolescent qu'elle entraîne dans une grotte mystérieuse (*grato, Pyrrha, sub antro*). Mais le poëte, à son tour, aussi sensuel et aussi perfide que Pyrrha, ne cherche-t-il pas à séduire la tendre jeunesse, l'inexpérience, quand il supplie Chloé de ne pas le croire un tigre, de cesser d'avoir peur de

lui, de cesser également de suivre en tous lieux les pas de sa mère, et quand il l'avertit qu'elle est d'âge à aimer?

Tandem desine matrem,
Tempestiva sequi viro.

Dans l'ode à Leuconoé respire une philosophie épicurienne, un abandon complet de toutes prévisions sinistres et l'amour du bien-être présent. Le *carpe diem* est là déjà dans toute son insouciance.

Les conseils à Xanthias, son ami, sont d'une philosophie plus haute et d'une grâce d'expression irrésistible. Il va jusqu'à lui conseiller d'épouser Phyllis, la belle et douce esclave, et la raison de cela c'est que Phyllis, qui a tant de noblesse dans l'âme, tant de sincérité dans le cœur, tant d'élévation dans l'esprit, peut bien, tout esclave qu'elle est, avoir une origine royale. Le poëte l'assure même. Phyllis, certainement, doit regretter une illustre maison, ses dieux et sa patrie. Elle est si douée, si digne d'être admirée et aimée, et puis elle est si belle! Tout à coup, se reprenant, et comme dernier argument de séduction, il ajoute avec une adorable bonhomie qu'en louant la beauté de Phyllis, ses bras, son visage, sa jambe d'une forme divine, il parle en toute loyauté, lui ami de Xanthias, lui âgé de huit lustres et à l'abri, par conséquent, de tout soupçon de galanterie. Xanthias se fia-t-il à Horace? Pourquoi non?...

Citerons-nous l'ode à un ami au sujet de Lalagée? Nous voici en plein sensualisme. C'est du raffinement exquis, de la volupté transcendante avec toutes les délicatesses qu'indique l'expérience. Quels conseils! et dans quel langage eu-

chanteur ils sont donnés ! Cependant, il faut l'avouer, dans cette ode la raison et la morale interviennent aussi à leur tour, et par un art inimitable, le poëte, au milieu d'un tableau lascif, arrête l'effervescence des sens, en forçant l'esprit à un retour à la pudeur. Au moment du danger, la réflexion survient; Lalagée est sauvée. Trop jeune, mais déjà d'une beauté irrésistible, cette Lalagée est sans doute l'esclave d'un ami d'Horace. Quel est cet ami? Le poëte ne l'a pas voulu nommer par un noble sentiment de délicatesse, sans doute. Quoi qu'il en soit, l'ami d'Horace est enclin, à ce qu'il paraît, à de terribles tentations. Que fait le poëte? Va-t-il lui parler morale et raison? Pitoyable argument; grands mots vides de sens pour un libertin. Horace ne se fourvoie pas ainsi, lui qui sait son monde, lui qui a vécu dans ce milieu appelé la société exquise, où tout, en effet, est exquis, même le vice; lui qui n'a jamais douté non plus de cette vérité, à savoir : qu'il n'est rien de plus convoité chez cette humanité perverse que le fruit défendu. Lisez donc l'ode V^e^ du second livre, et avouez que l'argument d'Horace pour vaincre son ami était dangereux, horriblement dangereux, mais irrésistible, présenté sous une certaine forme. C'était là le secret du génie; et qu'on vienne après cela douter de l'art et de sa puissance ! Oh ! comme la jeune, la séduisante Lalagée, quelques mois, un an plus tard peut-être, dut aller remercier le charmant et bon poëte Horace, et avec quelle reconnaissance elle dut suspendre à sa porte des guirlandes votives !

Mais revenons à Lydie, car il y eut un retour vers Horace. Voyez l'ode IXe du troisième livre, écoutez cet admirable dialogue entre le poëte et la femme de ses premières amours.

Quelle grâce et quelle suave mélancolie dans cette évocation des souvenirs de jeunesse! Le dialogue commence par là, il rappelle les jours heureux, les premiers jours de l'amour; puis, par une agaçante malice, une feinte perfidie, Horace, qui a l'air de tourner brusquement le dos à Lydie, s'écrie: « Chloé règne aujourd'hui sur mon cœur... » Et Lydie de répondre, en lui montrant ses brunes épaules: « Moi, je partage les feux de Calaïs, fils d'Ornithus, de la ville de Thurium... » Mais Horace, piqué au vif, se retourne vers elle: « Quoi! si le premier amour revenait... si je me séparais de Chloé aux cheveux blonds... si ma porte s'ouvrait encore à Lydie... — Oh! alors, reprend la gracieuse fille, bien que Calaïs soit plus beau que le jour, bien qu'Horace soit plus léger que la feuille, plus irritable que les flots, c'est avec Horace que je voudrais vivre, c'est avec lui que je voudrais mourir! »

Passons aux odes à Lycé, à Néobulé, à Astérie, à Tyndaris, à Phidylé, à Lydé, à Phyllis, à Galatée, à Nééra, et surtout à Barine, c'est-à-dire aux chants tantôt mélancoliques, tantôt voluptueux, tantôt dithyrambiques des amours du midi de la vie.

Un sentiment amical, une affection fraternelle toute désintéressée, ont dicté les odes à Néobulé et à Astérie. Le poëte s'oublie lui-même; il n'est ici question que de celle à qui il parle et de leurs amours. A Néobulé, ce sont des révélations, des confidences, et en même temps des félicitations. Horace a surpris le secret du cœur de Néobulé, qui aime le jeune Hébrus. Il a vu la jeune fille distraite, préoccupée, oubliant sa corbeille et sa toile et les travaux de Minerve; mais il est loin de lui en faire un reproche; il la loue de savoir aimer,

et, pour la rassurer, il vante Hébrus, sa grâce, son adresse et son mâle courage.

Astérie, elle, a de grands chagrins. Elle est fort belle sans doute, mais il paraît qu'elle est jalouse, et qu'elle a quelque raison de trembler au sujet de la constance de Gygès, ce même Gygès renommé par sa beauté et cité déjà dans plusieurs odes d'Horace. Or, Gygès est absent, il voyage en Orient, où il a, dit-on, amassé des richesses (*Thinâ merce beatum*) ; il est heureux de son opulence nouvelle, et Dieu sait à quelles fantaisies tentatrices les nouveaux enrichis sont enclins! Astérie pleure... mais Horace est là qui lui dit en vers harmonieux : Le printemps va te ramener Gygès, toujours amoureux, toujours fidèle ; les vents l'ont poussé sur les côtes d'Épire, il est à la ville d'Oricum en ce moment, et il y est bien malgré lui (Horace sait tout cela), car il s'y désespère, passant de longues nuits à verser des larmes ; et ces larmes sont pour Astérie. Gygès est fidèle, qui peut en douter ? Ce n'est certes pas le poëte qui est devin, qui a la double vue ; et voilà Horace racontant à Astérie une petite histoire qui, selon moi, n'est pas trop rassurante ; mais Horace a ses raisons pour cela. A l'heure qu'il est, lui dit-il, Gygès te donne des preuves irrécusables de sa constance ; car, étant très-beau et en pays étranger, il est certainement sollicité d'amour par quelque Chloé qui soupire pour lui, chez laquelle il loge, et qui lui adresse un émissaire. Il n'est pas de ruse que Chloé n'emploie pour vaincre Gygès ; elle va même jusqu'à lui citer Bellérophon et Pélée comme victimes de leur fidélité, l'un pour avoir dédaigné les avances de l'épouse de Pretus, l'autre pour avoir fui l'amour de la belle Hippolyte,

l'amazone superbe. Ainsi, la fidélité est un danger dans la maison d'une femme aux passions ardentes comme Chloé... mais la tentatrice effrontée parle à un rocher; Gygès est inflexible, il est tout à toi, Astérie. C'est Horace qui le jure, et il faut le croire sur parole.

Astérie est-elle rassurée et consolée par de tels arguments et par les beaux vers d'Horace? On serait tenté de le croire, car le poëte croit devoir immédiatement passer à d'autres considérations et parler à Astérie de sa propre constance, à elle, qui ne lui semblerait pas infaillible, le cas échéant. La transition est un peu brusque. Mais connaissons-nous le caractère d'Astérie? Horace devait l'avoir étudié, puisqu'il se prend tout à coup à lui donner les meilleurs conseils. Gygès est fidèle, c'est un point établi, accordé, avéré; mais toi, Astérie, prends garde à ton tour que ton voisin Enipeus ne te plaise plus qu'il ne faut; je traduis littéralement :

. . . . . At tibi
Ne vicinus Enipeus
Plus justo placeat cave.

Et cet Enipeus a de grandes qualités que le poëte ne prend pas même la peine de dissimuler, car il vante son adresse et sa bonne mine; nul n'est meilleur écuyer, nul n'est plus audacieux. Astérie dut être bien étonnée. Il est vrai que l'ami Horace ajoute aussitôt : « Ferme ta porte aux approches de la nuit, et garde-toi bien de regarder dans la rue, quand même on chanterait d'une voix plaintive sous ta fenêtre et qu'on t'appellerait *cruelle*. Reste inflexible. »

Cette ode est charmante avec ces contradictions même,

qui n'en étaient peut-être pas alors. Hélas! à dix-huit siècles de distance, que d'allusions perdues, que de finesses et de grâces incomprises! Nous devinons à peine l'exquise et noble antiquité, malheureux barbares modernes que nous sommes!

L'ode à Galatée est un chant d'adieu; elle rentre dans la classe des poésies inspirées à Horace par le sentiment de l'amitié. Rien n'y révèle la passion. Deux ou trois vers seulement d'une douce tristesse prouvent que le poëte regrette et qu'il désire ne pas être oublié. « Sois heureuse, Galatée, partout où il te plaira d'habiter, et vis sans m'oublier. »

Le *memor nostri* est intraduisible de mélancolie et de grâce. Qui est donc cette Galatée qui va passer les mers, et à qui le poëte rappelle l'enlèvement d'Europe, par un long et admirable dithyrambe, qui est lui-même toute l'ode?

Galatée! ce nom-là pourrait bien n'avoir été jamais qu'un pseudonyme, comme tant d'autres. Je soupçonne, je puis me tromper, que ce nom tout mythologique devait cacher quelque beau nom romain, un nom de femme patricienne qu'Horace n'a pas voulu révéler. Je soupçonne que celle qui le portait, égarée comme Europe, rompait à tout jamais avec le monde de la patrie et de la famille pour suivre quelque Jupiter à haute fortune peut-être, et ayant beaucoup plus d'analogie avec l'*infamem juvencum* de l'ode qu'avec le roi des dieux.

Quant à Lycé, il ne faut pas s'y tromper, elle fut évidemment aimée par Horace, et d'un amour très-passionné. Voyez l'ode X^e du troisième livre et l'ode XIIIe du quatrième.

Lycé était cruelle, à ce qu'il paraît, et Horace lui en fait

un crime. Il l'accuse d'orgueil; elle était patricienne, puisqu'elle avait un palais et de vastes jardins où le poëte prétend que c'est pitié de le voir se morfondre à la bise et sur la neige, le soir, quand il y va rêver de la beauté de l'impitoyable. Mais rien ne touchait Lycé, ni les présents, ni les prières, ni les joues pâles et les lèvres violettes de ses soupirants, ni l'infidélité de son époux (que ces traîtres de poursuivants avaient bien soin de lui révéler). Elle restait Pénélope inflexible, et se souciait peu que le poëte lui parlât des justes retours du sort et du projet bien arrêté qu'il avait, lui Horace, de ne pas se laisser mourir sur le seuil de la porte de l'orgueilleuse patricienne.

Voilà, certes, une âme bien barbare et un soupirant bien à plaindre! ce qui, toutefois, ne prouve pas que Lycé ne fût une femme charmante avec toute sa vertu rigide; ce qui justifie encore moins la furieuse ode XIII[e] du quatrième livre contre cette même Lycé, n'ayant plus ses belles années.

Horace n'oubliait point, à en juger par les terribles souvenirs qu'il donnait aux beautés vieillies qui avaient peu goûté son encens et résisté à ses désirs dans le temps. Mais est-ce bien à la même femme que sont adressées ces mêmes odes? Quoi! cette belle Lycé qui, dans la fleur de sa jeunesse, avait un cœur de chêne, une vertu de Pénélope, cette même patricienne si fière n'est plus, dans un âge avancé, qu'une horrible libertine, convoitant en vain un amant, buvant sans pudeur, chantant d'une voix chevrotante, cherchant à ranimer son sang et à plâtrer son visage par toutes les ressources de l'art? Horace ne veut pas qu'on en doute, puisqu'il s'écrie que ses vœux sont exaucés, et que les dieux, favorables à ses

prières, ont fait tomber Lycé, vieille, dans cette folie d'amour, dans ces délires de jeunesse qui la rendent la risée de tous ceux qui la voient. Oui, c'est bien cette même Lycé, l'opulente dame romaine d'autrefois, puisque le poëte lui déclare que toutes ses richesses ne lui rendront pas une seule de ses journées perdues. Et tout à coup, l'injure se cachant sous le masque de la pitié, ce qui est pire encore : « La voilà, s'écrie-t-il, celle que j'ai tant aimée! que reste-t-il d'elle? La voilà, celle qui n'avait pour rivale en beauté et en grâce que Cynara; et encore Cynara est-elle plus heureuse qu'elle, car elle est morte avant d'avoir vieilli, tandis que les dieux te laisseront vivre, corneille centenaire. »

Il faut convenir qu'on ne pouvait expier plus cruellement la vertu de sa jeunesse, et que si la vieille Lycé tomba dans des débordements, Horace, souvent si généreux et si délicat, dans ses poésies lyriques surtout, écrivit contre la pauvre folle une ode bien regrettable.

Mais n'est-il pas bien naturel de penser que tout cela n'est qu'une fiction, et que le poëte, cédant à un mouvement d'irritation, n'ait voulu se venger que par une prédiction qui ne devait pas se réaliser?

Il y a bien aussi, dans ce beau livre, quelques autres traits lancés d'une main plus vigoureuse encore; flèches acérées qui devaient cruellement entrer dans le cœur qu'elles atteignaient. Toutefois ces odes terribles, ces paroles de fiel, ces invectives empoisonnées sont rares chez Horace, poëte lyrique. En général, il réservait ses colères pour la satire, dont la nature railleuse pouvait autoriser des méchancetés; la satire, d'ailleurs, n'étant dans les mains du poëte qu'un fouet

vengeur ou tout au moins correctif, et par conséquent, ayant un but moral et utile à la société humaine.

Revenons à des sentiments meilleurs.

Quel mystère est caché dans l'épode de Nééra? Il était nuit; la lune entourée d'étoiles passait lumineuse dans le ciel. En ce moment-là, qu'arriva-t-il à Nééra? Elle était seule avec Horace, et tout à coup le poëte lui dicte un serment expiatoire, quelque solennelle rétractation... Nééra venait d'outrager les dieux. Comment? C'est un secret terrible. L'épode n'en dit rien; mais elle parle du serment, et c'est dans les bras d'Horace que la jeune fille, presque sacrilége, le prononce. Elle jure d'être fidèle à Horace, de lui rendre le même amour qu'il a pour elle (*amorem mutuum*), et cela tant que le loup poursuivra l'agneau, tant que les vents d'hiver soulèveront les vagues de la mer, tant que la brise agitera les grands cheveux dorés d'Apollon. Horace est satisfait; il se croit sûr de Nééra. Le nom d'un rival l'a fait frémir; il parle de sa colère, il menace encore, et tout à coup, s'adressant à ce rival imaginaire peut-être, il l'interpelle, il le trouve heureux, il lui dit d'être fier, plus fier que s'il avait de vastes domaines et de riches troupeaux, plus fier que s'il avait résolu les problèmes de Pythagore, plus fier que s'il avait une beauté au-dessus de la beauté de Nééra, parce qu'il a donné du chagrin à Horace. Puis, finissant par une menace qui est une prédiction : « Ah! s'écrie-t-il, tu pleureras aussi un jour ton amour délaissé, et moi, à mon tour, moi j'en rirai. »

On le voit, l'amant, qui n'est plus jeune, devient d'une susceptibilité douloureuse; il ne passe sur rien, tout est sé-

rieux; le cœur souffre, l'âge vient; c'est fini; l'insouciante, la triomphante jeunesse est déjà bien loin.

Cherchons cependant à retrouver Horace plus calme et, par conséquent, plus heureux.

Voici trois petites odes adressées à Phidylé, Tyndaris et Lydé. Le ton est en harmonie avec la sérénité du sentiment.

Celle à Tyndaris commence comme une églogue de Virgile. Ce sont les charmes de Lucrétile, dans les montagnes de la Sabine, que vante le poëte Horace; c'est de sa propre maison de campagne qu'il parle avec amour. Le faune léger abandonne le mont Lycée pour ces lieux charmants; là, ni loup, ni serpent, rien de nuisible. Les chèvres errent en liberté, broutant le thym et l'arbousier; la flûte de Pan chante dans le vallon et éveille les échos des rochers et des collines d'Ustique. Tyndaris est conviée à venir chez Horace, où elle trouvera de grands ombrages, l'abondance, du vin de Lesbos, de belles coupes, une lyre... On chantera, on s'enivrera, et les libations à Bacchus n'allumeront pas la guerre, certainement, entre Horace et Tyndaris. Là, Tyndaris, en sûreté, n'aura plus à craindre ce qui la menaçait jadis, à ce qu'il paraît, la colère d'un jaloux, les mains brutales d'un amant soupçonneux qui arrachaient les fleurs de sa chevelure et déchiraient sa tunique.

A la bonne heure! voilà Horace riant, calme et charmant.

A Phidylé, il donne des conseils sages et qui touchent autant à l'économie domestique qu'à la philosophie. Phidylé habite les champs; je ne serais pas étonné qu'elle ne fût une jeune fermière (*rustica Phidyle*). Elle est pieuse, elle

offre des sacrifices pour la prospérité de ses moissons; mais elle s'exagère l'importance de ces sacrifices, et volontiers elle offrirait des hécatombes à ses dieux rustiques. Horace la dirige par des avis sages et gracieux; il lui montre les dieux humbles qu'elle sert, qu'elle couronne souvent de myrte et de romarin, et lui persuade qu'un peu d'orge offert d'une main pure est une offrande plus agréable à ces divinités-là que de riches sacrifices. Phidylé dut croire Horace, et elle dut l'aimer pour la grâce des vers et pour la bonne direction qu'il lui donnait dans les affaires de son ménage rustique.

Lydé n'aurait-elle pas été une esclave d'Horace, mais une esclave sage et belle? Écoutons le maître, qui semble lui reprocher un peu trop d'économie, dans un jour de fête. C'est le jour consacré à Neptune. Que faire de mieux ce jour-là? Allons, Lydé, va chercher le vin de Cécube enfermé dans le cellier; force ta sagesse à se taire aujourd'hui. Vois le soleil qui décline. Crois-tu que les heures veuillent s'arrêter? Pourquoi laisser plus longtemps dans son repos cette vieille amphore du consulat de Bibulus? — Mais Lydé est initiée à la poésie et à la musique. Aussi Horace veut chanter des vers avec elle. Ils chanteront tour à tour; Horace dira Neptune et les vertes chevelures des Néréides; Lydé, prenant la lyre, dira le nom de Diane; on finira par un hymne à Vénus et un hymne à la nuit; ce qui promet une fête complète à l'heureux poëte de Tibur.

Arrivons à l'ode à Barine, cette étonnante fille d'une beauté souveraine, perfide comme l'onde, dangereuse comme la sirène, et dont le charme entraînait toute la jeunesse.

Barine était une courtisane ; impossible d'en douter en voyant l'effroi qu'elle inspire aux vertueuses dames romaines. Mais qu'elle devait être puissante ! Au temps d'Horace, la courtisane, à Rome, différait peu de ce qu'elle avait été à Athènes au siècle de Périclès. Nous aurions une idée bien fausse de ces galantes filles de l'antiquité, si nous voulions établir la moindre analogie entre elles et celles des temps où nous vivons. Une courtisane à Rome, aux beaux jours de l'empire, tenait table ouverte, et sa maison était le rendez-vous de tout le patriciat. Poëtes, artistes, consuls, tribuns, orateurs, sénateurs, édiles, princes de la maison de César même, tous s'inscrivaient chez elle comme poursuivants. Pénélope, avec toute sa sagesse, n'en eut certainement jamais un aussi grand nombre. Elles traversaient la ville en litière comme les dames romaines ; elles logeaient aux Esquilies (nous parlons des plus renommées et des plus opulentes) ; elles paraissaient au cirque et au théâtre, et à des places qui n'étaient pas sans distinction. Elles allaient sacrifier aux dieux et jouissaient du droit de cité ; elles héritaient et souvent de biens immenses ; elles pouvaient contracter par acte public, et nul, pas même le trésor de l'empire, ne répudiait leur héritage, le cas échéant. Quant à leur luxe, à l'agrément de leurs demeures, au charme de leur personne, tout a été dit à ce sujet.

Horace, dans son ode à Barine, place bien haut cette séduisante fille, tout en révélant sa constante perfidie, sa légèreté naturelle, ses parjures ; et cependant quel incroyable ascendant cette Barine exerce autour d'elle ! Horace déclare qu'il n'ajoutera jamais foi à ses moindres promesses. Il ne

croirait en elle que dans un seul cas, si Barine, à chaque mensonge, à chaque perfidie, était punie d'une difformité. Oh! alors, elle serait la plus sincère des femmes, car nulle femme ne tient plus à sa beauté que Barine. Ainsi, Horace lui déclare que, puisqu'elle n'a pas vu ses dents devenir noires (et quelles dents éblouissantes elle devait avoir!), puisqu'elle n'a pas vu un de ses ongles se déformer (quelles divines mains étaient celles de Barine!), il se refuse à lui accorder la moindre créance.

Cependant, tel était l'ascendant de cette Armide antique qu'à chaque nouveau parjure sa beauté brillait d'un plus vif éclat, et que les plus illustres parmi les jeunes Romains redoublaient d'amour pour elle.

. . . Sed tu simul obligasti
Perfidum votis caput, enitescis
Pulchrior multo, juvenumque prodis
Publica cura.

La voyez-vous, la superbe, ayant trahi hier quelque jeune personnage consulaire et paraissant aujourd'hui en public plus séduisante, plus belle que jamais, parée du *peplum*, du réseau d'or à ses cheveux, les bras chargés d'anneaux de pierreries, ses pieds charmants chaussés de péribarides aux courroies d'argent, et répandant autour d'elle l'enivrant parfum qui s'exhale des plis de sa robe? La voyez-vous venant s'asseoir au cirque, non loin du *podium* où est César, dont le regard ne fait pas baisser le sien? Voilà Barine!

Horace n'était pas plus brave qu'un autre, surtout en amour. Il fut pris, séduit et trahi, et c'est grâce à sa colère que nous pouvons nous faire une idée de ce qu'était Barine.

e poëte nous a laissé deviner cette fierté indomptable, ces egards victorieux, cette taille de nymphe, cette bouche dé-aigneuse et charmante, ces beaux pieds, cette magnifique hevelure, cette tête divine et coupable, mais toujours triom-hante.

Quelle sérénité dans l'impiété, dans le sacrilége! Écoutons Iorace : « Tout réussit à Barine, même de se parjurer par es cendres de sa mère, par les astres silencieux de la nuit, ar le ciel tout entier et les dieux immortels. »

Voilà, certes, un front audacieux. Eh bien! Vénus en rit vec ses nymphes. Elle aime Barine, et l'Amour, pour elle, our la servir, aiguise la pointe de ses flèches sur une pierre nsanglantée.

Tout est triomphe pour Barine, et le poëte de s'écrier que a jeunesse romaine tout entière grandit pour elle, et que de ouveaux esclaves vont remplacer les premiers, bien que eux-ci ne se puissent jamais résoudre à fuir la demeure de eur reine impie.

Aussi quel effroi inspire Barine à tout ce qui n'est pas dans a servitude! C'est elle qui fait trembler la mère pour ses eunes fils; c'est elle qui donne des terreurs aux vieillards conomes; son nom seul fait pâlir les épouses nouvelles; car arine n'a qu'à souffler pour faire évanouir leur bonheur.

Je ne crois pas que l'ambition puisse aspirer plus haut quand on se nomme Barine. Avoir toute la jeunesse de Rome ses pieds et recevoir l'immortalité par une ode d'Horace, nais c'est une destinée magnifique! Les Barines à notre poque se contentent de moins que cela ; dans tous les cas, i elles entendent jamais parler de celle de Rome impériale,

qu'elles apprennent à avoir de leur propre mérite une idée plus modérée.

L'ode à Phyllis n'est-elle pas une des dernières que le poëte ait adressées à une femme aimée? Lui-même a pris soin de nous le dire dans cette adorable peinture d'intérieur qu'il nous a laissée de sa maison de campagne. « Viens, ô mes dernières amours ! » —

. . . . . . Age, jam meorum
Finis amorum.

Ainsi Phyllis paraît clore la série des amours d'Horace. Cette passion douce et raisonnable, pour ainsi dire, semble en effet avoir tout le caractère de la protection ; c'est de la tendresse de tuteur amoureux, mais, entendons-nous, de tuteur indulgent et bon, spirituel et confiant.

Phyllis est jeune, d'une condition modeste, et cependant rêvant beaucoup la fortune et un rang élevé; tout en aimant un peu Horace et tout en étant aimée de lui, elle a un goût déterminé et alarmant pour Télèphe, et elle est assez franche pour ne pas s'en défendre. Avec quelle ravissante bonté le poëte cherche-t-il à la guérir de ses illusions! Télèphe est l'amant passionné d'une jeune fille opulente, voluptueuse, qui le retient dans une servitude impossible à rompre, *gratâ compede*. Phyllis est donc suppliée de calmer les désirs ambitieux de son cœur, de rester digne d'elle-même en ne quittant pas sa sphère naturelle. Le « Viens, ô mes dernières amours ! » qui suit immédiatement, est d'une vivacité de cœur charmante, et je doute fort que Phyllis, après cela, ait donné un soupir de plus à ce malencontreux Télèphe, si peu

digne, à mon avis, de délier les courroies de la chaussure d'Horace. Nous avons étudié cette ode dans ses strophes finales, parce que ces strophes seules donnent la révélation du caractère de Phyllis, et que nous avons toujours hâte de connaître à qui le poëte de Tibur a affaire à chaque nouvelle liaison.

Dès le début, Phyllis est conviée à la plus gracieuse fête du monde chez Horace; il commence par lui faire les honneurs de chez lui, en vrai séducteur, sans lui dire un mot d'amour. Bonne méthode, je crois, mais que l'expérience seule apprend. « J'ai dans ma demeure une amphore de vin d'Albe qui touche à sa dixième année. J'ai dans mon jardin, Phyllis, de l'ache pour des couronnes ; j'ai du lierre dont le feuillage lustré relève la chevelure noire. L'éclat de l'argenterie égaie ma maison (*ridet argento domus*). L'autel est entouré de chastes verveines. Les jeunes filles et les jeunes garçons, se tenant par la main, courent çà et là, riants et heureux. La flamme s'élève, en petillant, surmontée d'une gerbe de fumée. »

Voilà la maison dans toute sa joie : les convives jeunes, le souper, l'autel domestique paré, et Phyllis, au milieu de tout cela, reine de la fête, nymphe couronnée de lierre. Mais quelle est donc cette riante solennité? Qu'y célèbre-t-on? Les Ides d'avril, le jour consacré à Vénus marine (*Veneris marinæ*). Et voici qu'un bel enthousiasme d'amitié saisit Horace; ce jour est aussi l'anniversaire de la naissance de Mécène (*Mæcenas meus*), le cher Mécène du poëte. Hommage à une noble affection qui revient si souvent dans ce beau livre !

Telle est cette étude, très-incomplète sans doute, mais qui m'a paru attrayante par sa nouveauté. Suivre un poëte

comme Horace, à travers les brouillards de dix-huit siècles, dans les transformations successives de ses amours, ou de sa riche et puissante fantaisie, n'est pas chose facile. Il faut deviner souvent, faute de fil conducteur. Ceci n'est pas plus un travail de traduction que d'analyse; c'est une exploration intuitive produite par un ardent désir de curiosité et un respectueux sentiment d'admiration; c'est un regard (téméraire peut-être) jeté sur le cœur d'Horace par un des plus sincères adorateurs de son génie.

Si cet essai en quelque sorte psychologique est imparfait, j'en lègue l'idée et l'exécution à une intelligence plus haute, à des mains plus habiles. Toute illusion qui a le pouvoir de passionner est respectable, et je demande pour la mienne quelque indulgence.

Je suis entré dans la maison d'Horace, où je ne sais quels échos m'ont redit tous ces adorables noms grecs et latins que le poëte a chantés, où j'ai cru entendre encore les murmures lointains de cette lyre divine. Alors comment ne pas interroger le passé? Comment ne pas se laisser enlever sur les ailes des souvenirs qui bruissent autour de nous? Comment ne pas se dire : Nous avons le livre poétique de ce grand et charmant esprit, où sont ses mémoires? Oh! si quelque papyrus roulé encore autour de sa baguette de bois pouvait être retrouvé dans cette poussière, sous ce marbre, entre ces deux fûts de colonnes brisées, derrière cet autel!... On se dit cela, et on cherche du regard, et malgré soi on compose, vraie ou fausse, toute une légende antique, en souvenir des noms aimés du poëte.

Il arrive parfois qu'au pied d'un promontoire, sur le bord

de la Méditerranée, le voyageur rencontre un autel brisé et presque tout enlacé de lierre et de verveine; cet autel, consacré aux Nymphes, n'a plus de croyants parmi les pâtres et les mariniers; mais souvent un rapsode grossier en raconte à sa manière les souvenirs fabuleux. Ainsi, moi, humble adorateur de l'antique, j'ai voulu, écartant le lierre et la verveine, chercher à lire quelques noms effacés, et, n'y pouvant parvenir qu'imparfaitement, j'ai chargé de fleurs l'autel inconnu.



ÉMILIA

PREMIÈRE PARTIE

LES JARDINS DE JULES CÉSAR SUR LES BORDS DU TIBRE

I

CIMBER, POMPONIUS, BRUTUS

POMPONIUS.

Je tiens le fil d'une conspiration, et si tu n'étais Brutus, l'ami et le fils adoptif de César, je ne te ferais certainement pas cette confidence. — On conspire contre le dictateur ; j'en ai les preuves dans les plis de ma toge. — Je suis vraiment l'homme le plus fin de la république. Mon œil d'aigle perce

les nuages des consciences; je lis dans les cœurs... — Seul je veillerais au salut de la ville et des provinces, et l'on m'a refusé le consulat!... Mais toi, Brutus, tu me rends justice; aussi je veux t'initier aux secrets que je viens de découvrir. J'ai un certain esclave, Syrien d'origine, le plus rusé renard qui jamais ait rôdé sur le territoire de l'Italie. Guidé par mes avis, il pénètre partout, voit tout et me rapporte tout ce qui se fait. — Parions, ami Brutus, que je sache demain ce que tu auras dit du dictateur ou de moi-même?... Déjà je suis certain que si quelqu'un en veut aux jours de César, ce n'est ni toi, ni Cassius, ni Cimber, ni Casca...

CIMBER, bas.

Voilà un homme bien informé!... (Haut.) Tu dis donc que tu as la liste des conjurés?

POMPONIUS.

Je tiens la conspiration par l'oreille; en voici la preuve.

CIMBER.

De grâce, montre-moi cette liste; quels indignes citoyens oseraient conspirer?

POMPONIUS.

Lis plutôt toi-même, et garde-moi le secret; il est juste que je sois le premier à prévenir le dictateur.

CIMBER.

Assurément, c'est juste. (Il lit rapidement.) Mais, illustre Pomponius! une chose m'étonne en lisant tous ces noms-là! il n'en est pas un sur qui auraient pu planer mes soupçons.

POMPONIUS.

Voilà précisément qui est merveilleux et qui ajoute au mérite de la découverte.

BRUTUS.

Et tu veux remettre cette liste à César!...

POMPONIUS.

Assurément, ami Brutus; il l'aura ce soir à souper... car vous savez que nous sommes tous conviés chez Marcus Lepidus. — Il y aura des oies grasses farcies d'ortolans et des poissons du golfe de Tarente. — Je ne suis pas gourmand, les dieux le savent; mais j'aime la bonne chère... ce qui est bien différent!

CIMBER.

Comment donc! c'est d'une énorme différence. -- Quel homme judicieux et spirituel que ce cher Pomponius!...

POMPONIUS.

Ah! ne me flatte pas, Cimber; je ne suis pas roi.

CIMBER.

Et tu crois que je flatterais la royauté?... méchant!

POMPONIUS.

J'ai le coup d'œil exercé. — Cimber, Cassius et Brutus seraient les courtisans les plus adroits... de vrais satrapes!...

BRUTUS.

Je te rends grâce, ami Pomponius.

CIMBER.

Pourquoi n'a-t-on pas nommé consul le plus clairvoyant des sénateurs?...

POMPONIUS.

C'est ce que je me demande tous les matins en m'éveillant : pourquoi?...

CIMBER.

Veux-tu me confier encore ta liste des conjurés, pour un moment?

POMPONIUS.

La voici. — Tu as beau chercher, tu n'y es pas; Brutus non plus...

CIMBER.

La plaisanterie serait bonne en effet!

(En ce moment Cimber tire son stylet et il écrit furtivement au bas de la liste le nom de Pomponius.)

Tiens, ami, voilà ta liste. — Cache-la avec soin dans les plis de ta robe, et ce soir, donne-la au dictateur. — Tu as sauvé la patrie.

POMPONIUS.

Gloire aux dieux immortels!

(Cimber et Brutus se retirent.)

II

POMPONIUS, ÉRIX

POMPONIUS.

Voici mon Syrien affidé. — Érix, qu'y a-t-il au monde de nouveau?...

ÉRIX.

Ce n'est ni le soleil, ni le talent de Pomponius; mais ce qui est plus surprenant par sa nouveauté, c'est que la grâce et l'éloquence de mon maître n'ont point subjugué la belle Émilia. — Elle refuse de répondre à tes tablettes.

POMPONIUS.

Incroyable! incroyable!... elle aime donc quelqu'un? mais, adorerait-elle le roi des Perses, que je devrais toujours l'emporter... La femme de César, Calpurnie, qui est la mère adoptive d'Émilia, m'a pourtant assuré que cette tendre enfant avait le cœur libre.

ÉRIX.

Eh! maître, qui avait dit cela à Calpurnie?...

POMPONIUS.

Émilia elle-même.

ÉRIX.

La belle autorité!... raison de plus pour la croire éprise de quelqu'un. Nos jeunes filles ne sont jamais si candides que lorsqu'elles ont un bon amant caché derrière leur porte. Pauvres oiseaux! ils ont l'aile timide, la plume faible... ouvrez, ouvrez la cage et regardez-les fendre la nue.

POMPONIUS.

Tu es effrayant, Érix! si je croyais avoir un rival, je brûlerais...

ÉRIX.

Le Capitole!... ce n'est pas la peine. Un rival est notre ami le meilleur. — Il fait nos affaires; tout ne réussit-il pas aux époux et aux amants trompés?... D'ailleurs, qu'est-ce que l'amour d'une femme?... quelques paillettes d'or dans de la cendre... le premier coup de vent qui arrive emporte tout. Sois donc plus philosophe, Pomponius; bois, chante et danse avec les courtisanes au son des flûtes et des cithares le reste est peu de chose.

POMPONIUS.

Cela est vrai; sais-tu, Érix, que je tiens la patte d'une conspiration?

ÉRIX.

Ah! Pomponius, lâche-la bien vite, c'est une vilaine bête que tu tiens-là...

POMPONIUS.

M'en préservent les dieux et ma fortune! D'ailleurs, c'est toi qui me l'as amenée, cette bête redoutable...

ÉRIX.

Moi! — que la vérité témoigne en ma faveur!

POMPONIUS.

Allons! Érix est fou aujourd'hui, ou bien il est ivre. — Dans quel cabaret t'es-tu arrêté!...

ÉRIX.

A la Grotte de Neptune. — Le vin de Sorente y est délicieux!

POMPONIUS.

Il est ivre. Érix, tu es le meilleur de mes esclaves, et je te ferai donner cent coups de lanières.

(Il s'éloigne.)

III

ÉRIX, seul.

Bonne conclusion ! tu es le meilleur de mes esclaves et je t'assommerai. Mais d'abord, pourquoi suis-je son esclave, à cette machine humaine, qui mange, qui dort et qui se nomme Pomponius? — Ensuite, pourquoi suis-je le meilleur des serviteurs?... deux choses inutiles dans l'ordre universel des choses et nuisibles à moi personnellement. — Réfléchissons : si je l'étouffais une nuit, quand il ronfle, dans son lit, comme un taureau mugissant... Oui, mais on découvrirait le meurtrier, et la corde, la croix ou le glaive me tomberaient en partage. — Si je m'enfuyais .. Oui, mais je suis pauvre, et sans la clef d'or comment ouvrir les portes du royaume de la liberté? — Si je me tuais... Fort bien ! mais ensuite si j'allais devenir ânon d'un meunier ou cheval d'un avare !... Faisons mieux, servons-nous de la flatterie, de l'adulation... avec cela l'esclave mènerait le maître au marché, et il le vendrait à son insu. Pomponius a rêvé d'une conspiration, et il prétend la tenir?... demain il se croira plus grand que Cicéron, et il sera convaincu que grâce à lui, la république, le sénat et le dictateur respirent encore. — Mais voici Cimber et Casca qui passent, mettons-nous à l'écart ; ils paraissent agités.

IV

CASCA, CIMBER, ÉRIX, caché derrière un arbre.

CASCA.

Oui, je frapperai le premier. Que la tyrannie tombe et expire aux pieds de la statue de Pompée.

CIMBER.

C'est demain le jour des ides de mars; tous nos amis sont prévenus, retournons à la ville, et séparons-nous.

(Ils s'éloignent.)

V

ÉRIX

Qu'ai-je entendu?... Pomponius aurait-il, en effet, saisi le pied de la conspiration?... il y a bien deux ans qu'il en guette une; le maladroit serait donc tombé une fois sur son but?... — Mais de quelle liste parlait-il?... je ne lui ai remis que la liste de tous les Romains chez qui il doit souper pendant la saison du printemps... Est-ce que ces invitations coïncideraient avec les noms des conjurés?... O fortune!... ce sont là de tes coups! Et d'abord j'obtiendrai la liberté pour avoir éclairé mon maître sur le danger de la chose publique et du dictateur. Que dis-je? je recevrai une grosse somme d'argent, un champ, une maison... peut-être même le droit de bourgeoisie, et me voilà édile ou tribun à mon tour, comme un autre homme... Pourquoi pas?... Pompo-

nius est un maître excellent, et je lui suis dévoué jusqu'à la mort. — Voici la belle Émilia, suivie de son affranchie familière. Tout le monde s'est donc donné rendez-vous aujourd'hui aux jardins de César?

VI

ÉMILIA, ÉRIX, une affranchie.

ÉMILIA.

Je te retrouve encore, Érix? Que fais-tu seul sous ces ombrages?

ÉRIX.

Patronne, je réfléchissais au malheur de ceux qui ne peuvent trouver grâce devant tes yeux adorables.

ÉMILIA.

Cela s'appelle mentir avec sang-froid, mais avec un à-propos bien rare. De quel pays es-tu, Érix?...

ÉRIX.

Du pays de Damas, en Syrie... Hélas!

ÉMILIA.

Pourquoi hélas?... la ville de Damas vaut-elle Rome? l'esclave vaut-elle la reine?

ÉRIX.

Mais la reine vaut-elle la liberté?...

ÉMILIA.

Tu as raison; ton *hélas!* est une juste et noble exclama-

tion. — Je me réconcilie un peu avec le Syrien de Pomponius.

ÉRIX.

Et avec le maître du Syrien, divine Romaine, ne te réconcilieras-tu jamais?...

ÉMILIA.

Ton maître, il me déplaît pour le moins autant qu'il se plaît à lui-même.

ÉRIX.

Il n'est pas de la première jeunesse, mais il a encore les cheveux si noirs et les dents si blanches!

ÉMILIA.

Il est bête et gourmand.

ÉRIX.

Cela est possible. — Cependant je lui ai entendu dire souvent que, de toutes les patriciennes, la plus noble et la plus belle se nomme Émilia, et que pour elle on oublierait le boire et le manger.

ÉMILIA.

Il est avare comme l'Achéron.

ÉRIX.

Oh! c'est la vérité. — Mais il dit qu'il pourrait paver de pierreries la chambre de la femme dont il deviendrait amoureux.

ÉMILIA.

Adroit Syrien!... — Faut-il te répéter que je ne veux pas de Pomponius, fût-il dictateur ou demi-dieu? Quant à toi, voici pour l'encens que tu as brûlé devant moi.

ÉRIX.

Une pièce d'or, ma patronne! — De l'or pour des louanges! — Mais tu dois te ruiner. Qui ne t'adore pas dans cette ville de Rome?... Parle, je suis tout à tes ordres sacrés. Faut-il me jeter dans le Tibre, — ou bien courir jusqu'à Ostie pour ton service?

ÉMILIA.

Moins que tout cela, Érix. Écoute-moi. Es-tu fidèle?

ÉRIX.

Comme l'ombre qui suit ta personne majestueuse.

ÉMILIA.

Es-tu discret?

ÉRIX.

Comme le voile des vestales.

ÉMILIA.

Jure par les dieux immortels que tu es ce que tu viens de dire.

ÉRIX.

Par Jupiter et Junon, je le jure, et par la beauté d'Émilia. Tu vois que je n'invoque pas de petites divinités.

ÉMILIA.

Va donc, porte cette lettre et viens m'en rapporter la réponse ce soir, dans la maison de Calpurnie, qui est celle du dictateur, et où tu sais que j'habite. Si jamais on vanta ton intelligence et ton adresse, c'est ce soir qu'il faut m'en donner une preuve, en arrivant jusqu'à moi sans être reconnu.

(Elle s'éloigne.)

ÉRIX.

Érix, ta fortune est faite ! — Mais à qui la lettre ?... Dieux immortels ! à Sextus Pompée ! La fille adoptive de César aime le fils de Pompée !... Amour, amour, tu te ris souvent de la haine des pères en réunissant les mains des enfants. Tu es la grande loi du monde, et il n'est chose si éloignée qui ne te revienne tôt ou tard ! Je te salue, amour ! — Mais mon maître, Pomponius, a un fier rival ! lui qui prétend tenir tous les conjurés par l'oreille, devrait bien saisir celui-là.... Sextus ravit un trésor plus précieux que la dictature, assurément. Oh ! que la beauté et l'amour d'Émilia valent bien la gloire de Jupiter !

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON DE MARCUS LÉPIDUS. — SALLE DU FESTIN

—

LÉPIDUS, CÉSAR, puis ANTOINE, CIMBER, POMPONIUS, SEXTUS POMPÉE.

LÉPIDUS.

Quand tu l'ordonneras, César, nos convives entreront dans cette salle. La nuit n'a pas encore atteint la moitié de sa course. — O la belle nuit de mars!...

CÉSAR.

Si j'en crois l'augure Spurinna, je dois me défier des ides de ce mois. Elles commencent demain. Fais entrer les convives.

LÉPIDUS, à tous ceux qui arrivent.

Saluez la majesté du dictateur!

CÉSAR.

Mes amis, Marcus Lépidus nous traite cette nuit avec une magnificence de roi. Est-ce que nous ne l'accuserons pas devant le peuple d'aspirer à la souveraine puissance?...

ANTOINE.

Il faut prier les *hommes maigres et pâles* de se charger de la harangue. J'en connais qui feraient mieux de songer un peu plus à leur toilette et à leur santé, de perdre l'habitude de regarder en dessous, et surtout d'accuser à faux les intentions de César. Cela s'appelle mâcher à vide. Ces hommes-là, César les connaît; il en est qui lui tiennent de près.

LÉPIDUS.

Mon cher Antoine, nous sommes ici pour nous réjouir par la bonne chère et par Bacchus!

CÉSAR.

Il a raison. — Mais pourquoi Brutus n'est-il pas ici?

CIMBER.

Il doit sacrifier ce soir à Jupiter. — C'est un vœu qu'il accomplit...

CÉSAR.

Quant à toi, Cimber, tu es notre fidèle, et je suis sûr que tu ne me hais pas de ma sévérité envers ton frère. — Son exil finira; mais il faut bien qu'il expie une faute aussi grave... Il fut rebelle aux lois! — Ah! Cimber, tu ne me hais pas, j'en suis sûr.

CIMBER.

(A part.) Nous verrons cela demain au sénat. — (Haut.) On peut craindre le dictateur et aimer César.

CÉSAR.

L'un et l'autre voudraient être aimés. Quant à moi je bois à mes ennemis occultes et déclarés.

CIMBER.

Le vin de Lépidus est magnanime! Mais quel est donc ce bruit à la porte de la salle?

LÉPIDUS.

Je reconnais la voix de Pomponius le sénateur : il se croit au sénat; il arrive le dernier.

POMPONIUS.

Amis, je vous salue! César, je m'incline devant ton laurier! Avant tout, il faut que vous sachiez, joyeux convives, que je tiens le fil d'une conspiration...

ANTOINE.

Encore une!

CIMBER.

Quelle trame on pourrait ourdir avec tous les fils que tu as tenus, Pomponius.

POMPONIUS.

Point de railleries! j'ai une conspiration dans les plis de ma robe, et je le prouverai après avoir vidé sept coupes couronnées.

CÉSAR.

Bois donc, noble patricien! et buvons tous, amis, à l'habileté de ce digne sénateur, qui tous les huit jours est sur le point de sauver la république. Pour moi, j'ai failli lui devoir la vie dix fois depuis ma dictature. — Mais il faut que je rende grâce à Lépidus; je vois parmi les convives le beau visage de Sextus Pompée, — Sextus, nos étoiles ne doivent

plus être ennemies. Tu sais quelle statue j'ai fait relever dans le sénat [1]... Ce que tu ignores encore peut-être, c'est l'amertume qui m'est restée de tant de discordes passées, et le désir que j'ai d'une grande réconciliation. — Il est auprès de Calpurnie, dans ma maison même, une divinité que nous invoquerons tous les deux, si tu veux, en témoignage de notre alliance.

SEXTUS POMPÉE.

Cette divinité, César, est bien assez puissante pour réconcilier les ennemis les plus acharnés. Nous l'invoquerons peut-être un jour ; mais j'ai encore besoin d'oublier...

ANTOINE.

Oui, buvons à l'oubli des guerres civiles, ces Euménides échevelées ! — Buvons au glorieux dictateur et à la longue durée de ses jours !... — Tu ne bois pas, Cimber?...

CIMBER.

Pourquoi le consul Antoine me fait-il cette question?... Ai-je une tête aussi forte que la sienne ! Hélas ! heureux les héros qui peuvent vider la coupe d'Alcide ! — Amis, ne trouvez-vous pas que Marcus Antonius a quelque chose dans les traits du divin Bacchus?...

CÉSAR.

Je lui ai toujours prédit qu'un jour l'Orient l'adorerait sous ce nom. — Ami Antoine, je bois à ta fortune !

ANTOINE.

César, c'est boire à la tienne et à celle de tes héritiers. Tu connais ma vive amitié...

[1] César fit rétablir au sénat la statue triomphale de Cnéiu Pompée, père de Sextus.

CÉSAR.

Je l'estime énergique et dévouée jusqu'à la mort.

CIMBER.

Le dictateur vient de prononcer un mot sinistre. — Il faut que les esclaves nous versent de larges coupes pour ramener notre belle humeur; si cette déesse effrayée allait nous quitter!

CÉSAR.

Cimber est ce soir le meilleur de mes amis. Il devrait bien, pour me plaire, donner quelquefois à Brutus le conseil d'égayer un peu sa vie. L'austérité de Caton est un manteau de plomb sous lequel s'étouffe la jeunesse. Cimber, éclaircis un peu le front sauvage de mon fils Brutus!...

CIMBER.

César, ton fils adoptif est semblable à ces arbres épineux et d'une écorce rude, mais qui portent des fruits suaves.

CÉSAR.

Je le sais. Par les dieux immortels! je n'en doute point.

ANTOINE.

Et moi j'en douterais.

POMPONIUS.

Et tu aurais tort, Antoine; car assurément celui-là (non plus que Cassius et Cimber) n'est pas sur la liste des conjurés que voici. Il faut vous dire, amis, que décidément je tiens une grande conspiration par la queue...

POMPÉE.

Voyons le dragon, Pomponius. Montre-nous la bête...

LÉPIDUS.

Mais c'est un jeu qui peut perdre plusieurs citoyens... — Le dictateur est ici.

CÉSAR.

Pomponius ne perdra personne. Il est trop adroit pour cela. D'ailleurs, c'est à moi seul qu'il va confier le secret immense qu'il a surpris. Fais-moi passer ta liste, illustre sénateur. (César lit des yeux.) Eh! quoi donc! mes meilleurs amis sont au nombre des conjurés contre moi!

POMPONIUS.

C'est une horreur! — Je vous le disais tout à l'heure, mes amis; le complot était un abîme, mais l'aigle planait sur lui. J'ai saisi la conspiration, et je la tiens enchaînée...

CIMBER.

Traîne-la aux gémonies.

POMPÉE.

Non, non; fais-la courir dans le cirque.

CÉSAR.

(Achevant sa lecture.) Ami Pomponius, as-tu bien fixé tes yeux d'aiglon sur tous les noms de cette liste?...

POMPONIUS.

Je puis te les citer de mémoire l'un après l'autre.

CÉSAR.

Commence par le dernier inscrit.

POMPONIUS.

Comme il plaira au dictateur. Voici donc : Lucius...

CÉSAR.

Tu te trompes, ami! dis : Marcus Pomponius, ton propre nom.

POMPONIUS.

Moi! César! dieux de l'Olympe et du Styx, que vient de dire le magnanime dictateur?

CÉSAR.

Alors, lis toi-même!

POMPONIUS.

(Lisant son nom.) Tous les serpents de l'Euménide m'épouvanteraient moins que ces caractères syllabiques. — César, quelle île sauvage m'assignes-tu pour exil?...

CÉSAR.

Non pas une île, ami; mais le continent, la ville de Rome et la table de notre bien-aimé Lépidus. Reste avec nous, noble sénateur, et si jamais tu poses la main sur une conjuration, examine la bête de plus près, ou bien lâche-la aussitôt; elle pourrait te mordre. Amis, buvons à mes jours sauvés!

POMPÉE A POMPONIUS, son voisin.

Qu'en dis-tu? il est des chasseurs qui se prennent au lacet du renard.

POMPONIUS.

Pompée! Pompée! tu finiras par conspirer, jeune homme! Tu hais tout ce qui est de la maison du dictateur, et jusqu'à cette jeune fille, qu'on nomme Émilia...

CIMBER.

Quel coup d'œil!

POMPONIUS.

Quant à toi, Cimber, je suis sûr que tu te ferais tuer pour César, de même que Brutus.

CIMBER.

Et Cassius aussi. Vivent les hommes d'une telle perspicacité ! si tu brigues encore le consulat, sois assuré de ma voix.

POMPONIUS.

J'y compte sincèrement. Mais voici Érix, mon esclave, qui m'apporte un message.

POMPÉE.

Est-ce encore une conjuration ? Elles pleuvent sur la tête de notre habile sénateur.

ÉRIX.

Maître, le message que je porte est adressé à Sextus Pompée.

POMPONIUS.

Voilà qui est nouveau ! Comment, Syrien insolent, t'ai-je donc acheté trois mille sesterces pour que tu serves Sextus ?...

ÉRIX.

Ah ! maître, quand on me vendait, c'était une belle occasion d'économiser trois mille sesterces ! Tiens, Pompée.

POMPÉE.

(A part.) Un message d'Émilia ! — (Haut.) Pomponius, ton esclave vient de sauver la république.

POMPONIUS.

Lui ! j'en étais sûr. — César, voilà la serviteur le plus habile de l'univers.

CÉSAR.

Si Pompée veut me montrer le message qu'il a reçu, j'achète Érix six mille sesterces, et je lui donne la liberté.

POMPONIUS.

Pompée est trop mon ami, pour me faire manquer une si belle occasion de gagner trois mille sesterces.

POMPÉE.

Non, César, non. Ce qui m'est écrit n'intéresse que moi. Érix restera au service du sénateur; mais Érix recevra de ma part les trois mille sesterces pour se racheter, s'il le veut.

POMPONIUS.

Et où les prendras-tu? — Si les vaincus ont encore de l'argent à jeter à pleines mains, je ne réponds plus du salut de l'empire.

CÉSAR.

Paix, Pomponius! tu viens de dire là une parole mauvaise. — Le fils de Pompée sait très-bien que mon vœu le plus cher est de rendre aux vaincus tout ce que la guerre civile leur a ravi.

CIMBER.

(A part.) Magnanime hypocrite!

POMPÉE.

Je n'ai rien réclamé de César...

CÉSAR.

Je le sais, Sextus, et je m'en plains aux dieux.

POMPÉE.

Il y a longtemps que j'ai cessé de me plaindre à eux. Je connais des divinités moins sourdes que les dieux olympiens.

CÉSAR.

Qui sont-elles, Sextus?... Nomme-les-moi!

CIMBER.

(A part.) Pas un mot de plus, jeune homme. Le dictateur s'éveille; vois ses dents léonines.

POMPONIUS.

(A part.) Est-ce que Pompée ne conspirerait pas contre César?... Brutus et Cimber me diront cela. — (Haut.) Allons, Sextus, sois confiant en mon amitié. Montre-moi le billet que tu as reçu. Tu es jeune... On peut te donner un conseil salutaire. A moins, toutefois, que ce ne soit une lettre d'amour... Ces messages-là se tiennent secrets; je dois bien le savoir, moi!...

POMPÉE.

Vraiment, Pomponius?... tu es donc obligé de fermer toujours soigneusement ta cassette. Vénus en garde la clef?...

POMPONIUS.

Tu l'as dit. J'ai écrit ce matin le message le plus passionné qu'il soit possible d'écrire à une mortelle.

POMPÉE.

Et on t'a répondu?...

POMPONIUS.

Qu'on ne pouvait me répondre.

POMPÉE.

Si toutes les femmes te traitent ainsi, tu es le plus fortuné des amants. Elles s'avouent vaincues; et si elles ne se livrent pas, c'est pure générosité de ta part : tu épargnes tes captives, comme Achille.

POMPONIUS.

Tu viens de faire là mon histoire, et je te rends mon amitié. Je te dirai donc en confidence que je poursuis de mes feux... la propre fille adoptive du dictateur, Émilia... — N'en dis rien à personne.

POMPÉE.

Justes dieux, je le crois bien! — Et comment te traite Émilia?...

POMPONIUS.

Bien... c'est-à-dire mal, en apparence... Tu comprends... Les femmes sont toutes les mêmes; elles aiment les supplications comme les déesses. Et comme les déesses aussi on les apaise par de riches offrandes...

POMPÉE.

Eh bien! Pomponius, je servirai ton amour. J'aime aussi une amie intime d'Émilia.

POMPONIUS.

Tu es mon allié. — César, et vous tous, convives mes amis, je soutiens que Sextus Pompée est le meilleur citoyen de la république et l'ami le plus sûr du dictateur.

CIMBER.

Qui te démentirait serait un grand fou. Mais votre alliance est bien subite!

POMPONIUS.

Entre lui et moi, c'est à la vie et à la mort... — Voilà un éclair qui vient de fendre la nue! — amis, serait-ce là quelque présage?...

ANTOINE.

En effet, l'orage est sur la ville, et Phébé s'est cachée derrière un nuage bien sombre...

CIMBER.

Phébé, à mes yeux, n'est qu'une veuve pâle; elle doit porter quelquefois un voile noir. C'est tout simple.

POMPÉE.

Amis, pleure-t-elle Endymion, son amant, ou bien un époux dont le divin Homère n'a jamais parlé?... — Pour moi, je crois qu'elle pleure Endymion... Il y a trop longtemps qu'elle est pâle et que ses larmes coulent.

ANTOINE.

Voilà qui est consolant pour les époux. Mais à ce sujet, je propose une question que nous arroserons de beaucoup de vin de Falerne. « Quelle est la mort la plus désirable?... » — Esclave, verse à tous les convives.

CIMBER.

La question est d'une bonne philosophie. A mes yeux, la mort la plus désirable est celle du champ de bataille, quand on a le fer à la main pour la patrie.

POMPONIUS.

Mourir consul et dans les bras d'une maîtresse est la mort que je choisirais.

POMPÉE.

Ce Pomponius est d'un sybarisme héroïque! Pour moi, je voudrais mourir comme mon père, après tant de victoires, dussé-je être assassiné...

CIMBER.

(A part.) César a baissé les yeux. — (Haut.) Et toi, Lépidus, notre hôte?...

LÉPIDUS.

Amis, je voudrais mourir au milieu de vous.

ANTOINE.

Et moi, l'épée à la main, après avoir sauvé le plus cher et le plus grand de mes amis.

CIMBER.

(Bas à Pompée.) Le consul Antoine est un vrai satrape. — Le maître et l'esclave se regardent avec attendrissement. Mais César va parler... car il cesse de signer ses lettres.

CÉSAR.

Pour moi, mes amis, la mort qui me paraît la plus désirable est celle qui est la moins attendue [1].

CIMBER.

(A part.) Dieux de la patrie, exaucez-le! — (Haut.) Amis, l'heure est avancée; si le dictateur, le roi du festin, donne le signal, chacun regagnera sa demeure avant que l'orage n'éclate.

CÉSAR.

Convives, vous êtes libres; emportez vos couronnes et vivez heureux.

TOUS.

Nous te saluons roi du festin!

ANTOINE.

Je te salue roi...

[1] Paroles de César chez Lépidus. (*Suétone.*)

POMPONIUS.

Je te salue roi...

CIMBER, en sortant et tout bas à Pomponius.

N'as-tu pas de honte, stupide sénateur !

POMPONIUS, à Pompée.

Je crois que Cimber vient de me dire une injure !...

POMPÉE.

C'est ton oreille qui a sifflé. Cimber est un homme si doux !

POMPONIUS.

C'est ce que je me disais. — Adieu, César ; adieu, vous tous. Je vais dormir.

CÉSAR.

Et moi, je vais essayer. Adieu, mes amis. (Il sort précédé de ses affranchis.)

POMPÉE.

(Haut.) Adieu, César. — (A part.) Je vais escalader ta maison ennemie, mais vénérée comme un temple... Amour, qu'as-tu fait de ma colère?

TROISIÈME PARTIE

LA CHAMBRE D'ÉMILIA

I

SEXTUS POMPÉE, ÉMILIA

POMPÉE, entrant par la fenêtre.

Quel orage, ma chère âme! J'ai cru que les cieux allaient se fondre sur ma tête.

ÉMILIA.

Que toutes les essences du gynécée d'Émilia remplacent sur ta chevelure la froide pluie... Que tout mon amour te console de tes peines!

POMPÉE.

Que tu es belle, que tu es grande, Émilia! Je n'ai vu qu'en Espagne des femmes qui te ressemblaient; brunes, sveltes comme toi; semblables à des guerrières divines, comme

toi... Oh! que je voudrais te voir un casque sur la tête! comme ces beaux cheveux noirs retomberaient avec grâce sous la coiffure d'acier!... — et comme ces grands yeux étincelleraient au soleil, dans la mêlée orageuse!...

ÉMILIA.

Ah! Sextus... Toujours la guerre!... J'aime tant la paix! Tu as soupé ce soir chez Lépidus avec le dictateur?... Êtes-vous réconciliés?

POMPÉE.

Étions-nous ennemis?... Je l'oublie en te voyant, et c'est là mon crime...

ÉMILIA.

Fassent les bonnes divinités que ta grande âme soit toujours apaisée comme la voilà!

POMPÉE.

Mon âme a toute l'amertume et toute la colère de la mer, mais tu es l'étoile pacifique et souriante. Laisse-moi poser sur ton front ces deux branches de myrte que voici près de ta fenêtre, *Émilia mea*. Comme te voilà majestueuse! tu ressembles à la muse de la poésie. — Oh! c'est que tes paroles sont plus harmonieuses que tous les chants des poëtes grecs et que la mélodie des cithares de l'Orient. Dis-moi comment tu as pu discipliner mon naturel impétueux?... Es-tu une magicienne de Thessalie? Es-tu une nymphe de l'île de Circé?... Es-tu Minerve la Sagesse? Mais je suis bien fou! Tu es Émilia, la merveilleuse patricienne. Je sais de jeunes sénateurs qui ont de grands domaines et qui soupirent à ta porte...

ÉMILIA.

Et moi, je sais une Romaine qui soupire assise aux genoux d'un jeune Romain ruiné...

POMPÉE.

Va, l'étoile des Pompée peut être nébuleuse pour un temps, mais éteinte, jamais... Quand je songe que ma maison et mes jardins sont au pouvoir de quelques centurions! Oh! la journée de Pharsale!... — On dit pourtant qu'il y a des dieux!... — Pompée était un si grand capitaine!... — Et puis, aller mourir en Égypte, assassiné par un roi, par un courtisan de César... Émilia! Émilia!... sans toi, peut-être, tout serait vengé.

ÉMILIA.

Que mes larmes effacent cette triste page de l'histoire du dictateur.

POMPÉE.

Jamais! Romaine, jamais! Ma haine est vivante comme l'aigle au plus haut des cieux.

ÉMILIA.

L'aigle de Jupiter lui-même s'apaise et retient ses foudres.

POMPÉE.

Les miennes tomberont tôt ou tard.

ÉMILIA.

Alors je mourrai... Et mon ombre pâle ira pleurant autour des monuments.

POMPÉE.

Toi, mourir, Émilia!... c'est une pensée plus horrible encore que le souvenir de ce qui a été...

ÉMILIA.

Ah ! Pompée, jure-moi du moins que tu ne conspireras jamais avec les ennemis de César. Tu vas me le jurer, n'est-ce pas, ô Sextus, ami de mon cœur ?... Ceux de ta race ont toujours tiré l'épée devant les légions, au champ de bataille, en face du grand soleil... Le poison et le poignard sont furtifs comme le serpent... — Jure-moi de fuir les conjurés en toute occasion.

POMPÉE.

Oui, je jure la guerre à César ou à ses héritiers, quand les temps seront venus...

ÉMILIA.

Et de ne conspirer jamais, tu le jures ?...

POMPÉE.

Ce matin même j'ai refusé mon nom et mon bras aux conjurés...

ÉMILIA.

Dieux immortels !... on veut donc tuer César !...

POMPÉE.

Dieux infernaux ! il vaudrait mieux que je n'eusse jamais vu cette femme !...

ÉMILIA.

Mais quel bruit se fait entendre dans l'escalier secret qui conduit aux chambres de Calpurnie ?... — Justes cieux ! c'est ma mère, c'est Calpurnie qui monte... Sextus, au nom de ton père, cache-toi derrière ces voiles au fond du gynécée.

(Il se cache.)

II

ÉMILIA, CÉSAR

ÉMILIA.

Le dictateur!...

CÉSAR.

Comment, ma douce Émilia, déjà levée, ou bien éveillée si tard! la belle aurore, ta sœur, n'a pas encore jeté le plus petit rayon à Jupiter Capitolin. La nuit est noire comme un sépulcre; il n'est que deux choses qui font veiller au gynécée les jeunes filles de ton âge : le travail des voiles pour les dieux ou pour leur mère, ou bien une amoureuse rêverie. Où est ton métier à broderie, Émilia?... peut-être te sera-t-il plus facile de me montrer ton rêve... Ne ressemble-t-il pas à un jeune patricien?... je l'ai laissé buvant du vin de Falerne de dix feuilles, chez Lépidus. C'est un généreux jeune homme; mais en vérité, s'il t'aime, il prend un chemin dangereux pour venir jusqu'à toi. Depuis une heure seulement, j'ai la certitude qu'il veut me tuer, lui et quelques conjurés obscurs dont on n'a pu me dire les noms. Ce n'est pas de Pomponius que je tiens ces renseignements. J'ai des amis plus intelligents que le digne sénateur. — Te voilà bien pâle, Émilia! Il ne faut pas te jeter ainsi dans l'épouvante, ma fille. Je suis venu ici t'apporter la grâce de Sextus, afin de calmer les craintes que les nouvelles de demain t'inspireraient. Je pardonne à Sextus Pompée, mais je le bannis de Rome pour deux ans... — deux ans de pleurs, Émilia, je le sais. Eh! crois-tu

ma fille, que le dictateur ne soit pas souvent en guerre avec César ?... J'ai bien assez puni ! je voudrais bien briser les verges... mais si on brise ma vie, et si on couvre Rome de feu et de sang !...

ÉMILIA.

Père de la patrie, mon père, écoute-moi. Je te jure, par Jupiter et par ton laurier, que Sextus Pompée ne conspire pas contre toi.

CÉSAR.

C'est lui qui te l'a dit, sans doute. Mais, ma fille, Sextus est jaloux de ton amour; et quel jeune homme ne cherche pas à se grandir jusqu'à l'héroïsme aux yeux d'une femme qu'il adore? Si jamais l'artifice était pardonnable, peut-être serait-ce dans cette occasion. Chère et douce Émilia, où donc as-tu rencontré Sextus ?... L'entrée de ma maison ne lui est point interdite ; mais ce jeune orgueilleux n'en a jamais voulu franchir le seuil...

ÉMILIA.

Il m'a adressé un message.

CÉSAR.

Et tu lui as répondu par un esclave de Pomponius, nommé Érix, qui lui a porté des tablettes, cette nuit même, à la table de Lépidus. Ah ! jeunesse, jeunesse emportée, parce que tu as des ailes et que tu vas vite, tu t'imagines qu'on ne peut te voir et t'arrêter au passage ?... Ma fille, Calpurnie, ta mère adoptive, ignore ces choses et je ne les lui dirai pas ; elle s'alarmerait trop sur notre Émilia. J'irai offrir, pour toi, un de ces jours, un sacrifice à Minerve, qui est la prudence et la sagesse.

ÉMILIA.

O mon père ! mon âme est bien orageuse, et tu ignores toutes ses angoisses...

CÉSAR.

Je suis prêt à écouter ma fille... et prêt à beaucoup pardonner...

ÉMILIA.

Et tes ennemis t'accusent d'inflexibilité !...

CÉSAR.

Je t'ai déjà dit que le dictateur et Jules sont deux hommes qui se disputent sans cesse. *Grâce*, dit l'un ; *justice sévère*, dit l'autre. Parle, ma fille ; c'est Jules qui écoute.

ÉMILIA.

Eh ! qu'ai-je à te révéler, sinon que Sextus Pompée n'entrera jamais dans une conspiration contre toi ?... — S'il me l'avait juré, le croirais-tu, César ?

CÉSAR.

S'il me le jurait à moi-même, je le croirais beaucoup plus.

POMPÉE, se découvrant.

Je t'en fais le serment, César !

CÉSAR.

Justes dieux ! au gynécée d'Émilia !... Je puis te frapper à l'instant par la hache du licteur... — Pompée, viens-tu prostituer la maison du dictateur ? Cette jeune fille est mon enfant d'adoption et celui de Calpurnie ; c'est l'honneur de mon foyer domestique... Sextus ! Sextus ! le sais-tu ?...

POMPÉE.

Comme il est vrai qu'on t'a immolé mon père sur la terre d'Égypte, il est vrai que j'ai respecté ta fille comme une idole. — Frappe, si tu veux.

CÉSAR.

Non; Sextus sortira sain et sauf de cette maison. Et demain, peut-être, il voudra tuer César.

POMPÉE.

Tu ne le crois pas, ou bien tu es le jouet ridicule des délateurs que tu payes.

CÉSAR.

Ose dire qu'on ne conspire pas dans Rome contre moi, le père de la patrie?

POMPÉE.

Ose dire que je suis du nombre des conjurés?...

CÉSAR.

Va donc, Pompée, et fais-moi la guerre; assemble des légions, afin que je te conduise à Pharsale.

POMPÉE.

Adieu, César, souviens-toi que les astres finissent tous par se coucher dans l'océan. Adieu, Émilia; je te laisse la moitié de mon âme.

III

CÉSAR, ÉMILIA

CÉSAR.

Ma fille, es-tu contente de moi? le dictateur ne s'est point montré un moment. Tu pleures, Émilia! — Pour qui ces larmes, pour Sextus ou pour toi?...

ÉMILIA.

Pour toi-même, ô mon père!... Veille sur tes jours... On a voulu entraîner le noble Sextus dans une conjuration...

CÉSAR.

Qui sont-ils, ceux-là?

ÉMILIA.

Crois-tu Pompée un délateur?...

CÉSAR.

O misère de la souveraine puissance! — sentir qu'on marche sur du feu et ne savoir jamais où est le foyer du volcan!... — O pourpre triomphale! comme tu te changes vite en un linceul! O nuits fiévreuses! quel vivant poignard étincelle toujours dans le fond de vos ténèbres!... — Ah! mieux vaut un champ d'oliviers dans un vallon de la Messénie ou de l'Attique, mieux vaut encore un toit de chaume dans une forêt des Gaules, que toute cette ville peuplée de mes statues et que cet univers retentissant de mon nom. — Émilia, je te plains, car la fortune de César est venue te prendre par la main, et elle t'a élevée, comme lui, dans la région des

orages. — Adieu! ma fille. Voici la plus jeune des heures matinales qui sourit sur les bords du ciel. Les beaux jours ne manquent jamais aux désolations humaines... Émilia pleure, et l'Aurore effeuille des roses, et l'alouette chante, et la brise soupire de joie dans les lauriers des jardins de Rome.

QUATRIÈME PARTIE

LE VESTIBULUM DE LA MAISON DE CÉSAR

I

ÉMILIA, ÉRIX

ÉMILIA.

Comme te voilà agité, Érix ! — D'où viens-tu dans un tel désordre?... Ton maître t'a-t-il menacé?...

ÉRIX.

Patronne, mon maître est au sénat, qui s'assemble en ce moment par l'ordre de César; et le dictateur est en marche pour s'y rendre, entouré du cortége et de ses amis et d'une foule immense. Et, cependant, je donnerais ma main droite pour que César fût dans sa maison à écrire paisiblement ou à converser avec sa fille bien-aimée.

ÉMILIA.

Tu es effrayant! — J'ai fait ce matin un rêve étrange. Je l'ai raconté à mon père; il a souri, il m'a embrassée, et il a suivi ses amis. — Il est vrai que de ce nombre est Brutus, Cimber et autres. On peut se rassurer.

ÉRIX.

Brutus est auprès de César! Pourtant je ne l'ai pas vu lorsque, fendant la foule, je suis parvenu à remettre au dictateur des tablettes qu'une femme m'a supplié de lui donner avant qu'il n'entrât au sénat. Malheureusement elles étaient scellées, et je n'ai pu les lire. Mais cette femme paraissait épouvantée de voir sortir César...

ÉMILIA.

Qui est-elle?

ÉRIX.

J'ignore son nom. J'ai remis les tablettes à César, avec beaucoup de peine; il les a prises, et, voyant cela, plusieurs de ses amis m'ont maltraité de coups et m'ont repoussé hors de leurs rangs. — Ce qui m'afflige, c'est d'avoir vu ce matin un victimaire de Jupiter, qui, en sacrifiant pour le salut du dictateur n'a pas trouvé de cœur à la victime qu'il immolait.

ÉMILIA.

Assez, Érix! c'est assez me raconter de sinistres présages. — As-tu remarqué Sextus Pompée dans la foule?

ÉRIX.

Sans doute, il était à la porte du sénat avec quelques che-

valiers romains; mais il ne parlait à personne. Il était pâle et rêveur. — Il avait son épée.

ÉMILIA.

On l'a souvent vu ainsi. S'il avait son épée, il défendrait tout homme qu'on attaquerait à main armée.

ÉRIX.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que, tandis que beaucoup de gens sensés et d'hommes graves sont fort préoccupés de je ne sais quoi de sinistre, mon maître, Pomponius, contre son ordinaire, a la figure la plus tranquille et la plus souriante. Il ne croit plus, depuis hier, aux conspirations, et il prétend que c'est une folie d'ajouter foi à ces choses-là, puisqu'il les regarde comme impossibles. Il a bu et mangé, ce matin, mieux que personne dans toute la ville de Rome. En ce moment, je suis sûr qu'il est assis sur sa chaise curule, occupé à se donner gracieusement de l'air avec le pan de sa toge. Mais pourquoi toute cette agitation dans la foule, là-bas? — Voilà le collége des pontifes qui se hâte d'accourir !... Voici les tribuns qui parlent au peuple...

ÉMILIA.

Érix! Érix!... cours au sénat, et reviens me rassurer.

ÉRIX.

Tu peux, je crois, te rassurer pleinement, ma patronne, car je vois d'ici les meilleurs citoyens de Rome qui passent et s'en vont à pas lents, calmes, majestueux, mais cependant bien pâles; — c'est Cassius ; — c'est Cimber; — voici Brutus!... Ils se dirigent du côté du Capitole; sans doute pour

sacrifier aux dieux. La séance du sénat a été bien courte!... Mais que vois-je?... Le consul Antoine qui marche avec précipitation, agitant ses bras et parlant au peuple avec véhémence!... Quelques sénateurs le suivent... La foule augmente et mugit comme les flots... Dieux immortels!... un lit de pourpre! un homme étendu et que l'on porte sanglant... Il a sa couronne de laurier vert!

ÉMILIA.

Ah!... mon père! (Elle tombe évanouie.)

II

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE, SEXTUS POMPÉE, SÉNATEURS, PONTIFES, CHEVALIERS ROMAINS portant le corps de César, LE PEUPLE.

ANTOINE.

Romains! ils ont assassiné le père de la patrie. Brutus, son fils, est du nombre des meurtriers... Courez aux temples! apaisez les dieux irrités avant que la foudre ne dévore la ville. Tribuns, allez; donnez vos ordres aux légions afin qu'elles soient en armes et qu'elles attendent les consuls. Qu'on ferme les portes du Capitole, et que les vestales ne sortent point de leur enceinte sacrée. — La patrie est menacée; les conjurés se répandent dans la ville, et l'un d'eux, Sextus Pompée, est déjà hors des murs pour soulever les soldats...

ÉMILIA, revenant à elle.

Consul, si ta bouche vient de mentir, que les dieux a brûlent de leur tonnerre, et qu'ils vengent Émilia. —

Ah! Sextus!... et toi, mon père, attends mon âme épouvantée.

(Elle se frappe sur le corps de César.)

SEXTUS POMPÉE, accourant au vestibulum, l'épée à la main.

Émilia!... — Qu'on me rende Émilia!...

ANTOINE.

La voici!

POMPÉE.

Morte! — Que les Furies guident mon épée dans le flanc de celui qui t'a tuée!...

ÉMILIA, expirant.

Sextus, tu étais un des conjurés!

POMPÉE.

Dis, au contraire, que j'ai voulu sauver César des poignards de Brutus et de Cassius...

ÉMILIA.

O Sextus! donne-moi ta main loyale. Je meurs paisible auprès du corps glorieux de César.

POMPÉE.

Douce et noble créature!... Elle est tombée comme un lis sous la faux impitoyable!... Rome! patrie! sois désormais mon unique et mon ardent amour! Je puis reprendre ma haine contre le nom de César et la tyrannie. En guerre! soldats de Pompée!... — Légions romaines, — louves de Romulus, — aigles capitolines! — Liberté! je suis à vous, et nous combattrons ensemble la tyrannie sur terre et sur mer!

(Il fend la foule et s'élance hors de Rome.)

LA VOIX DE CASSIUS, dans le lointain.

Romains ! nous sommes les vengeurs de la patrie et les conquérants de la liberté !

LA VOIX DU PEUPLE.

Au Tibre les assassins !



LES AMIS DE VIRGILE

Cette étude sur les amis de Virgile, ces recherches biographiques sur les personnages les plus marquants qui furent de son intimité, datent d'une époque bien antérieure à la dernière guerre d'Italie.

J'étais loin de prévoir que nous irions une seconde fois, en ce siècle, planter nos aigles sur les rives du Mincio, quand je cherchais, il y a quelques années, les vestiges du camp de Pollion où Virgile vint se plaindre des brutalités d'un centurion de l'armée d'Octave qui avait dévasté sa ferme et ravagé ses vignes.

Quoi qu'il en soit, cette étude, commencée bien avant l'année 1859, ne fut terminée qu'après notre glorieuse conquête du Milanais.

Quand la paix nous arrivait des environs de Mantoue, les mains pleines de fleurs et de lauriers, le moment était opportun en effet pour évoquer les souvenirs du doux poëte, ami aussi passionné de la paix qu'admirateur des grands talents militaires des généraux de son temps et du génie de César Octave.

Tout le monde ne lit pas Virgile, mais presque tout le monde connaît ses œuvres immortelles et quelques détails sur sa vie. On connaît moins ses amis, si ce n'est cependant le *grand* Mécène et Horace.

Connaît-on Gallus? oui et non. Prenons Gallus par la main et voyons ce qu'était ce personnage à qui Virgile dédia sa dixième églogue. Et surtout parlons latin le moins possible.

La vie de Gallus serait un fort beau roman si on la publiait. Cette vie fut mêlée de grands bonheurs et de terribles malheurs.

S'il faut en croire certains commentateurs qui font autorité (citons Suétone, Dion Cassius, Ammien et saint Jérôme lui-même), Gallus était né au milieu des montagnes du Frioul, et dans son enfance, il avait gardé les chèvres. Mais Gallus était doué d'une haute intelligence, d'une âme passionnée, d'une figure charmante et d'une santé florissante.

En se mirant dans les eaux limpides des fontaines, il comprit qu'il avait mieux à faire, dans ce monde, que de garder des chèvres et de soigner des chevreaux. Un jour il renonce à son troupeau, il quitte son maître et s'enfuit des montagnes. Jusque-là Gallus ne fit pas preuve de beaucoup de sensibilité. Il devait aimer pourtant et beaucoup.

Il arriva à Rome on ne sait trop comment; il fréquenta les écoles publiques et, au bout de dix ans passés dans l'obscurité et à l'étude, voilà Gallus lié avec de jeunes patriciens qui devinrent des hommes célèbres. Il connut Cicéron qui l'honora de ses conseils; il connut surtout Pollion, le parent et l'ami d'Octave. Gallus s'attacha à la cause du triumvir, il combattit à Actium, et quand Octave devint l'empereur César Auguste, la fortune de Gallus s'éleva aussi. Il reçut le gouvernement de l'Égypte. Le chevrier avait donc bien vu sa destinée dans le miroir des fontaines.

Ce fut à Rome que Virgile fit connaissance avec Gallus. C'était un très-brave capitaine, un général plein de talent et d'audace, mais il avait un autre titre à l'amitié de Virgile; il adorait la poésie et il composait des vers excellents. Il écrivit quatre livres d'élégies; dans quel but et dans quelle occasion? nous le dirons tout à l'heure. Il traduisit également quelques églogues d'Euphorion, poëte grec de Chalcis. Tous ses ouvrages ont péri et ceux qu'on lui attribue sont apocryphes; on ne peut en douter puisque Gallus mourut à l'âge de quarante ans, selon le témoignage de tous les biographes de l'antiquité qui ont parlé de lui, et qu'on trouve dans les œuvres qui lui sont attribuées des vers élégiaques dans lesquels le poëte *parle de son grand âge*. Selon Vossius, ce

fut Maximien qui, longtemps après la mort de Gallus, publia des élégies sous son nom.

Une amitié intime et une confraternité poétique unissaient donc Gallus et Virgile. Tous deux aimaient la vie pastorale et ils la chantaient avec passion.

Virgile lui dédia la dixième églogue. Quant à la cause qui inspira cette admirable églogue, elle est d'un romanesque qui a bien de l'analogie avec nos chroniques modernes.

Gallus, proconsul en Égypte, venait à Rome assez souvent et, dans un de ces voyages, il rencontra pour son malheur la comédienne Cythéris, la même dit-on qui fut aimée d'Antoine, cet illustre amoureux de tant de beautés. Gallus était alors fort riche, il passait même déjà pour faire de la concussion dans son gouvernement d'Égypte et sur une très-grande échelle. Il était prodigue, ardent, enthousiaste ; il séduisit Cythéris (ce qui ne lui fut pas très-difficile probablement) et il devint son amant. Adieu l'Égypte ; elle se gouvernait toute seule pendant que Gallus vivait à Rome avec son amour. Or, il arriva que Cythéris fut courtisée en secret par un général romain dont la tradition n'a pas conservé le nom, il était plus jeune et plus séduisant que Gallus ; moins riche, moins amoureux, c'est probable ; mais qu'importe? la passion ne raisonne pas ; Cythéris s'éprit follement de lui, et comme il partait pour la guerre de Germanie, elle s'enfuit secrètement de Rome ; abandonna sa maison, son art, ses triomphes, Gallus le poëte, et la voilà traversant les Alpes à la suite de son nouvel amant. Cet enlèvement fit du bruit. Gallus, fort humilié, comprit qu'il valait encore mieux pour sa *gloire* contenir sa colère, ne pas courir après cette

fille ingrate et paraître ne se venger d'elle que par le dédain. Il crut même l'oublier, et il reprit le chemin de l'Égypte, son magnifique proconsulat, presque un royaume. Oui, mais le pauvre amant emportait une blessure au cœur, inguérissable. Il est bien probable qu'il prit Virgile pour le confident de ses tristesses ; il est bien probable qu'il lui communiqua les élégies qu'il écrivit et qu'il dédia à *Lycoris*, pseudonyme charmant que Virgile lui-même adopta dans la dixième églogue. Devant cette douleur si vraie, devant ce désespoir si violent mais si contenu, Virgile fut certainement très-ému et, médecin habile, pour adoucir le chagrin de Gallus, il écrivit cette immortelle pastorale qu'il lui dédia et qui nous est parvenue à travers dix-huit siècles, comme une des plus belles mélodies de la langue humaine. Nous ne traduirons pas cette églogue charmante et sublime ; à Dieu ne plaise ! traduire ? et comment ? La prose pourrait-elle jamais exprimer la tendresse des plaintes que Virgile prête à Gallus s'adressant à Lycoris? qui osera dire autrement qu'en langage latin :

> Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.
> Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris
> Carmina sunt dicenda; neget quis carmina Gallo?

qui osera traduire : *Ah! te ne frigora lædant!* et comment s'y prendra-t-on pour exprimer cette adorable frayeur de l'amant trahi qui suit encore de loin la perfide au milieu des glaciers des Alpes et qui tremble que ces maudites glaces ne blessent les pieds délicats de Lycoris :

> Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Fuyons bien vite et bien loin de peur de succomber à la malheureuse tentation de toucher à certains passages intraduisibles. Le lecteur nous en saura gré.

Cette dixième églogue a un défaut; ce n'est point une églogue, mais une magnifique évocation pour conjurer les funestes effets de la passion de Gallus. Toutes les charmantes et puissantes divinités champêtres sont convoquées autour de l'amant de Lycoris; toutes accoururent parées de leurs attributs, étonnées, inquiètes, empressées, ne sachant d'abord à quelle cause attribuer une si haute douleur et toutes suppliant le héros blessé de rester parmi elles et de se faire berger, de devenir l'amant des bois et des ruisseaux. — Adonis garda les troupeaux, — divin poëte ne rougis pas de paître tes brebis: *nec te pœniteat pecoris, divine poeta*. C'est Virgile qui parle ainsi, entouré des jeunes naïades aux pieds blancs, accourues des bords de la fontaine Aganipé; entouré de Ménalque, le beau pasteur, couronné de feuilles de chênes; de Sylvain, les mains pleines de rameaux et de grandes tiges de glaïeuls qu'il secoue en courant (*grandia lilia quassans*); enfin, de Pan, dieu d'Arcadie, et d'Apollon lui-même. Quel cortége! et c'est Virgile qui chantait!

Comment Gallus aurait-il résisté? Il cède, il ne quittera plus cette vallée fleurie. Il passera sa vie entre la blonde Phyllis et Amyntas aux cheveux noirs. Mais tout à coup le désespoir le reprend, la douleur lui trouble l'esprit; il ira par les bois et les vallées jetant des cris et courant à l'aventure; il se fera chasseur; il poursuivra les sangliers sur les pentes du Ménale, avec les nymphes vagabondes. Il faut céder au délire de l'amour.

Voilà un fier emportement, mais raconté en vers magnifiques. Eh bien! que fit Gallus? il oublia ses serments, les dieux, les nymphes, les bergers et Virgile ; il partit pour Brindes, il appareilla un navire et vogua à toutes voiles vers l'Égypte.

Franchement c'était plus sage et Virgile avec sa splendide poésie avait tort. Ce qui fut moins sage, le voici.

De retour dans son gouvernement, Gallus qui, par tempérament, était déjà très-hautain et très-irritable, ne mit plus de frein à ses passions fougueuses. Son administration devint d'un despotisme intolérable. Le souvenir de la trahison de Cythéris le poursuivait comme une furie, certainement. Il se livra à des orgies furieuses et donna dans un luxe qui ne connaissait plus de bornes. Le palais des Ptolémées revit les folies d'Antoine. Le proconsul doubla les impôts et rendit son pouvoir détestable. Une sédition éclata à Thèbes. Gallus accourut à la tête de ses légions et mit la ville à feu et à sang. Il l'abandonna au pillage de ses soldats, selon Ammien. Ce fut un sac de ville prise d'assaut. Cette barbarie venant à la suite d'exactions et de violences exorbitantes, exaspéra le Sénat romain qui décréta contre Gallus, le força à revenir à Rome, le traduisit à sa barre, le condamna au bannissement et confisqua tous ses biens. Entre autres crimes, on accusa Gallus d'avoir méconnu et insulté l'autorité de l'empereur, d'avoir substitué ses propres statues à celles des dieux égyptiens et d'avoir fait graver ses exploits sur les pyramides, inscriptions sacriléges à côté de celles de Sésostris et des Pharaons ses successeurs. Gallus partit pour l'exil; mais bientôt on apprit à Rome qu'il s'était tué. Auguste, qui

n'avait pu le soustraire aux justes sévérités du Sénat, ressentit un grand chagrin de sa perte. Il se plaignit d'être le seul à qui il n'était pas permis de punir à son gré un ami qui l'avait offensé.

Telle fut la fin de Gallus dont la vie avait été brillante, et par de hautes positions et par d'illustres amitiés. Une femme le perdit comme Antoine et il fut entraîné à sa ruine dans le même pays que l'amant de Cléopâtre.

On dit que Virgile, composant alors les *Géorgiques*, avait terminé le quatrième livre de ce poëme immortel par des vers à l'éloge de son grand ami. On dit qu'après les malheurs de Gallus, il n'osa laisser subsister ce passage, et qu'il le remplaça par l'épisode d'Aristée. C'est Dryden, le poëte anglais, qui assure cela d'après l'autorité de plusieurs commentateurs. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir ici juger le procédé de Virgile, nous ne devons pas nous plaindre du changement opéré au quatrième livre des *Géorgiques*, et nous doutons fort que l'éloge de Gallus égalât en beautés l'épisode d'Aristée qui, à lui seul, vaut tout un poëme.

Des souvenirs plus calmes, une vie illustre mais heureuse, font de Pollion un personnage historique qui contraste avec Gallus.

Cette dénomination de Pollion était un surnom donné à une branche de la famille Asinia, dont Caius Asinius Pollion fut le descendant le plus célèbre. Virgile n'eut pas de meilleur ami que lui, ni de protecteur plus puissant. Nous en fournirons la preuve.

Pollion, bien jeune encore, s'attacha à Octave et à Antoine, dès l'origine de l'alliance de ces deux personnages illustres,

à l'époque de la mort de Jules César. Il poursuivit avec ardeur les meurtriers du grand homme, et il aida puissamment de son épée et de ses conseils, sur le champ de bataille, à la victoire remportée sur l'armée de Brutus aux champs de Philippes.

Mais quand Antoine et Octave furent divisés, il ne voulut prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre, les laissant se disputer l'empire du monde. Après la bataille d'Actium et la mort d'Antoine, il reprit sa liberté et se dévoua à la cause d'Octave. C'était, comme on le voit, un fort honnête homme chez qui la conscience et l'amitié parlaient haut et qui tenait son serment. Pollion avait de grands talents militaires et il était en même temps orateur excellent, poëte, historien et homme d'État. Le souvenir de ses conquêtes et de son administration est resté, mais tous ses écrits ont été perdus, si nous en exceptons trois lettres d'une latinité élégante et venues jusqu'à nous parce qu'elles ont été trouvées mêlées à celles de Cicéron. Il faut convenir aussi qu'elles étaient restées là en fort bonne compagnie. Comme Gallus, Pollion écrivait des vers. Ce fut probablement un des motifs qui engagèrent Virgile à lui dédier sa quatrième églogue, la plus célèbre, peut-être, par les controverses qu'elle a soulevées.

Un mot sur cette églogue. Les uns ont voulu qu'elle ait eu pour sujet une prédiction sur la venue du Messie (Virgile pouvait avoir lu les livres hébreux, j'en conviens). Les autres ont vu dans cette incomparable pièce de vers un hommage prophétique au fils d'Octavie, à ce *divin* Marcellus qui devait être un jour les délices du monde, *et tu Marcellus eris !* Enfin il en est qui ont supposé que Virgile avait célébré

dans la quatrième églogue la naissance d'un fils de Pollion, opinion qui passa toujours pour absurde, attendu que le fils de Pollion ne pouvait dans aucun cas devenir l'héritier de l'empire.

Soyons de l'avis de Suétone et admettons que le poétique horoscope en question était un lyrique hommage à la gloire de Drusus, fils de Livie, épouse d'Auguste, mais non pas fils de cet empereur qui adopta cet enfant en épousant sa mère. Drusus ne vécut pas, mais la pièce de vers à sa louange est immortelle.

La quatrième églogue n'en a pas moins été dédiée originairement à Pollion. Pourquoi ! parce que Pollion était le bienfaiteur de Virgile, qu'il était consul au moment où Virgile composait l'horoscope de Drusus, et que le poëte voulut honorer le consul par cette dédicace. Ce vers célèbre le dit :

Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.

Pollion était un homme de guerre d'une rare intrépidité en même temps qu'un très-habile général. Il fut chargé de la grande expédition contre les Dalmates. Il revint vainqueur de cette expédition, et il reçut à Rome les honneurs du triomphe.

Son amitié pour Virgile ne se démentit jamais ; elle prit naissance dans une circonstance qui, du reste, est bien connue et dont nous parlerons en son lieu.

Au nombre de ses amis, Virgile compta trois poëtes de premier ordre dont un seul, le plus illustre, est venu jusqu'à nous avec ses œuvres immortelles, Horace. Il serait fort

inutile de parler d'Horace à nos lecteurs ; certainement ils auraient le droit de nous répondre qu'ils le connaissent mieux que nous. Nous n'avons sur Varius et sur Plotius Tucca que de vagues documents, des souvenirs charmants, il est vrai, mais bien incomplets ; fleurs conservées par la tradition, imprégnées encore d'un parfum exquis, et venues jusqu'à nous à travers dix-huit siècles. Varius écrivit des poëmes héroïques ; lesquels ? les titres mêmes en sont perdus. Horace cependant loue et cite Varius comme un poëte excellent. La perte de ses œuvres est restée irréparable jusqu'ici. Qui sait si dans l'avenir un heureux accident n'amènera pas quelque érudit sur les traces de ces papyrus perdus, ensevelis peut-être à l'heure qu'il est dans quelque cassette de bois de cèdre ou de térébinthe au fond d'une maison de Pompéi ? Quelle belle découverte ! quels cris de joie elle provoquerait dans le monde savant et artiste ! Espérons, sinon pour nous, du moins pour nos successeurs. Notre siècle a vu la découverte de la Vénus de Milo, et c'est assez de bonheur peut-être pour lui. Plotius Tucca était un critique fin, délicat, spirituel, indulgent.... Il avait lui-même un beau talent, ce qui explique parfaitement le sentiment de bienveillance qui l'animait. Il paraît qu'il écrivit des poésies diverses, ayant surtout un caractère bucolique. Il était un disciple fervent de Théocrite et par conséquent il dut aimer beaucoup et admirer sincèrement le poëte Virgile. Horace nous a laissé un souvenir délicieux, dans la cinquième satire, à l'occasion d'une rencontre imprévue qu'il fit à Sinuesse où il passait, dans un voyage d'agrément. « Le jour suivant se leva heureux et plein de grâce. Arrivé à Sinuesse, je vis

accourir au-devant de moi Plotius, Varius et Virgile, les plus belles âmes de la terre et qui n'ont pas de meilleur ami que moi. Quelle joie ! quels embrassements ! est-il rien de comparable, pour le sage, à la rencontre d'un ami de cœur ? »

Voilà certainement des sentiments exquis et des paroles d'une franchise et d'un enthousiasme qui réjouissent l'âme. Voilà quatre grands amis qui, en même temps, étaient dans le monde des lettres et des arts, les quatre réputations les plus éminentes. Saluons ce groupe illustre et que l'amitié unissait sincèrement, à la grande confusion des médiocrités de ce temps-là, des Mœvius et des Bavius, insolents et jaloux. Ce fut à Varius et à Tucca que l'empereur Auguste confia l'*Énéide* après la mort de Virgile, non pour être revue et corrigée, mais pour être émondée de quelques vers de trop, ainsi que le poëte de Didon l'avait lui-même indiqué. Varius et Tucca se contentèrent d'effacer quelques vers, très-peu certainement. Ils en laissèrent plusieurs inachevés, ainsi que nous les voyons encore dans l'*Énéide*, n'osant ajouter un mot de leur plume à l'œuvre de Virgile. Les belles âmes, en effet, comme le disait Horace ! Selon Macrobe, Aulu-Gelle et Pline, Virgile à la fin de sa vie, mécontent de l'*Énéide*, avait chargé dans son testament, les deux amis que nous venons de citer, de brûler son poëme ou de le corriger. Nous nous permettons de douter de la première partie de cette assertion, par la raison bien simple que si Virgile avait voulu sérieusement brûler l'*Énéide*, il l'eût jetée au feu lui-même sans léguer à ses amis cette cruelle exécution. Eh! il pouvait même en charger certains poëtes de son temps ; il eût été obéi scrupuleusement, j'en réponds. Bathylle, par exemple, n'aurait

pas failli à son mandat, à moins qu'il n'eût signé l'*Énéide* et qu'il ne se la fût appropriée comme il avait tenté, bien des années auparavant, de s'approprier les deux vers fameux que Virgile avait écrits sur une des portes de la maison d'Auguste, au Palatin.

Parlerons-nous de Mécène? A quoi bon? Il est bien peu de personnages historiques plus connus que lui. Mécène a servi de type et de point de comparaison pour tous les grands seigneurs qui ont protégé les arts et les lettres. Son nom seul ajouté à tout autre nom est un éloge complet. On en a même un peu abusé, il faut en convenir. Dans tous les cas, s'il aima et protégea Virgile, le poëte s'est acquitté envers lui magnifiquement; en échange de bienfaits et d'honneurs, il lui a donné l'immortalité. Sur ce point, Horace ne fut pas non plus moins reconnaissant et prodigue que Virgile. Horace ajouta même aux louanges personnelles des titres d'illustration; il donne à Mécène une origine royale : il le fait descendre tout simplement de la race des rois d'Étrurie. Il est certain que Mécène était chevalier romain et par conséquent d'origine patricienne. Quant à nous, louons-le, surtout, d'avoir protégé et contribué à enrichir les deux grands poëtes qui firent la gloire du siècle d'Auguste et dont les œuvres ont fait les délices de la postérité.

C'est à Mécène que Virgile dédia les *Géorgiques;* c'est à Auguste qu'il dédia l'*Énéide*. Chacun sa part; elle fut belle des deux côtés. C'est une chose digne de remarque que ce besoin de protection que la plupart des poëtes (les modernes s'en sont affranchis) ont éprouvé pour leurs œuvres. Les poëmes didactiques et épiques surtout furent toujours placés sous l'in-

vocation d'une divinité ou d'un grand homme. C'était en quelque sorte une garantie que l'écrivain, le génie cherchait à assurer à son livre. Nous ne ferons pas ici l'histoire des dédicaces ; elle fournirait matière à des volumes et certainement elle ne manquerait ni de singularités, ni de révélations assez surprenantes. Horace imita Virgile et dédia son *Art poétique* aux deux Pison. Mécène, il est vrai, avait donné l'idée des *Géorgiques* au poëte de Mantoue. Il y attachait une idée politique ; il voulait honorer, par une œuvre de génie, l'agri culture délaissée, et par conséquent lui donner une vie nouvelle dans cette belle Italie ravagée par les guerres civiles. Le doux Virgile comprit à demi-mot son illustre ami, homme d'État et fin politique autant que lettré et homme de bon goût.

Ici une singulière réflexion nous arrête. Nous devons la communiquer à notre lecteur. Un lecteur est un confident. Je me suis quelquefois demandé pourquoi Virgile, dans ses œuvres, n'a jamais donné le moindre souvenir à ses illustres amis les poëtes, ses confrères, lui qui a adressé de si beaux vers à ses amis puissants, aux grands hommes politiques de son temps? J'avoue que cette remarque m'a étonné autant qu'elle m'a affligé. Virgile était doué cependant d'une belle âme, il avait le sentiment de l'affection très-développé, il a fait preuve souvent d'une sensibilité exquise. On se perd donc en conjectures en pensant à cet oubli, surtout quand on énumère les témoignages d'admiration et d'amitié qui abondent en sa faveur dans les œuvres d'Horace et des autres poëtes ses contemporains. Faut-il accuser Virgile d'égoïsme, d'ingratitude, de jalousie, d'instincts adulateurs pour les

grands et d'oubli coupable pour ses pairs? A Dieu ne plaise ! Chassons ces mauvaises pensées tout en consignant cette abstention du poëte comme une curiosité littéraire, et, jusqu'ici, trop peu étudiée.

Un sentiment de l'art très-prononcé, le goût fin et délicat, l'amour des lettres et surtout de la poésie, beaucoup de simplicité dans les mœurs et les habitudes de la vie, une grande loyauté de cœur, l'amour de la famille, un enjouement tempéré, beaucoup de charme dans l'intimité, une instruction variée, une douce éloquence, un peu de mélancolie dominant toujours, telles étaient les qualités privées que l'on distinguait dans César-Auguste, au milieu des supériorités exquises qui firent de lui un des plus grands monarques et qui rendirent son règne un des plus glorieux.

La fortune, comme on disait alors, avait tout fait pour Auguste, mais en lui donnant l'empire du monde, elle ne lui avait pas enlevé le souvenir de ses chagrins, de ses malheurs domestiques et des terribles sévérités auxquelles il fut contraint, il faut le croire, au début de ses grandeurs. Aussi une tristesse presque habituelle lui était restée; c'était le nuage de son firmament splendide ; c'était l'épine mêlée à sa couronne de feuilles d'or. Nous ne rappellerons ici que pour l'acquit de notre conscience de biographe les causes probables des chagrins de ce grand empereur. Il avait vu la haine et la guerre succéder à son alliance avec Antoine, son ami et son beau-frère , il avait perdu deux fils en bas âge, Caius et Lucius ; il était témoin des scandales que donnait à Rome sa fille Julie, cette charmante et coupable beauté dont les soins et la tendresse eussent enchanté ses vieux jours·

il avait toujours présentes à la mémoire les noirceurs et les ingratitudes de bon nombre de ses meilleurs amis qui avaient conspiré contre sa vie ; car s'il avait pardonné à Cinna, pouvait-il oublier sa trahison? Il avait perdu en Germanie de sanglantes batailles, ses plus belles légions et Varus, son ami; enfin, la mort lui avait ravi son fils d'adoption, le bien-aimé de son cœur, ce *divin* Marcellus, si jeune, si doué, entre les mains duquel il eût été heureux de laisser les destinées de l'empire. Ajoutons à ces chagrins une santé délabrée, les inquiétudes de la fièvre, des maux d'entrailles aigus et que tout l'art de la médecine calmait à grand'peine. Auguste avait conquis et pacifié le monde, et Auguste en était réduit à chercher le repos et le sommeil par des soins et des précautions sans nombre. Une inquiétude vague le portait souvent à changer de résidence; tantôt il allait passer quelques jours à sa maison de campagne de Lanuvium où il faisait élever de beaux troupeaux; tantôt il s'exilait volontairement à Caprée, qu'il avait surnommée l'*île de l'oisiveté;* souvent il se rendait à Brindes dont le port et les environs le charmaient ; dans la saison chaude, il lui fallait le golfe de Baïa et les brises marines; si l'hiver devenait trop froid, il allait demander au soleil de Naples sa douce et pénétrante chaleur.

Certes, ce dieu de la terre était pourtant assez bien logé au Palatin où les jouissances et les adulations ne lui faisaient pas défaut.

Nous avons dit qu'il avait une grande simplicité dans le caractère et un enjouement naturel, malgré des tristesses survenant à de fréquents intervalles. C'est lui, c'est ce grand empereur qui, passant un jour au Forum à pied et suivi de

deux ou trois de ses familiers, vit des enfants qui *jouaient aux noix* avec un admirable entrain et des épanouissements de joie. Auguste s'arrêta, il les regarda avec attention, se souvenant des riantes années de son enfance, lorsqu'il jouait aussi au Forum ; et voilà que tout à coup on le vit se débarrasser de son manteau, demander des noix aux petits Romains et se mettre de leur partie. Cette demi-heure passée ainsi fut une des plus agréables de sa vie ; il l'avoua.

Il avait de l'enjouement dans l'esprit, témoin ses bons mots et ses fines plaisanteries qui ne blessaient jamais sérieusement. On sait qu'un jour au théâtre, se trouvant assis entre ses deux grands amis, Horace et Virgile, il dit en riant : *Me voilà placé entre les soupirs et les larmes.* Virgile souffrait d'un asthme et Horace d'une ophthalmie. Il serait facile de multiplier ces anecdotes caractéristiques. Mais à quoi bon? Personne ne conteste aujourd'hui que l'empereur Auguste, à l'apogée de sa puissance, ne soit devenu un excellent homme et qu'il ne méritât plus de bonheur dans sa vie privée qu'il n'en eut en effet.

Auguste avait un vif attachement pour Virgile, ce grand mélancolique, et il se plaisait à lui en donner des témoignages. On peut dire même qu'il s'honorait de cette amitié. Il lui écrivait des lettres familières qui malheureusement ne sont pas venues jusqu'à nous. De cette correspondance intéressante il ne reste qu'un fragment que Macrobe nous a conservé. C'est un extrait d'une réponse que le poëte de l'*Énéide* adressait à l'empereur qui insistait pour qu'on lui communiquât quelques chants du poëme inachevé. Virgile résistait et écrivait à Auguste : « Je reçois souvent de vos

« lettres...... Quant à Énée, je vous l'enverrais volontiers « s'il était digne de vous aujourd'hui. L'ouvrage est encore « à l'état d'ébauche. C'est presque une témérité à moi « d'avoir entrepris une œuvre si considérable. Elle me de- « mande des études très-sérieuses et bien plus importantes « que celles auxquelles je me suis livré jusqu'ici. »

Ce fragment en prose est je crois le seul qui nous soit resté de Virgile. Il est d'une latinité élégante et qui prouve en même temps une absence complète de toute afféterie. On sent la légèreté de la main habituée à tracer des vers. Tacite fait mention de ces lettres et il les loue dans son dialogue *des Orateurs*.

La louange de Virgile pour Auguste fut excessive, on est forcé d'en convenir. Il le traitait en dieu; il lui élevait un temple; il lui demandait quelle place il choisirait entre les constellations. C'était jeter un peu trop d'encens sur le trépied. Ces formes hyperboliques nous paraissent étranges aujourd'hui. Sous Louis XIV même la louange prit des allures plus modérées. Mais à l'époque d'Auguste l'adulation n'était qu'un mode lyrique sur lequel il était permis de chanter. Sous ses successeurs la flatterie alla bien plus loin, grand Dieu! ou plutôt elle descendit bien plus bas.

César-Auguste avait non-seulement admis Virgile dans son intimité, il lui avait non-seulement donné en public des marques de haute estime, mais il avait eu soin de pourvoir à sa fortune. Le petit domaine que le poëte avait possédé dans le Mantouan avait été vendu probablement, puisqu'il n'en fut plus question dans les œuvres qui suivirent les *Églogues*. D'ailleurs un climat chaud convenait à la santé débile

de Virgile, et, grâce aux munificences d'Auguste, il possédait aux environs de Naples un magnifique domaine. Il avait à Rome une maison charmante. Que n'avait-il pas? On peut juger des attentions de ses protecteurs princiers et de leur sollicitude par le cadeau que lui fit Octavie, sœur d'Auguste, après la lecture du passage du sixième livre de l'*Énéide* où il est question du jeune Marcellus. Virgile reçut dix grands sesterces pour chaque vers, il y en a vingt-cinq, le grand sesterce valait environ deux cents francs de notre monnaie. Ce fut donc deux mille francs environ par vers que reçut Virgile en jetant des fleurs (très-belles il est vrai) sur la tombe de Marcellus. Si tout son poëme lui avait été payé en raison de ce prix-là, il aurait pu acheter toute la Campanie et les environs de Naples.

Selon les biographes les plus dignes de foi, Virgile eut une fortune considérable vers la fin de sa vie. On dit qu'il laissa un héritage qu'on pouvait évaluer à quinze cent mille de nos francs. Il n'avait que des parents éloignés; il les dota tous par son testament, mais il légua à César-Auguste une très-grosse part de ses richesses. On sait que l'usage à Rome, à dater de ce règne, était de tester en faveur du prince quand on n'avait pour héritiers que des collatéraux, en cela Virgile ne fut que reconnaissant.

Ne devons-nous pas au lecteur une notice rapide sur les débuts du prince des poëtes latins? Peut-être aurions-nous dû commencer par là; mieux vaut tard que jamais. Ces détails sont certainement bien connus des lecteurs assidus du poëte des *Géorgiques ;* mais, ils peuvent avoir quelque intérêt pour le public qui n'abuse pas de la liberté de lire les

chefs-d'œuvre de la littérature antique, grecque ou latine, ni les notices qui se rattachent à ces chefs-d'œuvre.

Publius Virgilius Maro naquit à Andes, village situé à trois milles de Mantoue, l'an de Rome 684, sous le consulat de Pompée et de Licinius Crassus, le jour des ides d'octobre.

Selon Probus, Ange Politien et d'autres chroniqueurs, le père de Virgile était potier et possesseur d'un petit domaine situé dans un vallon du Mantouan, la mère de Virgile se nommait Maïa. C'était une belle et douce femme, comme l'indique son nom. Il étudia les lettres à Crémone depuis l'âge de treize ans jusqu'à sa seixième année. C'est saint Jérôme qui nous l'apprend dans sa chronique d'Eusèbe; de là il se rendit à Mantoue pour y suivre les leçons de Syron qui professait alors avec beaucoup de célébrité la philosophie épicurienne. Ce fut à l'école de Syron que Virgile rencontra Varus, celui-là même qui, dans la suite, perdit si fatalement l'armée romaine en Germanie. On connaît la douleur d'Auguste et ce cri échappé de son cœur : *Varus, rends-moi mes légions.*

Quant à Virgile, il conserva un tendre souvenir pour son illustre et malheureux condisciple dont il avait fait mention dans la sixième églogue :

Nec Phœbo gratior nulla est
Quam sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.

Mais, se lassant par suite des préceptes de l'école d'Épicure, le poëte de Mantoue devint un disciple fervent de la doctrine de Platon dont l'âme avait en effet tant d'harmonieux échos avec la sienne.

Ce fut l'an de Rome 713, sous le consulat de Lucius Antonius (frère de Marc-Antoine) et de P. Servilius Isauricus, que Virgile écrivit sa première églogue. C'était un hommage de reconnaissance envers Octave. Voici dans quelle occasion.

Après la bataille de Philippes, gagné sur Brutus et Cassius, César-Octave et Antoine partagèrent beaucoup de terres entre les vétérans de leur armée victorieuse, et entre autres presque tout le territoire situé entre Crémone et Mantoue. Le petit domaine de Maron, père de Virgile, fut englobé dans ce partage. Le vieux Maron aurait été ruiné si son fils n'eût été connu de Pollion qui commandait des légions dans le Mantouan. Nous l'avons dit : Pollion était un esprit fort éminent ; il aimait les lettres et il les cultivait. Virgile alla trouver Pollion dans son camp et lui exposa ses malheurs. Celui-ci l'accueillit avec bonté et lui remit un message pour Mécène qui était alors à Rome auprès du jeune triumvir Octave. Mécène reçut Maron et son fils ; il présenta Virgile au triumvir qui, par un de ces entraînements sympathiques fort difficiles à expliquer, tendit tout de suite au poëte sa main victorieuse.

Le petit domaine du Mantouan, situé sur les rives verdoyantes du Mincius, fut rendu au vieux Maron par ordre du triumvir. Il était temps, car Virgile et son père, de retour chez eux, trouvèrent déjà établis à leur foyer domestique un centurion fort brutal, nommé Arius, et quelques soldats ivrognes. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils parvinrent, même avec l'autorité d'un ordre donné par Octave, à se débarrasser de ce rustre d'Arius et de ses compagnons. Quelques traits satiriques, dans la neuvième églogue,

décochés d'une main ferme par Virgile à l'adresse du brutal centurion prouvent que le poëte n'avait pas oublié ce voleur armé qui avait bu son vin et mangé ses chevreaux.

Mais le bienfait du jeune triumvir méritait bien un grand témoignage de gratitude. Virgile écrivit donc sa première églogue en l'honneur d'Octave ; c'est-à-dire qu'il commença dès ce moment-là à lui donner l'immortalité. C'était payer le bienfait en grand poëte.

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.
Namque erit ille mihi semper Deus...

Pollion lut l'églogue ; elle le charma. Il l'adressa à Mécène qui la porta à Octave. Celui-ci se récria d'admiration et il la montra à Octavie, sa sœur ; cette belle et noble femme qui devait un jour pleurer Marcellus mis au rang des dieux.

Dès ce moment, la destinée de Virgile s'ouvrait magnifique, il fut appelé à Rome où il ne rencontra que d'illustres amitiés. Heureux Virgile ! Mais aussi quel plus doux génie fut donné au monde pour le consoler et l'enchanter !

TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP. RUE D'ERFURTH, 1.

IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

